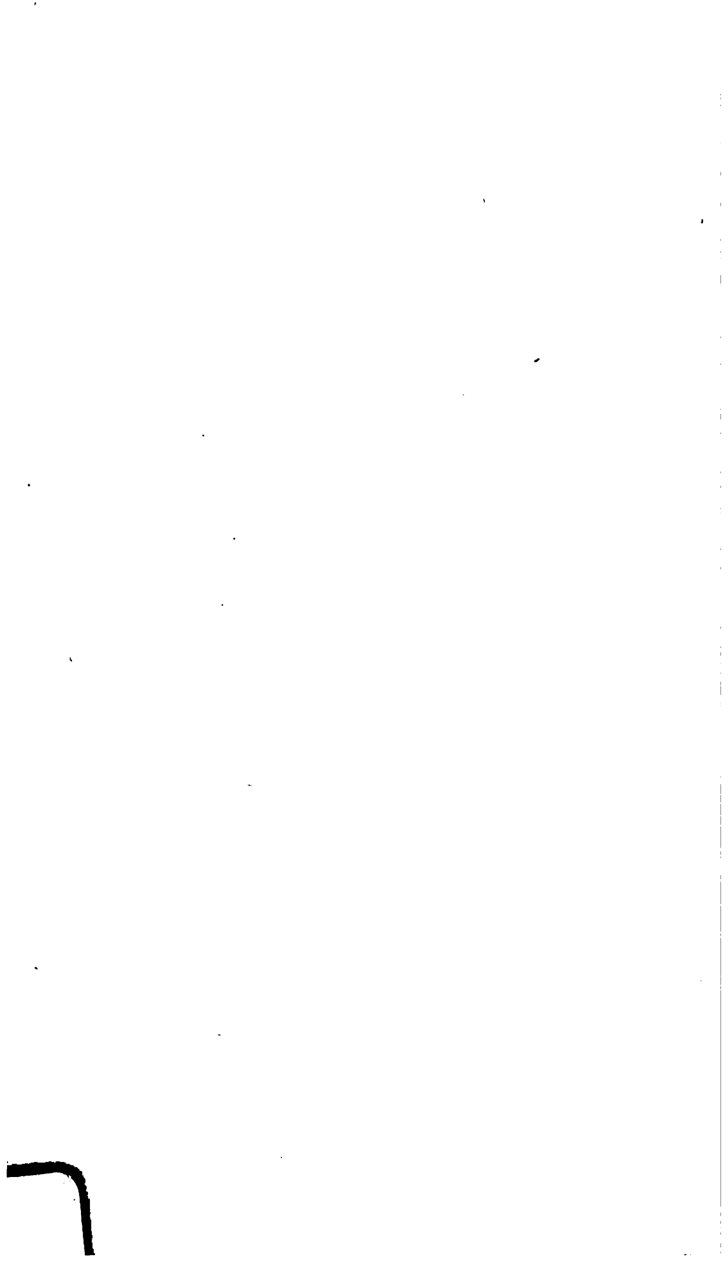

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582214 2



Jean Sarcy

18

NKT
46 S.5

[illegible]

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE

DE

GIL BLAS DE SANTILLANE,

DE

M. LE SAGE.

PAR N. WANOSTROCHT, DOCTEUR EN DROIT.

À NEW-YORK.

Imprimé dans une imprimerie françoise, et exécuté avec beaucoup de soin sous l'inspection d'un Instituteur François,

POUR THOMAS LONGWORTH.

1818.

TO TEACHERS AND FRENCH STUDENTS.

THIS, FIRST AMERICAN EDITION *Of Wanostrocht's Abridgment of GIL BLAS, has been printed in a French Printing Office, and executed with great care and attention under the inspection of a capable French Teacher. It will therefore be found so correct as to remove those difficulties which Learners may meet with in works of this kind.*

NEW-YORK, SEPTEMBER 1818.

JOSEPH DESNOUES, *Printer*,
11 Nassau-street.

PRÉFACE.

L'HISTOIRE de Gil-Blas est si bien connue qu'il seroit tout à fait inutile de s'étendre sur le mérite d'un ouvrage qu'on regarde comme un chef-d'œuvre de littérature. Plusieurs personnes respectables par leurs connoissances l'ont lu avec plaisir et l'ont admiré; mais elles y ont remarqué deux défauts particuliers. Le premier est, que l'on trouve dans le corps de l'ouvrage bien des histoires qui y sont parfaitement étrangères, et qui paroissent n'avoir été introduites que pour grossir le volume, et par conséquent le rendre plus dispendieux; le second est, qu'on y remarque des expressions tantôt triviales, tantôt un peu trop libres, des tours de phrases qui diffèrent beaucoup de la manière de parler et d'écrire dans ces temps modernes.

Quantité de personnes instruites et plusieurs libraires respectables ayant témoigné le désir qu'ils avoient qu'un livre si universellement approuvé respirât plus de pureté dans le style, plus de politesse dans les tours de phrases, plus de modestie et de pudeur dans les expressions, l'auteur de cet abrégé, qui lui-même, reconnoissoit la nécessité d'une correction de l'histoire de Gil Blas, a entrepris celui qu'il a l'honneur de présenter au public.

Dans l'intention de remplir le désir général, il a d'abord retranché quantité d'histoires qu'on ne peut regarder que comme incidentes, et qu'on doit, à pro-

prement parler, appeler hors-d'œuvres. Ces histoires n'ont nul rapport avec la vie de Gil Blas, au contraire, elles détournent l'attention du lecteur, et lui font perdre le fil de l'histoire ; l'on n'a conservé que celles où Gil Blas paroît comme un des principaux personnages. De plus, l'on a supprimé ces expressions trop libres, qui blessent l'oreille chaste, plutôt qu'elles ne lui plaisent ; et on en a substitué d'autres qui sont plus analogues à la manière d'écrire et de parler d'à-présent.

Persuadé qu'il est très-essentiel de ne presenter à la jeunesse que des livres corrects, des ouvrages qui respirent des sentimens purs et chastes, l'auteur a lu et relu chaque feuille, chaque page de l'histoire, il en a pesé les mots et les expressions au poids de la sagesse, de la modestie et du génie de la langue. Heureux s'il a atteint le but qu'il s'est proposé, qui est de donner aux jeunes gens une connoissance parfaite des beautés d'une langue que tous les gens bien élevés s'efforcent d'apprendre, et d'éloigner de leur esprit toute idée qui ne conduit pas directement à cet objet. S'il a réussi, il se croira amplement récompensé des peines qu'il a prises pour rendre cet ouvrage propre à être mis entre les mains de la jeunesse, sans aucun danger de n'offenser ni l'esprit ni le cœur.

Alfred House, Camberwell,
ce 12 *Juillet* 1812.

GIL BLAS
AU LECTEUR.

Avant que d'entendre l'histoire de ma vie, écoute, ami lecteur, un conte que je vais te faire.

Deux écoliers alloient ensemble de Penafiel à Salamanque. Se sentant las et altérés, ils s'arrétèrent au bord d'une fontaine, qu'ils trouvèrent sur leur chemin. Là, tandis qu'ils se délassoient après s'être désaltérés, ils aperçurent, par hasard, auprès d'eux, sur une pierre à fleur de terre, quelques mots déjà un peu effacés par le temps et par les pieds des troupeaux qu'on venoit abreuver à cette fontaine. Ils jetèrent de l'eau sur la pierre, pour la laver, et ils lurent ces paroles : *ici est enfermée l'âme du licencié Pierre Garcias.*

Le plus jeune des écoliers, qui étoit vif et étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inscription, qu'il dit, en riant de toute sa force : " rien n'est plus plaisant. Ici est enfermée l'âme.....Une âme enfermée !......Je voudrois savoir quel original a pu faire une si ridicule épitaphe." En achevant ces paroles, il se leva pour l'éclaircir." Celui-ci laissa donc partir l'autre, et sans perdre de temps se mit à creuser, avec son couteau, tout autour de la pierre. Il fit si bien qu'il l'enleva. Il trouva dessous une bourse

de cuir qu'il ouvrit. Il y avoit dedans cent ducats, avec une carte sur laquelle étoient écrites ces paroles en Latin : *Sois mon héritier, toi qui as eu assez d'esprit pour démêler le sens de l'inscription, et fais un meilleur usage que moi de mon argent.* L'écolier, ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle étoit auparavant, et reprit le chemin de Salamanque avec l'âme du licencié.

Qui que tu sois, ami lecteur, tu vas ressembler à l'un ou à l'autre de ces deux écoliers. Si tu lis mes aventures sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet ouvrage : mais si tu les lis avec attention, tu y trouveras, suivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans cet Ouvrage.

HISTOIRE
DE
GIL BLAS DE SANTILLANE.

CHAPITRE PREMIER.

De la naissance de Gil Blas, et de son éducation.

Blas de Santillane, mon père, après avoir long-temps porté les armes pour le service de la monarchie Espagnole, se retira dans la ville où il avoit pris naissance. Il y épousa une ſemme-de-chambre qui n'étoit plus dans sa première jeunesse, et je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allèrent ensuite demeurer à Oviédo, où ma mère se fit duègne et mon père écuyer. Comme ils n'avoient pour tout bien que leur gages, j'aurois couru risque d'être assez mal élevé si je n'eusse pas eu dans la ville un oncle chanoine. Il se nommoit Gil Perez ; il étoit ſrère aîné de ma mère, et mon parrain.

Il me prit chez lui dès mon enfance, et se chargea de mon éducation. Je lui parus si éveillé qu'il résolut de cultiver mon esprit en secondant les bonnes dispositions qu'il croyoit avoir reconnues en moi. Pour cet effet il commança par m'acheter un alphabet Il entreprit de m'enseigner lui-même à lire ; ce qui ne lui ſut pas moins utile qu'à moi ; car en me faisant connoître mes lettres. il se remit à la lecture qu'il avoit toujours négligée. Il auroit encore bien voulu m'enseigner la langue Latine ; c'eût été autant d'argent épargné pour lui : mais, hélas ! le pauvre Gil Perez ! il n'en avoit de sa vie su les premiers principes ; c'étoit peut-être, le chanoine le plus ignorant.

Il ſut donc obligé de me mettre sous la férule d'un maître. Il m'envoya chez le docteur Godinez, qui passoit pour le plus habille pédant d'Oviédo. Je profitai si bien des instructions qu'on me donna, qu'

bout de cinq ou six années j'entendis un peu les auteurs Grecs, et assez bien les poëtes Latins. Je m'appliquai aussi à la logique, qui m'apprit à raisonner beaucoup. J'aimois tant la dispute, que j'arrêtois les passans, connus ou inconnus, pour leur proposer des argumens; et par-là je m'acquis, dans la ville, la réputation de savant. Mon oncle en fut ravi, parcequ'il fit réflexion que je cesserois bientôt de lui être à charge.

Ho ça, Gil Blas, me dit-il un jour, le temps de ton enfance est passé. Tu as déjà dix-sept ans, et te voilà devenu habile garçon: il faut songer à te pousser: je suis d'avis de t'envoyer à l'université de Salamanque. Avec l'esprit que je te vois, et toutes les connoissances que tu as acquises, je te réponds que tu ne manqueras pas de trouver un bon poste. Je te donnerai quelques ducats pour faire ton voyage, avec ma mule, qui vaut bien dix à douze pistoles; tu la vendras à Salamanque, et tu en employeras l'argent à t'entretenir jusqu'à ce que tu sois placé.

Il ne pouvait rien me proposer qui me fût plus agréable; car je mourois d'envie de voir le pays. Cependant j'eus assez de force, sur moi, pour cacher ma joie; et losqu'il fallut partir, ne paroissant sensible qu'à la douleur de quitter un oncle à qui j'avois tant d'obligations, j'attendris le bon homme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en auroit donné s'il eût pu lire au fond de mon âme. Avant mon départ, j'allai embrasser mon père et ma mère, qui ne m'épargnèrent pas les remontrances. Ils m'exhortèrent à être reconnoissant envers mon oncle, à vivre en honnête homme, et sur toutes choses, à ne pas prendre le bien d'autrui, et ils me firent présent de leur bénédiction, qui étoit le seul bien que j'attendois d'eux. Aussitôt je montai sur ma mule, et je sortis de la ville.

CHAP. II

Des alarmes qu'il eut en allant à Pegnaflor, et de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville.

Me voilà donc hors d'Oviédo, sur le chemin de Pegnaflor, maître de mes actions, d'une mauvaise

mule, et de quarante bons ducats, sans compter quelques réaux que j'avois volés à mon très-honoré oncle. La première chose que je fis, fut de compter et de recompter mes ducats dans mon chapeau. Je n'étois pas maître de ma joie: je n'avais jamais vu tant d'argent; je ne pouvois me lasser de le regarder et de le manier. Je le comptois peut-être pour la vingtième fois, quand, tout-à-coup, ma mule s'arrêta au milieu du grand chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayoit; je regardai et j'apperçus sur la terre un chapeau renversé; en même temps j'entendis une voix lamentable qui prononça ces paroles; "Seigneur passant, ayez pitié de grâce, d'un pauvre soldat estropié; jetez, s'il vous plaît, quelques pièces d'argent dans ce chapeau; vous en serez récompensé dans l'autre monde."

Je tournai aussitôt les yeux du côté que partoit la voix; je vis, au pied d'un buisson, une espèce de soldat tenant en main une escopette avec laquelle il me couchoit en joue. A cette vue, qui me fit trembler, je m'arrêtai tout court; je serrai promptement mes ducats, je jetai quelques réaux dans le chapeau, et j'eus la précaution de les jeter dedans l'un après l'autre, pour montrer au soldat que j'en agissois noblement; il fut satisfait de ma générosité, et me donna autant de bénédictions que je donnai de coups de pieds à ma mule pour m'éloigner promptement de lui; mais la maudite bête n'en alla pas plus vite; la longue habitude qu'elle avoit de marcher pas à pas, sous mon oncle, lui avoit fait perdre l'usage du galop.

Je ne tirai pas de cette aventure un augure trop favorable pour mon voyage. Je me représentai que je n'étois pas encore à Salamanque, et que je pourrois bien faire une plus mauvaise rencontre. Mon oncle me parut très-imprudent de ne m'avoir pas mis entre les mains d'un muletier. C'étoit sans doute ce qu'il auroit dû faire; mais il avoit songé qu'en me donnant sa mule mon voyage me coûteroit moins et il avoit plus pensé à cela qu'au périls que je pourrois courir en chemin. Ainsi, pour réparer sa faute, je résolus, si j'avois le bonheur d'arriver à Pegnaflor, d'y

vendre ma mule et de prendre la voie du muletier pour aller à Astorga, d'où je me rendrois à Salamanque par la même voiture. Quoique je ne fusse jamais sorti de la ville d'Oviédo, je n'ignorois pas le nom des villes par où je devois passer, j'avois eu soin de m'en faire instruire avant mon départ.

J'arrivai heureusement à Pegnaflor : je m'arrêtai à la porte d'une hôtellerie d'assez bonne apparence. Je n'eus pas plutôt mis pied à terre, que l'hôte vint me recevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valise, la chargea sur ses épaules, et me conduisit à une chambre, pendant qu'un de ses valets menoit ma mule à l'écurie. Cet hôte m'apprit qu'il se nommoit André Corcuelo ; il me demanda d'où je venois, où j'allois, et qui j'étois. Il me fallut répondre article par article, et je lui parlai du dessein et des raisons que j'avois de me défaire de ma mule. Il m'approuva fort, et me dit qu'il connoissoit un honnête maquignon qui l'acheteroit. Je lui témoignai qu'il me feroit plaisir de l'envoyer chercher : il y alla sur le champ lui-même avec empressement.

Il revint bientôt accompagné de son homme, qu'il me présenta, et dont il loua fort la probité. Nous entrâmes tous trois dans la cour, où l'on amena ma mule. Le maquignon l'examina depuis les pieds jusqu'à la tête. Il ne manqua pas d'en dire beaucoup de mal ; il assuroit qu'elle avoit tous les défauts du monde ; et, pour mieux me le persuader, il en attestoit l'hôte, qui sans doute avoit ses raisons pour en convenir. Eh bien ! me dit froidement le maquignon, combien prétendez-vous vendre ce vilain animal-là ? Je lui dis que je m'en rapportois à sa bonne foi. Effectivement, après l'éloge qu'il en avoit fait, et l'attestation du Seigneur Corcuelo, que je croyois homme sincère et bon connaisseur, j'aurois donné ma mule pour rien ; je lui dis donc que je m'en rapportois à sa bonne foi, et qu'il n'avoit qu'à priser la bête. Alors faisant l'homme d'honneur il me répondit que je le prenois par son foible. Ce n'étoit pas effectivement par son fort, car il n'eut pas honte d'estimer ma mule trois ducats, que je reçus avec autant de joie que si j'eusse gagné au marché.

Après m'être ainsi défait de ma mule, l'hôte me mena chez un muletier qui devoit partir le lendemain pour Astorga. Ce muletier me dit qu'il partiroit avant le jour, et qu'il auroit soin de venir me réveiller. Nous convinmes de prix, tant pour le louage d'une mule que pour ma nourriture, et quand tout fut reglé entre nous, je m'en retournai vers l'hôtellerie avec Corcuelo, qui me laissa pour converser avec un homme qui me parut de sa connoissance, et je continuai tranquillement mon chemin, sans soupçonner que j'eusse la moindre part à leur entretien.

CHAP. III.

Avec quel homme Gil Blas soupa.

Dès que je fus dans l'hôtellerie, je demandai à souper ; on m'accommoda des œufs, et quand l'omelette fut en état d'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avois pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, suivi d'un homme qui l'avoit arrêté dans la rue. Ce cavalier portoit une longue rapière, et pouvoit bien avoir trente ans. Il s'approcha de moi d'un air empressé. " Seigneur écolier, " me dit-il, " je viens d'apprendre que vous êtes le sei-" gneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo " et le flambeau de la philosophie. Est-il bien possi-" ble que vous soyez ce savantissime, ce bel esprit, " dont la réputation est si grande en ce pays-ci ? Vous " ne savez pas, continua-t-il en s'adressant à l'hôte et " à l'hôtesse, vous ne savez pas ce que vous possédez, " vous avez un trésor dans votre maison. Vous " voyez dans ce jeune gentilhomme la huitième mer-" veille du monde. Seigneur cavalier, lui dis-je, je " ne croyois pas mon nom connu à Pegnaflor. Com-" ment connu ? reprit-il sur le même ton ; nous te-" nons registre de tout les grands personnages qui " sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez ici " pour un prodige ; et je ne doute pas que l'Espagne " ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir " produit, que la Grèce d'avoir vu ses sept sages."
Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurois

pas été la dupe de ses hyperboles; j'aurois bien connu, à ses flatteries outrées, que c'étoit un de ces parasites que l'on trouve dans toutes les villes, et qui, dès qu'un étranger arrive s'introduisent auprès de lui pour se divertir et faire bonne chère à ses dépens; mais ma jeunesse et ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, et je l'invitai à souper avec moi. Très-volontiers, s'écria-t-il; je sais trop bon gré à mon étoile, de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus long-temps que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il, je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement. et je mangerai quelques morceaux par complaisance.

En parlant ainsi, mon panégyriste s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité qu'il sembloit n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenoit, je vis bien qu'elle seroit bientôt expédiée, j'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promptement, qu'on nous la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevoit de manger la première. Il y alloit pourtant d'une vitesse toujours égale, et trouvoit moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges; ce qui me rendoit fort content de ma petite personne. Il buvoit aussi fort souvent, tantôt c'étoit à ma santé, et tantôt à celle de mon père et de ma mère, dont il ne pouvoit assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même temps il versoit du vin dans mon verre, et m'excitoit à lui faire raison. Je ne répondois point mal aux santés qu'il me portoit; ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si bonne humeur, que voyant la seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avoit pas de poisson à nous donner. Le Seigneur Corcuelo, qui, selon toutes les apparences, s'entendoit avec le parasite, me répondit : j'ai une truite excellente, mais elle coûtera cher à ceux qui la mangeront; c'est un morceau trop friand pour vous. Qu'appelez-vous trop friand? dit

alors mon flatteur d'un son de voix élevé : vous n'y pensez pas, mon ami, apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le Seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince.

Je fus bien aise qu'il eut relevé les dernières paroles de l'hôte, et il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentois offensé, et je dis fièrement à Corcuelo : Apportez-nous votre truite, et ne vous embarrassez pas du reste. L'hôte, qui ne demandoit pas mieux, ne tarda guère à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paroître une nouvelle complaisance, c'est-à-dire, qu'il donna sur le poisson comme il avoit donné sur les œufs. Enfin, après avoir bu et mangé tout son saoul, il voulut finir la comédie. Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez fait faire, pour vous quitter sans vous donner un avis important dont vous me paroissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges. Défiez-vous des gens que vous ne connoitrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres qui voudront, comme moi, se divertir de votre crédulité ; et peut-être pousser les choses encore plus loin ; n'en soyez point la dupe, et ne vous croyez point, sur leur parole, la huitième merveille du monde. En achevant ces mots, il me rit au nez, et s'en alla.

Je fus aussi sensible à cette baie que je l'ai été dans la suite aux plus grandes disgrâces qui me sont arrivées. Je ne pouvais me consoler de m'être laissé tromper si grossièrement. Eh quoi ! dis-je, le traître s'est donc joué de moi ! Il n'a tantôt abordé mon hôte que pour lui tirer les vers du nez. Ah ! pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir donné à ces fripons un juste sujet de te tourner en ridicule. Ils vont composer de tout ceci une belle histoire qui pourra bien aller jusqu'à Oviédo, et qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parens se repentiront, sans doute, d'avoir tant harangué un sot : loin de m'exhorter à ne tromper personne, ils auroient dû me recommander de ne pas me laisser duper.

Agite de ces pensées mortifiantes, enflammé de dépit, je m'enfermai dans ma chambre et me mis au lit, mais je ne pus dormir, et je n'avois pas encore fermé l'œil lorsque le muletier vint m'avertir qu'il n'attendoit plus que moi pour partir. Je me levai aussitôt; et pendant que je m'habillois, Corcuelo arriva avec un mémoire de la dépense, où la truite n'étoit pas oubliée; et non-seulement il me fallut en passer par où il voulut, j'eus même le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'appercevoir que le bourreau se ressouvenoit de mon aventure. Aprés avoir bien payé un souper dont j'avois fait si désagréablement la digestion, je me rendis chez le muletier avec ma valise, maudissant le parasite, l'hôte et l'hôtellerie.

CHAP. IV.

De la tentation qu'eut le muletier sur la route; quelle en fut la suite. et comment Gil Blas tomba dans Carybde en voulant éviter Scylla.

Je ne me trouvai pas seul avec le muletier; il y avoit deux enfans de famille de Pegnaflor, un petit chantre de Mondognedo, et un jeune bourgeois d'Astorga, qui s'en retournoit chez lui avec une jeune personne qu'il venoit d'épouser à Verco. Nous fîmes tous connoissance en peu de temps, et chacun eut bientôt dit d'où il venoit et où il alloit. La jeunesse et l'embonpoint de la nouvelle mariée donnèrent dans la vue du muletier, qui résolut de faire une tentative pour obtenir ses bonnes grâces. Il passa la journée à méditer ce beau dessein, et il en remit l'exécution à la dernière couchée. Ce fut à Cacabelos. Il nous fit descendre à la première hôtellerie en entrant. Il eut soin de nous faire conduire dans une chambre écartée, où il nous laissa souper tranquillement; mais sur la fin du repas, nous le vîmes entrer d'un air furieux: J'avois s'écria-t-il, cent pistoles dans un sac de cuir; on me les a volées; il faut que je les retrouve. Je vais chez le juge, qui n'entend pas raillerie, et vous allez tous avoir la question, jusqu'à ce que vous ayez confessé le crime et rendu l'argent. En disant cela, il sortit, et nous demeurâmes dans un extrême étonnement.

Il ne nous vint pas dans l'esprit que ce pouvoit être une feinte, parce que nous ne nous connoissions pas les uns les autres. Je soupçonnai même le petit chantre, comme il eut peut-être de moi la même pensée. D'ailleurs nous étions tous de jeunes sots; nous crûmes de bonne foi qu'on commenceroit par nous mettre à la gêne. Ainsi, cédant à notre frayeur, nous sortîmes de la chambre fort brusquement. Les uns gagnent la rue, les autres le jardin; chacun cherche son salut dans la fuite et le jeune bourgeois d'Astorga, aussi troublé que nous de l'idée de la question, se sauva comme un autre Enée, sans s'embarrasser de sa femme. Alors le muletier, à ce que j'appris dans la suite, plus incontinent que ses mulets, ravi de voir que son stratagème produisoit l'effet qu'il en avoit attendu, courut aussitôt, entra dans l'appartement de la bourgeoise, et voulut profiter de l'occasion; mais cette Lucrèce des Asturies poussa de grands cris. La patrouille, qui par hasard se trouva en ce moment près de l'hôtellerie, y entra et demanda la cause de ces cris. L'hôte fut obligé de conduire le commandant et ses archers à la chambre de la personne qui crioit. Le commandant ne vit pas plutôt ce dont il s'agissoit, qu'il se saisit du coupable et le mena devant le juge, qui le fit dépouiller et fustiger sur le champ.

Pour moi, plus épouvanté peut-être que les autres, je gagnai la campagne, et sautant tous les fossés que je trouvois sur mon passage, j'arrivai enfin auprès d'une forêt. J'allais m'y jeter et me cacher dans le plus épais hallier, lorsque deux hommes à cheval s'offrirent tout à coup au-devant de mes pas. Ils s'approchèrent de moi, et me mettant chacun un pistolet sur la gorge, ils me sommèrent de leur apprendre qui j'étois, d'où je venois, ce que je voulois aller faire dans cette forêt, et surtout de ne leur rien déguiser. A cette manière d'interroger, je leur répondis que j'étois un jeune homme d'Oviédo, qui alloit à Salamanque: je leur contai même l'alarme qu'on venoit de nous donner, et j'avouai que la crainte d'être appliqué à la torture m'avoit fait prendre la

fuite. Ils firent un éclat de rire à ce discours, qui marquoit ma simplicité; et l'un d'eux me dit: Rassure-toi, mon ami; viens avec nous, et ne crains rien; nous allons te mettre en sûreté. A ces mots, il me fit monter en croupe sur son cheval, et nous nous enfonçâmes bientôt dans la forêt.

Je ne savois ce que je devois penser de cette rencontre; je n'en augurois pourtant rien de sinistre. Si ces gens-ci, disois-je en moi-même, étoient des voleurs, ils m'auroient volé, et peut-être assassiné. Il faut que ce soit de bons gentilhommes de ce pays-ci, qui, me voyant effrayé, ont pitié de moi, et m'emménent chez eux par charité. Je ne fus pas longtems dans l'incertitude. Après quelques détours, nous nous trouvâmes au pied d'une colline, où nous descendîmes de cheval. C'est ici que nous demeurons, me dit un des cavaliers. J'avois beau regarder de tous côtés, je n'appercevois ni maison ni cabane, pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes levèrent une grande trappe de bois, couverte de terre et de broussailles, qui cachoit l'entrée d'une longue allée en pente et souterraine, où les chevaux se jetèrent d'eux-mêmes, comme des animaux qui y étoient accoutumés. Les cavaliers m'y firent entrer avec eux: puis, baissant la trappe avec des cordes qui y étoient attachées pour cet effet, voilà le digne neveu de mon oncle Perez pris comme un rat dans une ratière.

CHAP. V.

Description du souterrain, et quelles choses y vit Gil Blas.

Je connus alors avec quelle sorte de gens j'étois, et l'on doit bien juger que cette connoissance m'ôta ma première crainte. Une frayeur plus grande et plus juste vint s'emparer de mes sens; je crus que j'allois perdre la vie avec mes ducats. Ainsi, me regardant comme une victime qu'on conduit à l'autel, je marchois, déjà plus mort que vif, entre mes deux conducteurs, qui m'exhortoient inutilement à ne rien craindre. Quand nous eûmes fait environ deux cents pas, nous entrâmes dans une écurie qu'éclairoient

deux grosses lampes de fer pendues à la voûte. Il y avoit une bonne provision de paille, et plusieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt chevaux pouvoient y être à leur aise ; mais il n'y avoit alors que les deux qui venoient d'arriver. Un vieux nègre, qui paroissoit assez vigoureux, s'occupoit à les attacher au ratelier.

Nous sortîmes de l'écurie ; et, à la triste lueur de quelques autres lampes qui sembloient n'éclairer ces lieux que pour en montrer l'horreur, nous parvînmes à une cuisine où la cuisinière, vieille femme de soixante et quelques années, faisoit rôtir des viandes sur des brasiers, et préparoit le souper. Tenez, dame Léonarda, dit un des cavaliers en me présentant à ce bel ange de ténèbres, voici un jeune garçon que nous vous amenons. Puis il se tourna de mon côté, et remarquant que j'étois pâle et défait : Mon ami, me dit-il, reviens de ta frayeur ; on ne veut te faire aucun mal. Nous avions besoin d'un valet pour soulager notre cuisinière ; nous t'avons rencontré, cela est heureux pour toi. Tu tiendras ici la place d'un garçon qui s'est laissé mourir depuis quinze jours. C'étoit un jeune homme d'une complexion très-délicate. Tu me parois plus robuste que lui, tu ne mourras pas. Véritablement tu ne reverras plus le soleil ; mais en récompense, tu feras bonne chère et bon feu. En même temps, il prit un flambeau, et m'ordonna de le suivre.

Il me mena dans une cave, où je vis une infinité de bouteilles et de pots de terre bien bouchés, qui étoient pleins, disoit-il, d'un vin excellent. Ensuite il me fit traverser plusieurs chambres. Dans les unes, il y avoit des pièces de toile ; dans les autres, des étoffes de laine et de soie. J'apperçus dans une autre de l'or et de l'argent, et beaucoup de vaisselle à diverses armoiries. Il me fit ensuite de nouvelles questions. Il me demanda comment je me nommois, pourquoi j'étois sorti d'Oviédo ; et lorsque j'eus satisfait sa curiosité, Eh bien ! Gil Blas, me dit-il, puisque tu n'as quitté ta patrie que pour chercher un bon poste, il faut que tu sois né coiffé pour être tombé entre nos

mains. Je te l'ai déjà dit, tu vivras ici dans l'abondance, et tu rouleras sur l'or et sur l'argent. D'ailleurs, tu y seras en sûreté. Tel est ce souterrain, que les officiers de la sainte Hermandad viendroient cent fois dans cette forêt sans le découvrir. L'entrée n'en est connue que de moi seul et de mes camarades. Il y a près de quinze années que je l'habite impunément. Je m'appele le capitaine Rolando. Je suis chef de la compagnie ; et l'homme, que tu as vu avec moi, est un de mes cavaliers.

CHAP. VI.

De l'arrivée de plusieurs autres voleurs dans le souterrain, et de l'agréable conversation qu'ils eurent tous ensemble.

Comme le seigneur Rolando achevoit de parler de cette sorte, il parut dans le salon six nouveaux visages. C'étoit le lieutenant avec cinq hommes de la troupe, qui revenoient chargés de butin. Le lieutenant adressa la parole au capitaine, et lui rendit compte de son expédition. Alors il ne fut plus question que de se réjouir. On dressa dans le salon une grande table, et l'on me renvoya dans la cuisine, où la dame Léonarda m'instruisit de ce que j'avois à faire. Je cédai à la nécessité, puisque mon mauvais sort le vouloit ainsi ; et dévorant ma douleur, je me préparai à servir ces honnêtes gens.

Je débutai par le buffet que je parai de tasses d'argent, et de plusieurs bouteilles de terre pleines de ce bon vin que le seigneur Rolando m'avoit vanté : j'apportai le souper, qui ne fut pas plutôt servi que tous les cavaliers se mirent à table. Ils commencèrent à manger avec beaucoup d'appétit, et moi, debout derrière eux, je me tins prêt à leur verser du vin. Je m'en acquittai de si bonne grâce, que je m'attirai des complimens. Ils me louèrent tous ; ils dirent que je paroissois né pour être leur échanson, que je valois cent fois mieux que mon prédécesseur. Et comme, depuis sa mort, c'étoit la Segnora Leonarda qui avoit l'honneur de présenter le nectar à ces dieux infernaux, ils la privérent de ce glorieux emploi, pour m'en revêtir. Ainsi, nouveau Ganimède, je succédai à cette vieille Hébé.

Un grand plat de rôt, servi peu de temps après, vint achever de rassasier les voleurs, ce qui n'étoit pourtant pas facile à faire, car ils étoient tous des gaillards d'un fort bon appétit. Les voleurs buvant à proportion qu'ils mangeoient, furent bientôt de belle humeur, et firent un beau bruit. Les voilà qui parlent tous à la fois. L'un commence une histoire, l'autre rapporte un bon mot, un autre crie, un autre chante: ils ne s'entendent point. Enfin Rolando, fatigué de cette scène, le prit d'un ton si haut, qu'il imposa silence à la compagnie. Messieurs, leur dit-il, écoutez ce que j'ai à vous proposer. Au lieu de nous étourdir les uns les autres en parlant tous ensemble, ne ferions-nous pas mieux de nous entretenir comme des gens raisonnables? Il me vient une pensée. Depuis que nous sommes associés, nous n'avons pas eu la curiosité de nous demander quelles sont nos familles, et par quel enchaînement d'aventures nous avons embrassé notre profession. Cela me paroît digne d'être su. Faisons-nous cette confidence, pour nous divertir. Le lieutenant et les autres acceptèrent avec de grandes démonstrations de joie la proposition du capitaine, qui parla le premier dans ces termes.

Messieurs, vous saurez que je suis fils unique d'un riche bourgeois de Madrid. De peur que l'étude ne me fatiguât dans mes premières années, on me les laissa passer dans les amusemens les plus puérils; je n'appris ni à lire ni à écrire. Il ne faut pas, disoit mon père, que les enfans s'appliquent sérieusement, que le temps n'ait un peu mûri leur esprit. Il m'enseignoit mille sortes de jeux, et mon grand-père m'apprenoit des romances sur toutes les expéditions militaires où il s'étoit trouvé. J'entrois déjà dans ma douzième année, que je n'avois point encore eu de maître. On m'en donna un; mais il reçut des ordres précis de m'enseigner sans en venir aux voies de fait. Quand je commençai à devenir maître de mes actions, je faisois toutes sortes de débauches avec des jeunes gens de mon humeur, et quand l'argent nous manquoit, chacun déroboit chez lui ce qu'il pouvoit prendre: cela ne suffisant point encore, nous com-

mencâmes à voler la nuit. Le corrégidor apprit de nos nouvelles. Il voulut nous faire arrêter ; mais on nous avertit de son mauvais dessein. Nous prîmes la fuite, et nous nous mîmes à voler sur les grands chemins. Depuis ce temps-là, Messieurs, Dieu m'a fait la grâce de vieillir dans la profession, malgré les périls qui y sont attachés.

Le capitaine cessa de parler en cet endroit, et le lieutenant prit ainsi la parole : Messieurs, une éducation tout opposée à celle du seigneur Rolando a produit le même effet. Mon père étoit boucher à Tolède ; il passoit pour le plus grand brutal de la ville, et ma mère n'avoit pas un naturel plus doux. Ils me fouettoient comme à l'envi l'un de l'autre. Ce traitement m'inspira tant d'aversion pour la maison paternelle, que je la quittai avant que j'eusse atteint ma quatorzième année. Je me rendis à Sarragosse en demandant l'aumône ; et je me faufilai avec des gueux qui menoient une vie assez heureuse. Ils m'apprirent à contrefaire l'aveugle, à paroître estropié, à mettre sur les jambes des ulcères postiches. Le matin, nous nous disposions à faire nos personnages, et le soir, nous réunissant tous, nous nous réjouissions pendant la nuit aux dépens de tous ceux qui avoient eu pitié de nous pendant le jour. Cependant, je m'ennuyai bientôt d'être avec ces misérables, et voulant vivre avec de plus honnêtes gens, je m'associai avec des chevaliers d'industrie ; et je me suis si bien trouvé de leur façon de vivre, que je n'en ai pas voulu chercher d'autre depuis ce temps-là. Je sais donc très-bon gré à mes parens de m'avoir si mal traité ; car, s'ils m'avoient élevé plus doucement, je n'aurois pas aujourd'hui l'honneur d'être votre lieutenant.

Messieurs, dit alors un jeune voleur qui étoit assis entre le capitaine et le lieutenant, je dois le jour à une paysanne des environs de Séville. Je n'avois pas plus de trois semaines que ma mère prit un nourrisson. C'ètoit un enfant de qualité, un fils unique. Ma mère, trouvant quelque ressemblance entre nous, me fit passer pour l'enfant de qualité ; les parens du petit gentilhomme n'eurent pas le moindre soupçon de

tour qu'on leur avoit joué. Ils me donnèrent toutes sortes de maîtres, mais j'avois peu de goût pour les sciences qu'on vouloit m'enseigner. Je n'avois pas dix-sept ans que je m'enivrois tous les jours. Je volai les pierreries de la dame Rodrigue, ma mère supposée, j'enlevai la servante de cuisine en plein midi, et je l'emmenai dans son pays où je l'épousai. Trois mois après ce mariage, j'appris que Don Rodrigue étoit mort : je me rendis promptement à Séville pour demander son bien, mais j'y trouvai du changement. Ma mère n'étoit plus, et en mourant elle avoit eu l'indiscrétion de tout avouer. Le fils de Don Rodrigue tenoit déjà ma place, ou plutôt la sienne, de manière que n'ayant rien à espérer de ce côté-là, et ne me sentant plus de goût pour ma cuisinière, je me joignis à des chevaliers de fortune, avec qui je commençai mes caravanes.

Le jeune voleur ayant achevé son histoire, un autre dit qu'il étoit fils d'un marchand de Burgos ; que dans sa jeunesse, il avoit pris l'habit de religieux et fait profession dans un ordre fort austère, et que, quelqes années après, il avoit apostasié. Enfin, les huit voleurs parlèrent tour-à-tour ; et, lorsque je les eus tous entendus, je ne fus pas surpris de les voir ensemble. Ils changèrent ensuite de discours. Ils mirent sur le tapis divers projets pour la campagne prochaine ; et après avoir formé une résolution, ils se levèrent de table pour s'aller coucher.

Je suivis le capitaine Rolando dans sa chambre, où, pendant que je l'aidois à se déshabiller, il me dit : Eh bien ! Gil Blas, tu vois de quelle manière nous vivons. Nous sommes toujours dans la joie, nous n'avons jamais ensemble le moindre démêlé, nous sommes plus unis que des moines. Tu vas mener ici une vie bien agréable ; car, je ne te crois pas assez sot pour te faire une peine d'être avec des voleurs. Eh ! voit-on d'autres gens dans le monde ? Non, mon ami, tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui ; c'est le sentiment général ; la manière seule en est différente. Les conquérans, par exemple, s'emparent des états de leurs voisins. Les personnes de qualité

empruntent et ne rendent point. Les banquiers, trésoriers, agens de change, commis, et tous les marchands, tant gros que petits, ne sont pas fort scrupuleux. Pour les gens de justice, je n'en parlerai point; on n'ignore pas ce qu'ils savent faire. Il faut pourtant avouer qu'ils sont plus humains que nous; car souvent nous ôtons la vie aux innocens, et eux quelquefois la sauvent aux coupables.

CHAP. VII

De la tentative que fit Gil Blas pour se sauver, et quel en fut le succès.

Apres que le capitaine des voleurs eut fait ainsi l'apologie de sa profession, il se mit au lit; et moi je retournai dans le sallon, où je desservis et remis tout en ordre. J'allai ensuite à la cuisine, où Domingo (c'étoit le nom du vieux nègre) et dame Léonarda soupoient en m'attendant. Quoique je n'eusse point d'appétit, je ne laissai pas de m'asseoir auprès d'eux. Je ne pouvois manger; et comme je paroissois triste, ces deux figures entreprirent de me consoler. Pourquoi vous affligez-vous, mon fils, me dit la vieille? vous devez plutôt vous réjouir de vous voir ici. Vous êtes jeune, et vous paroissez facile; vous vous seriez bientôt perdu dans le monde, au lieu que votre innocence se trouve ici dans un port assuré. La dame Léonarda a raison, dit gravement à son tour le vieux nègre, et l'on peut ajouter à cela qu'il n'y a dans le monde que des peines. Rendez grâce au ciel, mon ami, d'être tout d'un coup délivré des périls, des embarras, et des afflictions de la vie.

J'essuyai tranquillement ce discours, parce qu'il ne m'eût servi de rien de m'en fâcher. Enfin, Domingo, après avoir bien bu et bien mangé, se retira dans son écurie. Léonarda prit aussitôt une lampe, et me conduisit dans un caveau qui servoit de cimetière aux voleurs qui mouroient de leur mort naturelle, et où je vis un grabat qui avoit plus l'air d'un tombeau que d'un lit. Voilà votre chambre, me dit-elle. Le garçon, dont vous avez le bonheur d'occuper la place, y a couché tant qu'il a vécu parmi nous, et il y re-

pose encore après sa mort. Il s'est laissé mourir à la fleur de son âge; ne soyez pas assez simple pour suivre son exemple. En achevant ces paroles, elle me donna la lampe, et retourna dans sa cuisine. Je posai la lampe à terre, et me jetai sur le grabat, moins pour prendre du repos que pour me livrer tout entier à mes réflexions. O ciel! m'écriai-je, est-il une destinée aussi affreuse que la mienne? On veut que je renonce à la vue du soleil; et comme si ce n'étoit pas assez d'être enterré tout vif à dix-huit ans, il faut encore que je sois réduit à servir des voleurs, à passer le jour avec des brigands, et la nuit avec des morts.

Ces pensées mortifiantes me faisoient pleurer amèrement. Je maudis cent fois l'envie que mon oncle avoit eu de m'énvoyer à Salamanque; je me repentis d'avoir craint la justice de Cacabelos; j'aurois voulu être à la question Mais considérant que je me consumois en plaintes vaines, je me mis à rêver aux moyens de me sauver. Eh quoi! dis-je, est il donc impossible de me tirer d'ici? les voleurs dorment; la cuisinière et le négre en feront bientôt autant:—pendant qu'ils seront tous endormis, ne puis-je, avec cette lampe, trouver l'allée par où je suis descendu dans cet enfer? Il est vrai que je ne me crois pas assez fort pour lever la trappe qui est à l'entrée. Cependant, voyons, je ne veux rien avoir à me reprocher. Mon désespoir me prêtera des forces, et j'en viendrai peut-être à bout.

Je me levai quand je jugeai que Léonarda et Domingo reposoient. Je pris la lampe, et sortis du caveau en me recommandant à tous les saints du paradis. Ce ne fut pas sans peine que je démêlai les détours de ce nouveau labyrinthe. J'arrivai pourtant à la porte de l'écurie, et j'apperçus enfin l'allée que je cherchois. Je marche, je m'avance vers la trappe avec autant de légèreté que de joie: mais hélas! au milieu de l'allée je rencontrai une maudite grille de fer bien fermée, et dont les barreaux étoient si près l'un de l'autre, qu'on y pouvoit à peine passer la main. Je me trouvai bien sot à la vue de ce nouvel obstacle,

dont je ne m'étois point apperçu en entrant, parce que la grille étoit alors ouverte.

Je ne laissai pas pourtant de tâter les barreaux. J'examinai la serrure, je tâchai même de la forcer, lorsque tout-à-coup je me sentis appliquer entre les deux épaules cinq ou six bons coups de nerf de bœuf. Je poussai un cri si perçant que le souterrain en retentit; et regardant aussitôt derrière moi, je vis le vieux négre en chemise, qui d'une main tenoit une lanterne sourde, et de l'autre l'instrument de mon supplice.— Ah! ah! dit-il, petit drôle, vous voulez vous sauver! Oh, ne pensez pas que vous puissiez me surprendre; je vous ai bien entendu. Vous avez cru la grille ouverte, n'est-ce pas? Apprenez, mon ami, que vous la trouverez désormais toujours fermée. Quand nous retenons ici quelqu'un malgré lui, il faut qu'il soit plus fin que vous s'il nous échappe.

Cependant, au cri que j'avois fait, deux ou trois voleurs se réveillèrent en sursaut; et ne sachant si c'étoit la sainte Hermandad qui venoit fondre sur eux, ils se levèrent et appelèrent leurs camarades. Dans un instant ils sont tous sur pied. Ils prennent leurs épées et leurs carabines, et s'avancent presque nus jusqu'à l'endroit où j'étois avec Domingo. Mais, sitôt qu'ils surent la cause du bruit qu'ils avoient entendu, leur inquiétude se convertit en éclats de rire. Comment donc, Gil Blas, me dit le voleur apostat, il n'y a pas six heures que tu es avec nous, et tu veux déjà t'en aller? Il faut que tu aies bien de l'aversion pour la retraite! Eh! que ferois-tu donc si tu étois chartreux? Va te coucher, tu en seras quitte cette fois-ci pour les coups que Domingo t'a donnés; mais, s'il t'arrive jamais de faire un nouvel effort pour te sauver, nous t'écorcherons tout vif. A ces mots, il se retira, et les autres voleurs en firent de même. Le vieux négre rentra dans son écurie, et je regagnai mon cimetière, où je passai le reste de la nuit à soupirer et à pleurer.

CHAP. VIII.

De ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux.

Je pensai succomber les premiers jours au chagrin qui me dévoroit. Je ne faisois que traîner une vie mourante, mais enfin mon bon génie m'inspira la pensée de dissimuler. J'affectai de paroître moins triste; je commençai à rire et à chanter, quoique je n'en eusse aucune envie : en un mot, je me contraignis si bien que Léonarda et Domingo y furent trompés. Ils crurent que l'oiseau s'accoutumoit à la cage. Les voleurs imaginèrent la même chose. Je prenois un air gai en leur versant à boire, et je me mêlois à leur entretien quand je trouvois occasion d'y placer quelque plaisanterie. Ma liberté loin de leur déplaire, les divertissoit. Gil Blas, me dit le capitaine, un soir que je faisois le plaisant, tu as bien fait, mon ami, de bannir la mélancolie; je suis charmé de ton humeur et de ton esprit. On ne connoît pas d'abord les gens; je ne te croyois pas si spirituel ni si enjoué.

Les autres me donèrent aussi mille louanges. Ils me parurent si contens de moi, que, profitant d'une si bonne disposition, Messieurs, leur dis-je. permettez que je vous découvre mes sentimens. Depuis que je demeure ici, je me sens tout autre qu'auparavant. Vous m'avez défait des préjugés de mon éducation; j'ai pris insensiblement votre esprit. J'ai du goût pour votre profession; je meurs denvie d'avoir l'honneur d'être un de vos confrères, et de partager avec vous les périls de vos expéditions. Toute la compagnie applaudit à ce discours. On loua ma bonne volonté; puis il fut résolu qu'on me laisseroit servir encore quelque temps pour éprouver ma vocation; qu'ensuite on me feroit faire des caravanes; après quoi on m'accorderoit la place honorable que je demandois.

Il fallut donc continuer de me contraindre, et d'exercer mon emploi d'échanson. J'en fus très-mortifié; car je n'aspirois à devenir voleur que pour avoir la liberté de sortir comme les autres, et j'espérois qu'en faisant des courses avec eux, je leur echapperois quelque jour. Cette seule espérance soutenoit ma vie.

Je ne laissai pas d'essayer plusieurs fois de surprendre la vigilance de Domingo: mais il n'y eut pas moyen; il étoit trop sur ses gardes. J'aurois defié cent Orphées de charmer ce Cerbère. Il est vrai aussi que, de peur de me rendre suspect, je ne faisois pas tout ce que j'aurois pu faire pour le tromper. Je m'en remettois donc au temps que les voleurs m'avoient prescrit pour me recevoir dans leur troupe, et je l'attendois avec autant d'impatience que si j'eusse dû entrer dans une compagnie de traitans.

Grâces au ciel, six mois après, ce temps arriva. Le Seigneur Rolando dit à ses cavaliers: Messieurs, il faut tenir la parole que nous avons donnée à Gil Blas. Je n'ai pas mauvaise opinion de ce garçon-là; je crois que nous en ferons quelque chose. Je suis d'avis que nous le menions demain avec nous cueillir des lauriers sur les grands chemins. Les voleurs furent tous du sentiment de leur capitaine; et pour me faire voir qu'ils me regardoient déjà comme un de leurs compagnons, dès ce moment ils me dispensèrent de les servir. Ils rétablirent la dame Léonarda dans l'emploi qu'on lui avoit ôté pour m'en charger. Ils me firent quitter mon habillement, et ils me parèrent de toute la dépouille d'un gentilhomme qu'ils avoient nouvellement volé. Après cela, je me disposai à faire ma première campagne.

CHAP IX.

Gil Blas accompagne les voleurs. Quel exploit il fait sur les grands chemins.

Ce fut sur la fin d'une nuit du mois de Septembre que je sortis du souterrain avec les voleurs. J'étois armé comme eux d'une carabine, de deux pistolets, d'une épée et d'une bayonnette, et je montois un assez bon cheval, qu'on avoit pris au même gentilhomme dont je portois les habits. Il y avoit si long-temps que je vivois dans les ténèbres, que le jour naissant ne manqua pas de m'éblouir, mais peu-à-peu mes yeux s'accoutumèrent à le souffrir.

Nous allâmes nous mettre en embuscade dans un petit bois qui bordoit le grand chemin de Léon. Là,

nous attendions que la fortune nous offrît quelque bon coup à faire, quand nous apperçumes un religieux de l'ordre de St.-Dominique, monté sur une mauvaise mule. Dieu soit loué, s'écria le capitaine en riant, voici le chef-d'œuvre de Gil Blas. Il faut qu'il aille détrousser ce moine : voyons comment il s'y prendra. Tous les voleurs jugèrent que cette commission me convenoit, et ils m'exhortèrent à m'en bien acquitter. Messieurs, leur dis-je, vous serez contens; je vais mettre ce père nu comme la main, et vous amener ici sa mule. Non, non, dit Rolando, elle n'en vaut pas la peine : apporte-nous seulement la bourse de sa Révérence ; c'est tout ce que nous exigeons de toi.

Là-dessus, je sortis du bois et poussai vers le religieux, en priant le ciel de me pardonner l'action que j'allois faire. J'aurois bien voulu m'échapper dès ce moment-là, mais la plupart des voleurs étoient encore mieux montés que moi : s'ils m'eussent vu fuir, ils se seroient mis à mes trousses, et m'auroient bientôt rattrappé, ou, peut-être, auroient-ils fait sur moi une décharge de leurs carabines, dont je me serois fort mal trouvé. Je n'osai donc hasarder une démarche si délicate. Je joignis le père et lui demandai la bourse, en lui présentant le bout d'un pistolet. Il s'arrêta tout court pour me considérer; et sans paroître fort effrayé, mon enfant, me dit-il, vous êtes bien jeune ; vous faites de bonne heure un vilain métier.

Mon père, lui répondis-je, tout vilain qu'il est, je voudrois l'avoir commencé plutôt. Ah ! mon fils, répliqua le religieux, qui ne comprenoit pas le vrai sens de mes paroles, que dites-vous ? quel aveuglement ! souffrez que je vous représente l'état malheureux.....Oh ! mon père, interrompis-je avec précipitation, trève de morale, s'il vous plaît ; je ne viens pas sur les grands chemins pour entendre des sermons : je veux de l'argent. De l'argent ! me dit-il d'un air étonné, vous jugez bien mal de la charité des Espagnols si vous croyez que les personnes de mon caractère aient besoin d'argent pour voyager en Espagne. Détrompez-vous. On nous reçoit agréablement partout ; on nous loge, on nous nourrit, et l'on ne nous

demande que des prières. Enfin, nous ne portons point d'argent sur la route ; nous nous abandonnons à la Providence. Eh ! non, non, lui repartis-je, vous ne vous y abandonnez pas, vous avez toujours de bonnes pistoles pour être plus sûrs de la Providence. Mais, mon père, ajoutai-je, finissons : mes camarades, qui sont dans ce bois, s'impatientent ; jetez tout-à-l'heure votre bourse à terre, ou bien je vous tue.

A ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le religieux sembla craindre pour sa vie. Attendez, me dit-il, je vais vous satisfaire, puisqu'il le faut absolument. Je vois bien qu'avec vous autres les figures de rhétorique sont inutiles. En disant cela, il tira de dessous sa robe une grosse bourse de peau de chamois, qu'il laissa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvoit continuer son chemin, ce qu'il ne me donna pas la peine de répéter. Il pressa les flancs de sa mule, et tandis qu'il s'éloignoit, je mis pied à terre et je ramassai la bourse, qui me parut pesante ; je montai sur ma bête, et regagnai promptement le bois, où les voleurs m'attendoient avec impatience pour me féliciter de ma victoire : ils me donnèrent à-peine le temps de descendre de cheval. Courage, Gil Blas, me dit Rolando ; tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux sur toi pendant ton expédition ; je te prédis que tu deviendras un excellent voleur de grand chemin. Le lieutenant et les autres applaudirent à la prédiction. Je les remerciai de la bonne idée qu'ils avoient de moi, et leur promis de faire tous mes efforts pour la soutenir.

Après qu'ils m'eurent loué, il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenois chargé. Voyons, dirent-ils, voyons ce qu'il y a dans la bourse du religieux ; elle doit être bien garnie, continua l'un d'entre eux, car ces bons pères ne voyagent pas en pélerins. Le capitaine délia la bourse, l'ouvrit, et en tira deux ou trois poignées de petites médailles de cuivre, entremêlées d'*Agnus Dei*, avec quelques scapulaires. A la vue d'un larcin si nouveau, tous les voleurs éclatèrent en ris immodérés. Il leur échappa mille traits qui marquoient bien le dérégle-

ment de leurs mœurs. Celui qui avoit apostasié s'égaya le plus. Moi seul, je ne riois point. Il est vrai que les railleurs m'en ôtoient l'envie, en se réjouissant ainsi à mes dépens. Chacun me lança son trait, et le capitaine me dit : ma foi, Gil Blas, je te conseille en ami de ne plus te jouer aux moines, ce sont des gens trop fins et trop rusés pour toi.

CHAP. X.

De l'événement sérieux qui suivit cette aventure.

Nous demeurâmes dans le bois la plus grande partie de la journée sans appercevoir aucun voyageur qui pût payer pour le religieux. Enfin, nous découvrîmes de loin un carrosse à quatre mules. Il étoit accompagné de trois hommes à cheval qui nous parurent bien armés, Rolando fit faire halte à la troupe, pour tenir conseil, et le résultat fut qu'on attaqueroit.— Aussitôt il nous rangea de la manière qu'il voulut, et nous marchâmes en bataille au-devant du carrosse. Malgré les applaudissemens que j'avois reçus dans le bois, je me sentis saisi d'un grand tremblement, et bientôt il sortit de tout mon corps une sueur froide qui ne me présageoit rien de bon. Rolando remarquant jusqu'à quel point la nature pâtissoit chez moi, me regarda de travers, et me dit d'un air brusque : écoute, Gil Blas, songe à faire ton devoir ; je t'avertis que, si tu recules, je te casserai la tête d'un coup de pistolet. J'étois trop persuadé qu'il le feroit comme il le disoit pour négliger l'avertissement, c'est pourquoi je ne pensai plus qu'à recommander mon âme à Dieu.

Pendant ce temps-là, le carrosse et les cavaliers s'approchoient, Ils connurent quelle sorte de gens nous étions, et devinant notre dessein à notre contenance, ils s'arrêtèrent à la portée d'une escopette. Ils avoient, aussi bien que nous, des carabines et des pistolets. Tandis qu'ils se préparoient à nous recevoir, il sortit du carrosse un homme bien fait et richement vêtu. Il monta sur un cheval de main, dont un des cavaliers tenoit la bride, et il se mit à la

tête des autres. Il n'avoit pour armes que son épée et deux pistolets ; encore qu'ils ne fussent que quatre contre neuf, ils s'avancèrent vers nous avec une audace qui redoubla mon effroi. Je ne laissai pas pourtant, quoique tremblant de tous mes membres, de me tenir prêt a tirer mon coup : mais, pour dire les choses comme elles sont, je fermai les yeux et tournai la tête en déchargeant ma carabine ; et de la manière que je tirai, je ne dois point avoir ce coup-là sur la conscience.

Je ne ferai point le détail de l'action : quoique présent, je ne voyois rien ; et ma peur, en me troublant l'imagination, me cachoit l'horreur du spectacle même qui m'effrayoit. Tout ce que je sais, c'est qu'après un grand bruit de mousquetades, j'entendis mes compagnons crier, *victoire, victoire.* A cette acclamation, la terreur qui s'étoit emparée de mes sens se dissipa, et j'apperçus sur le champ de bataille les quatre cavaliers étendus sans vie. De notre côté, nous n'eûmes qu'un homme de tué. Ce fut l'apostat, qui n'eut en cette occasion que ce qu'il méritoit pour son apostasie, et pour ses mauvaises plaisanteries.— Le lieutenant reçut une blessure au bras, mais elle se trouva très-légère, le coup n'ayant fait qu'effleurer la peau.

Le seigneur Rolando courut d'abord à la portière du carrosse. Il y avoit dedans une dame de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui lui parut très-belle, malgré le triste état où il la voyoit. Elle s'étoit évanouie pendant le combat, et son évanouissement duroit encore. Tandis qu'il s'occupoit à la regarder, nous songeâmes nous autres au butin. Nous commençâmes par nous assurer des chevaux des cavaliers tués ; car, ces animaux épouvantés du bruit des coups, s'étoient un peu écartés, après avoir perdu leurs guides. Pour les mules, elles n'avoient pas branlé, quoique durant l'action le cocher eut quitté son siége pour se sauver. Nous mîmes pied à terre pour les dételer, et nous les chargeâmes de plusieurs malles que nous trouvâmes attachées devant et derrière le carrosse. Cela fait, on prit par ordre du capitaine, la dame qui n'avoit

point encore rappelé ses esprits, et on la mit à cheval entre les mains d'un voleur des mieux montés ; puis, laissant sur le grand chemin le carrosse et les morts dépouillés, nous emmenâmes avec nous la dame, les mules et les chevaux.

CHAP. XI.

De quelle manière les voleurs en usèrent avec la dame. Du dessein que forma Gil Blas, et quel en fut l'événement.

Il y avoit déjà plus d'une heure qu'il étoit nuit, quand nous arrivâmes au souterrain. Nous menâmes d'abord les bêtes à l'écurie, où nous fûmes obligés nous-mêmes de les attacher au ratelier et d'en avoir soin, parce que le vieux négre étoit au lit depuis trois jours. Outre que la goutte l'avoit pris violemment, un rhumatisme le tenoit entrepris de tous ses membres. Il ne lui restoit rien de libre que la langue, qu'il employoit à témoigner son impatience par d'horribles blasphêmes. Nous laissâmes ce misérable jurer et blasphêmer, et nous allâmes à la cuisine, où nous donnâmes toute notre attention à la dame. Nous fîmes si bien, que nous vînmes à bout de la tirer de son évanouissement. Mais quand elle eut repris l'usage de ses sens, et qu'elle se vit entre les bras de plusieurs hommes qui lui étoient inconnus, elle sentit son malheur ; elle en frémit. Tout ce que la douleur et le désespoir ensemble peuvent avoir de plus affreux parut peint dans ses yeux, qu'elle leva au ciel. Puis cédant tout-à-coup à ces images épouvantables, elle retombe en défaillance, sa paupière se referme, et les voleurs s'imaginent que la mort va leur enlever leur proie. Alors le capitaine, jugeant plus à propos de l'abandonner à elle-même que de la tourmenter par de nouveaux secours, la fit porter sur le lit de Léonarda, où on la laissa toute seule, au hasard de ce qui pouvoit en arriver.

Nous passâmes dans le sallon, où l'on examina ce qu'il y avoit dans les malles. Les unes étoient pleines de dentelles et de linge, les autres d'habits : mais la dernière qu'on ouvrit renfermoit quelques sacs pleins de pistoles ; ce qui réjouit infiniment messieurs les in-

téressés. Après cet examen, la cuisinière mit le couvert, et servit. Nous nous entretînmes d'abord de la grande victoire que nous avions remportée. Sur quoi Rolando m'adressant la parole : avoue, Gil Blas, me dit-il, que tu as eu grand peur. Je répondis que j'en demeurois d'accord ; mais que je me battrois comme un paladin quand j'aurois fait deux ou trois campagnes. La conversation tomba ensuite sur les mules et les chevaux, et il fut arrêté que le lendemain, avant le jour, nous partirions tous pour aller les vendre à Mansilla, où probablement on n'auroit point encore entendu parler de notre expédition.

Cette résolution prise, nous achevâmes de souper, puis nous retournâmes à la cuisine pour voir la dame. Nous la trouvâmes dans la même situation. Rolando se contenta de charger Léonarda d'en avoir soin, et chacun se retira dans sa chambre. Pour moi, lorsque je fus couché, au lieu de me livrer au sommeil, je ne fis que m'occuper du malheur de la dame. Je ne doutois point que ce ne fût une personne de qualité, et j'en trouvois son sort plus déplorable. Je ne pouvois, sans frémir, me peindre les horreurs qui l'attendoient, et je m'en sentois vivement touché. Enfin, après avoir bien plaint sa destinée, je rêvai aux moyens de préserver son honneur du péril où il étoit, et de me tirer en même temps du souterrain. Je songeai que le vieux négre ne pouvoit se remuer, et que depuis son indisposition la cuisinière avoit la clef de la grille. Cette pensée m'échauffa l'imagination, et me fit concevoir un projet que je digérai bien : puis j'en commençai l'exécution de la manière suivante.

Je feignis d'avoir la colique. Je poussai d'abord des plaintes et des gémissemens ; ensuite je jetai de grands cris. Les voleurs se réveillent, bientôt ils sont auprès de moi et me demandent ce qui m'oblige à crier ainsi. Je répondis que j'avois une colique horrible ; et pour mieux le leur persuader, je me mis à grincer les dents, à faire des grimaces et des contorsions effroyables, et à m'agiter d'une étrange façon. En un mot, je jouai si bien mon rôle, que les voleurs, tout fins qu'ils étoient, s'y laissèrent tromper, et

crurent qu'en effet je sentois des tranchées violentes; aussi s'empressèrent-ils tous de me soulager.

Au point du jour, les voleurs se préparèrent à partir pour Mansilla. Je voulus me lever, pour leur faire croire que j'avois grande envie de les accompagner, mais ils m'en empêchèrent. Non, non, Gil Blas, me dit le Seigneur Rolando, demeure ici, mon fils; ta colique pourroit te reprendre. Tu viendras une autre fois avec nous; pour aujourd'hui, tu n'est pas en état de nous suivre. Je ne crus pas devoir insister fort sur cela, de crainte qu'on ne se rendît à mes instances; je parus seulement très-mortifié de ne pouvoir être de la partie; ce que je fis d'un air si naturel, qu'ils sortirent tous du souterrain sans avoir le moindre soupçon de mon projet. Après leur départ, que j'avois tâché de hâter par mes vœux, je me dis à moi-même: Oh ça! Gil Blas, c'est à présent qu'il faut avoir de la résolution. Arme-toi de courage. Domingo n'est point en état de s'opposer à ton entreprise, et Léonarda ne peut t'empêcher de l'exécuter: saisit cette occasion de t'échapper; tu n'en trouveras jamais peut-être une plus favorable.

Ces réflexions me remplirent de confiance. Je me levai Je pris mon épée et mes pistolets, et j'allai d'abord à la cuisine; mais, avant que d'y entrer, comme j'entendis parler Léonarda, je m'arrêtai pour l'écouter. Elle parloit à la dame inconnue, qui avoit repris ses esprits, et qui, considérant toute son infortune, pleuroit et se désesperoit. Pleurez, ma fille, lui disoit-elle, fondez en larmes, cela vous soulagera. Votre douleur s'appaisera peu-à-peu, et vous vous accoutumerez â vivre ici avec nos messieurs, qui sont d'honnêtes gens Vous serez mieux traitée qu'une princesse; ils auront pour vous mille complaisances. Il y a bien des femmes qui voudroient être à votre place.

Je ne donnai pas le temps à Léonarda d'en dire davantage. J'entrai; et, lui mettant un pistolet sur la gorge, je la pressai d'un air menaçant de me remettre la clef de la grille. Elle fut troublée de mon action; et, quoique très-avancée dans sa carrière elle se sen-

tit encore assez attachée à la vie pour n'oser me refuser ce que je lui demandois. Lorsque j'eus la clef entre mes mains, j'adressai la parole à la dame affligée: Madame, lui dis-je, le ciel vous envoie un libérateur, levez-vous pour me suivre; je vais vous mener où il vous plaira que je vous conduise. La dame ne fut pas sourde à ma voix; et mes paroles firent tant d'impression sur son esprit qu'elle se leva, vint se jeter à mes pieds, et me conjura de conserver son honneur. Je la relevai, et l'assurai qu'elle pouvoit compter snr moi. Ensuite je pris des cordes que j'apperçus dans la cuisine; et à l'aide de la dame, je liai Léonarda aux pieds d'une grosse table, en lui protestant que je la tuerois si elle poussoit le moindre cri.

Après cela, j'allumai de la bougie, et j'allai avec l'inconnue à la chambre où étoient les espèces d'or et d'argent. Je mis dans mes poches autant de pistoles qu'il y en put tenir; et pour obliger la dame à s'en charger aussi, je lui représentai qu'elle ne faisoit que reprendre le sien. Nous marchâmes ensuite vers l'écurie, où j'entrai seul avec mes pistolets, dans la résolution de guérir pour jamais de ses maux le vieux négre s'il s'avisoit de vouloir faire le méchant: mais, par bonheur, il étoit alors si accablé des douleurs qu'il souffroit, que je tirai mon cheval de l'écurie sans même qu'il parut s'en appercevoir. La dame m'attendoit à la porte. Nous enfilâmes promptement l'allée par où l'on sortoit du souterrain. Nous arrivâmes à la grille, nous l'ouvrîmes, et nous parvînmes enfin à la trappe. Nous eûmes beaucoup de peine à la lever, ou, plutôt, pour en venir à bout, nous eûmes besoin de la force nouvelle que nous prêta l'envie de nous sauver.

Le jour commençoit à paroître, lorsque nous nous vîmes hors de cet abîme. Nous songeâmes aussitôt à nous en éloigner. Je montai à cheval, la dame monta derrière moi, et nous sortîmes bientôt de la forêt. Je mourois de peur que la route que nous prîmes ne nous conduisît à Mansilla, et que nous ne rencontrassions Rolando et ses camarades. Heureuse-

ment ma crainte fût vaine. Nous arrivâmes à la ville d'Astorga sur les deux heures après midi. Nous descendîmes à la première hôtellerie, où j'ordonnai qu'on mît à la broche une perdrix et un lapereau. Pendant qu'on exécutoit mes ordres, je conduisis la dame à une chambre, où nous commençames à nous entretenir; ce que nous n'avions pu faire en chemin, parce que nous étions venus trop vite. Elle me témoigna combien elle étoit sensible au service que je venois de lui rendre, et me dit qu'après une action si généreuse, elle ne pouvoit se persuader que je fusse un compagnon des brigands à qui je l'avois arrachée. Je lui contai mon histoire pour confirmer la bonne opinion qu'elle avoit conçue de moi, et par-là je gagnai son amitié et sa confiance.

CHAP. XII.

De quelle manière désagréable Gil Blas et la dame furent interrompus.

PENDANT que je conversois avec la marquise de la Guardia, (c'étoit le nom de la dame) nous entendîmes dans l'hôtellerie un grand bruit qui, malgré nous, attira notre attention. Ce bruit étoit causé par l'arrivée du corrégidor, suivi de deux alguazils* et de plusieurs archers. Ils vinrent dans la chambre où nous étions. Un jeune cavalier, qui les accompagnoit, s'approcha de moi le premier, et se mit à regarder de près mon habit. Il n'eut pas besoin de l'examiner long-temps. Par St.-Jacques, s'écria-t-il, voilà mon pourpoint. C'est lui-même ; il n'est pas plus difficile à reconnoitre que mon cheval. Vous pouvez arrêter ce galant sur ma parole ; c'est un de ces voleurs qui ont une retraite inconnue en ce pays-ci.

A ce discours, qui m'apprenoit que ce cavalier étoit le gentilhomme volé, dont j'avois, par malheur, toute la dépouille, je demeurai surpris, confus et déconcerté. Le corrégidor, jugeant que la dame pouvoit être

* *Alguazil* : c'est un huissier exécuteur des ordres du corrégidor ; une manière d'exempt.

complice, nous fit emprisonner tous deux séparément. Ce juge avoit l'air doux et riant. Dieu sait s'il en valoit mieux pour cela. Sitôt que je fus en prison, il y vint avec ses deux furets, c'est-à-dire, ses alguazils. Ils commencèrent par me fouiller. Quelle aubaine pour ces messieurs! Ils n'avoient jamais peut-être fait un si beau coup.

A chaque poignée de pistoles qu'ils tiroient, je voyois leurs yeux étinceler de joie. Le corrégidor surtout, paroissoit hors de lui-même. Mon enfant, me disoit-il d'un ton de voix plein de douceur, nous faisons notre charge; mais ne crains rien; si tu n'est pas coupable, on ne te fera point de mal. Cependant ils vidèrent tout doucement mes poches, et me prîrent ce que les voleurs même avoient respecté, je veux dire les quarante ducats de mon oncle. Ils n'en demeurèrent pas là : leurs mains avides et infatigables me parcoururent depuis la tête jusqu'aux pieds; ils me tournèrent de tous côtés, et me dépouillèrent pour voir si je n'avois point d'argent entre la peau et la chemise. Après qu'ils eurent si bien fait leur charge, le corrégidor m'interrogea. Je lui contai ingénument tout ce qui m'étoit arrivé. Il fit écrire ma déposition; puis il sortit avec ses gens et mes espèces, et me laissa tout nu sur la paille.

O vie humaine! m'écriai-je, quand je me vis seul et dans cet état, que tu es remplie d'aventures bizarres et de contre-temps! Depuis que je suis sorti d'Oviédo, je n'éprouve que des disgrâces : à peine suis-je hors d'un péril que je retombe dans un autre. En arrivant dans cette ville, j'étois bien éloigné de penser que j'y ferois bientôt connoissance avec le corrégidor; puis m'exhortant moi-même à prendre courage : allons, dis-je, Gil Blas, aie de la fermeté.— Te sied-il bien de te désespérer dans une prison ordinaire, après avoir fait un si pénible essai de patience dans le souterrain? Mais hélas! ajoutai-je tristement, je m'abuse. Comment pourrai-je sortir d'ici? On vient de m'en ôter les moyens. En effet, j'avois raison de parler ainsi; un prisonnier sans argent est un oiseau à qui l'on a coupé les aîles.

Au lieu de la perdrix et du lapereau que j'avois fait mettre à la broche, on m'apporta un petit pain bis avec une cruche d'eau, et on me laissa ronger mon frein dans mon cachot. J'y demeurai quinze jours entiers sans voir personne que le concierge, qui avoit soin de venir tous les matins renouveler ma provision. Dès que je le voyois, j'affectois de lui parler ; je tâchois de lier conversation avec lui pour me désennuyer un peu : mais ce personnage ne répondoit rien à tout ce que je lui disois ; il ne me fut pas possible d'en tirer une parole ; il entroit même et sortoit le plus souvent sans me regarder.

Le seizième jour, parut le corrégidor qui me dit : tu peux t'abandonner à la joie ; je viens t'annoncer une agréable nouvelle. J'ai fait conduire à Burgos la dame qui étoit avec toi ; je l'ai interrogée avant son départ, et ses réponses vont à ta décharge. Tu seras élargi dès aujourd'hui, pourvu que le muletier avec qui tu es venu de Pegnaflor à Cacabelos, comme tu me l'as dit, confirme ta déposition. Il est dans Astorga. Je l'ai envoyé chercher ; je l'attends : s'il convient de l'aventure de la question, je te mettrai sur-le-champ en liberté.

Ces paroles me réjouirent. Dès ce moment, je me crus hors d'affaire. Je remerciai le juge de la bonne et briève justice qu'il vouloit me rendre : et je n'avois pas encore achevé mon compliment que le muletier, conduit par deux archers, arriva. Je le reconnus aussitôt : mais le muletier, qui sans doute avoit vendu ma valise avec tout ce qui étoit dedans, craignant d'être obligé de restituer l'argent qu'il en avoit touché s'il avouoit qu'il me reconnoissoit, dit effrontément qu'il ne savoit qui j'étois, et qu'il ne m'avoit jamais vu. Ah ! traître, m'écriai-je, confesse plutôt que tu as vendu mes hardes, et rends témoignage à la vérité. Regarde-moi bien : je suis un de ces jeunes gens que tu menaças de la question dans le bourg de Cacabelos, et à qui tu fis si grand peur. Le muletier répondit d'un air froid, que je lui parlois d'une chose dont il n'avoit aucune connoissance ; et comme il soutint jusqu'au bout que je lui étois inconnu, mon élargissement fut remis à une autre foir

Il fallut m'armer d'une nouvelle patience, me résoudre à jeûner encore au pain et à l'eau, et à voir le silencieux concierge. Quand je songeois que je ne pouvois me tirer des griffes de la justice, bien que je n'eusse pas commis le moindre crime, cette pensée me mettoit au désespoir; je regrettois le souterrain. Au fond, disois-je, j'y avois moins de désagrément que dans ce cachot : je faisois bonne chère avec les voleurs, je m'entretenois avec eux, et je vivois dans la douce espérance de m'échapper; au lieu que, malgré mon innocence, je serai peut-être trop heureux de sortir d'ici pour aller aux galères.

CHAP XIII.

Par quel hasard Gil Blas sortit enfin de prison, et où il alla.

Tandis que je passais les jours à m'égayer dans mes réflexions, mes aventures, telles que je les avois dictées dans ma déposition, se répandirent dans la ville. Plusieurs personnes voulurent me voir par curiosité. Ils venoient l'un après l'autre se présenter à une petite fenêtre par où le jour entroit dans ma prison et, lorsqu'ils m'avoient consideré quelque temps, ils s'en alloient. Depuis que j'étois prisonnier, je n'avois pas vu un seul homme se montrer à cette fenêtre, qui donnoit sur une cour où régnoient le silence et l'horreur. Je compris par-là que je faisois du bruit dans la ville. Je fus surpris de cette nouveauté. Un de ceux qui s'offrirent des premiers à ma vue, fut le petit chantre de Mondognedo, qui avoit aussi bien que moi craint la question et pris la fuite. Je le reconnus, et il ne feignit pas de me méconnoître. Nous nous saluâmes de part et d'autre; puis nous nous engageâmes dans un long entretien. Le chantre me conta ce qui s'étoit passé dans l'hôtellerie de Cacabelos, entre le muletier et la jeune femme, après qu'une terreur panique nous en eut écartés, en un mot, il m'apprit tout ce que j'en ai dit ci-devant. Ensuite prenant congé de moi, il me promit que, sans perdre de temps, il alloit travailler à ma délivrance.

Il tint effectivement sa promesse. Il parla en ma faveur au corrégidor, qui, ne doutant plus de mon innocence, vint trois semaines après dans ma prison; Gil Blas, me dit-il, je ne veux pas traîner les choses en longueur : va, tu es libre ; tu peux sortir quand il te plaira. Mais, dis-moi, poursuivit-il, si l'on te menoit dans la forêt où est le souterrain, ne pourrois-tu pas le découvrir ? Non, Seigneur, lui répondis-je : comme je n'y suis entré que la nuit, et que j'en suis sorti avant le jour, il me seroit impossible de reconnoître l'endroit où il est. La-dessus le juge se retira, en disant qu'il alloit ordonner au concierge de m'ouvrir les portes. En effet, un moment après le geolier vint dans mon cachot avec un de ses guichetiers qui portoit un paquet de toile. Ils m'ôtèrent tous deux, d'un air grave, et sans me dire un seul mot, mes habits qui étoient d'un drap très-fin, et en même temps presque neuf; puis m'ayant revêtu d'une vieille souquenille, ils me mîrent dehors par les épaules.

La confusion que j'avois de me voir si mal équipé, modéroit la joie qu'ont ordinairement les prisonniers de recouvrer leur liberté. J'étois tenté de sortir de la ville à l'heure même, pour me soustraire aux yeux du peuple, dont je ne soutenois les regards qu'avec peine. Ma reconnoissance pourtant l'emporta sur ma honte : j'allai remercier le petit chantre à qui j'avois tant d'obligation. Il ne put s'empêcher de rire lorsqu'il m'apperçut. Comme vous voilà ! me dit-il. La justice, à ce que je vois, vous en a donné de toutes les façons. Je ne me plains pas de la justice, lui répondis-je, elle est très-équitable ; je voudrois seulement que tous ses officiers fussent d'honnêtes gens : ils auroient, dumoins dû me laisser mon habit ; il me semble que je ne l'avois pas mal payé. J'en conviens, repiit-il ; mais on vous dira que ce sont des formalités qui s'observent.

Mais changeons de discours, continua-t-il. Quel est votre dessein ? que prétendez-vous faire présentement ? J'ai envie, lui dis-je, de prendre le chemin de Burgos : j'irai trouver la dame dont je suis le libérateur ; elle me donnera quelques pistoles ; j'ache-

terai une soutanelle neuve, et me rendrai à Salamanque, où je tâcherai de mettre mon Latin à profit. Tout ce qui m'embarrasse, c'est que je ne suis point encore à Burgos : il faut vivre sur la route. Je vous entends, répliqua-t-il, et je vous offre ma bourse : elle est un peu plate à la vérité, mais vous savez qu'un chantre n'est pas un évêque. En même temps il la tira, et me la mit entre les mains de si bonne grâce, que je ne pus me défendre de la retenir telle qu'elle étoit. Je le remerciai comme s'il m'eût donné tout l'or du monde, et lui fis mille protestations de services qui n'ont jamais eu d'effet. Après cela, je le quittai, et sortis de la ville.

Le petit chantre avoit eu raison de ne pas me vanter sa bourse ; j'y trouvai fort peu d'argent ; par bonheur, j'étois accoutumé depuis deux mois à une vie très-frugale, et il me restoit encore quelques réaux lorsque j'arrivai au bourg de Ponte de Mula, qui n'est pas éloigné de Burgos. Je m'y arrêtai pour demander des nouvelles de la marquise de la Guardia.— J'entrai dans une hôtellerie. Je m'assis à une table. Je mangeai du pain et du fromage, et bus quelques coups de vin détestable qu'on m'apporta. Je priai l'hôtesse de me dire si elle connoissoit le marquis de la Guardia, si son château étoit éloigné du bourg, et surtout, si elle savoit ce que la marquise sa femme pouvoit être devenue. Elle m'apprit, quoique de mauvaise grâce, que le château de Don Ambrosio de la Guardia n'étoit qu'à une petite lieue de Ponte de Mula.

Après que j'eus achevé de boire et de manger, comme il étoit nuit, je témoignai que je souhaitois me reposer, et je demandai une chambre. A vous une chambre, me dit l'hôtesse en me lançant un regard plein de mépris et de fierté, je n'ai point de chambre pour les gueux qui font leur souper d'un morceau de fromage. Tous mes lits sont retenus. J'attends des cavaliers d'importance, qui doivent venir loger ici ce soir. Tout ce que je puis faire, pour votre service, c'est de vous mettre dans ma grange : ce ne sera pas, je pense, la première fois

que vous aurez couché sur la paille. Elle ne croyoit pas si bien dire qu'elle disoit. Je ne répliquai rien à son discours, et je pris sagement le parti de gagner le pailler, où je m'endormis bientôt, comme un homme qui depuis long-tems étoit fait à la fatigue.

CHAP. XIV.

De la réception que la Marquise lui fit à Burgos.

Je ne fus pas paresseux à me lever le lendemain matin. J'allai compter avec l'hôtesse, qui était déjà sur pied, et qui me parut un peu moins fière et de meilleure humeur que le soir précédent. Je me mis aussitôt en chemin, j'appris que Don Ambrosio étoit mort depuis trois semaines, et que la marquise avait pris le parti de se retirer dans un couvent de Burgos, qu'on me nomma. Je marchai aussitôt vers la ville, et je volai d'abord au monastère. Je priai la tourière de dire à la marquise, qui étoit connue sous le nom de Dona Mencia, qu'un jeune homme, nouvellement sorti des prisons d'Astorga, souhaitoit lui parler. La tourière alla sur-le-champ faire ce que je désirais. Elle revint, et me fit entrer dans un parloir où je ne fus pas long-tems sans voir paroître en grand deuil, à la grille, la veuve de Don Ambrosio.

Soyez le bien venu, me dit cette dame. Il y a quatre jours que j'ai écrit à une personne d'Astorga. Je lui mandois de vous aller voir de ma part, et de vous dire que je vous priois instamment de venir me trouver au sortir de votre prison. Je ne doutois pas qu'on ne vous élargît bientôt : les choses que j'avois dites au corrégidor à votre décharge suffisoient pour cela. Aussi, m'a-t-on fait réponse que vous aviez recouvré la liberté ; mais qu'on ne savoit ce que vous étiez devenu. Je craignois de ne plus vous revoir, et d'être privée du plaisir de vous témoigner ma reconnoissance. Consolez-vous, ajouta-t-elle, en remarquant la honte que j'avois de me présenter à ses yeux sous un si misérable habillement ; que l'état où je vous vois ne vous fasse point de peine. Après le service important que vous m'avez rendu, je serois la

plus ingrate de toutes les femmes si je ne faisois rien pour vous. Je prétends vous tirer de la mauvaise situation où vous êtes ; je le dois, et je le puis. J'ai des biens considérables pour pouvoir m'acquitter envers vous sans m'incommoder.

La-dessus elle tira de dessous sa robe une bourse qu'elle me mit entre les mains, en me disant : voilà cent ducats que je vous donne seulement pour vous faire habiller. Revenez me voir après cela, je n'ai pas dessein de borner ma reconnoissance à si peu de chose. Je rendis mille grâces à la dame, et lui jurai que je ne sortirois pas de Burgos sans prendre congé d'elle. Ensuite de ce serment, que je n'avois pas envie de violer, j'allai chercher une hôtellerie. J'entrai dans la première que je rencontrai. Je demandai une chambre ; et pour prévenir la mauvaise opinion que ma souquenille pouvait encore donner de moi, je dis à l'hôte que, tel qu'il me voyoit, j'étois en état de bien payer mon gîte.

A ces mots, l'hôte, appelé Majuelo, me parcourant des yeux depuis le haut jusqu'en bas, me répondit d'un air froid et malin, qu'il n'avait pas besoin de cette assurance pour être persuadé que je ferois beaucoup de dépense chez lui ; qu'au travers de mon habillement, il démêloit en moi quelque chose de noble, et qu'enfin il ne doutoit pas que je ne fusse un gentilhomme fort aisé. Je vis bien que le traître me railloit ; et pour mettre fin tout-à-coup à ses plaisanteries, je lui montrai ma bourse. Je comptai même devant lui mes ducats sur une table, et je m'apperçus que mes espêces le disposoient à juger de moi plus favorablement.

Je le priai de me faire venir un tailleur. Il vaut mieux, me dit-il, envoyer chercher un frippier ; il vous apportera toutes sortes d'habits, et vous serez habillé sur le champ. J'approuvai ce conseil, et je résolus de le suivre : mais, comme le jour étoit prét à se fermer, je remis l'emplète au lendemain, et je ne songeai qu'à bien souper, pour me dédommager des mauvais repas que j'avais fait depuis ma sortie du souterrain.

CHAP. XV.

De quelle façon s'habilla Gil Blas, du nouveau présent qu'il reçut de la dame, et dans quel équipage il partit de Burgos.

On me une servit copieuse fricassée de pieds de mouton, que je mangeai presque toute entière. Je bus à proportion ; puis je me couchai. J'avois un assez bon lit, et j'espérois qu'un profond sommeil ne tarderoit guère à s'emparer de mes sens. Je ne pus, toutefois, fermer l'œil, je ne fis que rêver à l'habit que je devois prendre. Que faut-il que je fasse ? disois-je : suivrai-je mon premier dessein ? acheterai-je une soutanelle pour aller a Salamanque chercher une place de précepteur ? Pourquoi m'habiller en licencié ? Ai-je envie de me consacrer à l'état ecclésiastique ? Y suis-je entraîné par mon penchant ? Non ; je me sens des inclinations trés-opposées à ce parti-là. Je veux porter l'épée, et tâcher de faire fortune dans le monde.

Je me résolus à prendre un habit de cavalier. J'attendis le jour avec la dernière impatience, et ses premiers rayons ne frappèrent pas plutôt mes yeux, que je me levai. J'appelai les valets, qui étoient encore au lit, et je ne leur donnai point de repos qu'ils ne m'eussent fait venir un fripier. J'en vis bientôt paroître un qu'on m'amena. Il étoit suivi de deux garçons qui portoient chacun un gros paquet bien enveloppé d'une toile verte. Il me salua d'abord fort civilement, et me dit : Seigneur cavalier, vous êtes bien heureux qu'on se soit adressé à moi plutôt qu'à un autre. Je ne veux point ici décrier mes confrères, à Dieu ne plaise que je fasse le moindre tort à leur réputation ! Mais entre nous, il n'y en a pas un qui ait de la conscience ; ils sont tous plus durs que des Juifs. Je suis le seul fripier qui ait de la morale. Je me borne à un profit raisonnable. Grâce au ciel j'exerce rondement ma profession.

Le fripier, après ce préambule, que je pris sottement au pied de la lettre, me montra des habits de toutes sortes de couleur. Il m'en fit voir plusieurs de drap tout uni. Je les rejetai avec mépris, parce que je les trouvai trop modestes ; mais il m'en fit es-

sayer un qui sembloit avoir été fait exprès pour ma taille, et qui m'éblouit, quoiqu'il fût un peu passé.— Je mattachai à celui-là, et je le marchandai. Le fripier, qui s'apperçut qu'il me plaisoit, me dit que j'avois le goût délicat. Certes, s'écria-t-il, on voit bien que vous vous y connoissez. Apprenez que cet habit a été fait pour un des plus grands seigneurs du royaume, qui ne l'a pas porté trois fois.

Combien, lui dis-je, voulez-vous le vendre ? soixante ducats, répondit-il : je les ai refusés, ou je ne suis pas honnête homme. L'alternative étoit convaincante J'en offris quarante-cinq ; il en valoit peut-être la moitié, Seigneur gentilhomme, reprit froidement le fripier, je ne surfais point ; je n'ai qu'un mot. Tenez, continua-t-il, en me présentant les habits que j'avois rebutés, prenez ceux-ci ; je vous les passerai à meilleur marché. Il ne faisoit qu'irriter par-là l'envie que j'avois d'acheter celui que je marchandois ; et comme je m'imaginai qu'il ne vouloit rien rabattre, je lui comptai soixante ducats. Quand il vit que je les donnois si facilement, je crois que, malgré sa morale, il fut bien fâché de n'en avoir pas demandé d'avantage. Il sortit pourtant assez satisfait.

J'achetai du linge, un chapeau, des bas de soie, des souliers, et une épée ; après quoi je m'habillai. Quel plaisir j'avois de me voir si bien équipé Mes yeux ne pouvoient, pour ainsi dire, se rassasier de mon ajustement. Jamais paon n'a regardé son plumage avec plus de complaisance. Dès ce jour-là, je fis une seconde visite à la marquise Dona Mencia, qui me reçut encore d'un air très-gracieux. Elle me remercia de nouveau du service que je lui avois rendu. Là-dessus, me souhaitant toutes sortes de prospérités, elle me dit adieu, et se retira, sans me donner autre chose qu'une bague de trente pistoles, qu'elle me pria de garder pour me souvenir d'elle.

Je demeurai bien sot avec ma bague ; j'avois compté sur un présent plus considérable. Ainsi, peu content de la générosité de la dame, je regagnai mon hôtellerie en rêvant : mais, comme j'y entrois, il y arriva un homme qui marchoit sur mes pas, et qui,

tout-à-coup, se débarrassant de son manteau, laissa voir un gros sac qu'il portoit sous l'aisselle. A l'apparition du sac, qui avoit tout l'air d'être plein d'espèces, j'ouvris de grands yeux, aussi bien que quelques personnes qui étoient présentes, et je crus entendre la voix d'un Séraphin, lorsque cet homme me dit, en posant le sac sur une table : Seigneur Gil Blas, voilà ce que madame la marquise vous envoie.

Je fis de profondes révérences au porteur, je l'accablai de civilités ; et dès qu'il fut hors de l'hôtellerie, je me jetai sur le sac, comme un faucon sur sa proie, et l'emportai dans ma chambre. Je le déliai sans perdre de temps, et j'y trouvai mille ducats. J'achevois de les compter, quand l'hôte, qui avoit entendu les paroles du porteur, entra pour savoir ce qu'il y avoit dans le sac. La vue de mes espèces, étalées sur la table, le frappa vivement. Je lui contai l'histoire de Dona Mencia, qu'il écouta fort attentivement. Je lui dis ensuite l'état de mes affaires ; et comme il paroissoit entrer dans mes intérêts, je le priai de m'aider de ses conseils. Il rêva quelque temps ; puis il me dit, d'un air sérieux : Seigneur Gil Blas, j'ai de l'inclination pour vous ; et puisque vous avez assez de confiance en moi, pour me parler à cœur ouvert, je vais vous dire sans flatterie, à quoi je vous crois propre.

Vous me semblez né pour la cour ; je vous conseille d'y aller, et de vous attacher à quelque grand Seigneur : mais tâchez de vous mêler de ses affaires ou d'entrer dans ses plaisirs, autrement vous perdrez votre temps chez lui. Je connois les grands ; ils comptent pour rien le zèle et l'attachement d'un honnête homme ; ils ne se soucient que des personnes qui leur sont nécessaires. Je suis donc d'avis que vous alliez à Madrid, mais il ne faut pas que vous y paroissiez sans suite. On juge là, comme ailleurs, sur les apparences, et vous n'y serez considéré qu'à proportion de la figure qu'on vous verra faire. Je veux vous donner un valet, un domestique fidèle, un garçon sage, en un mot, un homme de ma main. Achetez deux mules, l'une pour vous, l'autre pour lui, et partez le plutôt qu'il vous sera possible.

Ce conseil étoit trop de mon goût pour ne pas le suivre. Dès le lendemain, j'achetai deux belles mules et j'arrêtai le valet dont on m'avoit parlé. C'étoit un garçon de trente ans, qui avoit l'air simple et dévot. Il me dit qu'il étoit du royaume de Galice, et qu'il se nommoit Ambroise de Lamela. Au lieu que les autres domestiques sont fort intéressés, celui-ci ne se soucioit point de gagner de bons gages; il me témoigna même qu'il étoit homme à se contenter de ce que je voudrois bien avoir la bonté de lui donner. J'achetai aussi des bottines, avec une valise pour serrer mon linge et mes ducats. Ensuite je satisfis mon hôte; et le jour suivant je partis de Burgos avant l'aurore, pour aller à Madrid.

CHAP. XVI.

Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter sur la prospérité.

Nous arrivâmes le second jour à Valladolid sur les quatre heures après-midi. Nous descendîmes à une hôtellerie qui me parut devoir être une des meilleures de la ville. Je laissai le soin des mules à mon valet, et je montai dans ma chambre, où je fis porter ma valise par un garçon du logis. Comme je me sentois un peu fatigué, je me jetai sur mon lit sans ôter mes bottines, et je m'endormis insensiblement. Il étoit presque nuit quand je me réveillai. J'appelai Ambroise. Il étoit absent, mais il revint bientôt. Je lui demandai d'où il venoit: il me répondit, d'un air pieux, qu'il venoit d'une église, où il étoit allé remercier le ciel de nous avoir préservés de tout accident sur la route. J'approuvai son action, ensuite je lui ordonnai de faire mettre à la broche un poulet pour mon souper.

Dans le temps que je lui donnois cet ordre, mon hôte entra dans ma chambre un flambeau à la main. Il éclairoit une dame qui me parut plus belle que jeune, et très-richement vêtue. Je ne fus pas peu surpris quand cette dame, après m'avoir fait une profonde révérence, me demanda si par hasard je n'étois point le Seigneur Gil Blas de Santillane. Je n'eus pas sitôt répondu qu'oui, qu'elle vint m'embrasser

avec un transport de joie qui redoubla mon étonement. Le ciel, s'écria-t-elle, soit à jamais béni de cette aventure. C'est vous, Seigneur cavalier, c'est vous que je cherche.

A ce début je me ressouvins du parasite de Pegnaflor, et j'allois soupçonner la dame d'être une franche aventurière; mais ce qu'elle ajouta m'en fit juger plus avantageusement. Je suis, poursuivit-elle, cousine germaine de Dona Mencia de Mosquera, qui vous a tant d'obligations. J'ai reçu ce matin une lettre de sa part. Elle me mande qu'ayant appris que vous alliez à Madrid, elle me prie de bien vous régaler, si vous passez par ici. Il y a deux heures que je parcours toute la ville. Je vais d'hôtellerie, en hôtellerie m'informer des étrangers qui y sont; et j'ai jugé, sur le portrait que votre hôte m'a fait de vous, que vous pouviez être le libérateur de ma cousine. Ah! puisque je vous ai rencontré, continua-t-elle, je veux vous faire voir combien je suis sensible aux services qu'on rend à ma famille, et particulièrement à ma chère cousine. Vous viendrez, s'il vous plaît, dès ce moment, loger chez moi; vous y serez plus commodément qu'ici.

Je voulus m'en défendre et représenter à la dame que je pourrois l'incommoder chez elle; mais il n'y eut pas moyen de résister à ses instances. Il y avoit à la porte de l'hôtellerie un carrosse qui nous attendoit. Elle prit soin elle-même de faire mettre ma valise dedans, parce qu'il y avoit, disoit-elle, bien des fripons à Valladolid; ce qui n'étoit que trop véritable. Enfin, je montai encarrosse avec elle, et je me laissai de cette manière enlever de l'hôtellerie, au grand déplaisir de l'hôte qui se voyoit par-là sevré de la dépense qu'il avoit compté que je ferois chez lui.

Notre carrosse, après avoir roulé quelque temps, s'arrêta. Nous en descendîmes pour entrer dans une assez grande maison, et nous montâmes dans un appartement qui n'étoit pas mal propre, et que vingt ou trente bougies éclairoient. Il y avoit là plusieurs domestiques à qui la dame demanda si Don Raphaël étoit arrivé; ils répondirent que non. Alors, m'a-

dressant la parole : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, j'attends mon frère qui doit revenir ce soir d'un château que nous avons à deux lieues d'ici. Quelle agréable surprise pour lui de trouver dans sa maison un homme à qui toute notre famille est si redevable.

Dans le moment qu'elle achevoit de parler ainsi, nous entendîmes du bruit, et nous apprîmes qu'il étoit causé par l'arrivée de Don Raphaël. Ce cavalier parut bientôt. Je vis un jeune homme de belle taille, et de fort bon air. Je suis ravie de votre retour, mon frère, lui dit la dame ; vous m'aiderez à bien recevoir le Seigneur Gil Blas de Santillane. Nous ne saurions assez reconnoître ce qu'il a fait pour Dona Mencia, notre cousine. Tenez, ajouta-t-elle en lui présentant une lettre, lisez ce qu'elle m'écrit. Don Raphaël ouvrit le billet, et lut tout haut ces mots. " Ma chère Camille, le Seigneur Gil " Blas de Santillane, qui m'a sauvé l'honneur et la " vie, vient de partir pour la cour. Il passera sans " doute par Valladolid. Je vous conjure par le sang, " et plus encore par l'amitié qui nous unit, de le ré- " galer, et de le retenir quelque temps chez vous.— " Je me flatte que vous me donnerez cette satisfac- " tion, et que mon libérateur recevra de vous, et de " Don Raphaël, mon cousin, toutes sortes de bons " traitemens. A Burgos, votre affectionnée cousine, " Dona Mencia."

Comment ! s'écria Don Raphaël, après avoir lu la lettre, c'est à ce cavalier que ma parente doit l'honneur et la vie ! Ah ! je rends grâces au ciel de cette heureuse rencontre. En parlant de cette sorte, il s'approcha de moi, et me serrant étroitement entre ses bras : Quelle joie, poursuivit-il, j'ai de voir ici le Seigneur Gil Blas de Santillane ! Il n'étoit pas besoin que ma cousine la marquise nous recommandât de vous régaler ; elle n'avoit seulement qu'à nous mander que vous deviez passer par Valladolid, cela suffisoit. Nous savons bien, ma sœur Camille et moi, comme il faut en user avec un jeune homme qui a rendu le plus grand service du monde à la personne de notre famille que nous aimons le plus tendrement.

Je répondis le mieux qu'il me fut possible à ces discours, qui furent suivis de beaucoup d'autres semblables, et entremêlés de mille caresses. Nous passâmes ensuite dans une chambre où l'on avoit servi. Nous nous mîmes à table, le cavalier, la dame et moi. Ils me dirent cent choses obligeantes pendant le souper; et il falloit voir l'attention qu'ils avoient tous deux à me présenter de tous les mets. Don Raphaël buvoit souvent à la santé de Dona Mencia. Je suivois son exemple. Ils me prièrent de vouloir bien passer quelques jours chez eux: je me rendis sans peine à leur invitation, et ils me remercièrent de ma complaisance.

Don Raphaël, me voyant déterminé à faire quelque séjour chez lui, me proposa de me mener à son château. Il m'en fit une description magnifique, et me parla des plaisirs qu'il prétendoit m'y donner.— J'acceptai la proposition, et il fut résolu que nous irions à ce beau château dès le jour suivant. Nous nous levâmes de table en formant un si agréable dessein. Don Raphaël en parut transporté de joie, et me dit: Seigneur Gil Blas, je vous laisse avec ma sœur. Je vais, de ce pas, donner les ordres nécessaires: à ces paroles, il sortit de la chambre où nous étions.

Je continuai de m'entretenir avec la dame. Elle me prit la main, et regardant ma bague, vous avez là, dit-elle, un diamant assez joli, mais il est bien petit. Vous connoissez-vous en pierreries? Je répondis que non. J'en suis fâchée, reprit-elle, car vous me diriez ce que vaut celle-ci. En achevant ces mots, elle me montra un gros rubis qu'elle avoit au doigt; et pendant que je le considérois, elle me dit: un de mes oncles, qui a été gouverneur aux îles Philippines, m'a donné ce rubis. Les jouailliers de Valladolid l'estiment trois cent pistoles. Je le croirois bien, lui dis-je; je le trouve parfaitement beau. Puisqu'il vous plaît, répliqua-t-elle, je veux faire un troc avec vous. Aussitôt elle prit ma bague, et me mit la sienne au petit doigt. Après ce troc, qui me parut

une manière galante de faire un présent, Camille me serra la main, me donna le bon soir, et se retira.

Je m'enfermai dans la chambre où je devois coucher, après avoir dit à mon valet de venir me réveiller de bonne heure le lendemain. Au lieu de songer à me reposer, je m'abandonnai aux réflexions agréables que ma valise, qui étoit sur une table, et mon rubis m'inspirèrent. Grâces au ciel, disois-je, si j'ai été malheureux, je ne le suis plus. Mille ducats d'un côté, une bague de trois cents pistoles de l'autre : me voilà pour long-temps en fonds. Les bontés de Camille se présentoient à mon esprit avec tous leurs charmes, et je goûtois aussi par avance les divertissemens que Don Raphaël me préparoit dans son château. Cependant, parmi tant d'images de plaisir, le sommeil ne laissa pas de venir répandre sur moi ses pavots. Dès que je me sentis assoupi, je me déshabillai et me couchai.

Le lendemain matin, lorsque je me réveillai, je m'apperçus qu'il étoit déjà tard. Je fus assez surpris de ne pas voir paroître mon valet. Ambroise, dis-je en moi-même, mon fidèle Ambroise est à l'église, ou bien il est aujourd'hui fort paresseux. Mais je perdis bientôt cette opinion de lui, pour en prendre une plus mauvaise ; car m'étant levé, et ne voyant plus ma valise, je le soupçonnai de l'avoir volée pendant la nuit. Pour éclaircir mes soupçons, j'ouvris la porte de ma chambre, et j'appelai l'hypocrite à plusieurs reprises. Il vint à ma voix un vieillard, qui me dit : que souhaitez-vous, Seigneur ? Tous vos gens sont sortis de ma maison avant le jour. Comment de votre maison ! m'écriai-je : est ce que je ne suis pas ici chez Don Raphaël ? Je ne sais ce que c'est que ce cavalier, dit-il. Vous êtes dans un hôtel garni, et j'en suis l'hôte. Hier au soir, une heure avant votre arrivée, la dame qui a soupé avec vous vint ici, et arrêta cet appartement pour un grand Seigneur qui voyage *incognito*. Elle m'a même payé d'avance.

Je fus alors au fait. Je sus ce que je devois penser de Camille et de Don Raphaël ; et je compris que mon valet, ayant une entière connoissance de mes

affaires, m'avoit vendu à ces fourbes. Au lieu de n'imputer qu'à moi-même ce triste incident, et de songer qu'il ne me seroit point arrivé si je n'eusse pas eu l'indiscrétion de m'ouvrir à Majuelo sans nécessité, je m'en pris à la fortune innocente, et maudis cent fois mon étoile. Le maître de l'hôtel garni, à qui je contai l'aventure, qu'il savoit peut-être aussi bien que moi, se montra sensible à ma douleur. Il me plaignit et me témoigna qu'il étoit très-mortifié que cette scène se fut passée chez lui : mais je crois, malgré ses démonstrations, qu'il n'avoit pas moins de part à cette fourberie que mon hôte de Burgos, à qui j'ai toujours attribué l'honneur de l'invention.

CHAP. XVII.

Quel parti prit Gil Blas après l'aventure de l'hôtel garni.

Lorsque j'eus bien déploré mon malheur, je fis réflexion, qu'au lieu de céder à mon chagrin, je devois plutôt me roidir contre mon mauvais sort. Je rappelai mon courage, et pour me consoler, je disois en m'habillant : je suis encore trop heureux que les fripons n'aient pas emporté mes habits et quelques ducats que j'ai dans mes poches. Je leur tenois compte de cette discrétion. Enfin je sortis de l'hôtel garni sans avoir, Dieu merci, besoin de personne pour porter mes hardes. La première chose que je fis, fut d'aller voir si mes mules ne seroient pas dans l'hôtellerie, où j'étois descendu le jour précédent. Je jugeois bien qu'Ambroise ne les y avoit pas laissées ; et plût au ciel que j'eusse toujours jugé aussi sainement de lui. J'appris que le soir même il avoit eu soin de les en retirer.

Ainsi, comptant de ne plus revoir mes mules ni ma valise, je marchois tristement dans les rues, en rêvant au parti que je devois prendre. Je fus tenté de retourner à Burgos, pour avoir encore une fois recours à Dona Mencia ; mais considérant que ce seroit abuser des bontés de cette dame, et que d'ailleurs je passerois pour une bête, j'abandonnai cette pensée. Je jurai bien aussi que dans la suite je serois

en garde contre les femmes : je me serois alors défié de la chaste Susanne. Je jétai de temps en temps les yeux sur ma bague ; et quand je venois à songer que c'étoit un présent de Camille, j'en soupirois de douleur. Hélas ! disois-je en moi-même, je ne me connois point en rubis ; mais je connois les gens qui les troquent. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que j'aille chez un jouaillier pour être persuadé que je suis un sot.

Je ne laissai pas toutefois de vouloir m'éclaircir de ce que valoit ma bague, et j'allai la montrer à un lapidaire qui l'estima trois ducats. A cette estimation, je maudis la nièce du gouverneur des îles Philippines. Comme je sortois de chez le lapidaire, il passa près de moi un jeune homme qui s'arrêta pour me considérer. Je ne le remis pas d'abord, bien que je le connusse parfaitement. Comment donc, Gil Blas, me dit-il, feignez-vous d'ignorer qui je suis ? ou deux années ont-elles si fort changé le fils du barbier Nunez, que vous le méconnoissiez ? Ressouvenez-vous de Fabrice, votre compatriote et votre compagnon d'école.

Je le reconnus aussitôt, et nous nous embrassâmes avec transport. Eh ! mon ami, reprit-il ensuite, que je suis ravi de te rencontrer ! Mais poursuivit-il d'un air surpris, dans quel état t'offres-tu à ma vue ? Certes, te voilà vêtu comme un prince ! Une belle épée, des bas de soie, un pourpoint et un manteau de velours, relevés d'une broderie d'argent. Malepeste ! cela sent les bonnes fortunes. Tu te trompes, lui dis-je, mes affaires ne sont pas si florissantes que tu te l'imagines. A d'autres, répliqua-t-il, à d'autres : tu veux faire le discret. Et ce beau rubis que je vous vois au doigt, Monsieur Gil Blas, d'où vous vient-il, s'il vous plait ? Il me vient, lui repartis-je, d'une franche friponne.

Je prononçai ces dernières paroles si tristement, que Fabrice vit bien qu'on m'avoit joué quelque tour. Il me pressa de lui dire pourquoi je me plaignois ainsi du beau sexe. Je me résolus sans peine à contenter sa curiosité ; mais, comme j'avois un assez

long récit à lui faire, et que d'ailleurs nous ne voulions pas nous séparer sitôt, nous entrâmes dans un cabaret, pour nous entretenir plus commodément.— Là, je lui contai, en déjeunant, tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma sortie d'Oviédo. Il trouva mes aventures assez bizarres; et après m'avoir témoigné qu'il prenoit beaucoup de part à la fâcheuse situation où j'étois, il me dit: il faut se consoler, mon enfant, de tous les malheurs de la vie. Un homme d'esprit est-il dans la misère? il attend avec patience un temps plus heureux. Jamais il ne doit se laisser abattre jusqu'à ne plus se souvenir qu'il est homme. Pour moi, je suis de ce caractère-là: mes disgrâces ne m'accablent point; je suis toujours au-dessus de la mauvaise fortune.

Par exemple, j'aimois une fille de famille d'Oviédo; j'en étois aimé: je la demandai en mariage à son père; il me la refusa: j'enlevai la petite personne. Je la promenai pendant six mois dans le royaume de Galice: de-là, elle eut envie d'aller en Portugal; elle prit un autre compagnon de voyage. Je ne succombai point sous le poids de ce malheur; et, plus sage que Ménélas, au lieu de m'armer contre le Pâris qui m'avoit soufflé mon Hélène, je lui sus bon gré de m'en avoir défait. Je m'avançai dans le royaume de Léon; j'arrivai à Palencia, où la nécessité se fit bientôt sentir. Je me résolus de me mettre dans le service.

Je me plaçai d'abord chez un gros marchand de drap où je me fis bientôt donner mon congé. Je passai ensuite au service d'un vieux peintre, qui me laissoit mourir de faim. Cela me dégoûta du séjour de Palencia. Je vins à Valladolid, où j'entrai dans la maison d'un administrateur de l'hôpital; j'y demeure encore, et je suis charmé de ma condition. Le Seigneur Manuel Ordonnez, mon maître, est un homme d'une piété profonde. On dit que, dès sa jeunesse, n'ayant en vue que le bien des pauvres, il s'y est attaché avec un zèle infatigable. Aussi, ses soins ne sont-ils pas demeurés sans récompense: tout lui a prospéré. Quelle bénédiction? en faisant les affaires des pauvres, il s'est enrichi.

Quand Fabrice m'eut tenu ce discours, je lui dis : je suis bien aise que tu sois satisfait de ton sort ; mais, entre-nous, tu pourrois, ce me semble, faire un plus beau rôle dans le monde. Tu n'y penses pas, Gil Blas, répondit-il ; sache que, pour un homme de mon humeur, il n'y a point de situation plus agréable que la mienne. Le métier de laquais et pénible, je l'avoue, pour un imbécile, mais il n'a que des charmes pour un garçon d'esprit. Un génie supérieur, qui se met en condition, ne fait pas son service matériellement comme un nigaud. Il entre dans une maison pour commander plutot que pour servir. Il commence par étudier son maître ; il se prête à ses défauts, gagne sa confiance, et le mène ensuite par le nez. C'est ainsi que je me suis conduit chez mon administrateur ; et j'espère que quelque jour je pourrai, sous ses auspices, me mêler des affaires des pauvres. Je ferai, peut-être, fortune aussi, car je me sens autant d'amour que lui pour leur bien.

Voilà de belles espérances, repris-je, mon cher Fabrice, et je t'en félicite. Pour moi, je reviens à mon premier dessein. Je vais convertir mon habit brodé en soutanelle, me rendre à Salamanque, et remplir l'emploi de précepteur. Beau projet ! s'écria Fabrice ; l'agréable imagination ! Qu'elle folie de vouloir, à ton âge, te faire pédant ! Sais-tu bien, malheureux, à quoi tu t'engages en prenant ce parti ? Ne me parle point d'un tel poste ; c'est un bénéfice à charge d'âmes. Mais parle-moi de l'emploi d'un laquais ; c'est un bénéfice simple, qui n'engage à rien. Un valet vit sans inquiétude dans une bonne maison. Après avoir bu et mangé tout son saoul, il s'endort tranquillement comme un enfant de famille, sans s'embarrasser du boucher ni du boulanger.

Je ne finirois point, mon enfant, poursuivit-il, si je voulois dire tous les avantages des valets. Crois-moi, Gil Blas, perds pour jamais l'envie d'être précepteur, et suis mon exemple. Oui ; mais Fabrice, lui repartis-je, on ne trouve pas tous les jours des administrateurs, et si je me résolvais à servir, je voudrais dumoins n'être pas mal placé. Oh ! tu as rai-

son, me dit-il, : et j'en fais mon affaire, Je te réponds d'une bonne condition, quand ce ne seroit que pour arracher un galant homme à l'université.

CHAP. XVIII.

Gil Blas prend enfin la résolution de se mettre dans le service.

Les raisons que Fabrice avoit alléguées en faveur du service, la prochaine misère dont j'étois menacé, et l'air satisfait qu'avait Fabrice, me déterminèrent. Là-dessus, nous sortîmes du cabaret, et mon compatriote me dit : je vais de ce pas te conduire chez un homme à qui s'adressent la plupart des laquais qui sont sur le pavé ; il sait où l'on a besoin de valets, et il tient un registre exact, non-seulement des places vacantes, mais même des bonnes et des mauvaises qualités des maîtres. C'est un homme qui a été frère dans je ne sais quel couvent de religieux. Enfin c'est lui qui m'a placé.

En nous entretenant, le fils du barbier Nunez me mena dans un cul-de-sac. Nous entrâmes dans une petite maison, où nous trouvâmes un homme qui écrivait sur une table. Nous le saluâmes, assez respectueusement même ; mais, soit qu'il fût fier de son naturel, soit que n'ayant coutume de voir que des laquais et des cochers, il eût pris l'habitude de recevoir son monde cavalièrement, il ne se leva point ; il se contenta de nous faire une légère inclination de tête. Il me regarda pourtant avec attention. Je vis bien qu'il étoit surpris qu'un jeune homme, en habit de velours brodé, voulût devenir laquais ; il avoit plutôt lieu de penser que je venois lui en demander un. Il ne put toutefois douter long-tems de mon intention, puisque Fabrice lui dit d'abord ; Seigneur Arias de Londona, vous voulez bien que je vous présente le meilleur de mes amis. C'est un garçon de famille, que ses malheurs réduisent à la nécessité de servir. Enseignez-lui, de grâce, une bonne condition, et comptez sur sa reconnoissance.

Messieurs, répondit froidement Arias, voilà com-

me vous êtes tous ; avant qu'on vous place, vous faites les plus belles promesses du monde : êtes-vous bien placés ? vous ne vous en souvenez plus. Comment donc, reprit Fabrice, vous plaignez-vous de moi ? N'ai-je pas bien fait les choses ? Vous auriez pu les faire encore mieux, répartit Arias : votre condition vaut un emploi de commis, et vous m'avez payé comme si je vous eusse mis chez un auteur. Je pris alors la parole, et dis au Seigneur Arias que, pour lui faire connoître que je n'étois pas un ingrat, je voulois que la reconnoissance précédât le service. En même tems je tirai de mes poches deux ducats que je lui donnai, avec promesse de ne pas en demeurer là, si je me voyois dans une bonne maison.

Il parut content de mes manières. J'aime, dit-il, qu'on en use de la sorte avec moi. Il y a, continua-t-il, d'excellens postes vacans ; je vais vous les nommer, et vous choisirez celui qui vous plaira. En achevant ces paroles, il mit ses lunettes, ouvrit un registre qui était sur la table, tourna quelques feuillets, et commença de lire dans ces termes : il faut un laquais au capitaine Torbellino, homme emporté, brutal et fantasque ; il gronde sans cesse, jure, frappe, et le plus souvent estropie ses domestiques. Passons à un autre, m'écriai-je à ce portrait : ce capitaine-là n'est pas de mon goût.

Ma vivacité fit sourire Arias, qui poursuivit ainsi sa lecture : Dona Manuela de Sandoval, douairière surannée, hargneuse et bizarre, est actuellement sans laquais ; elle n'en a qu'un d'ordinaire, encore ne peut-elle le garder un jour entier. Il y a dans la maison, depuis dix ans, un habit qui sert à tous les valets qui entrent, de quelque taille qu'ils soient : on peut dire qu'ils ne font que l'essayer, car il est encore tout neuf, quoique deux mille laquais l'aient porté. Il manque un valet au Docteur Alvar Fanez ; c'est un médecin chimiste ; il nourrit bien ses domestiques, les entretient proprement, leur donne même de gros gages, mais il fait sur eux l'épreuve de ses remèdes. Il y a souvent des places de laquais à remplir chez cet honnête homme-là.

Oh ! je le crois bien, interrompit Fabrice en riant. Vous nous enseignez-là de bonnes conditions ! Patience, dit Arias de Londona, nous ne sommes pas au bout ; il y a dequoi vous contenter. Là-dessus il continua de lire de cette sorte : Don Alphonsa de Solis, vieille dévote, qui passe les deux tiers de la journée dans l'église, et veut que son valet y soit toujours auprès d'elle, n'a point de laquais depuis trois semaines. Le licencié Sédillo, très-vieux chanoine du chapitre de cette ville, a, hier au soir, donné la chasse à son valet.

Halte-là, Seigneur Arias, s'écria Fabrice en cet endroit ; nous nous en tenons à ce dernier poste. Le licencié Sédillo est des amis de mon maître, et je le connois parfaitement bien. Je sais qu'il a pour gouvernante une vieille béate, qu'on nomme la dame Jacinte, et qui dispose de tout chez lui. C'est une des meilleures maisons de Valladolid. On y vit doucement, et l'on y fait très-bonne chère. D'ailleurs, le chanoine est un homme infirme, un vieux goutteux qui fera bientôt son testament ; il y a un legs à espérer. La charmante perspective pour un valet ! Gil Blas, ajouta-t-il, en se tournant de mon côté, ne perdons point de tems, mon ami, allons tout-à-l'heure chez le licencié. Je veux te présenter moi-même, et te servir de répondant. A ces mots, de crainte de manquer une si belle occasion, nous prîmes brusquement congé du Seigneur Arias, qui m'assura, pour mon argent, que si cette condition m'échappoit, je pouvois compter qu'il m'en feroit trouver une aussi bonne.

CHAP. XIX.

Fabrice mène et fait recevoir Gil Blas chez le licencié Sédillo. Dans quel état étoit ce chanoine.

Nous avions si grand' peur d'arriver trop tard chez le vieux licencié, que nous ne fîmes qu'un saut du cul-de-sac à sa maison. Nous en trouvâmes la porte fermée ; nous frappâmes. Une fille de dix ans, que la gouvernante faisoit passer pour sa nièce, vint ouvrir; et comme nous lui demandions si l'on pouvoit parler

au chanoine, la dame Jacinte parut. D'abord que nous l'aperçûmes, nous la saluâmes avec beaucoup de respect; elle nous rendit le salut fort civilement, mais d'un air modeste et les yeux baissés.

J'ai appris lui dit mon camarade, qu'il faut un honnéte garçon au Seigneur licencié Sédillo, et je viens lui en présenter un dont j'espère qu'il sera content.— La gouvernante leva les yeux à ces paroles, me regarda fixement; et ne pouvant accorder ma broderie avec le discours de Fabrice, elle demanda si c'étoit pour moi qu'on recherchoit la place vacante.— Oui, lui dit le fils de Nunez, c'est pour ce jeune homme. Tel que vous le voyez, il lui est arrivé des disgrâces qui l'obligent à se mettre en condition; il se consolera de ses malheurs, s'il a le bonheur d'entrer dans cette maison et de vivre avec la Dame Jacinte, qui mériteroit d'être la gouvernante du patriarche des Indes.

A ces mots, la vieille béate cessa de me regarder pour considérer le gracieux personnage qui lui parloit; et frappée de ses traits qu'elle crut ne lui être pas inconnus, j'ai une idée confuse de vous avoir vu, lui dit-elle; aidez-moi à la débrouiller. Chaste Jacinte, lui répondit Fabrice, il m'est bien glorieux de m'être attiré vos regards. Je suis venu deux fois dans cette maison avec mon maître le Seigneur Manuel Ordonnez, administrateur de l'hôpital. Eh! justement, répliqua la gouvernante, je m'en souviens, et je vous remets. Ah! puisque vous appartenez au Seigneur Ordonnez, il faut que vous soyez un garçon de bien et d'honneur. Votre condition fait votre éloge, et ce jeune homme ne sauroit avoir un meilleur répondant. Venez, poursuivit-elle, je vais vous faire parler au Seigneur Sédillo. Je crois qu'il sera bien aise d'avoir un garçon de votre main.

Nous suivîmes la dame Jacinte qui nous fit entrer dans l'appartement du chanoine. Nous aperçûmes le vieux podagre enfoncé dans un fauteuil, un oreiller sous la tête, des coussins sous les bras, et les jambes appuyées sur un gros carreau plein de duvet. Nous nous approchâmes de lui sans ménager les révéren-

tes; et Fabrice, portant encore la parole, ne se contenta pas de redire ce qu'il avoit dit à la gouvernante, il se mit à vanter mon mérite; il s'étendit principalement sur mes connoissances dans les disputes de philosophie; comme s'il eût fallu que je fusse un grand philosophe pour être valet d'un chanoine. Le licencié, remarquant que je ne déplaisois pas à la dame Jacinte, dit à mon répondant: l'ami, je reçois à mon service le garçon que tu m'amènes, il me revient assez, et je juge favorablement de ses mœurs, puisqu'il m'est présenté par un domestique du Seigneur Ordonnez.

D'abord que Fabrice vit que j'étois arrêté, il fit une grande révérence au chanoine, une autre encore plus grande à la gouvernante, et se retira fort satisfait, après m'avoir dit tout bas que nous nous reverrions, et que je n'avois qu'à rester là. Dès qu'il fut sorti, le licencié me demanda comment je m'appelais, pourquoi j'avois quitté ma patrie; et par ses questions il m'engagea, devant la dame Jacinte, a raconter mon histoire. Je les divertis tous deux, surtout par le récit de ma dernière aventure. Camille et Don Raphaël leur donnèrent une si forte envie de rire, qu'il en pensa coûter la vie au vieux goutteux; car, comme il rioit de toute sa force, il lui prit une toux si violente, que je crus qu'il alloit passer.

Il n'avoit pas encore fait son testament, et c'est ce qui alarmoit la gouvernante. Je la vis tremblante, éperdue, courir au secours du bon homme, et faisant ce qu'on fait pour soulager les enfans qui toussent, lui frotter le front et lui taper le dos. Ce ne fut pourtant qu'une fausse alarme: le vieillard cessa de tousser, et sa gouvernante de le tourmenter. Alors je voulus achever mon récit; mais la dame Jacinte, craignant une seconde toux, s'y opposa. Elle m'emmena même de la chambre du chanoine, me conduisit à une garderobe, où, parmi plusieurs habits, étoit celui de mon prédécesseur. Elle me le fit prendre, et mit à sa place le mien, que je n'étois pas fâché de conserver dans l'espérance, qu'il me serviroit encore. Nous allâmes ensuite tous deux préparer le diner.

Quand le dîner fut prêt, nous lui servîmes un potage et des entrées où la dame Jacinte avoit épargné les épices, de peur d'irriter la goutte du licencié. A la vue de ces bons plats, mon vieux maître, que je croyois perclus de tous ses membres, me montra qu'il n'avoit pas entièrement perdu l'usage de ses bras. Il s'en aida pour se débarrasser de son oreiller et de ses coussins, et se disposa gaiement à manger. Je lui apportai une perdrix, flanquée de deux cailles rôties, que la dame Jacinte lui dépéça. Elle eut aussi soin de lui faire boire de temps en temps de grands coups de vin un peu trempé. Quand il se fut bien empiffré, nous le laissâmes dans son fauteuil goûter tranquillement le repos qu'on prend d'ordinaire après le dîner ; nous desservîmes, et nous allâmes manger à notre tour.

Voilà de quelle manière dînoit tous les jours notre chanoine, qui étoit peut-être le plus grand mangeur du chapitre. Mais il soupoit plus légèrement ; il se contentoit de fort peu de chose. Je faisois bonne chère dans cette maison ; j'y menois une vie très-douce ; je n'y avois qu'un désagrément, c'est qu'il me falloit veiller mon maître et passer la nuit comme un garde-malade. Gil Blas, me dit-il, dès la seconde nuit, tu as de l'adresse et de l'activité ; je prévois que je m'accommoderai bien de ton service. Je te recommande seulement d'avoir de la complaisance pour la dame Jacinte ; c'est une fille qui me sert depuis quinze ans avec un zèle tout particulier ; elle a un soin de ma personne que je ne puis assez reconnoître. Je me propose de faire mon testament ; ma gouvernante y aura bonne part, et tu n'y seras point oublié si tu continues comme tu commences à me servir. Le valet que j'ai mis dehors hier, a perdu, par sa faute un bon legs. Si ce misérable ne m'eût pas obligé, par ses manières, à lui donner son congé, je l'aurois enrichi ; mais c'étoit un orgueilleux qui manquoit de respect a la dame Jacinte, un paresseux qui craignoit la peine. Il n'aimoit point à me veiller, et c'étoit pour lui une chose bien fatigante que de passer les nuits à me soulager.

Ah! le malheureux! m'écriai-je, comme si le génie de Fabrice m'eût inspiré, il ne méritoit pas d'être auprès d'un si honnête homme que vous. Un garçon qui a le bonheur de vous appartenir doit avoir un zèle infatigable; il doit se faire un plaisir de son devoir, et ne pas se croire occupé, lors même qu'il sue sang et eau pour vous. Je m'aperçus que ces paroles plurent fort au licencié. Voulant passer pour un valet que la fatigue ne pouvoit rebuter, je faisois mon service de la meilleure grâce qu'il m'étoit possible. Je ne me plaignois point d'être toutes les nuits sur pied. Je ne laissois pourtant pas de trouver cela très-désagréable, et sans le legs dont je repaissois mon espérance, je me serois bientôt dégoûté de ma condition. Je me reposois, à la vérité, quelques heures pendant le jour; et la gouvernante, je lui dois cette justice, avoit beaucoup d'égards pour moi; ce qu'il falloit attribuer au soin que je prenois de gagner ses bonnes grâces par des manières complaisantes et respectueuses.

CHAP. XX.

De quelle manière le chanoine, étant tombé malade, fut traité; ce qu'il en arriva, et ce qu'il laissa par testament à Gil Blas.

Je servis pendant trois mois le licencié Sédillo sans me plaindre des mauvaises nuits qu'il me faisoit passer. Au bout de ce temps-là, il tomba malade. La fièvre le prit; et avec le mal qu'elle lui causoit, il sentit irriter sa goutte. Pour la première fois de sa vie, qui avoit été longue, il eut recours aux médecins. Il demanda le docteur Sangrado, que tout Valladolid regardoit comme un Hippocrate. La dame Jacinte auroit mieux aimé que le chanoine eût commencé par faire son testament; elle lui en toucha même quelques mots; mais outre qu'il ne se croyoit pas encore proche de sa fin, il avoit de l'opiniâtreté dans certaines choses. J'allai donc chercher le docteur Sangrado; je l'amenai au logis.

Après avoir observé mon maître, il lui dit d'un air doctoral: il s'agit ici de suppléer au défaut de la

transpiration arrêtée. A quelle nourriture, continua-t-il, êtes-vous accoutumé? Je mange ordinairement, répondit le chanoine, des bisques et des viandes succulentes! Le docteur s'écria avec surprise: Ah! vraiment, je ne m'étonne point si vous êtes malade! Les mets délicieux sont des plaisirs empoisonnés; ce sont des piéges que la volupté tend aux hommes, pour les faire périr plus sûrement. Il faut que vous renonciez aux alimens de bon goût; les plus fades sont les meilleurs pour la santé. Comme le sang est insipide, il veut des mets qui tiennent de sa nature.

Et buvez-vous du vin? ajouta-t-il. Oui, dit le licencié, du vin trempé. Oh! trempé tant qu'il vous plaira, reprit le médecin. Quel déréglement! voilà un régime épouvantable! Il y a long-temps que vous devriez être mort. Quel âge avez-vous? J'entre dans ma soixante-neuvième année, répondit le chanoine. Justement, répliqua le médecin, une vieillesse anticipée est toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'eussiez bu que de l'eau claire toute votre vie, et que vous vous fussiez contenté d'une nourriture simple, de pommes cuites, par exemple, vous ne seriez pas présentement tourmenté de la goutte, et tous vos membres feroient encore facilement leurs fonctions. Je ne désespère pas toutefois de vous remettre sur pied, pourvu que vous vous abandonniez à mes ordonnances. Le licencié promit de lui obéir en tout.

Alors Sangrado m'envoya chercher un chirurgien qu'il me nomma, et fit tirer à mon maître six bonnes palettes de sang, pour commencer à suppléer au défaut de la transpiration. Puis il dit au chirurgien: Maître Martin Onez, revenez dans trois heures en faire autant, et demain vous recommencerez. C'est une erreur de penser que le sang soit nécessaire à la conservation de la vie, on ne peut trop saigner un malade. Comme il n'est obligé à aucun mouvement ou exercice considérable, et qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas plus de sang pour vivre qu'à un homme endormi: la vie, dans tous les deux, ne consiste que dans le pouls et dans la respiration.

Lorsque le docteur eut ordonné de fréquentes et copieuses saignées, il dit qu'il falloit aussi donner au chanoine de l'eau chaude à tout moment, assurant que l'eau bue en abondance, pouvoit passer pour le véritable spécifique contre toutes sortes de maladies. Il sort ensuite en disant, d'un air de confiance à la dame Jacinte et à moi, qu'il répondoit de la vie du malade, si on le traitoit de la manière qu'il venoit de prescrire. La gouvernante protesta qu'on la suivroit avec exactitude. En effet, nous mîmes promptement de l'eau chauffer, et comme le médecin nous avoit recommandé de ne point l'épargner, nous en fîmes d'abord boire à mon maître deux ou trois pintes à longs traits. Une heure après nous réitérâmes ; puis retournant encore de temps en temps à la charge, nous versâmes dans son estomac un déluge d'eau. D'un autre côté, le chirurgien, nous secondant par la quantité de sang qu'il tiroit, nous réduisîmes, en moins de deux jours, le vieux chanoine à l'extrémité.

Ce bon éclésiastique n'en pouvant plus, comme je voulois lui faire avaler encore un grand verre de spécifique, me dit, d'une voix foible : Arrête, Gil Blas, ne m'en donne pas davantage, mon ami. Je vois bien qu'il faut mourir malgré la vertu de l'eau ; et quoiqu'il me reste à peine une goutte de sang, je ne m'en porte pas mieux pour cela ; ce qui prouve bien que le plus habile médecin du monde ne sauroit prolonger nos jours quand leur terme fatal est arrivé. Va me chercher un notaire, je veux faire mon testament. A ces derniers mots, que je n'étois pas fâché d'entendre, j'affectai de paroître fort triste ; et cachant l'envie que j'avois de m'acquitter de la commission qu'il me donnoit, eh ! mais, Monsieur, lui dis-je, vous n'êtes pas si bas, Dieu merci, que vous ne puissiez vous relever.

Non, non, repartit-il, mon enfant, c'en est fait ; je sens que la goutte remonte et que la mort s'approche ; hâte-toi d'aller où je t'ai dit. Je m'aperçus effectivement qu'il changeoit à vue d'œil, et la chose me parut si pressante, que je sortis vite pour faire ce qu'il m'ordonnoit, laissant auprès de lui la

dame Jacinte, qui craignoit encore plus que moi qu'il ne mourût sans tester. J'entrai dans la maison du premier notaire dont on m'enseigna la demeure, et le trouvant chez lui : Monsieur, lui dis-je, le licencié Sédillo, mon maître, tire à sa fin ; il veut faire écrire ses dernières volontés ; il n'y a pas un moment à perdre. Le notaire me demanda quel médecin voyoit le chanoine. Je lui répondis que c'étoit le docteur Sangrado. A ce nom, prenant brusquement son manteau et son chapeau, pour le coup, s'écria-t-il, partons en diligence ; car ce docteur est si expéditif, qu'il ne donne pas le temps à ses malades d'appeler des notaires. Cet homme-là m'a soufflé bien des testamens.

En parlant de cette sorte, il s'empressa de sortir avec moi, et pendant que nous marchions tous deux à grands pas pour prévenir l'agonie, je lui dis, Monsieur, vous savez qu'un testateur mourant manque souvent de mémoire ; si par hasard mon maître vient à m'oublier, je vous prie de le faire souvenir de mon zèle. Je le veux bien, mon enfant, me répondit le notaire, tu peux compter là-dessus. Le licencié, quand nous arrivâmes dans sa chambre, avoit encore tout son bon sens. La dame Jacinte, le visage baigné de pleurs de commande, étoit auprès de lui.

Nous laissâmes le notaire seul avec mon maître, et passâmes, elle et moi, dans l'antichambre, où nous rencontrâmes le chirurgien, que le médecin envoyoit pour faire une nouvelle et dernière saignée. Nous l'arrêtâmes. Attendez, maître Martin, lui dit la gouvernante, vous ne sauriez entrer présentement dans la chambre du Seigneur Sédillo. Il va dicter ses dernières volontés à un notaire qui est avec lui ; vous le saignerez quand il aura fait son testament. Nous avions grand' peur, la béate et moi, que le licencié ne mourût en testant ; mais, par bonheur, l'acte qui causoit notre inquiétude se fit. Nous vîmes sortir le notaire, qui, me trouvant sur son passage, me frappa sur l'épaule, et me dit en souriant, on n'a point oublié Gil Blas.

A ces mots, je ressentis une joie toute des plus

vives; et je sus si bon gré à mon maître de s'être souvenu de moi, que je me promis de bien prier Dieu pour lui après sa mort, qui ne manqua pas d'arriver bientôt; car, le chirurgien l'ayant encore saigné, le pauvre vieillard, qui n'étoit déjà que trop affoibli, expira presque dans le moment. Comme il rendoit les derniers soupirs, le médecin parut, et demeura un peu sot, malgré l'habitude qu'il avoit de dépêcher ses malades. Cependant, loin d'imputer la mort du chanoine à la boisson et aux saignées, il sortit en disant d'un air froid, qu'on ne lui avoit pas tiré assez de sang ni fait boire assez d'eau chaude. L'exécuteur de la haute médecine, je veux dire le chirurgien, voyant aussi qu'on n'avoit plus besoin de son ministère, suivit le docteur Sangrado.

Sitôt que nous vîmes le patron sans vie, nous fîmes un concert de cris funèbres qui fut entendu de tout le voisinage. La béate, surtout, qui avoit le plus grand sujet de se réjouir, poussoit des cris si plaintifs, qu'elle sembloit être la personne du monde la plus touchée. La chambre fut bientôt pleine de gens attirés par la curiosité. Les parens du défunt n'eurent pas plutôt vent de sa mort qu'ils vinrent fondre au logis, et faire mettre le scellé partout. Ils trouvèrent la gouvernante si affligée, qu'ils crurent d'abord que le chanoine n'avoit point fait de testament: mais ils apprirent bientôt qu'il y en avoit un, revêtu de toutes les formalités nécessaires; et lorsqu'on vint à l'ouvrir et qu'ils ouïrent les dispositions du testateur, ils firent son oraison funèbre dans des termes peu honorables à sa mémoire. Ils apostrophèrent en même temps la béate, et me donnèrent aussi quelques louanges.— Il faut avouer que je les méritois bien. Le licencié, devant Dieu soit son âme, pour m'engager à me souvenir de lui, s'expliquoit ainsi pour mon compte par un article de son testament: *Item, puisque Gil Blas est un garçon qui a déjà de la littérature, pour achever de le rendre savant, je lui laisse ma bibliothèque, tous mes livres et mes manuscrits sans aucune exception.*

J'ignorois où pouvoit être cette prétendue bibliothèque; je ne m'étois point aperçu qu'il y en eût

dans la maison. Je savois seulement qu'il y avoit quelques papiers, avec cinq ou six vieux volumes, c'étoit là mon legs. Encore les livres ne me pouvoient-ils être d'une grande utilité : l'un avoit pour titre le Cuisinier parfait ; l'autre traitoit de l'indigestion et de la manière de la guérir ; et les autres étoient les quatre parties de son bréviaire, que les vers avoient à demi rongées. A l'égard des manuscrits, le plus curieux contenoit toutes les pièces d'un procès que le chanoine avoit eu autrefois pour sa prébende. Après que j'eus examiné mon legs avec plus d'attention qu'il n'en méritoit, je l'abandonnai aux parens qui me l'avoient tant envié. Je leur remis même l'habit dont j'étois revêtu, et je repris le mien, bornant à mes gages le fruit de mes services. J'allai ensuite chercher une autre maison. Pour la dame Jacinte, outre les sommes qui lui avoient été léguées, elle eut encore de bonnes nippes, qu'elle avoit détournées pendant la maladie du licencié.

CHAP. XXI.

Gil Blas s'engage au service du Docteur Sangrado, et devient un célèbre médecin.

Je résolus d'aller trouver le Seigneur Arias de Londona, mais comme j'étois près de la maison où il demeuroit, je rencontrai le Docteur Sangrado, et je pris le liberté de le saluer. Il me remit dans le moment, et témoigna quelque joie de me voir. Eh ! te voilà, mon enfant, me dit-il, je pensois à toi tout-à-l'heure. J'ai besoin d'un bon garçon pour me servir, et je songeois que tû serois bien mon fait, si tu savois lire et écrire. Monsieur, lui répondis-je, sur ce pied-là je suis votre affaire. Cela étant, reprit-il, viens chez moi ; tu n'y auras que de l'agrément, je te traiterai avec distinction. Je ne te donnerai point de gages, mais rien ne te manquera. J'aurai soin de t'entretenir proprement, et je t'enseignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En un mot, tu seras plutôt mon élève que mon valet.

J'acceptai la proposition du docteur. Il me mena

chez lui sur-le-champ, et l'emploi qu'il me donna consistoit à écrire le nom et la demeure des malades qui l'envoyoient chercher pendant qu'il étoit en ville. Il y avoit un registre pour cet effet; il me chargea du soin de tenir ce livre, qu'on pouvoit justement appeler un registre mortuaire, puisque les gens dont je prenois les noms mouroient presque tous. J'inscrivois, pour ainsi parler, les personnes qui vouloient partir pour l'autre monde, comme un commis, dans un bureau de voiture publique, écrit le nom de ceux qui retiennent des places.

Le docteur Sangrado ne manquoit pas de pratique, ni par conséquent de bien. Il n'en faisoit pas toutefois meilleure chère; on vivoit chez lui très-frugalement. Nous ne mangions que des pois, des fèves, des pommes cuites ou du fromage; néanmoins, il ne vouloit point qu'on s'en rassasiât; en récompense, s'il nous défendoit, à la servante et à moi, de manger beaucoup, il nous permettoit de boire de l'eau à discrétion. Bien loin de nous prescrire des bornes là-dessus, il ne cessoit de nous répéter sans cesse les biens qu'elle produisoit. Buvez, mes enfans, nous disoit-il, buvez, la santé consiste dans la souplesse et l'humectation des parties. Surtout, nous disoit-il quelquefois, buvez de l'eau abondamment; c'est un dissolvant universel; l'eau fond tous les sels. Le cours du sang est-il ralenti? elle le précipite; est-il trop rapide? elle en arrête l'impétuosité. Notre docteur étoit de si bonne foi sur cela, qu'il ne buvoit jamais lui-même que de l'eau, bien qu'il fût dans un âge très-avancé; mais il avoit beau me vanter l'eau, j'en buvois avec tant de modération, que, s'en étant aperçu, il me dit: vraiment, Gil Blas, je ne m'étonne point, si tu ne jouis pas d'une parfaite santé; tu ne bois pas assez, mon ami. Ne crains point que l'abondance de l'eau affoiblisse ou refroidisse ton estomac: loin de toi cette terreur panique que tu te fais peut-être de la boisson fréquente. Je te garantis de l'événement; et si tu ne me trouves pas bon pour t'en répondre, Celse même sera mon garant. Cet oracle Latin fait un éloge admirable de l'eau: il dit

en termes exprès, que ceux, qui pour boire du vin, s'excusent sur la foiblesse de leur estomac, font une injustice manifeste à ce viscère, et cherchent à couvrir leur sensualité.

Comme j'aurois eu mauvaise grâce de me montrer indocile, je parus persuadé qu'il avoit raison. Je continuai donc à boire de l'eau sur la garantie de Celse ; mais je m'en trouvai si mal, que je pris enfin la résolution de sortir de chez le docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi qui me fit changer de sentiment. Ecoute, mon enfant, me dit-il un jour, je suis content de toi, je t'aime, et je veux faire ton bonheur. Je veux tout-à-l'heure te découvrir le fin de l'art que je professe depuis tant d'années. Sache, mon ami, qu'il ne faut que saigner et faire boire de l'eau chaude : voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde. Je n'ai plus rien à t'apprendre ; tu sais la médecine à fond. Tu peux me soulager présentement ; le matin tu tiendras notre registre, et l'après-midi tu iras voir une partie de mes malades. Tandis que j'aurai soin de la noblesse et du clergé, tu iras dans les maisons du tiers état. Tu es savant, Gil Blas, avant que d'être médecin ; au lieu que les autres sont long-temps médecins, et la plupart toute leur vie, avant que d'être savans.

Je remerciai le docteur de m'avoir si promptement rendu capable de lui servir de substitut ; je me proposai cependant de boire du vin tous les jours en visitant les malades. Je pendis au croc mon habit pour en prendre un de mon maître, et me donner l'air d'un médecin ; après quoi, je me disposai à travailler aux dépens de qui il appartiendroit. Je débutai par un alguazil ; j'ordonnai qu'on le saignât sans miséricorde, et qu'on ne lui plaignît point l'eau. J'entrai ensuite chez un pâtissier. Je ne ménageai pas plus son sang que celui de l'alguazil, et je ne lui défendis point la boisson. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances ; ce qui me donna du goût pour la profession.

En sortant de la maison du pâtissier, je rencontrai Fabrice, que je n'avois point vu depuis la mort du licencié Sedillo. Il me regarda pendant quelques mo-

mens avec surprise ; puis il se mit à rire de toutes ses forces ; et lorsqu'il s'en fut bien donné, certes, *Gil* Blas, me dit-il, te voilà plaisamment équipé. Qui t'a déguisé de la sorte ? Tout beau, mon ami, lui répondis-je, respecte un nouvel Hippocrate. Apprends que je suis le substitut du docteur Sangrado, qui est le plus fameux médecin de Valladolid. Je demeure chez lui depuis trois semaines. Il m'a montré la médecine à fond ; et comme il ne peut fournir à tous les malades qui le demandent, j'en vois une partie pour le soulager. Il va dans les grandes maisons, et moi dans les petites.

Fort bien, reprit Fabrice ; c'est-à-dire, qu'il t'abandonne le sang du peuple et se réserve celui des personnes de qualité. Je te félicite de ton partage ; il vaut mieux avoir affaire à la populace qu'au grand monde. Vive un médecin de faubourg ! ses fautes sont moins en vue et ses assassinats ne font point de bruit. Oui, mon enfant, ajouta-t-il, ton sort me paroît digne d'envie ; et pour parler comme Alexandre, si je n'étois pas Fabrice, je voudrois être Gil Blas.

Pour faire voir au fils du barbier Nunez qu'il n'avoit pas tort de vanter le bonheur de ma condition présente, je lui montrai les réaux de l'alguazil et du pâtissier ; puis nous entrâmes dans un cabaret pour en boire une partie. On nous apporta d'assez bon vin, que l'envie d'en goûter me fit trouver encore meilleur qu'il n'étoit. J'en bus à longs traits. Nous demeurâmes long-temps dans ce cabaret ; nous y rîmes bien aux dépens de nos maîtres comme cela se pratique entre valets. Ensuite, voyant que la nuit approchoit, nous nous séparâmes, après nous être mutuellement promis, que le jour suivant, l'après-dîner, nous nous retrouverions au même lieu.

CHAP. XXII.

Gil Blas continue d'exercer la médecine avec autant de succès que de capacité.

Je ne fus pas sitôt au logis que le docteur Sangrado y arriva. Je lui parlai des malades que j'avois vus,

et lui remis entre les mains huit réaux qui me restoient des douze que j'avois reçus pour mes ordonnances. Huit réaux, me dit-il, après les avoir comptés, c'est peu de chose pour deux visites : mais il faut tout prendre. Aussi les prit-il presque tous. Il en garda six, et me donna les deux autres : tiens, Gil Blas, poursuivit-il, voilà pour commencer à te faire un fonds; je t'abandonne le quart de ce que tu m'apporteras. Tu seras bientôt riche, mon ami, car il y aura, s'il plaît à Dieu, bien des maladies cette année.

J'avois lieu d'être content de mon partage, puisqu'ayant dessein de retenir toujours le quart de ce que je recevrois en ville, et touchant encore le quart du reste, c'étoit, si l'arithmétique est une science certaine, la moitié de tout ce qui me revenoit. Cela m'inspira une nouvelle ardeur pour la médecine. Le lendemain, dès que j'eus dîné, je me remis en campagne ; je visitai plusieurs malades, et je les traitai tous de la même manière, bien qu'ils eussent des maux différens.

Jusque-là les choses s'étoient passées sans bruit et personne ne s'étoit encore révolté contre mes ordonnances : mais, quelqu'excellente que soit la pratique d'un médecin, elle ne sauroit manquer de censeur. J'entrai chez un épicier qui avoit un fils hydropique. J'y trouvai un petit médecin, qu'on nommoit le docteur Cuchillo, et qu'un parent du maître de la maison venoit d'amener. Je fis de profondes révérences à tout le monde, et particulièrement au personnage que je jugeai qu'on avoit appelé pour le consulter sur la maladie dont il s'agissoit. Le petit médecin me salua d'un air grave ; puis, m'ayant envisagé quelques momens avec beaucoup d'attention, Seigneur docteur, me dit-il, je croyois connoître tous les médecins de Valladolid, et je vous avoue que vos traits me sont inconnus. Je répondis que j'étois un jeune praticien, et que je ne travailloïs encore que sous les auspices du docteur Sangrado.

Je vous félicite, reprit-il poliment, d'avoir embrassé la méthode d'un si grand homme. Je ne doute point que vous ne soyez déjà très-habile, quoique vous pa-

roissiez, fort jeune. Il dit cela d'un air si naturel, que je ne savois s'il avoit parlé sérieusement, ou s'il s'étoit moqué de moi ; et je rêvois à ce que je devois lui répliquer, lorsque l'épicier, prenant ce moment pour parler, nous dit : Messieurs, je suis persuadé que vous savez parfaitement, l'un et l'autre, l'art de la médecine ; examinez, s'il vous plaît, mon fils, et ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on fasse pour le guérir.

Là-dessus le petit médecin me demanda de quelle manière je pensois qu'on dût traiter le malade. Je suis d'avis, répondis-je, qu'on le saigne tous les jours, et qu'on lui fasse boire de l'eau chaude abondamment. A ces paroles, le médecin me dit en souriant, et vous croyez que ces remèdes lui sauveront la vie ? N'en doutez pas, m'écriai-je d'un ton ferme ; ils doivent produire cet effet, puisque ce sont des spécifiques contre toutes sortes de maladies. Demandez au Seigneur Sangrado.

Sur ce pied-là, reprit-il, Celse a grand tort d'assurer, que pour guérir plus facilement un hydropique, il est à propos de lui faire souffrir la soif et la faim. Oh ! Celse, lui repartis-je, n'est pas mon oracle ; il se trompoit comme un autre, et quelquefois je me sais bon gré d'aller contre ses opinions. Je reconnois à vos discours, me dit Cuchillo, la pratique sûre et satisfaisante dont le docteur Sangrado veut insinuer la méthode aux jeunes praticiens. La saignée et la boisson sont sa médecine universelle. Je ne suis pas surpris si tant d'honnêtes gens périssent entre ses mains.

N'en venons point aux invectives, interrompis-je assez brusquement : un homme de votre profession a bonne grâce de faire de pareils reproches ! allez, allez, Monsieur le docteur, sans saigner et sans faire boire de l'eau chaude, on envoie bien des malades dans l'autre monde, et vous en avez peut-être vous-même expédié plus qu'un autre. Si vous en voulez au Seigneur Sangrado, écrivez contre lui ; il vous répondra, et nous verrons de quel côté seront les rieurs.

Par Saint-Jacques, par Saint-Denis et par Saint-

Côme! interrompit-il, à son tour, avec emportement, vous ne connoissez guère le docteur Cuchillo. Sachez, mon ami, que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré sa présomption et sa vanité, n'est qu'un original. Je lui répliquai avec aigreur; il me repartit de la même sorte, et bientôt nous en vinmes aux gourmades. Nous eûmes le temps de nous donner quelques coups de poing et de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux, avant que l'épicier et son parent pussent nous séparer. Lorsqu'ils en furent venus à bout, ils me payèrent ma visite, et retinrent mon antagoniste, qui leur parut apparemment plus habile que moi.

Après cette aventure, peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât une autre. J'allai voir un gros chantre qui avoit la fièvre. Sitôt qu'il m'eut entendu parler d'eau chaude, il se montra si récalcitrant contre ce spécifique qu'il se mit à jurer. Il me dit un million d'injures, et me menaça même de me jeter par les fenêtres. Je sortis de chez lui plus vite que je n'y étois entré. Je ne voulus plus voir de malade ce jour-là, et je gagnai l'hôtellerie, où j'avois donné rendez-vous à Fabrice. Il y étoit déjà. Comme nous nous trouvâmes en humeur de boire, nous fîmes la débauche, et nous nous en retournâmes chez nos maîtres, en bon état, c'est-à-dire entre deux vins.

Le Seigneur Sangrado ne s'aperçut point de mon ivresse, parceque je lui racontai avec tant d'action le démêlé que j'avois eu avec le petit docteur, qu'il prit ma vivacité pour un effet de l'émotion qui me restoit encore de mon combat. Il se sentit piqué contre Cuchillo Tu as bien fait, Gil Blas, me dit-il, de défendre l'honneur de nos remèdes contre ce petit avorton de la faculté. Il ne me soupçonna pas d'avoir bu, tant il étoit en colère; car pour l'aigrir encore davantage, j'avois mis dans mon rapport quelques circonstances de mon crû. Cependant, tout occupé qu'il étoit de ce que je venois de lui dire, il ne laissa pas de s'apercevoir que je buvois ce soir-là plus d'eau qu'à l'ordinaire. Effectivement le vin m'avoit altéré.
Tout autre que Sangrado se seroit défié de la soif

qui me pressoit; mais lui, il s'imagina bonnement que je commençois à prendre goût aux boissons aqueuses. A ce que je vois, Gil Blas, me dit-il en souriant, tu n'as plus tant d'aversion pour l'eau, tu la bois comme du nectar. Monsieur, lui répondis-je, chaque chose à son temps : je donnerois maintenant un muid de vin pour une pinte d'eau. Cette réponse charma le docteur qui ne perdit pas une si belle occasion de relever l'excellence de l'eau; il entreprit même, en enthousiaste, d'en faire un nouvel éloge. Mille fois, s'écria-t-il, mille et mille fois plus estimables et plus innocens que les cabarets de nos jours, ces thermopoles des siècles passés, où l'on n'alloit pas honteusement prostituer son bien et sa vie en se gorgeant de vin, mais où l'on s'assembloit pour s'amuser, honnêtement et sans risque, à boire de l'eau chaude. On ne peut trop admirer la sage prévoyance de ces anciens maîtres de la vie civile, qui renfermoient le vin dans les boutiques des apothicaires, pour n'en permettre l'usage que par l'ordonnance des médecins.

Tandis qu'il tenoit ce discours éloquent, je pensai plus d'une fois éclater de rire. Je gardai pourtant mon sérieux. Je fis plus; j'entrai dans les sentimens du docteur. Je blâmai l'usage du vin, et plaignis les hommes d'avoir malheureusement pris goût à une boisson si pernicieuse. Ensuite, je remplis d'eau un grand gobelet, et après l'avoir bu, allons, Monsieur, dis-je à mon maître, abreuvons-nous de cette liqueur bienfaisante. Je lui promis d'en boire une grande quantité tous les soirs; et pour mieux tenir ma promesse, je me couchai dans la résolution d'aller tous les jours au cabaret.

CHAP XXIII.

Aventure de la Bague retrouvée.

Le désagrément que j'avais eu chez l'épicier ne m'empêcha pas d'ordonner, dès le lendemain, des saignées et de l'eau chaude. Au sortir d'une maison, où je venois de voir un poete qui avoit la frénésie, je rencontrai une vieille femme qui m'aborda pour me

demander si j'étois médecin. Je lui répondis qu'oui. Ma nièce est malade depuis hier, me dit-elle, j'ignore quelle est sa maladie ; venez avec moi. Je suivis la vieille, qui me conduisit à sa maison, et me fit entrer dans une chambre assez propre, où je vis une personne alitée. Je m'approchai d'elle pour l'observer. D'abord ses traits me frappèrent, et après l'avoir envisagée quelques momens, je reconnus, à n'en point douter, que c'était l'aventurière qui avoit si bien joué le rôle de Camille.

Pour elle, il ne me parut point qu'elle me remît, soit qu'elle fût accablée de son mal, soit que mon habit de médecin me rendît méconnoissable à ses yeux. Je lui pris le bras pour lui tâter le pouls, et j'aperçus ma bague à son doigt. Je fus terriblement ému à la vue d'un bien dont j'étois en droit de me saisir, et j'eus grande envie de faire un effort pour le reprendre ; mais considérant que ces femmes se mettroient à crier, et que Don Raphaël, ou quelque défenseur du beau sexe, pourroit accourir à leurs cris, je me gardai de céder à la tentation. Je songeai qu'il valait mieux dissimuler, et consulter Fabrice. Je m'arrêtai à ce dernier parti.

Cependant la vieille me pressoit de lui apprendre de quel mal sa nièce étoit atteinte. Je lui dis gravement, que le mal provenoit de ce que la malade ne transpiroit point ; qu'il fallait, par conséquent, se hâter de la saigner ; et j'ordonnai aussi de l'eau chaude, pour faire les choses suivant nos règles. J'abrégeai ma visite le plus qu'il me fut possible, et je courus chez le fils de Nunez que je rencontrai dans la rue. Je lui contai ma nouvelle aventure, et lui demandai s'il jugeoit à propos que je fisse arrêter Camille par des gens de justice.

Garde-t'en bien, me répondit-il, ce ne seroit pas le moyen de ravoir la bague. Ces gens-là n'aiment point à faire des restitutions. Il faut plutôt nous servir de notre industrie pour rattraper ton diamant. Je me charge du soin de trouver quelque ruse pour cet effet. Je vais y rêver en allant à l'hôpital, où j'ai deux mots à dire au pourvoyeur de la part de

mon maître. Toi, va m'attendre à notre cabaret, et ne t'impatiente point ; je t'y joindrai dans peu de temps.

Il y avait pourtant déjà plus de trois heures que j'étois au rendez-vous quand il arriva. Il marchoit à la tête de cinq hommes qui avoient, comme lui, l'air déterminé, des moustaches épaisses, avec de longues rapières. C'étoient trois domestiques et deux garçons barbiers de ses amis qu'il avoit engagés à faire le personnage d'archers, pendant qu'il faisoit celui d'alguazil. Nous allâmes tous ensemble chez Camille, à l'entrée de la nuit. Nous frappâmes à la porte ; la vieille vint ouvrir ; et nous prenant pour des lévriers de justice, elle demeura fort effrayée. Rassurez-vous, ma bonne mère, lui dit Fabrice, nous ne venons ici que pour une petite affaire qui sera bientôt terminée.

A ces mots, nous avançâmes et gagnâmes la chambre de la malade, conduits par la vieille, à la faveur d'une bougie qu'elle tenoit dans un flambeau d'argent. Je pris ce flambeau, je m'approchai du lit, et faisant remarquer mes traits à Camille : perfide, lui dis-je, reconnoissez ce trop crédule Gil Blas que vous avez trompé. Ah! scélérate, je vous rencontre enfin! Le corrégidor a reçu ma plainte, et il a chargé cet alguazil de vous arrêter. Allons, monsieur l'officier, dis-je à Fabrice, faites votre charge. Il n'est pas besoin, répondit-il, de m'exhorter à remplir mon devoir. Je remets cette créature-là : il y a longtemps qu'elle est marquée en lettres rouges sur mes tablettes. Levez-vous, ma princesse, ajouta-t-il, habillez-vous promptement, je vais vous servir d'écuyer, et vous conduire aux prisons de cette ville, si vous l'avez pour agréable.

A ces paroles, Camille, toute malade qu'elle étoit, s'apercevant que deux archers se préparoient à la tirer de son lit par force, joignit les mains d'une manière suppliante, et me regardant avec des yeux où la frayeur étoit peinte : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, ayez pitié de moi. Je vais vous rendre votre diamant, et ne me perdez point. En parlant de cette sorte, elle tira de son doigt ma bague, et me la donna.

Mais je lui répondis que mon diamant ne suffisoit point, et que je voulois qu'on me restituât encore les mille ducats qui m'avoient été volés dans l'hôtel garni.

Oh! pour vos ducats, Seigneur, répliqua-t-elle, ne me les demandez point. Le traître Don Raphaël, que je n'ai pas vu depuis ce temps-là, les emporta dès la nuit même. Eh! ma petite mignonne, dit alors Fabrice, vous n'en serez pas quitte à si bon marché. C'est assez que vous soyez des complices de Don Raphaël pour mériter qu'on vous demande compte de votre vie passée: vous devez avoir bien des choses sur la conscience. Il est fort inutile que vous nous disiez que vous n'avez point eu de part au gâteau; cela ne suffit pas pour vous tirer d'intrigue. Vous viendrez, s'il vous plaît, en prison faire une confession générale. J'y veux mener aussi, continua-t-il, cette bonne vieille.

Les deux femmes, à ces mots, mirent tout en usage pour nous attendrir. Elles remplirent la chambre de cris, de plaintes, et de lamentations. Tandis que la vieille à genoux tâchoit d'exciter la compassion, Camille me prioit de la sauver des mains de la justice. Je feignis de me laisser fléchir. Monsieur l'officier, dis-je au fils de Nunez, puisque j'ai mon diamant, je me console du reste. Je ne souhaite pas qu'on fasse de la peine à cette pauvre femme; je ne veux point la mort du pécheur. Fi, donc, répondit-il, vous avez de l'humanité! vous ne seriez pas bon à être à ma place. Il faut que je m'acquitte de ma commission. Il m'est expressément ordonné d'arrêter ces infantes; monsieur le corrégidor veut en faire un exemple.

Eh! de grâce, repris-je, relâchez-vous un peu de votre devoir en faveur du présent que ces dames vont vous offrir. Oh! c'est une autre affaire, repartit-il; ça, voyons, qu'ont-elles à me donner? J'ai un collier de perles, lui dit Camille, et des pendans d'oreille d'un prix considérable. Oui; mais, interrompit-il brusquement, si cela vient des Iles Philippines, je n'en veux point. Vous pouvez les prendre en assurance, reprit-elle; je vous les garantis fins. En

même temps elle se fit apporter, par la vieille, une petite boîte d'où elle tira le collier et les pendans, qu'elle mit entre les mains de monsieur l'alguazil. Ces bijoux, dit-il, après les avoir considérés attentivement, me paroissent de bon aloi; et si l'on ajoute à cela le flambeau d'argent que tient le Seigneur Gil Blas, je ne réponds plus de ma fidélité.

Je ne crois pas, dis-je alors à Camille, que vous vouliez, pour une bagatelle, rompre un accommodement si avantageux pour vous. En prononçant ces dernières paroles, j'ôtai la bougie que je remis à la vieille, et livrai le flambeau à Fabrice, qui, s'en tenant là, peut-être, parce qu'il n'apercevoit plus rien dans la chambre qui pût aisément s'emporter, dit aux deux femmes: adieu, mes princesses, demeurez tranquilles. Je vais parler à monsieur le corrégidor, et vous rendre plus blanches que la neige. Nous savons lui tourner les choses comme il nous plaît, et nous ne lui faisons des rapports fidèles que quand rien ne nous oblige à lui en faire de faux.

CHAP. XXIV.

Suite de l'aventure de la bague retrouvée. Gil Blas abandonne la médecine et le séjour de Valladolid.

Après avoir exécuté le projet de Fabrice, nous sortîmes de chez Camille. Messieurs, nous dit-il, lorsque nous fûmes dans la rue, je suis d'avis que nous regagnions notre cabaret, où nous passerons la nuit à nous réjouir. Demain nous vendrons le flambeau, le collier, les pendans d'oreille, et nous en partagerons l'argent en frères. La pensée de monsieur l'agnazil nous parut très-judicieuse. Nous retournâmes tous au cabaret, les uns jugeant qu'ils trouveroient facilement une excuse pour avoir découché, et les autres se souciant peu d'être chassés de chez eux.

Nous fîmes apprêter un bon souper, et nous nous mîmes à table avec autant d'appétit que de gaieté. Dans le temps que nous étions le plus en train de rire, notre joie fut tout-à-coup troublée par un événement imprévu. Il entra dans la chambre, où nous

soupions, douze hommes d'assez mauvaise mine, qui vinrent trois à trois. Nous vîmes que c'étoient des archers de la patrouille, et il ne nous fut pas difficile de juger de leur intention. Nous eûmes d'abord quelque envie de résister; mais ils nous enveloppèrent en un instant, et nous tinrent en respect tant par leur nombre que par leurs armes à feu.

Messieurs, nous dit le commandant, je sais par quel artifice vous venez de retirer une bague des mains de certaine aventurière. La justice, qui vous destine chez elle un logement, ne manquera pas de reconnoître un si bel effort de génie. Nous changeâmes de contenance, et nous sentîmes à notre tour la même frayeur que nous avions inspirée à Camille. Fabrice, pourtant, quoique pâle et défait, voulut nous justifier. Seigneur, dit il, nous n'avons pas eu mauvaise intention, par conséquent, on doit nous pardonner cette petite supercherie. Comment, répliqua le commandant, vous appelez cela supercherie? Savez-vous bien qu'il y va de la corde? Vous avez emporté un flambeau, un collier, et des pendans d'oreille; et qui pis est, pour faire ce vol, vous vous êtes travestis en archers. Des misérables se déguiser en honnêtes gens pour mal faire! Je vous trouverai trop heureux si l'on ne vous condamne qu'aux galères.

Nous nous jetâmes tous à ses pieds, et le priâmes d'avoir pitié de notre jeunesse; mais nos prières furent inutiles. Il rejeta de plus la proposition que nous fîmes d'abandonner le collier, les pendans et le flambeau : il refusa même ma bague, parce que je la lui offrois, peut-être, en trop bonne compagnie; enfin il se montra inéxorable. Il fit désarmer mes compagnons, et nous emmena tous ensemble aux prisons de la ville. Comme on nous y conduisoit, un des archers m'apprit que la vieille qui demeuroit avec Camille, nous ayant soupçonnés de n'être pas de véritables valets de la justice, elle nous avoit suivis jusqu'au cabaret; et que là, ses soupçons s'étant tournés en certitude, elle en avoit averti la patrouille pour se venger de nous.

On nous fouilla d'abord : on nous prit le collier,

les pendans et le flambeau ; on m'arracha, ma bague avec le rubis des îles philippines, que j'avois dans mes poches : on ne me laissa pas seulement les réaux que j'avais reçus ce jour-là pour mes ordonnances ; ce qui me prouva que les gens de justice de Valladolid savoient aussi bien leur métier que ceux d'Astorga, et que tous ces messieurs avoient des manières uniformes. La plupart d'entre eux nous trouvoient dignes du dernier supplice. Les autres, moins sévères, disoient que nous pourrions en être quittes pour chacun deux cents coups de fouet, avec quelques années de service sur mer.

En attendant la décision de Monsieur le corrégidor, on nous enferma dans un cachot, où nous nous couchâmes sur la paille. Nous aurions pu y demeurer long-tems, et n'en sortir que pour aller aux galères, si dès le lendemain, Manuel Ordonez n'eût entendu parler de notre affaire, et résolu de tirer Fabrice de prison ; ce qu'il ne pouvoit faire sans nous délivrer tous avec lui. En effet, au bout de trois jours, il obtint notre élargissement. Mais nous ne sortîmes point de ce lieu-là comme nous y étions entrés : le flambeau, le collier, les pendans, ma bague, le rubis et les réaux, tout y resta.

D'abord que nous fûmes en liberté, nous retournâmes chez nos maîtres. Le docteur Sangrado me reçut bien : mon pauvre Gil Blas, me dit-il, je n'ai su ta disgrâce que ce matin. Il faut te consoler de cet accident, et t'attacher plus que jamais à la médecine. Je répondis que j'étois dans ce dessein ; et véritablement je m'y donnai tout entier. Il arriva, comme mon maître l'avait prédit, qu'il y eut bien des malades. Tous les médecins de Valladolid eurent de la pratique, et nous particulièrement. Il ne se passoit point de jour que nous ne vissions chacun huit ou dix malades ; ce qui suppose bien de l'eau bue et du sang répandu ; mais ils mouroient tous, soit que nous les traitassions fort mal, soit que leurs maladies fussent incurables. Nous faisions rarement trois visites à un même malade : dès la seconde, ou nous apprenions qu'il venoit d'être enterré, ou nous le trouvions à l'agonie.

Enfin, nous travaillions si bien qu'en moins de six semaines nous fîmes autant de veuves et d'orphelins que le siége de Troie. Il sembloit que la peste fût dans Valladolid, tant on y faisoit de funérailles.

Le ciel, pour ôter sans doute aux malades un de leurs fléaux, fit naître une occasion de me dégoûter de la médecine, que je pratiquois avec si peu de succès. Il y avoit dans notre voisinage un jeu de paume, où les fainéans de la ville s'assembloient chaque jour. On y voyoit un de ces braves de profession qui s'érigent en maîtres, et décident les différens dans les tripots. Il étoit de Biscaye, et se faisoit appeler Don Rodrigue de Mondragon. Il fit une tendre impression sur la maîtresse du tripot : elle eut du goût pour lui et forma le dessein de l'épouser ; mais dans le moment qu'elle se préparoit à consommer cette affaire, elle tomba malade ; et malheureusement pour elle, je devins son médecin. Au bout de quatre jours je remplis de deuil le tripot. Don Rodrigue au désespoir d'avoir perdu sa maîtresse, ne se contenta pas de jeter feu et flamme contre moi ; il jura qu'il me passeroit son épée au travers du corps, et m'extermineroit à la première vue. Un voisin charitable m'avertit de ce serment, et me conseilla de ne point sortir du logis, de peur de rencontrer cet homme redoutable.

Cet avis, quoique je n'eusse pas envie de le négliger, me remplit de trouble et de frayeur ; je m'imaginois sans cesse que je voyois entrer dans notre maison le Biscayen furieux ; je ne pouvois goûter un moment de repos. Cela me détacha de la médecine, et je ne songeai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit brodé, et après avoir dit adieu à mon maître, qui ne put me retenir, je sortis de la ville à la pointe du jour, non sans crainte de trouver Don Rodrigue en mon chemin.

CHAP. XXV.

Quelle route prit Gil Blas en sortant de Valladolid, et quel homme le joignit en chemin.

Je marchois fort vite, et regardois de temps en temps derrière moi, pour voir si ce redoutable Biscayen

ne suivoit pas mes pas ; j'avois l'imagination si remplie de cet homme-là, que je prenois pour lui tous les arbres et tous les buissons : je sentois à tout moment mon cœur tressaillir d'effroi. Je me rassurai pourtant après avoir fait une bonne lieue, et je continuai plus doucement mon chemin vers Madrid, où je me proposois d'aller. Je quittois sans peine le séjour de Valladolid ; tout mon regret étoit de me séparer de Fabrice, à qui je n'avois pu même faire mes adieux. Je comptai avec plaisir l'argent que j'avois dans mes poches, bien que ce fût le salaire de mes assassinats. J'avois, en réaux, à peu près la valeur de cinq ducats ; c'étoit là tout mon bien. Je me promettois avec cela de me rendre à Madrid, où je ne doutois point que je ne trouvasse quelque bonne condition.

Tandis que je jouissois par avance des plaisirs qu'on prend dans cette superbe ville, j'entendis la voix d'un homme qui marchoit sur mes pas, et qui chantoit à plein gosier. Il avoit sur le dos un sac de cuir, et il portoit une assez longue épée. Il alloit si bon train, qu'il me joignit en peu de temps. C'étoit un des deux garçons barbiers avec qui j'avois été en prison pour l'aventure de la bague. Nous nous reconnûmes d'abord l'un l'autre, et nous demeurâmes fort étonnés de nous rencontrer inopinément sur un grand chemin. Je lui témoignai que j'étois ravi de l'avoir pour compagnon de voyage, et de son côté il me parut sentir une extrême joie de me revoir.

Je lui contai pourquoi j'abandonnois Valladolid ; et lui, pour me faire la même confidence, m'apprit qu'il avoit eu querelle avec son maître, et qu'ils s'étoient dit tous deux réciproquement un éternel adieu. Si j'eusse voulu, ajouta-t-il, demeurer plus longtemps à Valladolid, j'y aurois trouvé dix boutiques pour une, car sans vanité, j'ose dire qu'il n'est point de barbier en Espagne, qui sache mieux que moi raser et arranger une moustache. Mais je n'ai pu résister davantage au violent désir que j'ai de retourner dans ma patrie, d'où il y a dix années entières que je suis sorti. Je veux respirer un peu l'air du

pays, et savoir dans quelle situation sont mes parens. Je serai chez eux après demain, puisque l'endroit qu'ils habitent, et qu'on appelle Almédo, est un gros village en deçà de Ségovie.

Je résolus d'accompagner ce barbier jusque chez lui, d'aller à Ségovie chercher quelque commodité pour Madrid. Nous commençâmes à nous entretenir de choses indifférentes en poursuivant notre route. Au bout d'une heure de conversation, il me demanda si je me sentois de l'appétit. Je lui répondis qu'il le verroit à la première hôtellerie. En attendant que nous y arrivions, me dit-il, nous pouvons faire une pause; j'ai dans mon sac de quoi déjeûner.— Quand je voyage, j'ai toujours soin de porter des provisions. Je louai sa prudence, et consentis de bon cœur à la pause qu'il proposoit. J'avois faim, et je me préparois à faire un bon repas : après ce qu'il venoit de dire, je m'y attendois.

Nous nous détournâmes un peu du grand chemin pour nous asseoir sur l'herbe. Là, mon garçon barbier étala ses vivres, qui consistoient dans cinq ou six oignons, avec quelques morceaux de pain et de fromage : mais ce qu'il produisit comme la meilleure pièce du sac fut une petite outre remplie, disoit-il, d'un vin délicieux et friand. Quoique les mets ne fussent pas bien savoureux, la faim qui nous pressoit l'un et l'autre ne nous permit pas de les trouver mauvais; et nous vidâmes aussi l'outre, où il y avoit environ deux pintes d'un vin qu'il auroit fort bien pu se passer de me vanter. Nous nous levâmes après cela, et nous nous remîmes en marche avec beaucoup de gaieté.

Nous allâmes ce jour-là, coucher entre Moyados et Valpuesta, dans un petit village dont j'ai oublié le nom, et le lendemain nous arrivâmes, sur les onze heures du matin, dans la plaine d'Olmédo. Seigneur Gil Blas, me dit mon camarade, voici le lieu de ma naissance; je ne puis le revoir sans transport, tant il est naturel d'aimer sa patrie. Seigneur Diégo, (c'étoit son nom) lui répondis-je, un homme qui témoigne tant d'amour pour son pays, en devoit parler, ce me

semble, un peu plus avantageusement que vous n'avez fait. Olmédo me paroit une ville, et vous m'avez dit que c'étoit un village; il falloit du moins le traiter de gros bourg. Je lui fais réparation d'honneur, reprit le barbier; mais je vous dirai, qu'après avoir vu Madrid, Tolède, Saragosse, et toutes les autres grandes villes où j'ai demeuré en faisant le tour de l'Espagne, je regarde les petites comme des villages.

CHAP. XXVI.

De l'arrivée de Gil Blas à Madrid, et du premier maître qu'il servit dans cette ville.

Je fis quelque séjour chez le barbier. Je me joignis ensuite à un marchand de Ségovie qui passa par Olmédo. Nous fîmes connoissance sur la route; et il prit tant d'amitié pour moi, qu'il voulut absolument me loger lorsque nous fûmes arrivés à Ségovie. Il me retint deux jours dans sa maison; et quand il me vit prêt à partir pour Madrid par la voie du muletier, il me chargea d'une lettre, en me priant de la rendre en main propre à son adresse, sans me dire que ce fût une lettre de recommandation.

Je ne manquai pas de la porter au Seigneur Mathéo Melandez. C'étoit un marchand de drap. Il n'eut pas sitôt ouvert le paquet et lu ce qui étoit contenu dedans, qu'il me dit d'un air gracieux : Seigneur Gil Blas, Pedro Palacio, mon correspondant, m'écrit en votre faveur d'une manière si pressante, que je ne puis me dispenser de vous offrir un logement chez moi. De plus, il me prie de vous trouver une bonne condition, c'est une chose dont je me charge avec plaisir. Je suis persuadé qu'il ne me sera pas bien difficile de vous placer avantageusement.

J'acceptai l'offre de Melandez avec d'autant plus de joie que mes finances diminuoient à vue d'œil; mais je ne lui fus pas long-temps à charge. Au bout de huit jours, il me dit qu'il venoit de me proposer à un cavalier de sa connoissance, qui avoit besoin d'un valet-de-chambre, et que, selon toutes les apparences, ce poste ne m'échapperoit pas. En effet, ce cavalier

étant survenu dans le moment : Seigneur, lui dit Melendez en me montrant, vous voyez le jeune homme dont je vous ai parlé. C'est un garçon qui a de l'honneur et de la morale ; je vous en réponds comme de moi-même.

Le cavalier me regarda fixement, dit que ma physionomie lui plaisoit, et qu'il me prenoit à son service. Il n'a qu'à me suivre, ajouta-t-il, je vais l'instruire de ses devoirs. A ces mots, il donna le bon jour au marchand, et m'emmena chez lui. Il me fit plusieurs questions sur ma famille ; et satisfait de mes réponses, Gil Blas, me dit-il, je te crois un garçon raisonnable ; je suis bien aise de t'avoir à mon service. Je te donnerai par jour six réaux, tant pour ta nourriture et pour ton entretien que pour tes gages, sans préjudice des petits profits que tu pourras faire chez moi. Je ne suis pas difficile à servir ; je ne fais point d'ordinaire ; je mange en ville. Tu n'auras le matin qu'à nettoyer mes habits, et tu seras libre tout le reste de la journée. Retire-toi de bonne heure, et m'attends à ma porte ; voilà tout ce que j'exige de toi. Après m'avoir prescrit mon devoir, il tira de sa poche six réaux, et me les donna.

Ce qu'il y avoit de plus plaisant, c'est que j'ignorois le nom de mon maître. Melendez ne le savoit pas lui-même. Il ne connoissoit ce cavalier que pour un homme qui venoit quelquefois dans sa boutique, et à qui de temps en temps il vendoit du drap. Nos voisins ne le connoissoient pas non plus. Quelques-uns même le soupçonnèrent d'être un espion du roi de Portugal ; on m'avertit charitablement de prendre mes mesures là-dessus. L'avis me troubla : je me représentai, que si la chose étoit véritable, je courrois risque de voir les prisons de Madrid. Mon innocence ne pouvoit me rassurer ; mes disgrâces passées me faisoient craindre la justice.. J'avois éprouvé deux fois que, si elle ne fait pas mourir les innocens, du-moins elle observe si mal à leur égard les lois de l'hospitalité, qu'il est toujours fort triste de faire quelque séjour chez elle. Je consultai Melendez, qui dans cette conjoncture ne sut quel conseil me donner. Je

résolus d'observer le patron, et de le quitter, si je m'apercevois que ce fût effectivement un ennemi de l'état.

Un jour qu'il s'habilloit pour sortir, on frappa tout-à-coup à la porte. Mon maître regarda par la fenêtre. Il vit un homme bien vêtu, et lui demanda ce qu'il vouloit. Ouvrez, lui dit l'Alguazil qui accompagnoit le Seigneur, ouvrez, c'est monsieur le corrégidor. A ce nom redoutable, mon sang se glaça dans mes veines. Je craignois ces messieurs-là depuis que j'avois passé par leurs mains, et j'aurois voulu dans ce moment être à cent lieues de Madrid. Pour mon patron, moins effrayé que moi, il ouvrit la porte et reçut le juge avec respect. Vous voyez, lui dit le corrégidor, que je ne viens point chez vous avec une grosse suite. Je veux faire les choses sans éclat. Apprenez-moi, comment vous vous appelez, et ce que vous faites à Madrid.

Seigneur, lui répondit mon maître, je suis de la Castille-Nouvelle, et je me nomme Don Bernard de Castil Blazo. A l'égard de mes occupations, je me promène, et me réjouis tous les jours avec un petit nombre de personnes d'un commerce agréable. Vous avez sans doute, reprit le juge, un gros revenu. Non, Seigneur, interrompit mon patron, je n'ai ni rentes, ni terres, ni maisons. Et de quoi vivez-vous donc ? répliqua le corrégidor. De ce que je vais vous faire voir, repartit Don Bernard. En même temps il fit entrer le juge dans un cabinet où il y avoit un grand coffre rempli de pièces d'or qu'il lui montra.

Seigneur, lui dit-il ensuite, vous savez que les Espagnols sont ennemis du travail ; cependant je puis dire que je renchéris sur eux là-dessus. Pour mener une vie convenable à mon humeur, j'ai converti en argent comptant tout mon patrimoine, qui consistoit en plusieurs héritages considérables. Il y a dans ce coffre cinquante mille ducats. C'est plus qu'il ne m'en faut pour le reste de mes jours, quand je vivrois au delà d'un siècle, puisque je n'en dépense pas mille chaque année, et que j'ai déjà passé mon dixième lustre.

Que je vous trouve heureux! lui dit alors le corrégidor. On vous soupçonne bien mal à propos d'être un espion : ce personnage ne convient point à un homme de votre caractère. Allez, Don Bernard, ajouta-t-il, continuez de vivre comme vous vivez. Je vous demande votre amitié et vous offre la mienne. Ah! Seigneur, s'écria mon maître, pénétré de ces paroles obligeantes, j'accepte avec autant de joie que de respect l'offre précieuse que vous me faites. En me donnant votre amitié, vous augmentez mes richesses, et mettez le comble à mon bonheur. Après cette conversation, que l'alguazil et moi nous entendîmes de la porte du cabinet, le corrégidor prit congé de Don Bernard, qui ne pouvoit assez à son gré lui marquer sa reconnoissance. De mon côté, j'accablai de civilité l'alguazil : je lui fis mille révérences profondes, quoique, dans le fond de mon âme, je sentisse pour lui le mépris et l'aversion que tout honnête homme a naturellement pour un alguazil.

CHAP. XXVII.

De l'étonnement où fut Gil Blas de rencontrer à Madrid le Capitaine Rolando, et des choses curieuses que ce voleur lui raconta.

Don Bernard de Castil Blazo ayant conduit le corrégidor jusques dans la rue, nous sortîmes, l'un et l'autre très-satisfaits, lui, de s'être acquis un ami puissant, et moi, de me voir assuré de mes six réaux par jour. L'envie de conter cette aventure à Melendez me fit prendre le chemin de sa maison; mais, comme j'étois près d'y arriver, j'aperçus le Capitaine Rolando. Ma surprise fut extrême de le retrouver, et je ne pus m'empêcher de frémir à sa vue. Il me reconnut aussi, m'aborda gravement, et conservant encore son air de supériorité, il m'ordonna de le suivre. J'obéis en tremblant, et dis en moi-même : hélas! il veut sans doute me faire payer tout ce que je lui dois. Où va-t-il me mener? Il y a peut-être dans cette ville quelque souterrain. Malepeste! si je le croyois, je lui ferois voir que je n'ai pas la goutte aux pieds.

Rolando dissipa bientôt ma crainte. Il entra dans un cabaret : je l'y suivis. Il dit à l'hôte de nous préparer à dîner. Pendant ce temps-là le capitaine, se voyant seul avec moi, me tint ce discours : tu dois être étonné de revoir ici ton ancien capitaine ; et tu le seras bien davantage encore quand tu sauras ce que j'ai à te raconter. Le jour que nous te laissâmes dans le souterrain, nous rencontrâmes le fils du corrégidor, en carrosse, accompagné de quatre hommes à cheval et bien armés. Nous fîmes mordre la poussière à deux de ses gens, et les deux autres s'enfuirent. Alors le cocher, craignant pour son maître, nous cria d'une voix suppliante : eh ! mes chers Seigneurs, au nom de Dieu, ne tuez point le fils unique de Monsieur le corrégidor de Léon.

Ces mots, loin d'attendrir mes cavaliers, leur inspirèrent une espèce de fureur. Messieurs, nous dit l'un d'entre eux, ne laissons point échapper le fils d'un de nos mortels ennemis. Combien son père a-t-il fait mourir de gens de notre profession ? Vengeons-les ; immolons cette victime à leurs mânes. Mes autres cavaliers applaudirent à ce sentiment, et mon lieutenant même se préparoit à servir de grand prêtre dans ce sacrifice ; il avoit déjà le bras levé pour la frapper lorsque je le lui retins. Arrêtez, lui dis-je ; pourquoi, sans nécessité, vouloir répandre du sang ? Contentons-nous de la bourse de ce jeune homme. Puisqu'il ne résiste point, il y auroit de la barbarie à l'égorger. D'ailleurs il n'est point responsable des actions de son père ; et son père ne fait que son devoir lorsqu'il nous condamne à la mort, comme nous faisons le nôtre en détroussant les voyageurs.

J'intercédai donc pour le fils du corrégidor, et mon intercession ne lui fut pas inutile. Nous nous en retournâmes au souterrain ; et nous ne fûmes pas peu surpris de retrouver la trappe levée. Notre surprise devint encore plus grande lorsque nous vîmes dans la cuisine Léonarde liée. Elle nous mit au fait en deux mots. Nous admirâmes comment tu avois pu nous tromper, et nous te pardonnâmes à cause de l'invention. Dès que nous eûmes détaché la cuisinière, je lui donnai ordre de nous apprêter à manger.

Cinq ou six jours après il arriva, que, voulant faire une course, nous rencontrâmes un matin, à la sortie du bois, trois brigades d'archers de la Sainte Hermandad, qui vinrent tout-à-coup fondre sur nous. Nous nous battîmes vaillamment, mais notre valeur ne nous servit de rien. Il fallut céder. Notre lieutenant et deux de nos cavaliers périrent dans cette occasion. Les deux autres et moi, nous fûmes enveloppés et serrés de si près que les archers nous prirent; et tandis que deux brigades nous conduisoient à Léon, la troisième alla détruire notre retraite, qui avoit été découverte de la manière que je vais te le dire.

Un paysan de Luceno, en traversant la forêt pour s'en retourner chez lui, aperçut par hasard la trappe de notre souterrain, que tu n'avois pas abattue; il se douta que c'étoit notre demeure. Il n'eut pas le courage d'y entrer. Il se contenta d'observer les environs; et pour mieux remarquer l'endroit, il écorça légèrement avec son couteau quelques arbres voisins, et d'autres encore de distance en distance, jusqu'à ce qu'il fut hors du bois. Il se rendit ensuite à Léon, pour faire part de cette découverte au corrégidor, qui en eut d'autant plus de joie que son fils venoit d'être volé par notre compagnie. Ce juge fit assembler trois brigades pour nous arrêter, et le paysan leur servit de guide.

Mon arrivée dans la ville de Léon y fut un spectacle pour tous les habitans. Le voilà, disoit-on, le voilà, ce fameux capitaine, la terreur de cette contrée. Il mériteroit d'être démembré avec des tenailles, de même que ses deux camarades. Quand j'aurois été un général Portugais fait prisonnier de guerre, le peuple ne se seroit pas plus empressé d'accourir pour me voir. On nous mena devant le corrégidor, qui commença de m'insulter. Seigneur, lui dis-je, si jai commis bien des crimes, du moins je n'ai pas la mort de votre fils unique à me reprocher; j'ai conservé ses jours; vous m'en devez quelque reconnoissance. Ah! misérable, s'écria-t-il, c'est bien avec des gens de ta sorte qu'il faut garder un procédé géné-

reux. Et, quand même je voudrois te sauver, le devoir de ma charge ne me le permettroit pas.

Lorsqu'il eut parlé de cette sorte, il nous fit enfermer dans un cachot, où il ne laissa pas languir mes compagnons. Ils en sortirent, au bout de trois jours, pour aller jouer un rôle tragique sur la grande place. Pour moi, je demeurai dans les prisons trois semaines entières. Je crus qu'on ne différoit mon supplice que pour le rendre plus terrible ; et je m'attendois à un genre de mort tout nouveau, quand le corrégidor, m'ayant fait ramener en sa présence, me dit ; écoute ton arrêt : Tu es libre. Sans toi, mon fils unique auroit été assassiné. Comme père, j'ai voulu reconnoître ce service ; et comme juge, ne pouvant t'absoudre, j'ai écrit à la cour en ta faveur ; j'ai demandé ta grâce, et je l'ai obtenue Va donc où il te plaira. Mais, ajouta-t-il, crois moi, profite de cet heureux événement. Rentre en toi-même, et quitte pour jamais le brigandage.

Je fus pénétré de ces paroles, et je pris la route de Madrid, dans la résolution de vivre doucement dans cette ville. J'y ai trouvé mon père et ma mère morts, et leur succession entre les mains d'un vieux parent qui m'en a rendu un compte fidèle, comme font tous les tuteurs. Pour éviter l'oisiveté, j'ai acheté une charge d'alguazil ; mais cette profession n'est guère de mon goût. J'ai envie de m'en défaire, et de partir un beau matin pour aller gagner les montagnes qui sont aux sources du Tage. Je sais qu'il y a dans cet endroit une retraite habitée par une troupe nombreuse, et remplie de sujets Catalans, c'est faire son éloge en un mot. Si tu veux m'accompagner, nous irons grossir le nombre de ces grands hommes.

Chacun a ses inclinations, dis-je alors à Rolando ; vous êtes né pour les entreprises hardies, et moi pour une vie douce et tranquille. Voyant qu'il ne pouvoit me persuader, il me regarda d'un air fier, et me dit fort sérieusement : puisque tu as le cœur assez bas pour préférer ta condition servile à l'honneur d'entrer dans une compagnie de braves gens, je t'aban-

donne à la bassesse de tes inclinations : mais écoute bien les paroles que je vais te dire ; qu'elles demeurent gravées dans ta mémoire. Oublie que tu m'as rencontré aujourd'hui, et ne t'entretiens jamais de moi avec personne ; car, si j'apprends que tu me mêles dans tes discours, tu me connois : je ne t'en dis pas davantage ! A ces mots, il appela l'hôte, paya l'écot, et nous nous levâmes de table pour nous en aller.

CHAP. XXVIII.

Gil Blas sort de chez Don Bernard de Castil Blazo, et va servir un petit maître.

Comme nous sortions du cabaret, et que nous prenions congé l'un de l'autre, mon maître passa dans la rue. Il me vit, et je m'aperçus qu'il regarda plus d'une fois le capitaine. Je jugeai qu'il étoit surpris de me rencontrer avec un semblable personnage. Je ne m'étois point trompé dans mes conjectures. Gil Blas, me dit-il le soir, qui est ce grand escogriphe que j'ai vu tantôt avec toi ? Je répondis que c'étoit un alguazil, et je m'imaginai que, satisfait de cette réponse, il en demeureroit là : mais il me fit bien d'autres questions ; et comme je lui parus embarrassé, parce que je me souvenois des menaces de Rolando, il rompit tout-à-coup la conversation et se coucha.

Le lendemain matin, lorsque je lui eus rendu mes services ordinaires, il me compta six ducats au lieu de six réaux, et me dit : tiens, mon ami, voilà ce que je te donne pour m'avoir servi jusqu'à ce jour. Va chercher une autre maison ; je ne puis m'accommoder d'un valet qui a de si belles connoissances. Je m'avisai de lui représenter, pour ma justification, que je connoissois cet alguazil, pour lui avoir fourni certains remèdes à Valladolid, dans le temps que j'y exerçois la médecine. Fort bien, reprit mon maître, la défaite est ingénieuse : tu devois me répondre cela hier au soir, et non pas te troubler. Monsieur, lui repartis-je, en vérité, je n'osois vous le dire par discrétion ; c'est ce qui a causé mon embarras. Certes,

répliqua-t-il, en me frappant doucement sur l'épaule, c'est être bien discret. Je ne te croyois pas si rusé. Va, mon enfant, je te donne ton congé.

J'allai sur-le-champ apprendre cette mauvaise nouvelle à Melendez, qui me dit, pour me consoler, qu'il prétendoit me faire entrer dans une meilleure maison. En effet, quelques jours après, il me dit : Gil Blas, mon ami, vous ne vous attendez pas au bonheur que j'ai à vous annoncer. Vous aurez le poste du monde le plus agréable. Je vais vous mettre auprès de Don Mathias de Silva. C'est un homme de la première qualité, un de ces jeunes Seigneurs qu'on appelle petits-maîtres. J'ai l'honneur d'être son marchand. Son intendant est mon intime ami. Allons le trouver. Il doit vous présenter lui-même à son maître, et vous pouvez compter qu'à ma considération, il aura beaucoup d'égards pour vous.

Comme nous étions en chemin pour nous rendre à l'hôtel de Don Mathias, le marchand me dit, il est à propos ce me semble, que je vous apprenne de quel caractère est l'intendant : il s'appelle Grégorio Rodriguez. Entre nous, c'est un homme de rien, qui, se sentant né pour les affaires, a suivi son génie, et s'est enrichi dans deux maisons ruinées, dont il a été intendant. Je vous avertis qu'il est fort vain ; il aime à voir ramper devant lui les autres domestiques. Réglez-vous sur cela, Gil Blas : faites votre cour au Seigneur Rodriguez préférablement à votre maître même, et mettez tout en usage pour lui plaire. Son amitié vous sera d'une grande utilité. Il vous payera vos gages exactement ; et si vous êtes assez adroit pour gagner sa confiance, il pourra vous donner quelque petit os à ronger. Il en a tant !

Lorsque nous fûmes arrivés à l'hôtel, nous demandâmes à parler au Seigneur Rodriguez. On nous dit que nous le trouverions dans son appartement. Il y étoit en effet. Rodriguez m'examina depuis les pieds jusqu'à la tête ; puis il me dit, fort poliment, que j'étois tel qu'il falloit être pour convenir à Don Mathias, et qu'il se chargeoit avec plaisir de me présenter à ce Seigneur. Là-dessus Melendez fit connoître

jusqu'à quel point il s'intéressoit pour moi : il pria l'intendant de m'accorder sa protection ; et me laissant avec lui après force de complimens, il se retira.

Dès qu'il fut sorti, Rodriguez me dit, nous pouvons présentement aller au lever de mon maître. Il sort du lit ordinairement sur le midi ; il est près d'une heure, il doit être jour dans son appartement. Don Mathias venoit en effet de se lever. Il étoit encore en robe de chambre. Seigneur, lui dit l'intendant, voici un jeune homme que je prends la liberté de vous présenter, pour remplacer celui que vous chassâtes avant-hier. Melendez votre marchand en répond, il assure que c'est un garçon de mérite, et je crois que vous en serez fort satisfait. C'est assez, répondit le Seigneur ; puisque c'est vous qui le produisez auprès de moi, je le reçois aveuglément à mon service. Je le fais mon valet-de-chambre : c'est une affaire finie.

Rodriguez, dit-il, en s'adressant à son intendant, parlons d'autres choses. J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre. J'ai joué de malheur cette nuit ; avec cent pistoles, que j'avois, j'en ai encore perdu deux cents sur ma parole. Vous savez de quelle conséquence il est, pour des personnes de condition, de s'acquitter de cette sorte de dette. C'est proprement la seule que le point d'honneur nous oblige à payer avec exactitude. Aussi ne payons-nous pas les autres religieusement. Il faut donc trouver deux cents pistoles tout-à-l'heure, et les envoyer à la Comtesse de Pédrosa.

Monsieur, dit l'intendant, cela n'est pas si difficile à dire qu'à exécuter. Où voulez-vous que je prenne cette somme ? Je ne touche rien de vos fermiers, quelque menace que je puisse leur faire. Cependant, il faut que je sue sang et eau pour fournir à votre dépense. Jusqu'ici j'en suis venu à bout ; mais je ne sais plus à quel saint me vouer, je suis réduit à l'extrémité. Tous ces discours sont inutiles, interrompit Don Mathias. Ne prétendez-vous pas, Rodriguez, que je change de conduite, et que je m'amuse à prendre soin de mon bien ? Patience, répliqua l'in-

tendant, au train que vont les choses, je prévois que vous serez bientôt débarrassé pour toujours de ce soin-là. Vous me fatiguez, répartit brusquement le jeune Seigneur ; vous m'assassinez. Laissez-moi me ruiner sans que je m'en aperçoive. Il me faut, vous dis-je, deux cents pistoles ; il me les faut, et pourvu que je les aie, je ne me soucie pas du reste.

Dans le moment qu'il prononçoit ces mots d'un air brusque et chagrin, l'intendant sortit, et un jeune homme de qualité, nommé Don Antonio Centellès entra. Qu'as-tu, mon ami, dit ce dernier à mon maître ? Je vois sur ton visage une impression de colère ! Qui peut t'avoir mis de si mauvaise humeur ? Je parierois que c'est ce maroufle qui sort. Oui, répondit Don Mathias, c'est mon intendant. Toutes les fois qu'il vient me parler, il me fait passer quelques mauvais quarts-d'heures. Il m'entretient de mes affaires ; il dit que je mange le fond de mes revenus. L'animal ! ne diroit-on pas qu'il perd, lui ?

Mon enfant, reprit Don Antonio, je suis dans le même cas. J'ai un homme d'affaires qui n'est pas plus raisonnable que ton intendant. Quand le faquin, pour obéir à mes ordres réitérés, m'apporte de l'argent, il semble qu'il donne du sien. Il me fait de grands raisonnemens. Monsieur, me dit-il, vous vous abîmez ; vos revenus sont saisis. Je suis obligé de lui couper la parole, pour abréger ces sots discours. Le malheur, dit Don Mathias, c'est que nous ne saurions nous passer de ces gens-là ; c'est un mal nécessaire.

Leur conversation fut interrompue par Grégorio Rodriguez, qui entra suivi d'un vieillard. Don Antonio voulut s'en aller. Eh ! non, lui répartit mon maître, demeure ; tu n'es pas de trop. Ce vieillard que tu vois est un honnête homme qui me prête de l'argent au denier cinq. Comment, au denier cinq ! s'écria Centellès d'un air étonné. Certes ! je te félicite d'être en si bonnes mains. Je ne suis pas traité si doucement moi : j'achète l'argent au poids de l'or. J'emprunte d'ordinaire au denier trois.

Quelle usure, dit alors le vieil usurier ; les fripons !

Songent-ils qu'il y a un autre monde ? Je ne suis plus surpris si l'on déclame tant contre les personnes qui prêtent à intérêt. Si tous mes confrères me ressembloient, nous ne serions pas si décriés ; car, pour moi, je ne prête uniquement que pour faire plaisir au prochain. Ah ! si le temps étoit aussi bon que je l'ai vu autrefois, je vous offrirois ma bourse sans intérêt, et peu s'en faut même, quelle que soit aujourd'hui la misère, que je ne me fasse un scrupule de prêter au denier cinq. Mais on diroit que l'argent est rentré dans le sein de la terre : on n'en trouve plus, et sa rareté oblige ma morale à se relâcher.

De combien avez-vous besoin, poursuivit-il, en s'adressant à mon maître ? Il me faut deux cents pistoles, répondit Don Mathias. J'en ai quatre cents dans un sac, répliqua l'usurier ; il n'y a qu'à vous en donner la moitié. En même temps, le vieillard vida le sac, étala les espèces sur une table, et se mit à les compter. Cette vue alluma la cupidité de mon maître. Seigneur, dit-il à l'usurier, je fais une réflexion judicieuse ; je suis un grand sot. Je n'emprunte que ce qu'il faut pour dégager ma parole, sans songer que je n'ai pas le sou ; je serai obligé demain de recourir encore à vous. Je suis d'avis de prendre les quatre cents pistoles, pour vous épargner la peine de revenir. Seigneur, répondit le vieillard, je destinois cet argent à un gros licencié ; mais puisque vous en avez besoin, il est à votre service.

L'affaire fut consommée dans un moment, et le vieillard dit adieu à mon patron qui lui dit : Jusqu'au revoir ; je suis tout à vous. Je ne sais pourquoi vous passez, vous autres, pour fripons : je vous trouve très-nécessaires à l'état ; vous êtes la consolation de mille enfans de famille, et la ressource de tous les Seigneurs dont la dépense excède les revenus. Tu as raison, s'écria Centellès : les usuriers sont d'honnêtes gens qu'on ne peut assez honorer, et je veux embrasser celui-ci à cause du denier cinq.

CHAP. XXIX.

De quelle manière Gil Blas fait connoissance avec les valets des petits maîtres, et du serment qu'ils lui firent prêter.

Fort satisfait de se revoir en fonds, mon maître dit d'un air gai à Don Antonio : que ferons-nous aujourd'hui ? tenons conseil là-dessus. Dans le temps qu'ils alloient rêver à ce qu'ils deviendroient ce jour-là, deux autres Seigneurs arrivèrent. C'étoient Don Alexio Segiar et Don Fernand de Gamboa. Le dernier qui étoit un gros réjoui, adressa la parole à Don Mathias et à Don Antonio : Messieurs, leur dit-il, où dinez-vous aujourd'hui ? Si vous n'êtes point engagés, je vais vous mener dans un cabaret où vous boirez du vin des dieux. J'y ai soupé hier au soir, et j'en suis sorti ce matin entre cinq et six heures.

Alors tous ces petits maîtres prirent ensemble le chemin du cabaret. Mon maître me dit de le suivre. Je commençai donc à marcher derrière eux avec trois autres valets ; car chacun de ses cavaliers avoit le sien. Je les saluai comme leur nouveau camarade. ils me saluêrent aussi ; et l'un d'entre eux me dit : frère, je vois que vous n'avez jamais servi de jeune Seigneur : Hélas! non, lui répondis-je, et il n'y a pas long-temps que je suis à Madrid. C'est ce qui me semble, répliqua-t-il ; vous sentez la province ; vous paroissez embarrassé : mais n'importe, nous vous aurons bientôt dégourdi, sur ma parole.

En arrivant au cabaret, nous y trouvâmes un repas tout préparé, que le Seigneur Don Fernand avoiteu la précaution d'ordonner dès le matin. Nos maîtres se mirent à table, et nous nous disposâmes à les servir. Lorsqu'on en fut au fruit, nous leur apportâmes une copieuse quantité de bouteilles des meilleurs vins d'Espagne, et nous les quittâmes pour aller dîner dans une petite salle où l'on nous avoit dressé une table. Je ne tardai guère à m'apercevoir que les chevaliers de ma quadrille avoient encore plus de mérite que je ne me l'étois imaginé d'abord. Ils ne se contentoient pas de prendre les manières de leurs maîtres, ils en affectoient même le langage : j admirois leur air libre et aisé ; j'étois encore plus charmé

de leur esprit, et je désespérois d'être jamais aussi agréable qu'eux.

Le valet de Don Fernand, attendu que c'étoit son maître qui régaloit les nôtres, fit les honneurs du festin ; et voulant que rien n'y manquât, il appela l'hôte et lui dit : Monsieur le maître, donnez-nous dix bouteilles de votre meilleur vin ; et comme vous avez coutume de faire, vous les ajouterez à celles que nos Messieurs auront bues. Très-volontiers, répondit l'hôte ; mais vous savez que le Seigneur Don Fernand me doit déjà bien des repas. Si par votre moyen j'en pouvois tirer quelques espèces......Oh ! interrompit le valet, ne vous mettez point en peine de ce qui vous est du ; je vous en réponds, moi ; c'est de l'or en barre que les dettes de mon maître.

Là-dessus l'hôte nous apporta du vin. Il falloit voir comme nous nous portions des santés à tous momens, en nous donnant les uns aux autres les surnoms de nos maîtres ; et nous nous enivrions peu-à-peu sous ces noms empruntés, tout aussi bien que les Seigneurs qui les portoient véritablement. Quoique je fusse moins brillant que mes convives, ils ne laissèrent pas de me témoigner qu'ils étoient assez contens de moi. Un d'entre eux me dit : tu commences à te décrasser. Il n'y a pas deux heures que tu es avec nous, et te voilà déjà tout autre que tu n'étois ; tu changeras tous les jours à vue d'œil. Vois ce que c'est que de servir des personnes de qualité ; cela élève l'esprit : les conditions bourgeoises ne font pas cet effet. Sans doute, lui répondis-je ; aussi je veux désormais consacrer mes services à la noblesse. C'est fort bien dit, s'écria le valet de Don Fernand, entre deux vins. Il n'appartient pas aux bourgeois de posséder des génies supérieurs comme nous. Allons, Messieurs, ajouta-t-il, faisons serment que nous ne servirons jamais ces gredins-là : jurons-en par le Styx. Nous rîmes bien de la pensée de Gaspard : nous lui applaudîmes ; et le verre à la main, nous fîmes tous ce burlesque serment.

Nous demeurâmes à table jusqu'à ce qu'il plut à nos maîtres de se retirer. Ce fut à minuit ; ce qui

parut à mes camarades un excès de sobriété. Il est vrai que ces Seigneurs ne sortoient de si bonne heure du cabaret que pour aller chez une fameuse coquette qui logeoit dans le quartier de la cour, et dont la maison étoit nuit et jour ouverte aux gens de plaisir. On y jouoit l'après-dîner; on soupoit ensuite, et on passoit la nuit à boire et à se réjouir. Nos maîtres y demeurèrent jusqu'au jour, et nous aussi, sans nous ennuyer. Enfin nous nous séparâmes tous au lever de l'aurore, et nous allâmes nous reposer, chacun de son côté.

CHAP. XXX.

Gil Blas devient homme à bonnes fortunes. Il fait connoissance avec une jolie personne.

Après quelques heures de sommeil, je me levai de bonne humeur, et me ressouvenant des avis que Melendez m'avoit donnés, j'allai, en attendant le réveil de mon maître, faire ma cour à notre intendant, dont la vanité me parut un peu flattée de l'attention que j'avois à lui rendre mes respects. Il me reçut d'un air gracieux, et me demanda si je m'accommodois du genre de vie des jeunes Seigneurs. Je répondis qu'il étoit nouveau pour moi, mais que je ne désespérois pas de m'y accoutumer dans la suite.

Je m'y accoutumai effectivement, et bientôt même, je changeai d'humeur et d'esprit. De sage et posé, que j'étois auparavant, je devins vif, étourdi, turlupin. Je formai le dessein de me travestir en jeune Seigneur, pour aller chercher des aventures galantes. N'osant me déguiser dans notre hôtel, de peur que cela ne fût remarqué, je pris un habillement complet dans la garderobe de mon maître, et j'en fis un paquet, que j'emportai chez un petit barbier de mes amis, où je jugeai que je pourrois m'habiller et me déshabiller commodément. Là, je me parai le mieux qu'il me fut possible; puis je me mis en marche.

Comme je traversois une rue détournée, je vis sortir dune petite maison et monter dans un carrosse de louage, qui étoit à la porte, une dame richement

habillée et parfaitement bien faite. Je m'arrêtai tout court pour la considérer, et je la saluai d'un air à lui faire comprendre qu'elle ne me déplaisoit pas. Je jetai les yeux par hasard sur la maison d'où j'avois vu sortir cette aimable personne, et j'aperçus, à la fenêtre d'une salle basse, une vieille femme qui me fit signe d'entrer. Je volai aussitôt dans la maison, et je trouvai dans une salle assez propre cette vénérable et discrète vieille, qui me prenant pour un marquis tout au moins, me salua respectueusement, et me dit : vous me paroissez un Seigneur de la cour, et je vous avouerai que j'aime à faire plaisir aux personnes de qualité ; c'est mon foible. Je vous ai observé par ma fenêtre. Vous avez regardé très-attentivement, ce me semble, une dame qui vient de me quitter. Vous sentiriez-vous du goût pour elle ? dites-le-moi confidemment.

Foi d'homme de cour, lui répondis-je, elle m'a frappé : je n'ai jamais rien vu de plus beau. Eh bien ! me dit la vieille, vous n'avez qu'à venir ici demain à la même heure, vous satisferez votre curiosité. Je n'y manquerai pas, lui repartis-je. Le jour suivant, après m'être encore ajusté, je me rendis chez la vieille une heure plus tôt qu'il ne falloit. Seigneur, me dit-elle, vous êtes ponctuel, et je vous en sais bon gré. J'ai vu notre jeune dame, et nous nous sommes fort entretenues de vous. On m'a défendu de parler, mais, j'ai tant d'amitié pour vous, que je ne puis me taire. Vous avez plu.

L'héroïne du rendez-vous arriva bientôt en carrosse de louage comme le jour précédent, et vêtue de superbes habits. D'abord qu'elle parut dans la salle, je débutai par cinq ou six révérences de petit-maître, accompagnées de leurs plus gracieuses contorsions. Après quoi je m'approchai d'elle d'un air très-familier, et lui dis : Ma princesse, vous voyez un Seigneur qui en a dans l'aile. Votre image, depuis hier, s'offre incessamment à mon esprit. Le triomphe est trop glorieux pour moi, répondit-elle, en ôtant son voile, mais je n'en ressens pas une joie pure. Je vous crois un jeune Seigneur, et même un honnête

homme ; cependant, je n'en suis point assurée ; et quelque prévenue que je sois en votre faveur, je ne veux pas donner ma tendresse à un inconnu. Je veux bien vous avouer que vous m'avez inspiré des sentimens que je n'ai jamais eus pour personne, et je n'ai plus besoin que de savoir qui vous êtes pour me déterminer à vous choisir pour mon amant.

Madame, dis-je à ma nymphe, je ne me défendrai point de vous apprendre mon nom ; il est assez beau pour mériter d'être avoué. Avez-vous entendu parler de Don Mathias de Silva ? Oui, répondit-elle ; je vous dirai même que je l'ai vu chez une personne de ma connoissance. Quoique déjà fort effronté, je fus un peu troublé de cette réponse. Je me rassurai toutefois dans le moment, et faisant force de génie pour me tirer de là, Eh bien, mon ange, repris-je, vous connoissez un Seigneur.....que....je connois aussi.....Je suis de sa maison, puisqu'il faut vous le dire. Son aïeul épousa la belle-sœur d'un oncle de mon père. Nous sommes, comme vous voyez, assez proches parens. Je m'appelle Don César. Je suis fils unique de l'illustre Don Fernand de Ribera, qui fut tué, il y a quinze ans, dans une bataille qui se donna sur les frontières de Portugal.

Après ce discours, la cruelle regagna son carrosse, qui l'attendoit à la porte ; elle promit, en me quittant, que nous nous reverrions le surlendemain. Je ne laissai pas d'être très-satisfait de ma bonne fortune, et je me retirai. Je me rendis chez mon barbier : Je changeai d'habit, et j'allai joindre mon maître dans un tripot où je savois qu'il étoit. Je le trouvai engagé au jeu, et je m'aperçus qu'il gagnoit ; car il ne ressembloit pas à ces joueurs froids qui s'enrichissent, ou se ruinent, sans changer de visage. Il sortit fort gai du tripot, et prit le chemin de la comédie. Je le suivis jusqu'à la porte : là, me mettant un ducat dans la main : tiens, Gil Blas, me dit-il, puisque j'ai gagné aujourd'hui, je veux que tu t'en ressentes : va te divertir avec tes camarades, et viens me prendre à minuit chez Arsénie, où je dois souper avec Don Alexo Segiar.

A ces mots, je me mis à rêver avec qui je pourrois dépenser mon ducat selon l'intention du donateur. Je ne rêvai pas long-temps. Clarin, valet de Don Alexo, se présenta tout-à-coup devant moi. Je le menai au premier cabaret, et nous nous y amusâmes jusqu'à minuit. De là, nous nous rendîmes à la maison d'Arsénie, où Clarin avoit aussi ordre de se trouver : mais quel fut mon étonnement, lorsque, dans une de ses suivantes, je reconnus ma belle nymphe, que je croyois comtesse ou marquise ! Elle ne parut pas moins étonnée de voir son cher Don César de Ribera changé en valet de petit maître. Nous nous regardâmes toutefois l'un l'autre sans nous déconcerter : il nous prit même envie de rire.

Laure, c'est ainsi qu'elle s'appeloit, me tirant à part tandis que Clarin parloit à sa compagne, me tendit gracieusement la main, et me dit tout bas : touchez-là, Don César : au lieu de nous faire des reproches réciproques, faisons-nous des complimens. Vous avez fait votre rôle à ravir, et je ne me suis pas non plus mal acquittée du mien. Qu'en dites-vous ? Nous en demeurâmes là, parce que nous n'étions pas seuls. La conversation devint générale, vive, enjouée, et pleine d'équivoques claires. L'heure de la retraite arriva, c'est-à-dire le jour : il fallut se séparer. Clarin suivit Don Alexo, et je me retirai avec Don Mathias.

CHAP. XXXI.

Quel accident obligea Gil Blas à chercher une nouvelle condition.

Don Mathias, à son réveil, me chargea d'un nouvel emploi. Gil Blas, me dit-il, prends du papier et de l'encre pour écrire deux ou trois lettres que je veux te dicter ; je te fais mon secrétaire. Bon ! dis-je, en moi-même, surcroît de fonctions. Comme laquais, je suis mon maître partout ; comme valet-de-chambre, je l'habille ; et j'écrirai sous lui comme secrétaire : le ciel en soit loué ! Je vais, comme la triple Hécate, faire trois personnages différens. Tu ne sais pas, continua-t-il, quel est mon dessein : le

voici : mais sois discret. Comme je trouve quelquefois des gens qui me vantent leurs bonnes fortunes, je veux avoir dans mes poches de fausses lettres de femmes, que je leur lirai. Plus heureux que ceux de mes pareils qui ne font des conquêtes que pour avoir le plaisir de les publier, j'en publierai que je n'ai pas eu la peine de faire.

Je pris donc du papier, une plume et de l'encre, et je me mis en devoir d'obéir à Don Mathias, qui me dicta plusieurs lettres, et entre autres, celle-ci : *Vous ne vous êtes point trouvé cette nuit au rendez-vous. Ah ! Don Mathias, que direz-vous pour vous justifier ? Quelle étoit mon erreur ! et que vous me punissez bien d'avoir eu la vanité de croire que tous les amusemens et toutes les affaires du monde devoient céder au plaisir de voir Dona Clara de Mendoce.* Je ne pus m'empêcher de lui témoigner que je trouvois l'affaire très-délicate ; mais il me pria de ne lui donner des avis que lorsqu'il m'en demanderoit. Je fus obligé de me taire, et d'expédier ses ordres. Cela fait, il se leva, et je l'aidai à s'habiller. Il mit les lettres dans sa poche, et sortit ensuite. Je le suivis, et nous allâmes dîner chez Don Juan de Moncade, qui régaloit ce jour-là cinq ou six cavaliers de ses amis.

On y fit grande chère ; et la joie, qui est le meilleur assaisonnement des festins, régna dans le repas. Mon maître ne perdit pas une si belle occasion de faire valoir les lettres qu'il m'avoit fait écrire. Il les lut à haute voix. Parmi les cavaliers, devant qui se faisoit effrontément cette lecture, il y en avoit un qu'on appeloit Don Lope de Velasco. Celui-ci, au lieu de se réjouir comme les autres des prétendues bonnes fortunes du lecteur, lui demanda froidement si la conquête de Dona Clara lui avoit coûté beaucoup. Moins que rien, lui répondit Don Mathias ; elle a fait toutes les avances.

A ce récit, le Seigneur de Velasco fit paroître une grande altération sur son visage. Il ne fut pas difficile de s'apercevoir de l'intérêt qu'il prenoit à la dame en question. Vous êtes un imposteur, dit-il à mon maître en le regardant d'un œil furieux : tous

ces billets sont absolument faux, et surtout celui que vous vantez d'avoir reçu de Dona Clara de Mendoce. Jamais Dona Clara ne vous a donné de rendez-vous la nuit. En achevant ces mots, il rompit en visière à toute la compagnie, et se retira d'un air qui me fit juger que cette affaire pourroit bien avoir de mauvaises suites. Mon maître, qui étoit assez brave pour un Seigneur de son caractère, méprisa les menaces de Don Lope. Le fat! s'écria-t-il, en faisant un éclat de rire. Les chevaliers errans soutenoient la beauté de leurs maîtresses; il veut, lui, soutenir la sagesse de la sienne; cela me paroît encore plus extravagant.

La retraite de Velasco, à laquelle Moncade avoit en vain voulu s'opposer, ne troubla point la fête. Les cavaliers, sans y faire beaucoup d'attention, continuèrent de se réjouir, et ne se séparèrent qu'à la pointe du jour suivant. Nous nous couchâmes, mon maître et moi, sur les cinq heures du matin. Le sommeil m'accabloit, et je comptois bien dormir: mais je comptois sans mon hôte, ou plutôt sans notre portier, qui vint me réveiller une heure après, pour me dire qu'il y avoit à la porte un garçon qui me demandoit. Ah! maudit portier, m'écriai-je en baillant, songez-vous que je viens de me mettre au lit tout-à-l'heure? Dites à ce garçon que je repose, et qu'il revienne tantôt. Il veut, me répliqua-t-il, vous parler en ce moment; il assure que la chose presse.

A ces mots je me levai, et j'allai en jurant, trouver le garçon qui m'attendoit. Ami, lui dis-je, quelle affaire pressante vous amène ici de si grand matin? J'ai, me répondit-il, une lettre à donner en main propre au Seigneur Don Mathias, et il faut qu'il la lise tout présentement: cela est de la dernière conséquence pour lui: je vous prie de m'introduire dans sa chambre. Comme je crus qu'il s'agissoit d'une affaire importante, je pris la liberté d'aller réveiller mon maître. Pardon, lui dis-je, si j'interromps votre repos. Que me veux-tu, me dit-il brusquement? Seigneur, lui dit alors le garçon qui m'accompagnoit, c'est une lettre que j'ai à vous remettre de la part de Don Lope de Velasco.

Don Mathias prit le billet, l'ouvrit, et après l'avoir lu, *dit* au valet de Don Lope : mon enfant, je ne me levrois jamais avant midi, quelque partie de plaisir qu'on pût me proposer ; juge si je me leverai à six heures du matin pour me battre. Tu peux dire à ton maître que s'il est encore à midi et demi dans l'endroit où il m'attend, nous nous y verrons ; va lui porter cette réponse. Là-dessus, il s'enfonça dans son lit, et ne tarda guère à se rendormir. Il se leva et s'habilla fort tranquillement entre onze heures et midi ; puis il sortit, en me disant qu'il me dispensoit de le suivre ; mais j'étois trop tenté de voir ce qu'il deviendroit pour lui obéir.

Je marchai sur ses pas, et j'aperçus Don Lope de Velasco qui l'attendoit de pied ferme. Je me cachai pour les observer tous deux ; et voici ce que je remarquai de loin. Ils se joignirent, et commencèrent à se battre un moment après. Le combat fut long. Ils se poussèrent tour-à-tour l'un l'autre avec beaucoup d'adresse et de vigueur. Cependant la victoire se déclara pour Don Lope : il perça mon maître, l'étendit par terre, et s'enfuit fort satisfait de s'être si bien vengé. Je courus au malheureux Don Mathias : je le trouvai sans connoissance et presque déjà sans vie. Ce spectacle m'attendrit, et je ne pus m'empêcher de pleurer une mort, à laquelle, sans y penser, j'avois servi d'instrument.

Néanmoins, malgré ma douleur, je ne laissai pas de songer à mes petits intérêts. Je m'en retournai promptement à l'hôtel sans rien dire ; je fis un paquet de mes hardes, où je mis par mégarde quelques nippes de mon maître ; et quand j'eus porté cela chez le barbier, je répandis dans la ville l'accident funeste dont j'avois été témoin. Je le contai à qui voulut l'entendre, et surtout je ne manquai pas d'aller l'annoncer à Rodriguez. Il en parut moins affligé qu'occupé des mesures qu'il avoit à prendre là-dessus. Il assembla les domestiques, leur ordonna de le suivre, et nous nous rendîmes tous au champ de bataille. Nous enlevâmes Don Mathias, qui respiroit encore, mais qui mourut trois heures après qu'on

l'eut transporté chez lui. Ainsi périt le Seigneur Don Mathias de Silva, pour s'être avisé de lire mal-à-propos des billets-doux supposés.

CHAP. XXXII.

Quelle personne Gil Blas alla servir après la mort de Don Mathias de Silva.

Quelques jours après les funérailles de Don Mathias, tous ses domestiques furent payés et congédiés. J'établis mon domicile chez le petit barbier, avec qui je commençois à vivre dans une étroite liaison. Je m'y promettois plus d'agrémens que chez Melendez. Comme je ne manquois pas d'argent, je ne me hâtai point de chercher une nouvelle condition; d'ailleurs, j'étois devenu difficile sur cela. Je ne voulois plus servir que des personnes hors du commun, encore avois-je résolu de bien examiner les postes qu'on m'offriroit. Je ne croyois pas le meilleur trop bon pour moi, tant le valét d'un jeune Seigneur me paroissoit alors préférable aux autres valets.

En attendant que la fortune me présentât une maison telle que je m'imaginois la mériter, je pensai que je ne pouvois mieux faire que de consacrer mon oisiveté à ma belle Laure que je n'avois pas vue depuis que nous nous étions si plaisamment détrompés. Je me rendis à la maison d'Arsénie. Je trouvai Laure seule dans la même salle où je lui avois déjà parlé. Ah! C'est vous, s'écria-t-elle, aussitôt qu'elle m'aperçut. Quoiqu'il y ait sept ou huit jours que je ne vous ai vu, j'ai pensé à vous. D'abord que j'ai appris le malheur de Don Mathias, j'ai formé un projet qui ne vous déplaira peut-être point. Il y a longtemps que j'entends dire à ma maîtresse qu'elle veut avoir chez elle une espèce d'homme d'affaires, un garçon qui entende bien l'économie. J'ai jeté les yeux sur votre Seigneurie; il me semble que vous ne remplirez pas mal cet emploi.

Je sens, lui répondis-je, que je m'en acquitterai à merveille. J'ai lu les Économiques d'Aristote: mais une difficulté m'empêche d'entrer au service d'Arsé-

nie. Quelle difficulté ? me dit Laure. J'ai juré, lui répliquai-je, de ne plus servir de bourgeois ; j'en ai même juré par le Styx. Si Jupiter n'osoit violer ce serment, jugez si un valet doit le respecter. Qu'appelles-tu des bourgeois, repartit fièrement la soubrette : pour qui prends-tu les comédiennes? Sache, mon ami, que les comédiennes sont nobles, archinobles, par les alliances qu'elles contractent avec les grands Seigneurs.

Sur ce pied-là, lui dis-je, je puis accepter la place que vous me destinez ; je ne dérogerai point. Non, sans doute, répondit-elle ; passer de chez un petit-maître au service d'une héroïne de théâtre, c'est être toujours dans le même monde. Nous allons de pair avec les gens de qualité. Nous avons des équipages comme eux, nous faisons aussi bonne chère qu'eux, et dans le fond on doit nous confondre ensemble dans la vie civile. Si le marquis, pendant les trois quarts du jour, est, par son rang, au-dessus du comédien ; le comédien, pendant l'autre quart, s'élève encore davantage au-dessus du marquis, par un rôle d'empereur ou de roi qu'il représente.

Oui vraiment, repris-je, vous êtes de niveau, sans contredit, avec les personnes même de la cour. Peste! les comédiens ne sont pas des marouflès, comme je le croyois, et vous me donnez une forte envie de servir de si honnêtes gens. Eh bien ! repartit-elle, tu n'as qu'à revenir dans deux jours. Je ne te demande que ce temps-là pour disposer ma maîtresse à te prendre ; je lui parlerai en ta faveur. J'ai quelque ascendant sur son esprit : je suis persuadée que je te ferai entrer ici.

Je remerciai Laure de sa bonne volonté. Nous eûmes ensemble un assez long entretien, qui auroit encore duré, si un petit laquais n'étoit venu dire à Laure qu'Arsénie la demandoit. Nous nous séparâmes. Je sortis de chez la comédienne, dans la douce espérance d'y avoir bientôt bouche à cour, et je ne manquai pas d'y retourner deux jours après. Je t'attendois, me dit la suivante, pour t'assurer que tu es commensal dans cette maison. Viens, suis moi ;

je vais te présenter à ma maîtresse. A ces paroles, elle me mena dans un appartement composé de cinq à six pièces de plain-pied, toutes plus richement meublées les unes que les autres.

Quel luxe ! quelle magnificence ! Je me crus chez une vice-reine, ou, pour mieux dire, je m'imaginai voir toutes les richesses du monde amassées dans un même lieu. Je vis Arsénie assise sur un gros carreau de satin : je la trouvai charmante. Madame, lui dit la soubrette, voici l'économe en question ; je puis vous assurer que vous ne sauriez avoir un meilleur sujet. Arsénie me regarda attentivement, et j'eus le bonheur de ne pas lui déplaire. Comment donc Laure, s'écria-t-elle, mais voilà un joli garçon ; je prévois que je m'accommoderai bien de lui. Puis m'adressant la parole : mon enfant, ajouta-t-elle, vous me convenez, et je n'ai qu'un mot à vous dire : vous serez content de moi si je le suis de vous. Je lui répondis que je ferois tous mes efforts pour la servir à son gré. Ensuite je sortis pour aller chercher mes hardes, et je revins m'installer dans cette maison.

CHAP XXXIII.

Qui n'est pas plus long que le précédent.

Il étoit à peu près l'heure de la comédie ; ma maîtresse me dit de la suivre avec Laure au théâtre. Nous entrâmes dans sa loge, où elle ôta son habit de ville, et en prit un autre plus magnifique pour paroître sur la scène. Quand le spectacle commença, Laure me conduisit et se plaça près de moi dans un endroit d'où je pouvois voir et entendre les acteurs. Elle m'apprenoit le nom des comédiens et des comédiennes, à mesure qu'ils s'offroient à nos yeux. La médisante ne se contentoit pas de les nommer, elle en faisoit de jolis portraits. Quoique son caractère ne fût pas moralement bon, cependant j'en étois charmé.

Elle médisoit avec un agrément qui me faisoit aimer jusqu'à sa malignité. Elle se levoit, dans les entr'actes, pour aller voir si Arsénie n'avoit pas besoin

de ses services ; mais, au lieu de venir reprendre sa place, elle s'amusoit derrière le théâtre à converser avec des hommes. Je la suivis une fois pour l'observer, et je remarquai qu'elle avoit bien des connoissances. Cela ne me plut point ; et pour la première fois de ma vie, je sentis ce que c'est que d'être jaloux. Je retournai à ma place si rêveur et si triste que Laure s'en aperçut aussitôt qu'elle m'eut rejoint.

Qu'as-tu, Gil Blas ? me dit-elle avec étonnement ; quelle humeur noire s'est emparée de toi depuis que je t'ai quitté ? Tu as l'air sombre et chagrin : ce n'est pas sans raison, lui dis-je ; je viens de vous voir avec des comédiens.... Ah ! le plaisant sujet de tristesse, interrompit-elle en riant ! Quoi ! cela te fait de la peine ? Oh ! vraiment tu n'es pas au bout ; tu verras bien d'autres choses parmi nous. Il faut que tu t'accoutumes à nos manières aisées. Point de jalousie, mon enfant ; les jaloux, chez le peuple comique, passent pour des ridicules. Aussi n'y en a-t-il presque point. Les pères, les maris, les frères, les oncles et les cousins, sont les gens du monde les plus commodes, et souvent même ce sont eux qui établissent leurs familles.

Après m'avoir exhorté à ne prendre ombrage de personne, elle m'assura qu'elle m'aimeroit toujours uniquement. Sur cette assurance, dont je pouvois douter sans passer pour un esprit trop défiant, je lui promis de ne plus m'alarmer, et je lui tins parole. A l'issue de la comédie, nous nous en retournâmes avec notre maîtresse au logis, où Florimonde, compagne et amie d'Arsénie, arriva bientôt avec trois vieux Seigneurs et un comédien qui y venoient souper. Outre Laure et moi, il y avoit pour domestiques dans cette maison une cuisinière, un cocher et un petit laquais. Nous nous joignîmes tous cinq pour préparer le repas.

La cuisinière, qui n'étoit pas moins habile que la dame Jacinte, apprêta les viandes avec le cocher. La femme-de-chambre et le petit laquais mirent le couvert, et je dressai le buffet, composé de la plus belle vaisselle d'argent et de plusieurs vases d'or.

Je le parai de bouteilles de différens vins, et je servis d'échanson pour montrer à ma maîtresse que j'étois un homme à tout. J'admirois la contenance des comédiennes pendant le repas; elles faisoient les dames d'importance; elles s'imaginoient être des femmes du premier rang.

Tandis que j'étois ainsi occupé à les considérer, on apporta le fruit. Alors je mis sur la table des bouteilles de liqueurs et des verres, et je disparus pour aller souper avec Laure qui m'attendoit. Eh bien, Gil Blas, me dit-elle, que penses-tu de ces Seigneurs que tu viens de voir? Ce sont, sans doute, lui répondis-je, des adorateurs d'Arsénie et de Florimonde. Non, reprit-elle, ce sont de vieux voluptueux qui vont chez les coquettes sans s'y attacher. Ils n'exigent d'elles qu'un peu de complaisance, et ils sont assez généreux pour bien payer les petites bagatelles qu'on leur accorde.

Les Seigneurs et le comédien se retirèrent enfin avec Florimonde, qu'ils conduisirent chez elle. Après qu'ils furent sortis, ma maitresse me dit, en me mettant de l'argent entre les mains: tenez, Gil Blas, voilà dix pistoles pour aller demain matin à la provision. Cinq ou six de nos messieurs, ou de nos dames, doivent dîner ici; ayez soin de nous faire faire bonne chère. Madame, lui répondis-je, avec cette somme je promets d'apporter de quoi régaler toute la troupe même. Mon ami, reprit Arsénie, corrigez, s'il vous plaît, vos expressions: sachez qu'il ne faut point dire la troupe, il faut dire la compagnie. On dit bien une troupe de bandits, une troupe de gueux, une troupe d'auteurs; mais apprenez qu'on doit dire une compagnie de comédiens: les acteurs de Madrid surtout méritent bien qu'on appelle leur corps une compagnie. Je demandai pardon à ma maîtresse de m'être servi d'un terme si peu respectueux; je la suppliai très-humblement d'excuser mon ignorance. Je lui protestai, que quand je parlerois de Messieurs les Comédiens de Madrid, d'une manière collective, je dirois toujours la compagnie.

CHAP. XXXIV.

Gil Blas se met dans le goût du théâtre ; il s'abandonne aux délices de la vie comique, et s'en dégoûte peu de temps après.

Je me mis donc en campagne le lendemain matin pour commencer l'exercice de mon emploi d'économe. J'apportai au logis plus de viandes qu'il n'en faudroit à douze honnêtes gens pour bien passer les trois jours du carnaval. La cuisinière eut de quoi s'occuper toute la matinée. Pendant qu'elle préparoit le dîner, Arsénie se leva : alors arrivèrent deux comédiens, deux comédiennes, et un moment après parut Florimonde, accompagnée d'un homme qui avoit tout l'air d'un Seigneur cavalier des plus lestés.

Lorsque le dîner fut servi les conviés se mirent à table et y demeurèrent jusqu'à ce qu'il fallut aller au théâtre. Alors, ils s'y rendirent tous. Je les suivis, et je vis encore la comédie ce jour-là. J'y pris tant de plaisir que je résolus de la voir tous les jours. Je n'y manquai pas, et insensiblement je m'accoutumai aux acteurs. Admirez la force de l'habitude. J'étois particulièrement charmé de ceux qui brilloient et gesticuloient le plus sur la scène, et je n'étois pas seul dans ce goût-là. La beauté des pièces ne me touchoit pas moins que la manière dont on les représentoit. Je ne me contentois pas d'orner ma mémoire des plus beaux traits de ces chefs-d'œuvre dramatiques ; je m'attachai à me perfectionner le goût ; et pour y parvenir sûrement, j'écoutois avec une avide attention tout ce que disoient les comédiens.

Je n'oublierai jamais ce qui arriva un jour qu'on représentoit pour la première fois une comédie nouvelle. Les comédiens l'avoient trouvée froide et ennuyeuse ; ils avoient même jugé qu'on ne l'achèveroit pas. Dans cette pensée, ils en jouèrent le premier acte, qui fut fort applaudi. Cela les étonna. Ils jouent le second acte : le public le reçoit encore mieux que le premier. Voilà mes acteurs déconcertés. Comment, dit un acteur, cette comédie prend ! Enfin ils jouent le troisième acte, qui plut

encore davantage. Je n'y comprends rien, dit un autre; nous avons cru que cette pièce ne seroit pas goûtée; voyez le plaisir qu'elle fait à tout le monde. Messieurs, dit alors un troisième fort naïvement, c'est qu'il y a dedans mille traits d'esprit que nous n'avons pas remarqués.

Je cessai donc de regarder les comédiens comme d'excellens juges, et je devins un juste appréciateur de leur mérite. Ils justifioient parfaitement tous les ridicules qu'on leur donnoit dans le monde. Je voyois des actrices et des acteurs que les applaudissemens avoient gâtés, et qui se considérant comme des objets d'admiration, s'imaginoient faire grâce au public lorsqu'ils jouoient. J'étois choqué de leurs défauts; mais par malheur je trouvai un peu trop à mon gré leur façon de vivre, et je me plongeai dans la débauche. Comment aurois-je pu m'en défendre? Tous les discours que j'entendois parmi eux étoient pernicieux pour la jeunesse, et je ne voyois rien qui ne contribuât à me corrompre. La maison d'Arsénie toute seule n'étoit que trop capable de me perdre.

Outre les vieux Seigneurs dont j'ai parlé, il y venoit des petits-maîtres, des enfans de famille que les usuriers mettoient en état de faire de la dépense? et quelquefois on y recevoit aussi des traitans, qui, bien loin d'être payés, comme dans leurs assemblées, pour leur droit de présence, payoient là pour avoir droit d'être présens. Florimonde, qui demeuroit dans une maison voisine, dînoit et soupoit tous les jours avec Arsénie. Une solide amitié les unissoit. Au lieu d'être jalouses comme les autres femmes, elles vivoient en commun. Elles aimoient mieux partager les dépouilles des hommes que de s'en disputer les soupirs.

Laure, à l'exemple de ces deux illustres associées, profitoit aussi de ses beaux jours. Elle m'avoit bien dit que je verrois de belles choses. Cependant je ne fis point le jaloux; j'avois promis de prendre là-dessus l'esprit de la compagnie. Je dissimulai pendant quelques jours. Je me contentois de lui demander le nom des hommes avec qui je la voyois en conver-

sation particulière. Elle me répondoit toujours que c'étoit un oncle ou un cousin. Qu'elle avoit de parens! Il falloit que sa famille fût plus nombreuse que celle du roi Priam.

Je cédai au torrent pendant trois semaines. Je me livrai à toutes sortes de voluptés. Mais je dirai, en même temps, qu'au milieu des plaisirs je sentois souvent naître en moi des remords qui venoient de mon éducation, et qui mêloient une amertume à mes délices. La débauche ne triompha point de ces remords; au contraire, ils augmentoient à mesure que je devenois plus débauché; et par un effet de mon heureux naturel, les désordres de la vie comique commencèrent à me faire horreur. Ah! misérable, me dis-je à moi-même, est-ce ainsi que tu remplis l'attente de ta famille? N'est-ce pas assez de l'avoir trompée en prenant un autre parti que celui de précepteur? Ta condition servile te doit-elle empêcher de vivre en honnête homme? Te convient-il d'être avec des gens si vicieux? L'envie, la colère, et l'avarice, règnent chez les uns, la pudeur est bannie de chez les autres; ceux-ci s'abandonnent à l'intempérance et à la paresse, et l'orgueil de ceux-là va jusqu'à l'insolence. C'en est fait; je ne veux pas demeurer plus long-temps avec les sept péchés mortels.

CHAP XXXV.

Gil Blas, ne pouvant s'accoutumer aux mœurs des comédiennes, quitte le service d'Arsénie, et trouve une plus honnête maison.

Un reste d'honneur et de religion, que je ne laissois pas de conserver parmi des mœurs si corrompues, me fit résoudre non-seulement à quitter Arsénie, mais même à rompre tout commerce avec Laure, que je ne pouvois pourtant cesser d'aimer. Un beau matin, je fis mon paquet; et sans compter avec Arsénie, qui ne me devoit à la vérité presque rien, sans prendre congé de ma chère Laure, je sortis de cette maison où l'on ne respiroit qu'un air de débauche. Je n'eus pas plus tôt fait une si bonne action que le ciel m'en récompensa. Je rencontrai l'intendant de feu Don

Mathias mon maître ; je le saluai, il me reconnut, et s'arrêta pour me demander qui je servois. Je lui répondis que depuis un instant j'étois hors de condition ; qu'après avoir demeuré près d'un mois chez Arsénie, dont les mœurs ne me convenoient point, je venois d'en sortir, de mon propre mouvement, pour sauver mon innocence.

L'intendant approuva ma délicatesse, et me dit qu'il vouloit me placer lui-même avantageusement, puisque j'étois un garçon si plein d'honneur. Il accomplit sa promesse, et me mit, dès ce jour-là, chez Don Vincent de Guzman, dont il connoissoit l'homme d'affaires. Je ne pouvois entrer dans une meilleure maison ; aussi ne me suis-je point repenti dans la suite d'y avoir demeuré. Don Vincent étoit un vieux Seigneur fort riche, qui vivoit depuis plusieurs années sans procès et sans femme. Au lieu de songer à se remarier, il s'étoit donné tout entier à l'éducation d'Aurore, sa fille unique, qui entroit alors dans sa vingt-sixième année, et pouvoit passer pour une personne accomplie.

Quoiqu'il fût bon ménager de son bien, il vivoit honorablement. Son domestique étoit composé de plusieurs valets, et de trois femmes qui servoient Aurore. Je reconnus bientôt que l'intendant de Don Mathias m'avoit procuré un bon poste, et je ne songeai qu'à m'y maintenir. Je m'attachai à connoître le terrain ; j'étudiai les inclinations des uns et des autres ; puis réglant ma conduite là-dessus, je ne tardai guère à prévenir en ma faveur mon maître et tous les domestiques.

Il y avoit plus d'un mois que j'étois chez Don Vincent, lorsque je crus m'apercevoir que sa fille me distinguoit de tous les valets du logis. Toutes les fois que ses yeux venoient à s'arrêter sur moi, il me sembloit y remarquer une sorte de complaisance que je ne voyois point dans les regards qu'elle laissoit tomber sur les autres. Je la crus fort éprise de mon mérite, et je ne me regardai plus que comme un de ces heureux domestiques à qui l'amour rend la servitude si douce. Pour paroître moins indigne du bien

que ma bonne fortune vouloit me procurer, je commençai d'avoir plus de soin de ma personne. Je dépensai en linge, en pommades, et en essences tout ce que j'avois d'argent.

Parmi les femmes d'Aurore, il y en avoit une qu'on appeloit Ortiz. C'étoit une vieille personne qui demeuroit depuis plus de vingt années chez Don Vincent. Elle avoit élevé sa fille, et conservoit encore la qualité de duègne ; mais elle n'en remplissoit plus l'emploi pénible. Un soir, la dame Ortiz, ayant trouvé l'occasion de me parler sans qu'on pût nous entendre, me dit tout bas, que, si j'étois sage et discret, je n'avois qu'à me rendre à minuit dans le jardin, qu'on m'y apprendroit des choses que je ne serois pas fâché de savoir. Je répondis à la duègne, que je ne manquerois pas d'y aller ; et nous nous séparâmes vite, de peur d'être surpris. Que le temps me dura depuis ce moment jusqu'au souper, quoiqu'on soupât de fort bonne heure ! et depuis le souper jusqu'au coucher de mon maître, il me sembloit que tout se faisoit dans la maison avec une lenteur extraordinaire.

Enfin mon maître se coucha, et je passai aussitôt dans une petite chambre où étoit mon lit et d'où l'on descendoit dans le jardin par un escalier dérobé. J'allai au rendez-vous. Je n'y trouvai point Ortiz. Je jugeai qu'ennuyée de m'attendre elle avoit regagné son appartement. J'entendis sonner dix heures. Je crus que l'horloge alloit mal, et qu'il étoit impossible qu'il ne fût pas du moins une heure après minuit. Cependant je me trompois si bien, qu'un gros quart d'heure après je comptai encore dix heures à une autre horloge. Fort bien, dis-je alors en moi-même ; je n'ai plus que deux heures à attendre. On ne se plaindra pas du moins de mon peu d'exactitude. Que vais-je devenir jusqu'à minuit ? Promenons-nous dans ce jardin, et songeons au rôle que je dois jouer ; il est assez nouveau pour moi.

En m'occupant de toutes ces pensées, qui amusoient agréablement mon impatience, j'entendis sonner onze heures. Je pris courage, et me replongeai

dans ma rêverie, tantôt en continuant de me promener, et tantôt assis dans un cabinet de verdure qui étoit au bout du jardin. L'heure que j'attendois depuis long-temps, minuit sonna enfin. Quelques instans après, Ortiz, aussi ponctuelle, mais moins impatiente que moi, parut.

Seigneur Gil Blas, me dit-elle en m'abordant, combien y a-t-il que vous êtes ici? Deux heures, lui répondis-je. Ah! vraiment, reprit-elle, en riant, vous êtes bien exact: c'est un plaisir de vous donner des rendez-vous la nuit. Il est vrai, continua-t-elle d'un air sérieux, que vous ne sauriez trop payer le bonheur que j'ai à vous annoncer. Ma maîtresse veut avoir un entretien particulier avec vous. Je ne vous en dirai pas davantage; le reste est un secret que vous ne devez apprendre que de sa propre bouche. Suivez-moi; je vais vous conduire à son appartement. A ces mots la duègne me prit la main, et par une petite porte, dont elle avoit la clef, elle me mena mystérieusement dans la chambre de ma maîtresse.

CHAP. XXXVI.

Comment Aurore reçut Gil Blas, et quel entretien ils eurent ensemble.

Je trouvai Aurore en déshabillé. Je la saluai fort respectueusement, et de la meilleure grâce qu'il me fut possible. Elle me reçut d'un air riant, me fit asseoir auprès d'elle malgré moi, et dit à son ambassadrice de passer dans une autre chambre. Après ce prélude, qui ne me déplut point, elle m'adressa la parole. Gil Blas, me dit-elle, vous avez dû vous apercevoir que je vous regarde favorablement, et vous distingue de tous les autres domestiques de mon père; et quand mes regards ne vous auroient point fait juger que j'ai quelque bonne volonté pour vous, la démarche que je fais cette nuit ne vous permet pas d'en douter.

Oui, Gil Blas, je vous veux du bien; et pour vous prouver que je vous estime, je vais vous faire confidence d'un secret d'où dépend le repos de ma vie.

J'aime un jeune cavalier beau, bien fait, et d'une naissance illustre. Il se nomme Don Luis Pacheco. Je le vois quelquefois à la promenade et aux spectacles; mais je ne lui ai jamais parlé. J'ignore même de quel caractère il est, et s'il n'a point de mauvaises qualités. C'est de quoi je voudrois être instruite. J'aurois besoin d'un homme qui s'enquît soigneusement de ses mœurs, et m'en rendît un compte fidèle. Je fais choix de vous. Je crois que je ne risque rien à vous charger de cette commission. J'espère que vous vous en acquitterez avec tant d'adresse et de discrétion que je ne me repentirai point de vous avoir mis dans ma confidence.

Ma maîtresse cessa de parler en cet endroit, pour entendre ce que je lui répondrois. Je lui témoignai beaucoup de zèle pour ses intérêts, je me dévouai entièrement à son service, et je lui dis que je ne demandois que deux jours pour lui rendre bon compte de Don Luis. Après quoi la dame Ortiz, que sa maîtresse rappela, me remena dans le jardin, et me dit, en me quittant : bon soir, Gil Blas, je ne vous recommande point de vous trouver de bonne heure au premier rendez-vous, je connois trop votre ponctualité là-dessus. Je retournai dans ma chambre, et je me couchai dans la résolution de faire ce qu'Aurore exigeoit de moi.

Je sortis pour cet effet le lendemain. La demeure d'un cavalier tel que Don Luis, ne fut pas difficile à découvrir. Je m'informai de lui dans le voisinage; mais les personnes à qui je m'adressai ne purent pleinement satisfaire ma curiosité; ce qui m'obligea le jour suivant à recommencer ma perquisition. Je fus plus heureux. Je rencontrai, par hasard, dans la rue un garçon de ma connoissance : nous nous arrêtâmes pour nous parler. Il passa dans ce moment un de ses amis qui nous aborda et nous dit, qu'il venoit d'être chassé de chez Don Joseph Pacheco, père de Don Luis, pour un quartaut de vin qu'on l'accusoit d'avoir bu. Je ne perdis pas une si belle occasion de m'informer de tout ce que je souhaitois d'apprendre; et je fis tant par mes questions, que je m'en retour-

nai au logis, fort content d'être en état de tenir parole à ma maîtresse.

La nuit suivante j'attendis minuit avec la plus grande tranquillité du monde ; et ce ne fut qu'après l'avoir entendu sonner à plusieurs horloges que je descendis dans le jardin. Je trouvai au rendez-vous la très-fidèle duègne, qui me reprocha malicieusement que j'avois bien rabattu ma diligence. Je ne lui répondis point, et je me laissai conduire à l'appartement d'Aurore, qui me demanda, dès que je parus, si je m'étois bien informé de Don Luis. Oui, Madame, lui dis-je, et je vais vous apprendre en deux mots ce que j'en sais.

Je vous dirai premièrement qu'il partira bientôt pour s'en retourner à Salamanque achever ses études. C'est un jeune cavalier rempli d'honneur et de probité. Pour du courage, il n'en sauroit manquer puisqu'il est gentilhomme Castillan. De plus, il a beaucoup d'esprit, et les manières fort agréables ; mais, ce qui, peut-être, ne sera guère de votre goût, c'est qu'il tient un peu trop de la nature des jeunes Seigneurs ; il est très-libertin. Savez-vous qu'à son âge il a déjà eu à bail deux comédiennes. Que m'apprenez-vous ? reprit Aurore. Quelles mœurs ! Mais êtes-vous bien assuré, Gil Blas, qu'il mène une vie si licencieuse ? Oh ! je n'en doute pas, Madame, lui repartis-je. Un valet, qu'on a chassé de chez lui ce matin, me l'a dit ; et les valets sont fort sincères quand ils s'entretiennent des défauts de leurs maîtres.

C'est assez, Gil Blas, dit alors ma maîtresse en poussant de longs soupirs ; je vais, sur votre rapport, combattre mon indigne amour. Quoiqu'il ait déjà de profondes racines dans mon cœur, je ne désespère pas de l'en arracher. Allez, poursuivit-elle, en me mettant entre les mains une petite bourse qui n'étoit pas vide, voilà ce que je vous donne pour vos peines. Gardez-vous bien de révéler mon secret : songez que je l'ai confié à votre silence.

J'assurai ma maîtresse qu'elle pouvoit demeurer

tranquille, et que j'étois l'Harpocrate* des valets confidens. Après cette assurance, je me retirai fort impatient de savoir ce qu'il y avoit dans la bourse. J'y trouvai vingt pistoles. Aussitôt je pensai qu'Aurore m'en auroit sans doute donné davantage, si je lui eusse annoncé une nouvelle agréable, puisqu'elle en payoit si bien une chagrinante. Je me repentis de ne pas avoir imité les gens de justice, qui fardent quelquefois la vérité dans leurs procès-verbaux. J'étois fâché d'avoir détruit, dans sa naissance, une galanterie qui m'eût été très-utile dans la suite. J'avois pourtant la consolation de me voir dédommagé de la dépense que j'avois faite si mal à propos en pommades et en parfums.

CHAP. XXXVII.

Du grand changement qui arriva chez Don Vincent, et de l'étrange résolution que l'amour fit prendre à la belle Aurore.

Il arriva, peu de temps après cette aventure, que le Seigneur Don Vincent tomba malade. Quand il n'auroit pas été dans un âge fort avancé, les symptômes de sa maladie parurent si violens qu'on eût craint un événement funeste. Dès le commencement du mal, on fit venir les deux plus fameux médecins de Madrid. L'un s'appeloit le docteur Andros, et l'autre le docteur Oquetos. Ils examinèrent attentivement le malade, mais ils ne s'accordèrent pas. Il faut, dit Andros, se hâter de purger les humeurs, quoique crues, pendant qu'elles sont dans une agitation violente de flux et de reflux, de peur qu'elles ne se fixent sur quelque partie noble.

Oquetos soutint, au contraire, qu'il falloit attendre que les humeurs fussent cuites avant que d'employer le purgatif. Mais votre méthode, reprit le premier, est directement opposée à celle du prince de la médecine. Hippocrate avertit de purger dans la plus ardente fièvre, dès les premiers jours, et dit en termes formels qu'il faut être prompt à purger, quand les

* C'étoit, chez les anciens, le dieu du silence.

humeurs sont en *orgasme*, c'est-à-dire, en fougue. Oh! c'est ce qui vous trompe, repartit Oquetos. Hippocrate, par le mot d'*orgasme*, n'entend pas la fougue ; il entend plutôt la coction des humeurs.

Là-dessus nos docteurs s'échauffent. L'un rapporte le texte Grec, et cite tous les auteurs qui l'ont expliqué comme lui ; l'autre, s'en fiant à une traduction Latine, le prend sur un ton encore plus haut. Qui des deux croire? Don Vincent n'étoit pas homme à décider la question. Cependant, se voyant obligé d'opter, il donna sa confiance à celui des deux qui avoit le plus expédié de malades, je veux dire au plus vieux. Andros, qui étoit le plus jeune, se retira. Voilà donc Oquetos triomphant. Comme il étoit dans les principes du docteur Sangrado, il commença par faire saigner abondamment le malade, attendant, pour le purger, que les humeurs fussent cuites ; mais la mort, qui craignoit sans doute qu'une purgation si sagement différée ne lui enlevât sa proie, prévint la coction et emporta mon maître. Telle fut la fin du Seigneur Don Vincent, qui perdit la vie parce que son médecin ne savoit pas le Grec.

Aurore, après avoir fait à son père des funérailles dignes d'un homme de sa naissance, entra dans l'administration de son bien. Devenue maîtresse de ses volontés, elle congédia quelques domestiques, et se retira bientôt à un château qu'elle avoit sur les bords du Tage. Je fus du nombre de ceux qu'elle retint ; j'eus même le bonheur de lui devenir nécessaire. Malgré le rapport fidèle que je lui avois fait de Don Luis, elle aimoit encore ce cavalier ; ou, plutôt, n'ayant pu vaincre son amour, elle s'y étoit entièrement abandonnée. Elle n'avoit plus besoin de prendre des précautions pour me parler en particulier.

Gil Blas, me dit-elle, en soupirant, je ne puis oublier Don Luis. Elle s'attendrit en disant ces paroles, et ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. Mon ami, continua-t-elle, après avoir essuyé ses beaux yeux, je vois que tu es d'un très-bon naturel, et je suis si satisfaite de ton zèle que je promets de bien le récompenser. Ton secours, mon

cher Gil Blas, m'est plus nécessaire que jamais. Il faut que je te découvre un dessein qui m'occupe : tu vas le trouver fort bizarre. Apprends que je veux partir au plus tôt pour Salamanque. Là, je prétends me déguiser en cavalier, et sous le nom de Don Félix, je ferai connoissance avec Pacheco ; je tâcherai de gagner sa confiance et son amitié, je lui parlerai souvent d'Aurore de Guzman, dont je passerai pour cousin. Il souhaitera peut-être de la voir, et c'est où je l'attends. Nous aurons deux logemens à Salamanque ; dans l'un je serai Don Félix, dans l'autre Aurore : et m'offrant aux yeux de Don Luis, tantôt en homme, tantôt en femme, je me flatte que je pourrai l'amener à la fin que je me propose.

Je demeure d'accord, ajouta-t-elle, que mon projet est extravagant, mais ma passion m'entraîne, et l'innocence de mes intentions achève de m'étourdir sur la démarche que je veux hasarder. J'étois fort du sentiment d'Aurore sur la nature du projet que son amour lui suggéroit ; cependant je balançois. Quelque déraisonnable que je trouvasse le dessein d'Aurore, néanmoins je me gardai bien de faire le pédagogue. Au contraire je commençai à dorer la pilule, et j'entrepris de prouver que ce projet fou n'étoit qu'un jeu d'esprit agréable et sans conséquence. Cela fit plaisir à ma maîtresse. Les amans veulent qu'on flatte leurs plus folles imaginations. Nous ne regardâmes plus cette entreprise téméraire que comme une comédie dont il ne falloit songer qu'à bien concerter la représentation. Nous choisîmes nos acteurs dans le domestique ; puis nous distribuâmes les rôles ; ce qui se passa sans clameurs et sans querelles, parce que nous n'étions pas des comédiens de profession.

Il fut résolu que la dame Ortiz feroit la tante d'Aurore, sous le nom de Dona Kimena de Guzman ; qu'on lui donneroit un valet et une suivante ; et qu'Aurore, travestie en cavalier, m'auroit pour valet-de-chambre, avec une de ses femmes, déguisée en page, pour la servir en particulier. Les personnages ainsi réglés, nous retournâmes à Madrid, où nous apprîmes que Don Luis étoit encore, mais qu'il ne tar-

deroit guère à partir pour Salamanque. Nous fîmes faire en diligence les habits dont nous avions besoin. Lorsqu'ils furent achevés, ma maîtresse les fit emballer proprement, attendu que nous ne devions les mettre qu'en temps et lieu. Puis, laissant le soin de sa maison à son homme d'affaires, elle partit dans un carrosse à quatre mules, et prit le chemin du royaume de Léon, avec tous ceux de ses domestiques qui avoient quelque rôle à jouer dans cette pièce.

CHAP. XXXVIII.

De ce que fit Aurore de Guzman lorsqu'elle fut à Salamanque.

Nous arrivâmes sans accident à Salamanque. Nous y louâmes d'abord une maison toute meublée ; et la Dame Ortiz, ainsi que nous en étions convenus, prit le nom de Dona Kimena de Guzman. Elle avoit été trop longtemps duègne pour n'être pas une bonne actrice. Elle sortit un matin avec Aurore, une femme-de-chambre, et un valet, et se rendit à un hôtel garni où nous avions appris que Pacheco logeoit ordinairement. Elle demanda s'il y avoit quelqu'appartement à louer. On lui répondit qu'oui, et on lui en montra un assez propre, qu'elle arrêta. Elle donna même de l'argent d'avance à l'hôtesse, en lui disant que c'étoit pour un de ses neveux qui venoit de Tolède étudier à Salamanque, et qui devoit arriver ce jour-là.

La duègne et ma maîtresse, après s'être assurées de ce logement, revinrent sur leurs pas ; et la belle Aurore, sans perdre de temps, se travestit en cavalier. Elle couvrit ses cheveux noirs d'une fausse chevelure blonde, et teignit ses sourcils de la même couleur, et s'ajusta de sorte qu'elle pouvoit fort bien passer pour un jeune Seigneur. La suivante, qui devoit lui servir de page, s'habilla aussi, et ces deux actrices se trouvant en état de paroître sur la scène, c'est-à-dire, dans l'hôtel garni, J'en pris le chemin avec elles. Nous y allâmes tous trois en carrosse, et nous y portâmes toutes les hardes dont nous avions besoin.

L'hôtesse nous reçut avec beaucoup de civilité, et nous conduisit à notre appartement, où nous com-

mençâmes à l'entretenir. Nous lui demandâmes si elle avoit bien des pensionnaires. Je n'en ai pas présentement, nous répondit-elle. J'en attends ce soir un qui vient de Madrid ici achever ses études. C'est Don Luis Pacheco. Vous en avez peut-être entendu parler. Non, lui dit Aurore. je ne sais quel homme c'est, et vous me ferez plaisir de me l'apprendre, puisque je dois demeurer avec lui.

Seigneur, reprit l'hôtesse, en regardant ce faux cavalier, c'est une figure toute brillante; il est fait à peu près comme vous. Ah! que vous serez bien ensemble l'un et l'autre! Par Saint Jacques! je pourrai me vanter d'avoir chez moi les deux plus gentils Seigneurs d'Espagne. Ce Don Luis, répliqua ma maîtresse, a sans doute en ce pays-ci mille bonnes fortunes. Oh! je vous en assure, repartit la vieille: Il n'a qu'à se montrer pour faire des conquêtes. Il a charmé, entre autres, une dame qui a de la jeunesse et de la beauté: on la nomme Isabelle. C'est la fille d'un vieux Docteur en droit.

La bonne femme n'avoit pas achevé de parler que nous entendîmes du bruit dans la cour. Nous regardâmes aussitôt par la fenêtre, et nous aperçumes deux hommes qui descendoient de cheval. C'étoit Don Louis Pacheco lui-même, qui arrivoit de Madrid avec un valet-de-chambre. La vieille nous quitta pour aller le recevoir; et ma maîtresse se disposa, non sans émotion, à jouer le rôle de Don Félix. Nous vîmes bientôt entrer dans notre appartement Don Luis encore tout botté. Je viens d'apprendre, dit-il en saluant Aurore, qu'un jeune Seigneur Tolédan est logé dans cet hôtel: il veut bien que je lui témoigne la joie que j'ai de l'avoir pour convive. Pendant que ma maîtresse répondoit à ce compliment, Pacheco me parut surpris de trouver un cavalier si aimable. Après force discours, pleins de politesse de part et d'autre, Don Luis se retira dans l'appartement qui lui étoit destiné.

Tandis qu'il faisoit ôter ses bottes et qu'il changeoit d'habit, une espèce de page, qui le cherchoit pour lui rendre une lettre, rencontra par hasard Aurore sur

l'escalier. Il la prit pour Don Luis, et lui remettant le billet dont il étoit chargé : tenez, Seigneur cavalier, lui dit-il, quoique je ne connoisse pas le Seigneur Pacheco, je ne crois pas avoir besoin de vous demander si vous l'êtes ; je suis persuadé que je ne me trompe point. Non, mon ami, répondit ma maîtresse avec une présence d'esprit admirable, vous ne vous trompez pas assurément. Vous vous acquittez de vos commissions à merveille. Je suis Don Luis Pacheco. Allez, j'aurai soin de faire tenir ma réponse. Le page disparut ; et Aurore, s'enfermant avec sa suivante et moi, ouvrit la lettre, et nous lut ces paroles : *Je viens d'apprendre que vous êtes à Salamanque. Avec quelle joie j'ai reçu cette nouvelle ! J'en ai pensé perdre l'esprit. Mais aimez-vous encore Isabelle ? Hâtez-vous de l'assurer que vous n'avez point changé. Je crois qu'elle mourra de plaisir, si elle vous retrouve fidèle.*

Le billet est passionné, dit Aurore ; il marque une âme bien éprise. Cette dame est une rivale qui doit m'alarmer. Il faut que je n'épargne rien pour en détacher Don Luis, et pour empêcher même qu'il ne la revoie. L'entreprise, je l'avoue, est difficile, cependant je ne désespère pas d'en venir à bout. En effet, Pacheco s'étant un peu reposé dans son appartement, vint nous retrouver dans le nôtre, et renoua l'entretien avec Aurore avant le souper.

Seigneur cavalier, lui dit-il en plaisantant, je crois que les maris et les amans ne doivent pas se réjouir de votre arrivée à Salamanque : vous allez leur causer des inquiétudes. Pour moi, je tremble pour mes conquêtes. Ecoutez, lui dit ma maîtresse sur le même ton, votre crainte n'est pas mal fondée. Don Félix de Mendoce est un peu redoutable, je vous en avertis. Il y a un mois que je passai par cette ville : je m'y arrêtai huit jours, et je vous dirai confidemment que je gagnai le cœur de la fille d'un vieux docteur en droit.

Je m'aperçus à ces paroles, que Don Luis se troubla. Peut-on sans indiscrétion, reprit-il, vous demander le nom de la dame ? Comment sans in-

discrétion ? s'écria le faux Don Félix ; pourquoi vous ferois-je un mystère de cela ? Je vous apprendrai donc sans façon que la fille du docteur se nomme Isabelle. Et le docteur, interrompit impatiemment Pacheco, s'appelleroit-il le Seigneur Murcia de la Lana ? Justement, répliqua ma maîtresse. Voici une lettre qu'elle m'a fait tenir tout-à-l'heure : lisez-la, et vous verrez si la dame me veut du bien.

Don Luis jeta les yeux sur le billet ; et reconnoissant l'écriture, il demeura confus et interdit. Que vois-je ? poursuivit alors Aurore d'un air étonné ; vous changez de couleur ? Je crois, Dieu me pardonne, que vous prenez intérêt à cette personne. Ah ! que je me veux de mal de vous avoir parlé avec tant de franchise ! Je vous en sais très-bon gré, moi, dit Don Luis avec un transport mêlé de dépit et de colère. La perfide ! la volage ! Don Félix, que ne vous dois-je point ? Vous me tirez d'une erreur que j'aurois peut être conservée encore long-temps. Je m'imaginois être aimé, que dis-je, aimé ? Je croyois être adoré d'Isabelle.

J'approuve votre ressentiment, dit Aurore, en marquant à son tour de l'indignation. La fille d'un docteur en droit devoit bien se contenter d'avoir pour amant un jeune Seigneur aussi aimable que vous l'êtes. Je ne puis excuser son inconstance ; et bien loin d'agréer le sacrifice qu'elle me fait de vous, je prétends, pour la punir, dédaigner ses bontés. Pour moi, reprit Pacheco, je ne la reverrai de ma vie : c'est-là seule vengeance que j'en dois tirer. Vous avez raison, s'écria le faux Mendoce ; néanmoins, pour lui faire connoître jusqu'à quel point nous la méprisons tous deux, je suis d'avis que nous lui écrivions chacun un billet insultant. J'en ferai un paquet que je lui enverrai pour réponse à la lettre qu'elle m'a écrite.

Aussitôt j'allai chercher du papier et de l'encre, et ils se mirent à composer l'un et l'autre des billets fort obligeans pour la fille du Docteur Murcia. Pacheco, surtout, ne pouvoit trouver de termes assez forts à son gré pour exprimer ses sentimens, et il dé-

chira cinq ou six lettres commencées parce qu'elles ne lui parurent pas assez dures. Il en fit pourtant une dont il fut content; et dont il avoit sujet de l'être. Elle contenoit ces paroles: *apprenez à vous connoître, ma reine, et n'ayez plus la vanité de croire que je vous aime. Il faut un autre mérite que le vôtre pour m'attacher. Vous n'êtes pas même assez agréable pour m'amuser quelques momens. Vous n'êtes propre qu'à faire l'amusement des derniers écoliers de l'université.* Il écrivit donc ce billet gracieux: et lorsqu'Aurore eut achevé le sien, qui n'étoit pas moins offensant, elle les cacheta tous deux, y mit une enveloppe, et me donnant le paquet: tiens, Gil Blas, me dit-elle, fais en sorte qu'Isabelle reçoive cela ce soir. Tu m'entends bien, ajouta-t-elle, en me faisant des yeux un signe que je compris parfaitement. Oui, Seigneur, lui répondis-je, vous serez servi comme vous le souhaitez.

Je sortis en même temps: et quand je fus dans la rue, je défis le paquet. Je tirai la lettre de Pacheco, et je la portai chez le Docteur Murcia, dont j'eus bientôt appris la demeure. Je trouvai à la porte de sa maison le petit page qui étoit venu à l'hôtel garni. Frère, lui dis-je, ne seriez-vous point par hasard domestique de la fille de Monsieur le Docteur Murcia? Il me répondit qu'oui. Vous avez, lui répliquai-je, la physionomie si officieuse, que j'ose vous prier de rendre un billet-doux à votre maîtresse. Le petit page me demanda de quelle part je l'apportois, et je ne lui eus pas sitôt reparti que c'étoit de celle de Don Luis Pacheco, qu'il me dit: cela étant, suivez-moi; j'ai ordre de vous faire entrer; Isabelle veut vous entretenir. Je me laissai introduire dans un cabinet, où je ne tardai guère à voir paroître la Segnora.

Mon ami, me dit-elle, d'un air riant, appartenez-vous à Don Luis Pacheco? Je lui répondis que j'étois son valet-de-chambre depuis trois semaines. Ensuite je lui remis le billet fatal dont j'étois chargé. Elle se mordit les lèvres, et pendant quelque temps sa contenance rendit témoignage des peines de son

cœur. Puis, tout-à-coup, m'adressant la parole : mon ami, me dit-elle, Don Luis est-il devenu fou ? Apprenez-moi, si vous le savez, pourquoi il m'écrit si galamment. Quel démon peut l'agiter ? S'il veut rompre avec moi, ne le sauroit-il faire sans m'outrager par des lettres si brutales ?

Madame, lui dis-je, mon maître a tort assurément ; mais, si vous vouliez me promettre de garder le secret, je vous découvrirois tout le mystère. Je vous le promets, interrompit-elle avec précipitation ; ne craignez point que je vous commétte ; expliquez-vous hardiment. Eh bien ! repris-je, Madame voici le fait en deux mots : vous accusez mon cher maître, d'une infidélité, mais il n'est pas si coupable ; il a été en quelque façon forcé de le faire. Cette lettre désobligeante est l'ouvrage d'une rivale. Oh ciel ! s'écria-t-elle, il l'est encore plus que je ne pensois. Son infidélité m'offense plus que les mots piquans que sa main a tracés. Ah ! l'infidèle, il a pu former d'autres nœuds. Mais, ajouta-t-elle, en prenant un air fier, qu'il s'bandonne sans contrainte à son nouvel amour ; je ne prétends point le traverser. Dites-lui qu'il n'avoit pas besoin de m'insulter pour m'obliger à laisser le champ libre à ma rivale, et que je méprise trop un amant si volage pour avoir la moindre envie de le rappeler. A ce discours, elle me congédia, et se retira fort irrité contre Don Luis.

Je sortis fort satisfait de moi. Je m'en retournai à notre hôtel, où je trouvai les Seigneurs Mendoce et Pacheco qui soupoient ensemble et s'entretenoient comme s'ils se fussent connus de longue main. Aurore s'aperçut, à mon air content, que je ne m'étois point mal acquitté de ma commission. Te voilà donc de retour, Gil Blas, me dit-elle ; rends-nous compte de ton message. Je dis que j'avois donné le paquet en main propre, et qu'Isabelle, après avoir lu les deux billets doux qu'il contenoit, au lieu d'en paroître déconcertée, s'étoit mise à rire comme une folle, en disant : par ma foi, les jeunes Seigneurs ont un joli style ; il faut avouer que les autres personnes n'écrivent pas si agréablement.

Le faux Mendoce et Pacheco firent de grands éclats de rire en m'entendant parler ainsi : nous continuâmes à nous entretenir, et le résultat de tous nos discours fut qu'Isabelle demeura dûment atteinte et convaincue d'être une franche coquette. Don Luis protesta de nouveau qu'il ne la reverroit jamais ; et Don Félix, à son exemple, jura qu'il auroit toujours pour elle un parfait mépris. Ensuite de ces protestations, ils se lièrent d'amitié tous deux, et se promirent mutuellement de n'avoir rien de caché l'un pour l'autre. Ils passèrent l'après-souper à se dire des choses gracieuses, et enfin ils se séparèrent pour aller se reposer chacun dans son appartement.

Je suivis Aurore dans le sien, où je lui rendis un compte exact de l'entretien que j'avois eu avec la fille du docteur ; je n'oubliai pas la moindre circonstance. Courage, mon ami, me dit-elle, nous venons d'écarter une rivale, qui pouvoit nous embarrasser ; cela ne va pas mal. Mais, comme les amans sont sujets à d'étranges retours, je suis d'avis de brusquer l'aventure dès demain. J'approuvai cette pensée, et laissant le Seigneur Don Félix avec son page, je me retirai dans ma chambre.

CHAP XXXIX.

Quelles ruses Aurore mit en usage pour se faire aimer de Don Luis Pacheco.

Les deux nouveaux amis se rassemblèrent le lendemain matin. Ils allèrent ensemble se promener dans la ville, et je les accompagnai avec le valet de Don Luis. Nous revînmes à notre hôtel à l'heure du dîner. Ma maîtresse se mit à table avec Pacheco, et fit adroitement tomber la conversation sur sa famille. Mon père, dit-elle, est un cadet de la maison de Mendoce, et ma mère est propre sœur de Dona Kimena de Guzman, qui depuis quelques jours est venue à Salamanque, pour une affaire importante, avec sa nièce Aurore, fille unique de Don Vincent de Guzman que vous avez peut-être connu. Non, répondit Don Luis, mais on m'en a souvent parlé,

ainsi que d'Aurore votre cousine. Je voudrois bien la voir et l'entretenir.

Je m'offre à satisfaire votre curiosité, repartit le faux Mendoce, et même dès ce jour. Je vous mène cet après-dîner chez ma tante. Ma maîtresse changea tout-à-coup d'entretien, et parla de choses indifférentes. L'après-midi, pendant qu'ils se disposoient tous deux à sortir pour aller chez Dona Kimena, je pris les devans, et courus avertir la duègne de se préparer à cette visite. Je revins ensuite sur mes pas pour accompagner Don Félix, qui conduisit enfin chez sa tante le Seigneur Don Luis. Mais à peine furent-ils entrés dans la maison qu'ils rencontrèrent la dame Kimena qui leur fit signe de ne point faire de bruit. Ma nièce, leur dit-elle, a une migraine effroyable qui ne fait que de la quitter, et la pauvre enfant repose depuis un quart d'heure. Je suis fâché de ce contre-temps, dit Mendoce ; j'espérois que nous verrions ma cousine. J'avois fait fête de ce plaisir à mon ami Pacheco. Ce n'est pas une affaire si pressée, répondit en souriant Ortiz, vous pouvez la remettre à demain. Les cavaliers eurent une conversation fort courte avec la vieille, et se retirèrent.

Le lendemain Don Félix et Don Luis se rassemblèrent, et Aurore de Guzman fut la première chose dont ils s'entretinrent. Gil Blas, me dit ma maîtresse, va chez ma tante Dona Kimena, et lui demande si nous pouvons aujourd'hui, le Seigneur Pacheco et moi, voir ma cousine. Je sortis pour m'acquitter de cette commission, ou plutôt pour concerter avec la duègne ce que nous avions à faire ; et quand nous eûmes pris ensemble de justes mesures, je vins rejoindre le faux Mendoce. Seigneur, lui dis-je, votre cousine Aurore se porte à merveille ; elle m'a chargé elle-même de vous témoigner de sa part que votre visite ne lui sauroit être que très agréable ; et Dona Kimena m'a dit d'assurer le Seigneur Pacheco qu'il sera toujours parfaitement bien reçu chez elle sous vos auspices.

Je m'aperçus que ces dernières paroles firent plaisir à Don Luis. Ma Maîtresse le remarqua de

même, et en conçut un heureux présage. Un moment avant le dîner, le valet de la Ségnora Kimena parut, et dit à Don Félix : Séigneur, un homme de Tolède est venu vous demander chez madame votre tante, et y a laissé ce billet. Le faux Mendoce l'ouvrit, et y trouva ces mots qu'il lut à haute voix : *si vous avez envie d'apprendre des nouvelles de votre père et des choses de conséquence pour vous, ne manquez pas aussitôt la présente reçue, de vous rendre au cheval noir, auprès de l'université.*

Je suis, dit-il, trop curieux de savoir ces choses importantes, pour ne pas satisfaire ma curiosité tout-à-l'heure. Sans adieu, Pacheco, continua-t-il ; si je ne suis point de retour ici dans deux heures, vous pourrez aller seul chez ma tante ; j'irai vous y rejoindre dans l'après-dîner. Vous savez ce que Gil Blas vous a dit de la part de Dona Kimena ; vous êtes en droit de faire cette visite. Il sortit en parlant de cette sorte, et m'ordonna de le suivre.

Au lieu de prendre la route du cheval noir, nous enfilâmes celle de la maison où étoit Ortiz. D'abord que nous y fûmes arrivés, Aurore mit un habit de femme, et devint une belle brune, telle qu'elle l'étoit naturellement. On peut dire que son déguisement la changeoit à un point, qu'Aurore et Don Félix paroissoient deux personnes différentes ; il sembloit même qu'elle fût beaucoup plus grande en femme qu'en homme. Ortiz, de son côté, se prépara de son mieux à seconder ma maîtresse. Pour moi, comme il ne falloit pas que Pacheco me vît dans cette maison, et que, semblable aux acteurs qui ne paroissent qu'au dernier acte d'une pièce, je ne devois me montrer que sur la fin de la visite, je sortis aussitôt que j'eus dîné.

Enfin, tout étoit en état quand Don Luis arriva. Il fut reçu très-agréablement de la dame Kimena, et il eut avec Aurore une conversation de deux ou trois heures ; après quoi j'entrai dans la chambre où ils étoient, m'adressant au chevalier : Seigneur, lui dis-je, Don Félix mon maître ne viendra point ici d'aujourd'hui ; il vous prie de l'excuser ; il est avec trois

hommes de Tolède, dont il ne peut se débarrasser. Ah ! le petit libertin ! s'écria Dona Kimena ; il est sans doute en débauche. Non, madame, repris-je, il s'entretient avec eux d'affaires fort sérieuses. Il a un véritable chagrin de ne pouvoir se rendre ici ; il m'a chargé de vous le dire, aussi bien qu'à Dona Aurore. Oh ! je ne reçois point ses excuses, dit ma maîtresse : il sait que j'ai été indisposée ; il devoit marquer un peu plus d'empressement pour les personnes à qui le sang le lie. Pour le punir, je ne veux point le voir de quinze jours. Eh ! madame, dit alors Don Luis, ne formez point une si cruelle résolution : Don Félix est assez à plaindre de ne vous avoir pas vue.

Ils plaisantèrent quelque temps là-dessus ; ensuite Pacheco se retira. La belle Aurore change aussitôt de forme, et reprend son habit de cavalier. Elle retourne à l'hôtel garni le plus promptement qu'il lui est possible. Je vous demande pardon, cher ami, dit-elle à Don Luis, de ne pas avoir été vous trouver chez ma tante ; mais je n'ai pu me défaire des personnes avec qui j'étois. Ce qui me console, c'est que vous avez eu du moins tout le loisir de satisfaire vos désirs curieux. Eh bien ! que pensez-vous de ma cousine ? J'en suis enchanté, répondit Pacheco. Vous aviez raison de dire que vous vous ressemblez. Je n'ai jamais vu de traits plus semblables ; c'est le même tour de visage ; vous avez les mêmes yeux, la même bouche, le même son de voix. Il y a pourtant quelque différence entre vous deux : Aurore est plus grande que vous ; elle est brune et vous êtes blond ; vous êtes enjoué, elle est sérieuse ; voilà tout ce qui vous distingue l'un de l'autre. Pour de l'esprit, continua-t-il, je ne crois pas qu'une substance céleste puisse en avoir plus que votre cousine. En un mot, c'est une personne d'un mérite accompli.

Le Seigneur Pacheco prononça ces dernières paroles avec tant de vivacité, que Don Félix lui dit, en souriant ; ami, n'allez plus chez Dona Kimena ; je vous le conseille pour votre repos. Aurore de Guzman pourroit vous inspirer une passion. Je n'ai pas besoin de la revoir, interrompit-il, pour en devenir

amoureux ; l'affaire en est faite. J'en suis fâché pour vous, répliqua le faux Mendoce ; car vous n'êtes pas un homme à vous attacher, et ma cousine n'est pas une Isabelle, je vous en avertis. Elle ne s'accommoderoit pas d'un amant qui n'auroit pas des vues légitimes. Des vues légitimes ! repartit Don Luis. Peut-on en avoir d'autres sur une fille de son rang? Hélas ! je m'estimerois le plus heureux de tous les hommes, si elle approuvoit ma recherche et vouloit lier sa destinée à la mienne.

En le prenant sur ce ton-là, reprit Don Félix, vous m'intéressez à vous servir. Oui, j'entre dans vos sentimens. Je vous offre mes bons offices auprès d'Aurore, et je veux dès demain gagner ma tante, qui a beaucoup de crédit sur son esprit. Pacheco témoigna une extrême impatience d'entretenir Dona Kimena, et cette satisfaction lui fut accordée le lendemain matin. Le faux Mendoce le conduisit à la dame Ortiz, et ils eurent tous trois une conversation où Don Luis fit voir qu'en peu de temps il s'étoit laissé fort enflammer. L'adroite Kimena feignit d'être touchée de toute la tendresse qu'il faisoit paroître, et promit au cavalier de faire tous ses efforts pour engager sa nièce à l'épouser. Pacheco se jeta aux pieds d'une si bonne tante, et la remercia de ses bontés.

Là-dessus Don Félix demanda si sa cousine étoit levée. Non, répondit la duègne, elle repose encore, et vous ne sauriez la voir présentement ; mais revenez cet après-dîner, et vous lui parlerez à loisir. Cette réponse de la dame Kimena redoubla la joie de Don Luis, qui trouva le reste de la journée bien long. Il regagne l'hôtel garni avec Mendoce, qui ne prenoit pas peu de plaisir à l'observer, et à remarquer en lui toutes les apparences d'un véritable amour.

Ils ne s'entretirent que d'Aurore ; et, lorsqu'ils eurent dîné, Don Félix dit à Pacheco, il me vient une idée. Je suis d'avis d'aller chez ma tante quelques momens avant vous ; je veux parler en particulier à ma cousine, et découvrir, s'il est possible, dans quelles dispositions son cœur est à votre égard. Don-

Luis approuva cette pensée ; il laissa sortir son ami, et ne partit qu'une heure après lui. Ma maîtresse profita si bien de ce temps-là, qu'elle étoit habillée en femme quand son amant arriva. Je croyois, dit ce cavalier, après avoir salué Aurore et la duègne, je croyois trouver ici Don Félix. Vous le verrez dans un instant, répondit Dona Kimena ; il écrit dans mon cabinet. Pacheco parut se payer de cette défaite, et lia conversation avec les dames.

Cependant, malgré la présence de l'objet aimé, il s'aperçut que les heures s'écouloient sans que Mendoce se montrât ; et comme il ne put s'empêcher d'en témoigner quelque surprise, Aurore changea tout-à-coup de contenance, se mit à rire, et dit à Don Luis : est-il possible que vous n'ayez pas encore le moindre soupçon de la supercherie qu'on vous fait ? Une fausse chevelure blonde et des sourcils teints me rendent-ils si différente de moi-même qu'on puisse jusque-là s'y tromper ? Désabusez-vous donc, Pacheco, continua-t-elle en prenant son sérieux ; apprenez que Don Félix de Mendoce et Aurore de Guzman ne sont qu'une même personne.

Elle ne se contenta pas de le tirer de cette erreur ; elle lui avoua la foiblesse qu'elle avoit pour lui, et toutes les démarches qu'elle avoit faites pour l'amener au point où elle le voyoit enfin rendu. Don Luis ne fut pas moins charmé que surpris de ce qu'il entendoit ; il se jeta aux pieds de ma maîtresse, et lui dit avec transport : Ah ! belle Aurore, croirai-je en effet que je sois l'heureux mortel pour qui vous avez eu tant de bontés ? Que puis-je faire pour les reconnoître ? Un éternel amour ne sauroit assez les payer. Ces paroles furent suivies de mille autres discours tendres ; après quoi les amans parlèrent des mesures qu'ils avoient à prendre pour parvenir à l'accomplissement de leurs désirs. Il fut résolu que nous partirions tous incessamment pour Madrid, où nous dénouerions notre comédie par un mariage. Ce dessein fut presque aussitôt exécuté que conçu : Don Luis, quinze jours après, épousa ma maîtresse, et

leurs noces donnèrent lieu à des fêtes et à des réjouissances infinies.

CHAP. XL.

Gil Blas change de condition, et il passe au service de Don Gonzalve Pacheco.

Trois semaines après ce mariage, ma maîtresse voulut récompenser les services que je lui avois rendus. Elle me fit présent de cent pistoles, et me dit : Gil Blas, mon ami, je ne vous chasse point de chez moi : je vous laisse la liberté d'y demeurer tant qu'il vous plaira ; mais un oncle de mon mari, Don Gonzalve Pacheco, souhaite vous avoir pour valet-de-chambre. Je lui ai parlé si avantageusement de vous, qu'il m'a témoigné que je lui ferois plaisir de vous donner à lui. C'est un vieux Seigneur, ajouta-t-elle, un homme d'un très-bon caractère ; vous serez parfaitement bien auprès de lui.

Je remerciai Aurore de ses bontés, et comme elle n'avoit plus besoin de moi, j'acceptai d'autant plus volontiers le poste qui se présentoit, que je ne sortois point de la famille. J allai donc un matin, de la part de la nouvelle mariée, chez le Seigneur Don Gonzalve. Il étoit encore au lit, quoiqu'il fût près de midi. Lorsque j'entrai dans sa chambre, je le trouvai qui prenoit un bouillon qu'un page venoit de lui apporter. Il me reçut agréablement, et me dit, que, si je voulois le servir avec autant de zèle que j'avois servi sa nièce, je pouvois compter qu'il me feroit un heureux sort. Je promis d'avoir pour lui le même attachement que j'avois eu pour elle, et dès ce moment il me retint à son service.

Me voilà donc à un nouveau maître ; et quel maître ! Quand il se leva, je crus voir la résurrection du Lazare. Imaginez-vous un grand corps sec, et si sec, qu'en le voyant à nu, on auroit fort bien pu apprendre l'ostéologie. Il avoit les jambes si menues, qu'elles me parurent encore très-fines, après qu'il eut mis trois ou quatre paires de bas l'une sur l'autre. Outre cela, cette momie vivante étoit asthmatique,

et toussoit à chaque parole qui lui sortoit de la bouche. Il demanda du papier et de l'encre, et se mit à écrire un billet qu'il cacheta et le fit porter à son adresse par le page qui lui avoit donné un bouillon ; puis, se tournant de mon côté : mon ami, me dit-il, c'est toi que je prétends désormais charger de mes commissions, et particulièrement de celles qui regarderont Dona Eufrasie. Cette dame est une jeune personne que j'aime et dont je suis aimé.

Le lendemain je portai, de la part de mon maître, un billet-doux à Eufrasie. Cette dame me fit un accueil gracieux, et me dit mille choses obligeantes. Ecoute, Gil Blas, me dit-elle, il ne tiendra qu'à toi de faire ta fortune. Agissons de concert : Don Gonzalve est vieux, et d'une santé si délicate que la moindre fièvre l'emportera. Ménageons les momens qui lui restent, et faisons en sorte qu'il me laisse la meilleure partie de ses biens. Je t'en ferai bonne part, je te le promets. Madame, lui répondis-je, disposez de votre serviteur. Vous n'avez qu'à me prescrire la conduite que je dois tenir, et vous serez satisfaite. Eh bien ! reprit-elle, il faut observer ton maître, et me rendre compte de tous ses pas. Quand vous vous entretiendrez tous deux, ne manque pas de faire tomber la conversation sur les femmes, et de là prends, mais avec art, occasion de lui dire du bien de moi, occupe-le d'Eufrasie autant qu'il te sera possible. Je te recommande encore d'être fort attentif à ce qui se passe dans la famille de Pacheco. Si tu t'aperçois que quelque parent de Don Gonzalve ait de grandes assiduités auprès de lui, tu m'en avertiras aussitôt : je ne t'en demande pas davantage ; je le coulerai à fond en peu de temps. Je connois les divers caractères des parens de ton maître ; je sais quels portraits ridicules on peut lui faire d'eux, et j'ai déjà mis assez mal dans son esprit tous ses neveux et ses cousins.

Je jugeai par ces instructions et par d'autres qu'y joignit Eufrasie, que cette dame étoit de celles qui s'attachent aux vieillards généreux. Elle avoit depuis peu obligé Gonzalve à vendre une terre dont elle avoit touché l'argent, et elle espéroit qu'il ne l'ou-

blieroit pas dans son testament. Je feignis de m'engager volontiers à faire tout ce qu'on exigeoit de moi; et pour ne rien dissimuler, je doutai, en m'en retournant au logis, si je contribuerois à tromper mon maître, ou si j'entrependrois de le détacher de sa maîtresse. L'un de ces deux partis me paroissoit plus honnête que l'autre, et je me sentois plus de penchant à remplir mon devoir qu'à le trahir. Dailleurs, Eufrasie ne m'avoit rien promis de positif, et cela, peut-être, étoit cause qu'elle n'avoit pas corrompu ma fidélité. Je me résolus donc à servir Don Gonzalve avec zèle, et je me persuadai, que, si j'étois assez heureux pour l'arracher à son idole, je serois mieux payé de cette bonne action que des mauvaises que je pourrois faire.

Un matin, je portois, à mon ordinaire, un billet-doux à la princesse; j'aperçus, tandis que j'étois dans sa chambre, les pieds d'un homme caché derrière une tapisserie. Je sortis, sans faire semblant de les avoir remarqués; mais, quoique cet objet dût peu me surprendre, et que la chose ne roulât pas sur mon compte, je ne laissai pas d'en être ému. J'entrai avec chaleur dans les intérêts de Don Gonzalve, et je lui fis un rapport fidèle de ce que j'avois vu. Il fut frappé de mon discours, et une petite émotion de colère, qui parut sur son visage, sembla présager que la dame ne lui seroit pas impunément infidèle. C'est assez, Gil Blas, me dit-il, je suis très-sensible à l'attachement que je te vois à mon service, et ta fidélité me plaît. Je vais, tout-à-l'heure chez Eufrasie. A ces mots, il sortit effectivement pour se rendre chez elle; et il me dispensa de le suivre pour m'épargner le mauvais rôle que j'aurois eu à jouer pendant leur éclaircissement.

J'attendis le plus impatiemment du monde, que mon maître fût de retour. Je ne doutois point, qu'ayant un aussi grand sujet de se plaindre de sa nymphe, il ne revînt détaché de ses attraits. Dans cette pensée, je m'applaudissois de mon ouvrage. J'aimois l'honneur, et je pensois avec plaisir que je passerois pour le coryphée des domestiques; mais une

idée si agréable s'évanouit quelques heures après. Mon patron arriva. Mon ami, me dit-il, je viens d'avoir un entretien très-vif avec Eufrasie. Elle soutient que tu m'as fait un faux rapport. Tu n'es, si on l'en croit, qu'un imposteur, qu'un valet dévoué à mes neveux, pour l'amour de qui tu n'épargnes rien pour me brouiller avec elle. J'ai vu couler de ses yeux des pleurs véritables.

Eh quoi! monsieur, interrompis-je, avec douleur, doutez-vous de ma sincérité? vous défiez-vous? Non, mon enfant, interrompit-il, à son tour, je te rends justice. Je ne te crois point d'accord avec mes neveux. Je suis persuadé que mon intérêt seul te touche, et je t'en sais bon gré: mais les apparences sont trompeuses; peut-être, n'as-tu pas vu effectivement ce que tu t'imaginois voir; et dans ce cas, juge jusqu'à quel point ton accusation doit être désagréable à Eufrasie. Quoiqu'il en soit, c'est une femme que je ne puis m'empêcher d'aimer; il faut même, que je lui fasse le sacrifice qu'elle exige de moi: et ce sacrifice est de te donner ton congé. J'en suis fâché, mon pauvre Gil Blas, poursuivit-il, et je t'assure que je n'y ai consenti qu'à regret; mais je ne saurois faire autrement. Ce qui doit te consoler, c'est que je ne te renverrai pas sans récompense. De plus, je prétends te placer chez une dame de mes amies, où tu seras fort agréablement.

Je fus bien mortifié de voir tourner ainsi mon zèle contre moi. Je maudis Eufrasie, et déplorai la foiblesse de Don Gonzalve, de s'en être laissé posséder. Le bon vieillard sentoit assez qu'en me congédiant, pour plaire seulement à sa maîtresse, il ne faisoit pas une action des plus viriles; aussi, pour composer sa mollesse et me faire mieux avaler la pilule, il me donna cinquante ducats, et me mena, le jour suivant, chez la Marquise de Chavès. Il dit, en ma présence, à cette dame, que j'étois un jeune homme qui n'avoit que de bonnes qualités, qu'il m'aimoit, et que, des raisons de famille ne lui permettant pas de me retenir à son service, il la prioit de me prendre au sien. Elle me reçut, dès ce moment, au nombre de ses

domestiques, si bien, que je me trouvai, tout-à-coup, dans une nouvelle maison.

CHAP. XLI.

Par quel incident Gil Blas sortit de chez la Marquis de Chavès, et ce qu'il devint.

Il y avoit quelque temps que je demeurois chez la Marquise de Chavès, et j'avoue que j'étois fort content de ma condition. Mais la destinée que j'avois à remplir ne me permit pas de faire un plus long séjour dans la maison de cette dame, ni même à Madrid. Je vais conter quelle aventure m'obligea de m'en éloigner.

Parmi les femmes de ma maitresse, il y en avait une qu'on appeloit Porcie. Je m'y attachai, sans savoir qu'il me faudroit disputer son cœur. Le secrétaire de la marquise, homme fier et jaloux, étoit épris de ma belle. Il ne s'aperçut pas plus tôt de mon amour, qu'il résolut de se battre avec moi. Pour cet effet, il me donna rendez-vous un matin dans un endroit écarté. Comme c'étoit un petit homme, je ne le crus pas un rival fort dangereux. Je me rendis avec confiance au lieu où il m'avoit appelé. Je comptois bien de remporter une victoire aisée ; mais l'événement ne répondit point à mon attente ; le petit secrétaire, qui avoit deux ou trois ans de salle, me désarma comme un enfant : et me présentant la pointe de son épée : prépare-toi, me dit-il. à recevoir le coup de la mort, ou bien donne moi ta parole d'honneur que tu sortiras aujourd'hui de chez la marquise de Chavès, et que tu ne penseras jamais plus à Porcie.

Je lui fis cette promesse, et je la tins sans répugnance. Je me faisois une peine de paroître devant les domestiques de notre hôtel après avoir été vaincu, et surtout devant la belle Hélène qui avoit fait le sujet de notre combat. Je ne retournai au logis que pour y prendre tout ce que j'avois d'habits et d'argent, et dès le même jour je marchai vers Tolède, la bourse assez bien garnie, et le dos chargé d'un paquet composé de toutes mes hardes. Je formai la résolution de

parcourir l'Espagne, et de m'arrêter de ville en ville. L'argent que j'ai, disois-je, me menera loin; je ne le dépenserai pas indiscrètement. Et, quand je n'en aurai plus, je me remettrai à servir. Un garçon, fait comme je suis, trouvera des conditions de reste, quand il lui plaira d'en chercher.

J'avois particulièrement envie de voir Tolède; j'y arrivai au bout de trois jours. Après avoir vu tout ce qu'il y avoit de curieux dans cette ville, j'en partis au lever de l'Aurore, et pris le chemin de Cuença, dans le dessein d'aller en Arragon. J'entrai dans une hôtellerie que je trouvai sur la route; et dans le temps que je commençois à m'y rafraîchir, il survint une troupe d'archers de la Sainte Hermandad. Ces messieurs se mirent à boire, et j'entendis qu'en buvant ils faisoient le portrait d'un jeune homme qu'ils avoient ordre d'arrêter. Le cavalier, disoit l'un d'entre eux, a de longs cheveux noirs, une belle taille, le nez aquilin, et il est monté sur un cheval bai-brun.

Je les écoutai sans paroître faire attention à ce qu'ils disoient, et véritablement je ne m'en souciois guère. Je les laissai dans l'hôtellerie, et continuai mon chemin. Je n'avois pas fait un demi-quart de lieue, que je rencontrai un jeune cavalier fort bien fait et monté sur un cheval châtain. Seigneur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander si vous n'avez point sur les bras quelque affaire d'honneur. Le jeune homme, sans me répondre, jeta les yeux sur moi, et parut surpris de ma question. Je l'assurai que ce n'étoit point par curiosité que je venois de lui adresser ces paroles. Il en fut bien persuadé quand je lui eus rapporté tout ce que j'avois entendu dans l'hotellerie.

Généreux inconnu, me dit-il, je ne vous dissimulerai point que j'ai sujet de croire qu'effectivement c'est à moi que ces archers en veulent; ainsi, je vais suivre une autre route pour les éviter. Je suis d'avis, lui répliquai-je, que nous cherchions un endroit où vous soyez en sureté, et où nous puissions nous mettre à couvert d'un orage que je vois dans l'air, et qui va

bientôt tomber. En même temps nous découvrîmes et gagnâmes une allée d'arbres assez touffus, qui nous conduisit au pied d'une montagne, où nous trouvâmes un hermitage. C'étoit une grande et profonde grotte que le temps avoit percée dans la montagne; et la main des hommes y avoit ajouté un avant-corps de logis bâti de rocailles et de coquillages, et tout couvert de gazon. Les environs étoient parsemés de mille sortes de fleurs qui parfumoient l'air; et l'on voyoit auprès de la grotte une petite ouverture dans la montagne, par où sortoit une source d'eau pure. Il y avoit à l'entrée de cette maison solitaire un bon hermite qui paroissoit accablé de vieillesse. Nous nous approchâmes de lui. Il nous invita à entrer dans sa grotte.

Nous n'y fûmes pas plus tôt, qu'il tomba une grosse pluie, entremêlée d'éclairs et de coups de tonnerre épouvantables. L'hermite se mit à genoux devant une image de Saint Pacôme, et nous en fîmes autant à son exemple. Cependant le tonnerre cessa. Nous nous levâmes; mais, comme la pluie continuoit, et que la nuit n'étoit pas fort éloignée, le vieillard nous dit: mes enfans, je ne vous conseille pas de vous remettre en chemin par ce temps-là, à moins que vous n'ayez des affaires bien pressantes. Nous répondîmes, le jeune homme et moi, que, si nous n'appréhendions pas de l'incommoder, nous le prierions de nous laisser passer la nuit dans son hermitage. Vous ne m'incommoderez point, répliqua l'hermite. C'est vous seul qu'il faut plaindre. Vous serez fort mal couchés, et je n'ai à vous offrir qu'un repas d'anachorète.

Après avoir ainsi parlé, le saint homme nous fit asseoir à une petite table, et nous présentant quelques ciboules, avec un morceau de pain et une cruche d'eau: mes enfans, reprit-il, vous voyez mes repas ordinaires: mais je veux aujourd'hui faire un excès pour l'amour de vous. A ces mots, il alla prendre un peu de fromage et deux poignées de noisettes, qu'il étala sur la table. Le jeune homme, qui n'avoit pas grand appétit, ne fit guère d'honneur à ces

mets. Je m'aperçois, lui dit l'hermite, que vous êtes accoutumé à de meilleures tables que la mienne. J'ai été comme vous dans le monde. Les viandes les plus délicates, les ragoûts les plus exquis, n'étoient pas trop bons pour moi; mais depuis que je vis dans la solitude, j'ai rendu à mon goût toute sa pureté. Je n'aime présentement que les racines, les fruits, le lait, en un mot, que ce qui faisoit la nourriture de nos premiers pères.

Tandis qu'il parloit de la sorte, le jeune homme tomba dans une profonde rêverie. L'hermite s'en aperçut. Mon fils, lui dit-il, vous avez l'esprit embarrassé. Ne puis-je savoir ce qui vous occupe? Ouvrez-moi votre cœur. Ce n'est point par curiosité que je vous en presse; c'est la charité seule qui m'anime. Je suis dans un âge à donner des conseils, et vous êtes peut-être dans une situation à en avoir besoin. Oui, mon père, répondit le cavalier en soupirant, j'en ai besoin sans doute, et je veux suivre les vôtres, puisque vous avez la bonté de me les offrir. Je crois que je ne risque rien à me découvrir à un homme tel que vous. Non, mon fils, dit le vieillard, vous n'avez rien à craindre; on peut me faire toute sorte de confidences. Alors le cavalier lui parla dans ces termes.

CHAP. XLII.

Histoire de Don Alphonse et de la belle Séraphine.

Je ne vous déguiserai rien, mon père, non plus qu'à ce cavalier qui m'accompagne: après la générosité qu'il a fait paroître, j'aurois tort de me défier de lui. Je vais vous apprendre mes malheurs. Je suis de Madrid, et voici mon origine. Un officier de la garde Allemande, nommé le baron de Steinbach, rentrant un soir dans sa maison, aperçut au pied de l'escalier un paquet de linge blanc. Il le prit et l'emporta dans l'appartement de sa femme, où il se trouva que c'étoit un enfant né, enveloppé dans une toilette fort propre, avec un billet par lequel on assuroit qu'il appartenoit à des personnes de qualité

qui se feroient connoître un jour; et l'on ajoutoit qu'il avoit été baptisé et nommé Alphonse. Je suis cet enfant malheureux, et c'est tout ce que je sais.

Le baron et sa femme furent touchés de mon sort; et comme ils n'avoient point d'enfans, ils se déterminèrent à m'élever sous le nom de Don Alphonse. A mesure que j'avançois en âge, ils se sentoient attacher à moi. Mes manières flatteuses et complaisantes excitoient à tous momens leurs caresses. Enfin, j'eus le bonheur de m'en faire aimer. Ils me donnèrent toutes sortes de maîtres. Mon éducation devint leur unique étude, et loin d'attendre impatiemment que mes parens se découvrissent, il sembloit au contraire qu'ils souhaitassent que ma naissance restât toujours cachée. Dès que le baron me vit en état de porter les armes, il me mit dans le service. Il obtint pour moi une enseigne, et me fit faire un petit équipage. En même temps il me révéla le secret de ma naissance, qu'il m'avoit caché jusques-là. Comme je passois pour son fils dans Madrid, et que j'avois cru l'être effectivement, je vous avouerai que cette confidence me fit beaucoup de peine. Je ne pouvois, et ne puis encore, y penser sans honte.

J'allai servir dans les Pays Bas: mais la paix se fit fort peu de temps après; et l'Espagne se trouvant sans ennemis, mais non sans envieux, je revins à Madrid, où je reçus du baron et de sa femme de nouvelles marques de tendresse. Il y avoit déjà deux mois que j'étois de retour, lorsqu'un petit page entra dans ma chambre un matin, et me présenta un billet. Je le lus et vis que c'étoit un rendez-vous que me donnoit une veuve appelée Léonor, qui demeuroit vis-à-vis de notre maison. Je questionnai le petit page, et le chargeai d'une réponse pour sa maîtresse.

Lorsque la nuit fut venue, j'allai me promener au Prado jusqu'à l'heure du rendez-vous. Je n'y étois pas encore arrivé, qu'un homme monté sur un beau cheval, mit tout-à-coup pied à terre auprès de moi; et, m'abordant d'un air brusque: Cavalier, me dit-il, n'êtes-vous pas fils du baron de Steinbach? Oui, lui

répondis-je. C'est donc vous, reprit-il, qui devez cette nuit entretenir Léonor à sa fenêtre. J'ai vu ses lettres et votre réponse ; son page me les a montrées ; et je vous ai suivi ce soir depuis votre maison jusqu'ici, pour vous apprendre que vous avez un rival. Nous sommes dans un endroit écarté ; battons-nous, à moins que, pour éviter le châtiment que je vous apprête, vous ne me promettiez de rompre tout commerce avec Léonor. Il falloit, lui dis-je, demander ce sacrifice, et non pas l'exiger. J'aurois pu l'accorder à vos prières ; mais je le refuse à vos menaces.

Eh bien ! répliqua-t-il, après avoir attaché son cheval à un arbre, battons-nous donc. Il tira son épée ; je tirai aussi la mienne. Nous nous battîmes avec tant de furie que le combat ne dura pas long-temps. Soit qu'il s'y prît avec trop d'ardeur, soit que je fusse plus adroit que lui, je le perçai bientôt d'un coup mortel. Je le vis chanceler et tomber. Alors, ne songeant plus qu'à me sauver, je montai sur son propre cheval, et pris la route de Tolède. Je n'osai retourner chez le baron de Steinbach, jugeant bien que mon aventure ne feroit que l'affliger ; et quand je me représentois tout le péril où j'étois, je croyois ne pouvoir assez-tôt m'éloigner de Madrid.

Je marchai le reste de la nuit et toute la matinée ; mais à midi il fallut m'arrêter pour faire reposer mon cheval et laisser passer la chaleur du jour. Je demeurai dans un village jusqu'au coucher du soleil ; après quoi, voulant aller tout d'une traite à Tolède je continuai mon chemin. Environ sur le minuit un orage pareil à celui d'aujourd'hui vint me surprendre au milieu de la campagne. Je m'approchai des murs d'un jardin que je découvris à quelques pas de moi : je me rangeai avec mon cheval, le mieux qu'il me fut possible, auprès de la porte d'un cabinet qui étoit au bout du mur. Comme je m'appuyois contre la porte, je sentis qu'elle étoit ouverte. Je mis pied à terre, et j'entrai dans le cabinet avec mon cheval que je tirois par la bride.

J'attendois que la pluie cessât pour me remettre en chemin ; mais une grande lumière que j'aperçus

de loin me fit prendre une autre résolution. Je laissai mon cheval dans le cabinet, dont j'eus soin de fermer la porte ; je m'avançai vers cette lumière, persuadé que l'on étoit encore sur pied dans cette maison, et résolu d'y demander un logement pour cette nuit. Je traversai plusieurs chambres, et j'arrivai à celle où il y avoit de la lumière ; bientôt, jetant les yeux sur un lit dont les rideaux étoient à demi-ouverts, je vis un objet qui attira mon attention. C'étoit une jeune dame, qui, malgré le bruit du tonnerre, dormoit d'un profond sommeil. Je m'approchai d'elle tout doucement ; et, à la clarté que me prêtoit une bougie, qui étoit sur une table de marbre, je démêlai un teint et des traits qui méblouirent. Pendant que je la contemplois, elle se réveilla.

Imaginez-vous quelle fut sa surprise de voir dans sa chambre, et au milieu de la nuit, un homme qu'elle ne connoissoit point. Elle frémit en m'apercevant, et fit un grand cri. Je m'efforçai de la rassurer ; mais elle étoit si effrayée qu'elle ne m'écouta point. Elle appela ses femmes à plusieurs reprises et se leva brusquement ; mais elle eut beau crier, il ne vint à ses cris qu'un vieux domestique. Néanmoins, devenue plus hardie par sa présence, elle me demanda fièrement qui j'étois, par où, et pourquoi j'avois eu l'audace d'entrer dans sa maison ? Je commençai alors à me justifier ; et je ne lui eus pas sitôt dit que j'avois trouvé la porte du cabinet du jardin ouverte, qu'elle s'écria dans le moment : Juste ciel, quel soupçon me vient dans l'esprit !

En disant ces paroles, elle alla prendre la bougie ; elle parcourut toutes les chambres, et elle n'y vit ni ses femmes ni sa sœur ; elle remarqua même qu'elles avoient emporté toutes leurs hardes. Ses soupçons ne lui paroissant alors que trop bien éclaircis, elle vint à moi avec beaucoup d'émotion, et me dit : perfide, n'ajoute pas la feinte à la trahison. Ce n'est point le hasard qui t'a fait entrer ici. Tu es de la suite de Don Fernand de Leyva, et tu as part à son crime. Mais n'espère pas m'échapper ; il me reste encore assez de monde pour t'arrêter.

Madame, lui dis-je, ne me confondez point avec *vos ennemis.* Je ne connois point Don Fernand de Leyva ; j'ignore même qui vous êtes. Je suis un malheureux qu'une affaire d'honneur oblige à s'éloigner de Madrid ; et je jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que, sans l'orage qui m'a surpris, je ne serois point venu chez vous. Jugez donc de moi plus favorablement. Au lieu de me croire complice du crime qui vous offense, croyez-moi plutôt disposé à vous venger.

Ces derniers mots, et le ton dont je les prononçai, appaisèrent la dame, qui sembla ne me plus regarder comme son ennemi ; mais si elle perdit sa colère, ce ne fut que pour se livrer à sa douleur. Elle se mit à pleurer amèrement. Ses larmes m'attendrirent : impatient de venger son injure, je me sentis saisir d'un mouvement de fureur. Madame, m'écriai-je, quel outrage avez-vous reçu ? Parlez ; j'épouse votre ressentiment. Voulez-vous que je coure après Don Fernand et que je lui perce le cœur ? Nommez-moi tous ceux qu'il faut immoler ; commandez. Quelques périls, quelques malheurs qui soient attachés à votre vengeance, cet inconnu, que vous croyez d'accord avec vos ennemis, va s'y exposer pour vous.

Ce transport surprit la Dame, et arrêta le cours de ses pleurs. Ah ! Seigneur, me dit-elle ; pardonnez ce soupçon à l'état cruel où je me vois. Ces sentimens généreux détrompent Séraphine ; ils m'ôtent jusqu'à la honte d'avoir un étranger pour témoin d'un affront fait à ma famille. Oui, noble inconnu, je reconnois mon erreur, et je ne rejette pas votre secours. Mais je ne demande point la mort de Don Fernand. Eh bien, madame, repris-je, quels services pouvez-vous attendre de moi ? Seigneur, repartit Séraphine, voici de quoi je me plains. Don Fernand de Leyva est amoureux de ma sœur Julie, qu'il a vue par hasard à Tolède, où nous demeurons ordinairement. Il y a trois mois qu'il en fit la demande au Comte de Polan mon père, qui lui refusa son aveu, à cause d'une vieille inimitié qui règne entre nos maisons ; et ce cavalier averti que nous étions toutes seules en

cette maison de campagne, a pris ce temps pour enlever Julie. Je voudrois du moins savoir quelle retraite il lui a choisie, afin que mon père et mon frère, qui sont à Madrid, puissent prendre des mesures là-dessus. Donnez-vous la peine de parcourir les environs de Tolède; faites une exacte recherche de cet enlèvement; que ma famille vous ait cette obligation-là.

La dame ne songeoit pas que l'emploi dont elle me chargeoit ne convenoit guère à un homme qui ne pouvoit trop tôt sortir de Castille; mais comment y auroit-elle fait réflexion? Je n'y pensai pas moi-même. Charmé du bonheur de me voir nécessaire à la plus aimable personne du monde, j'acceptai la commission avec transport, et promis de m'en acquitter avec autant de zèle que de diligence. En effet, je n'attendis pas qu'il fut jour pour aller accomplir ma promesse: je quittai sur le champ Séraphine, en l'assurant qu'elle auroit bientôt de mes nouvelles.

Je sortis par où j'étois entré; je cherchai pendant deux jours le ravisseur de Julie; mais j'eus beau faire toutes les perquisitions nécessaires et imaginables, il ne me fut pas possible d'en découvrir les traces. Très-mortifié de n'avoir recueilli aucun fruit de mes recherches, je retournai chez Séraphine, que je me peignis dans une extrême inquiétude. Cependant elle étoit plus tranquille que je ne pensois. Elle m'apprit qu'elle avoit été plus heureuse que moi; qu'elle savoit ce que sa sœur étoit devenue; qu'elle avoit reçu une lettre de Don Fernand même, qui lui mandoit, qu'après avoir secrètement épousé Julie, il l'avoit conduite dans un couvent de Tolède. J'ai envoyé sa lettre à mon père, poursuivit Séraphine. J'espère que la chose pourra se terminer à l'amiable, et qu'un mariage solemnel éteindra bientôt la haine qui sépare depuis si long-temps nos maisons.

Lorsque la dame m'eut instruit du sort de sa sœur, elle me pria de lui apprendre mon nom, ne doutant pas, disoit-elle, à mon air noble, que je ne fusse d'une famille considérable. Je répondis que j'étois fils du Baron de Steinbach, officier de la garde Allemande.

Dites-moi encore, reprit la dame, pourquoi vous êtes sorti de Madrid ? Je vous offre par avance tout le crédit de mon père, aussi bien que celui de mon frère Don Gaspard. C'est la moindre marque de reconnoissance que je puisse donner à un cavalier, qui, pour me servir, a négligé jusqu'au soin de sa propre vie. Je ne fis point difficulté de lui raconter toutes les circonstances de mon combat : elle donna le tort au cavalier que j'avois tué, et promit d'intéresser pour moi toute sa maison.

Quand j'eus satisfait sa curiosité, je la priai de contenter la mienne. Je lui demandai si sa foi étoit libre ou engagée. Il y a trois ans, répondit-elle, que mon père me fit épouser Don Diègue de Lara, cavalier de mérite, et je suis veuve depuis environ quinze mois. Nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un courrier qui vint remettre à Séraphine une lettre du Comte de Polan. Elle me demanda permission de la lire ; et je remarquai qu'en la lisant elle devenoit pâle et tremblante. Après l'avoir lue, elle leva les yeux au ciel, poussa un long soupir, et son visage en un moment fût couvert de larmes. Je ne vis point tranquillement sa douleur. Je me troublai ; et comme si j'eusse pressenti le coup qui alloit me frapper, une crainte mortelle vint glacer mes esprits. Madame, lui dis-je, d'une voix presque éteinte, puis-je vous demander quels malheurs vous annonce ce billet ? Tenez, Seigneur, me répondit tristement Séraphine, en me donnant la lettre, lisez vous-même ce que mon père m'écrit. Hélas ! vous n'y êtes que trop intéressé.

A ces mots qui me firent frémir, je pris la lettre, en tremblant, et, j'y trouvai ces paroles : " *Don Gaspard, votre frère, se battit hier au Prado. Il reçut un coup d'épée dont il est mort aujourd'hui ; et il a déclaré, en mourant, que le cavalier qui l'a tué est fils du Baron de Steinbach, officier de la garde Allemande. Pour surcroît de malheur, le meurtrier m'est échappé. Il a pris la fuite ; mais, en quelque lieu qu'il aille se cacher, je n'épargnerai rien pour le découvrir. Je vais écrire à quelques gouverneurs, qui ne manqueront pas*

de le faire arrêter, s'il passe par les villes de leur juridiction, et je vais par d'autres lettres, achever de lui fermer tous les chemins. Le Comte de Polan."

Figurez-vous dans quel désordre ce billet jeta tous mes sens. Je demeurai quelques momens immobile et sans avoir la force de parler. Dans mon accablement, j'envisage ce que la mort de Don Gaspard a de cruel pour moi. J'entre tout-à-coup dans un vif désespoir. Je me jette aux pieds de Séraphine, et lui présentant mon épée nue, madame, lui dis-je, épargnez au Comte de Polan le soin de chercher un homme qui pourroit se dérober à ses coups. Vengez vous-même, votre frère, immolez-lui son meurtrier de votre propre main : frappez ! Que ce même fer, qui lui a ôté la vie, devienne funeste à son malheureux ennemi.

Seigneur, me répondit Séraphine, un peu émue de mon action, j'aimois Don Gaspard ; quoique vous l'ayez tué en brave homme, vous devez être persuadé que j'entre dans le ressentiment de mon père. Oui, Don Alphonse, je suis votre ennemie : mais je n'abuserai point de votre mauvaise fortune ; elle a beau vous livrer à ma vengeance, si l'honneur m'arme contre vous, il me défend aussi de me venger lâchement. Les droits de l'hospitalité doivent être inviolables, et je ne veux point payer d'un assassinat le service que vous m'avez rendu. Fuyez ; échappez si vous pouvez, à nos poursuites et à la rigueur des lois, et sauvez votre tête du péril qui la menace.

Eh quoi, madame, repris-je, vous pouvez vous-même vous venger, et vous vous en remettez à des lois qui tromperont peut-être votre ressentiment. Ah! percez plutôt un misérable qui ne mérite pas que vous l'épargniez. Non, madame, ne gardez point avec moi un procédé si noble et si généreux. Savez-vous qui je suis ? Tout Madrid me croit fils du baron de Steinbach, et je ne suis qu'un malheureux qu'il a élevé chez lui par pitié. N'importe, interrompit Séraphine avec précipitation, quand vous seriez le dernier des hommes, je ferai ce que l'honneur me prescrit. Eh bien, madame, lui dis-je,

puisque la mort d'un frère n'est pas capable de vous exciter à répandre mon sang, je veux irriter votre haine par un nouveau crime, dont j'espère que vous n'excuserez point l'audace, je vous déclare que je vous adore. Je n'ai pu voir vos charmes sans en être ébloui, et malgré l'obscurité de mon sort, j'avois formé l'espérance d'être à vous. J'étois assez vain pour me flatter, que le ciel, qui peut-être, me fait grâce en me cachant mon origine, me la découvriroit un jour, et que je pourrois, sans rougir, vous apprendre mon nom. Après cet aveu, qui vous outrage, balancerez-vous encore à me punir ?

Ce téméraire aveu, répliqua la dame, m'offenseroit sans doute dans un autre temps ; mais je le pardonne au trouble qui vous agite. Encore une fois, Don Alphonse, ajouta-t-elle, en versant quelques larmes, partez ; éloignez-vous d'une maison que vous remplissez de douleur ; chaque moment que vous y demeurez augmente mes peines. Je ne résiste plus, madame, repris-je, il faut m'éloigner de vous ; mais ne pensez pas, que, soigneux de conserver une vie qui vous est odieuse, j'aille chercher un asile où je puisse être en sureté. Non, non, je me dévoue à votre ressentiment. Je vais attendre avec impatience à Tolède le destin que vous me préparez ; et me livrant à vos poursuites, j'avancerai moi-même la fin de mes malheurs.

Je me retirai en achevant ces paroles. On me donna mon cheval, et je me rendis à Tolède, où je demeurai huit jours, et où, véritablement, je pris si peu de soin de me cacher que je ne sais comment je n'ai point été arrêté ; car, je ne puis croire que le Comte de Polan, qui ne songe qu'à me fermer tous les passages, n'ait pas jugé que je pouvois passer par Tolède. Enfin, je sortis hier de cette ville, où il sembloit que je m'ennuyasse d'être en liberté ; et sans tenir de route assurée, je suis venu jusqu'à cet hermitage, comme un homme qui n'auroit rien à craindre. Voilà, mon père, ce qui m'occupe. Je vous prie de vouloir bien m'aider de vos conseils.

CHAP. XLIII.

Quel homme c'étoit que le vieil hermite, et comment Gil Blas s'aperçut qu'ils étoient en pays de connoissance.

Don Alphonse n'eut pas plus tôt achevé le triste récit de ses malheurs, que nous vîmes entrer dans l'hermitage un autre hermite, chargé d'une besace fort enflée. Il revenoit de faire une copieuse quête dans la ville de Cuença. Il paroissoit plus jeune que son compagnon, et il avoit une barbe rousse et fort épaisse. Soyez le bien venu, frère Antoine, lui dit le vieil anachorète. Quelles nouvelles apportez-vous de la ville? D'assez mauvaises, répondit le frère rousseau, en lui mettant entre les mains un papier plié en forme de lettre; ce billet va vous en instruire. Le vieillard l'ouvrit, et, après l'avoir lu avec attention, il s'écria : Dieu soit loué! puisque la mèche est découverte, nous n'avons qu'à prendre notre parti. Changeons de style, poursuivit-il, Seigneur Don Alphonse, en adressant la parole au jeune cavalier, vous voyez un homme en butte comme vous aux caprices de la fortune. On me mande de Cuença, qu'on m'a noirci dans l'esprit de la justice, dont tous les suppôts doivent dès demain se mettre en campagne pour venir dans cet hermitage s'assurer de ma personne. Mais ils ne trouveront point de lièvre au gîte. Ce n'est pas la première fois que je me suis vu dans de pareils embarras. Grâces à Dieu, je m'en suis presque toujours tiré en homme d'esprit. Je vais me montrer sous une nouvelle forme; car, tel que vous me voyez, je ne suis rien qu'un hermite et qu'un vieillard.

En parlant de cette manière, il se dépouilla de la longue robe qu'il portoit; et l'on vit dessous un pourpoint. Puis il ôta son bonnet, détacha un cordon qui tenoit sa barbe postiche, et prit, tout-à-coup, la figure d'un homme de vingt-huit ans. Le frère Antoine, à son exemple, quitta son habit d'hermite, se défit, de la même manière que son compagnon, de sa barbe rousse, et tira d'un vieux coffre, une méchante soutanelle dont il se revêtit. Mais, représentez-vous

ma surprise, lorsque je reconnus dans le vieil anachorète, le Seigneur Don Raphaël, et dans le frère Antoine, mon très-cher et très-fidèle valet Ambroise de Lamela. Certes, m'écriai-je aussitôt, je suis ici, à ce que je vois, en pays de connoissance.

Cela est vrai, Seigneur Gil Blas, me dit Don Raphaël, en riant, vous retrouvez deux de vos amis, lorsque vous vous y attendiez le moins. Je conviens que vous avez quelque sujet de vous plaindre de nous; mais oublions le passé, et rendons grâces au ciel qui nous rassemble. Ambroise et moi nous vous offrons nos services; ils ne sont point à mépriser. Ne nous croyez point de méchantes gens. Nous n'attaquons, nous n'assassinons personne: nous ne cherchons seulement qu'à vivre aux dépens d'autrui; et si voler est une action injuste, la nécessité en corrige l'injustice. Associez-vous avec nous, et vous menerez une vie errante. C'est un genre de vie fort agréable quand on sait se conduire prudemment.

Seigneur cavalier, poursuivit le faux hermite, en parlant à Don Alphonse, nous vous faisons la même proposition, et je ne crois pas que vous deviez la rejeter dans la situation où vous paroissez être; car, sans parler de l'affaire qui vous oblige à vous cacher, vous n'avez pas sans doute beaucoup d'argent. Non, vraiment, dit Alphonse, et cela, je l'avoue, augmente mes chagrins. Eh bien! reprit Don Raphaël, ne nous quittez donc point. Vous ne sauriez mieux faire que de vous joindre à nous. Rien ne vous manquera, et nous rendrons inutiles toutes les recherches de vos ennemis. Nous savons où sont tous les endroits propres à servir d'asile contre les brutalités de la justice. Don Alphonse les remercia de leur bonne volonté; et se trouvant effectivement sans argent, sans ressource, il se résolut à les accompagner. Je m'y déterminai aussi, parce que je ne voulus point quitter ce jeune homme, pour qui je me sentois naître beaucoup d'inclination.

Nous convînmes tous quatre d'aller ensemble, et de ne nous point séparer. Alors les faux hermites firent deux paquets de toutes les hardes et les provi-

sions qu'ils avoient et les mirent en équilibre sur le cheval de Don Alphonse. Cela se fit avec une extrême diligence ; après quoi, nous nous éloignâmes de l'hermitage, laissant en proie à la justice les deux robes d'hermite, avec la barbe blanche et la barbe rousse, deux grabats, une table, un mauvais coffre, deux vieilles chaises de paille, et l'image de Saint-Pacôme.

Nous marchâmes toute la nuit, et nous commencions à nous sentir fort fatigués, lorsqu'à la pointe du jour nous apercûmes le bois où tendoient nos pas. La vue du port donne une vigueur nouvelle aux matelots lassés d'une longue navigation. Nous prîmes courage, et nous arrivâmes enfin au bout de notre carrière avant le lever du soleil. Nous nous enfonçâmes dans le plus épais du bois, et nous nous arrêtâmes dans un endroit fort agréable. Nous débridâmes le cheval pour le laisser paître, après l'avoir déchargé. Nous nous assîmes : nous tirâmes de la besace du frère Antoine quelques grosses pièces de pain avec plusieurs morceaux de viandes rôties et une outre pleine d'un excellent vin qu'il avoit apportés de la ville de Cuença le jour précédent. Néanmoins quelqu'appétit que nous eussions, nous cessions souvent de manger pour donner des accolades à l'outre, qui ne faisoit que passer des bras de l'un entre les bras de l'autre.

CHAP. XLIV.

Du conseil que Don Raphaël et ses compagnons tinrent ensemble, et de l'aventure qui leur arriva lorsqu'ils voulurent sortir du bois.

PENDANT que nous nous régalions le Seigneur Ambroise prit la parole, et l'adressant au compagnon de ses exploits : Don Raphaël, lui dit-il, il seroit à propos de délibérer sur ce que nous avons à faire. Vous avez raison, lui répondit son camarade, il faut déterminer l'endroit où nous voulons aller. Pour moi, reprit Lamela, je suis d'avis que nous nous remettions en chemin sans perdre de temps, que nous gagnions

Requena cette nuit, et que demain nous entrions dans le royaume de Valence, où nous donnerions l'essor à notre industrie. Pour Don Alphonse et moi, comme nous nous laissions conduire par ces deux honnêtes gens, nous attendîmes sans rien dire, le résultat de la conférence.

Il fut donc résolu que nous prendrions la route de Requena, et nous commençâmes à nous y disposer. Enfin, la nuit survint pour nous prêter l'obscurité dont nous avions besoin. Nous fîmes un repas semblable à celui du matin, puis nous chargeâmes le cheval de l'outre et du reste de nos provisions. Nous voulûmes sortir du bois; mais nous n'avions pas fait cent pas, que nous découvrîmes entre les arbres une lumière qui nous donna beaucoup à penser. Que signifie cela? dit Don Raphaël : ne seroit-ce point les furets de la justice de Cuença qu'on auroit mis sur nos traces, et qui, nous sentant dans cette forêt, viendroient nous y chercher? Je ne le crois pas, dit Ambroise; ce sont plutôt des voyageurs. La nuit les aura surpris, et ils seront entrés dans ce bois pour y attendre le jour. Mais, ajouta-t-il, je puis me tromper; je vais reconnoître ce que c'est. Demeurez ici tous trois; je serai de retour dans un moment.

A ces mots, il s'avance vers la lumière qui n'étoit pas fort éloignée; il s'en approche à pas de loup. Il écarte doucement les feuilles et les branches qui s'opposent à son passage, et regarde avec toute l'attention que la chose lui paroît mériter. Il vit, sur l'herbe, autour d'une chandelle qui brûloit, quatre hommes assis, qui achevoient de manger un pâté et de vider une assez grosse outre. Il aperçut encore à quelques pas d'eux, une femme et un cavalier attachés à des arbres, et un peu plus loin une chaise roulante, avec deux mules richement caparaçonnées. Il jugea d'abord que les hommes assis devoient être des voleurs; et les discours qu'il leur entendit tenir lui firent connoître qu'il ne se trompoit pas dans sa conjecture. Lamela, instruit de ce que c'étoit, vint nous rejoindre, et nous fit un fidèle rapport de tout ce qu'il avoit vu et entendu.

Messieurs, dit alors Don Alphonse, cette dame et ce cavalier, sont peut-être des personnes de la première qualité. Souffrirons-nous que des brigands les fassent servir de victimes à leur barbarie et à leur brutalité? Croyez-moi; chargeons ces bandits; qu'ils tombent sous nos coups. J'y consens, dit Don Raphaël. Je ne suis pas moins prêt à faire une bonne action qu'une mauvaise. Ambroise, de son côté, témoigna qu'il ne demandoit pas mieux que de prêter la main à une entreprise si louable, et dont il prévoyoit, disoit-il, que nous serions bien payés. J'ose dire aussi qu'en cette occasion le péril ne m'épouvanta point, et que jamais aucun chevalier errant ne se montra plus prompt au service des demoiselles.

Mais, pour dire les choses sans trahir la vérité, le danger n'étoit pas grand; car, Lamela nous ayant rapporté que les armes des voleurs étoient toutes en un monceau à dix ou douze pas d'eux, il ne nous fut pas fort difficile d'exécuter notre dessein. Nous liâmes notre cheval à un arbre, et nous nous approchâmes à petit bruit de l'endroit où étoient les brigands. Ils s'entretenoient avec beaucoup de chaleur, et faisoient un bruit qui nous aidoit à les surprendre. Nous nous rendîmes maîtres de leurs armes avant qu'ils nous découvrissent; puis, tirant sur eux, à bout portant, nous les étendîmes tous sur la place.

Pendant cette expédition la chandelle s'éteignit, de sorte que nous demeurâmes dans l'obscurité. Nous ne laissâmes pas toutefois de délier l'homme et la femme, que la crainte tenoit saisis à un point qu'ils n'avoient pas la force de nous remercier de ce que nous venions de faire pour eux. Il est vrai qu'ils ignoroient encore s'ils devoient nous regarder comme leurs libérateurs ou comme de nouveaux bandits qui ne les enlevoient point aux autres pour les mieux traiter, mais nous les rassurâmes en leur disant que nous allions les conduire jusqu'à une hôtellerie qu'Ambroise soutenoit être à une demi-lieue de là, et qu'ils pourroient en cet endroit prendre toutes les précautions nécessaires pour se rendre sûrement où ils avoient affaire.

Après cette assurance, dont ils parurent très-satisfaits, nous les remîmes dans leur chaise, et les tirâmes hors du bois en tenant la bride de leurs mules. Nos anachorètes visitèrent ensuite les poches des vaincus; puis nous allâmes reprendre le cheval de Don Alphonse. Nous prîmes aussi ceux des voleurs, que nous trouvâmes attachés à des arbres auprès du champ de bataille. Nous emmenâmes tous ces chevaux avec nous, nous suivîmes le frère Antoine qui monta sur une des mules pour mener la chaise à l'hôtellerie, où nous n'arrivâmes pourtant que deux heures après, quoiqu'il eût assuré qu'elle n'étoit pas fort éloignée du bois.

Nous frappâmes rudement à la porte. Tout le monde étoit déjà couché dans la maison. L'hôte et l'hôtesse se levèrent à la hâte. Toute l'hôtellerie fut éclairée dans un moment. Don Alphonse et Don Raphaël donnèrent la main au cavalier et à la dame pour les aider à descendre de la chaise; ils leur servirent même d'écuyers jusqu'à la chambre où l'hôte les conduisit. Il se fit là bien des complimens, et nous ne fûmes pas peu étonnés quand nous apprîmes que c'étoit le Comte de Polan lui-même et sa fille Séraphine que nous venions de délivrer. On ne sauroit dire quelle fut la surprise de cette dame, non plus que celle de Don Alphonse, lorsqu'ils se reconnurent tous deux. Le Comte n'y prit pas garde, tant il étoit occupé d'autres choses. Il se mit à nous raconter de quelle manière les voleurs l'avoient attaqué, et comment ils s'étoient saisis de sa fille et de lui, après avoir tué son postillon, un page, et un valet-de-chambre. Il finit en nous disant qu'il sentoit vivement l'obligation qu'il nous avoit, et que, si nous voulions aller le trouver à Tolède, où il seroit dans un mois, nous éprouverions s'il étoit ingrat ou reconnoissant.

La fille de ce Seigneur n'oublia pas de nous remercier aussi de son heureuse délivrance; et, comme nous jugeâmes, Raphaël et moi, que nous ferions plaisir à Don Alphonse si nous lui donnions le moyen de parler un moment en particulier à la jeune dame,

nous y réussîmes en amusant le Comte de Polan. Belle Séraphine, dit tout bas Don Alphonse à la dame, je cesse de me plaindre du sort qui m'oblige à vivre comme un homme banni de la société civile puisque j'ai eu le bonheur de contribuer au service important qui vous a été rendu. Eh quoi ! lui répondit-elle, en soupirant, c'est vous qui m'avez sauvé la vie et l'honneur ! c'est à vous que nous sommes, mon père et moi, si redevables ! Ah ! Don Alphonse, pourquoi avez-vous tué mon frère ? Elle ne lui en dit pas davantage ; mais il comprit assez par ces paroles, et par le ton dont elles furent prononcées, que, s'il aimoit éperdument Séraphine, il n'en étoit guère moins aimé.

CHAP. XLV.

De ce que Gil Blas et ses compagnons firent après avoir quitté le Comte de Polan ; du projet important qu'Ambroise forma.

Le Comte de Polan, après avoir passé la moitié de la nuit à nous remercier et à nous assurer que nous pouvions compter sur sa reconnoissance, appela l'hôte pour le consulter sur les moyens de se rendre sûrement à Turis où il avoit dessein d'aller. Nous laissâmes ce Seigneur prendre ses mesures là-dessus. Nous sortîmes de l'hôtellerie, et suivîmes la route qu'il plut à Ambroise Lamela de choisir.

Après deux heures de marche, le jour nous surprit. Nous gagnâmes promptement les montagnes. Nous y passâmes la journée à nous reposer et à compter nos finances, que l'argent des voleurs avoit fort augmentées ; car, on avoit trouvé dans leurs poches plus de trois cents pistoles. Nous nous remîmes en chemin au commencement de la nuit, et le lendemain matin nous entrâmes dans le royaume de Valence. Nous nous retirâmes dans le premier bois qui s'offrit à nos yeux. Nous mîmes pied à terre, et nous nous disposions à passer la journée fort agréablement ; mais, lorsque nous voulûmes déjeûner, nous nous aperçûmes qu'il nous restoit très-peu de vivres. Le pain commençoit à nous manquer, et notre outre étoit devenue un corps sans âme.

Messieurs, nous dit Ambroise, les plus charmantes retraites ne me plaisent guère sans Bacchus et sans Cérès. Il faut renouveler nos provisions. Je vais pour cet effet à Xelva. C'est une assez belle ville qui n'est qu'à deux lieues d'ici. J'aurai bientôt fait ce petit voyage. En parlant de cette sorte, il chargea un cheval de l'outre et de la besace, monta dessus, et sortit du bois avec une vitesse qui promettoit un prompt retour. Il ne revint pourtant pas sitôt qu'il nous l'avoit fait espérer. Plus de la moitié du jour s'écoula ; la nuit même approchoit quand nous revîmes notre pourvoyeur dont le retardement commençoit à nous donner de l'inquiétude. Il trompa notre attente par la quantité de choses dont il revint chargé.

Il apportoit non-seulement l'outre pleine d'un vin excellent, et la besace remplie de pain et de toutes sortes de gibiers rôtis ; il y avoit encore sur son cheval un gros paquet de hardes que nous regardâmes avec beaucoup d'attention. Don Raphaël lui dit, en plaisantant : certes, Monsieur Ambroise, il faut avouer que vous avez fait là un bon achat. Quel usage, s'il vous plaît, en prétendez-vous faire ? Un admirable, répondit Lamela. Tout cela ne m'a coûté que dix doublons, et je suis persuadé que nous en retirerons plus de cinq cents ; comptez là-dessus. Je ne suis pas homme à me charger de nippes inutiles ; et pour vous prouver que je ne les ai point achetées comme un sot, je m'en vais vous communiquer un projet que j'ai formé.

Après avoir fait ma provision de pain, poursuivit-il, je suis entré chez un rôtisseur, où j'ai ordonné qu'on mît à la broche six perdrix, autant de poulets et de lapreaux. Tandis que ces viandes cuisoient, il arrive un homme en colère, et qui se plaignant hautement des manières d'un marchand de la ville à son égard, dit au rôtisseur : par Saint-Jacques ! Samuel Simon est le marchand le plus ridicule. Il vient de me faire un affront en pleine boutique. Le ladre n'a pas voulu me faire crédit de six aunes de drap. N'admirez-vous pas cet animal ? Il vend volontiers à crédit

aux personnes de qualité. Il aime mieux hasarder avec eux que d'obliger un honnête bourgeois sans rien risquer. Quelle manie! Le maudit Juif! puisse-t-il y être attrapé?

En entendant parler ainsi cet artisan, j'ai eu je ne sais quel pressentiment que je friponnerois ce Samuel Simon. Mon ami, ai-je dit à l'homme qui se plaignoit de ce marchand, de quel caractère est ce personnage dont vous parlez? D'un très-mauvais caractère, a-t-il répondu brusquement. Je vous le donne pour un usurier tout des plus vifs, quoiqu'il affecte les allures d'un homme de bien. C'est un Juif qui s'est fait Catholique; mais, dans le fond de l'âme, il est encore Juif comme Pilate, car on dit qu'il a fait abjuration par intérêt.

J'ai prêté une oreille attentive à tous les discours de l'artisan, et je n'ai pas manqué, au sortir de chez le rôtisseur, de m'informer de la demeure de Samuel Simon. Une personne me l'enseigne, on me la montre. Je parcours des yeux sa boutique, j'examine tout, et mon imagination, prompte à m'obéir enfante une fourberie, que je digère, et qui me paroît digne du valet du Seigneur Gil Blas. Je vais à la friperie, où j'achète ces habits que j'apporte: l'un pour jouer le rôle d'Inquisiteur, l'autre pour représenter un greffier, et le troisième enfin pour faire le personnage d'un alguazil.

Ah! mon cher Ambroise, interrompit, en cet endroit, Raphaël tout transporté de joie, la merveilleuse idée! le beau plan! Je suis jaloux de l'invention. Oui, Lamela, poursuivit-il, je vois, mon ami, toute la richesse de ton dessein, et l'exécution ne doit pas t'inquiéter. Tu as besoin de deux bons acteurs qui te secondent; ils sont trouvés. Tu as un air de béat, tu feras fort bien l'Inquisiteur; moi, je représenterai le Greffier; et le Seigneur Gil Blas, s'il lui plaît, jouera le rôle de l'Alguazil. Voilà, continua-t-il, les personnages distribués: demain nous jouerons la pièce, et je réponds du succès, à moins qu'il n'arrive quelqu'un de ces contre-temps qui confondent les desseins les mieux concertés.

Je ne concevois encore que très-confusément le projet que Don Raphaël trouvoit si beau ; mais on me mit au fait en soupant, et le tour me parut ingénieux. Après le souper nous nous étendîmes sur l'herbe, et nous fûmes bientôt endormis. Debout ! debout ! s'écria le Seigneur Ambroise, à la pointe du jour : des gens, qui ont une grande entreprise à exécuter, ne doivent pas être paresseux. Malepeste ! Monsieur l'Inquisiteur, lui dit Don Raphaël, en se réveillant, que vous êtes alerte ! Cela ne vaut rien pour Monsieur Samuel Simon. J'en demeure d'accord, reprit Lamela. Je vous dirai plus, ajouta-t-il, en riant, que j'ai rêvé cette nuit que je lui arrachois des poils de la barbe. N'est-ce pas là un vilain songe pour lui, Monsieur le Greffier ?

Ces plaisanteries furent suivies de mille autres, qui nous mirent tous de belle humeur. Nous déjeunâmes gaiement, et nous nous disposâmes ensuite à faire nos personnages. Ambroise se revêtit d'une longue robe et d'un manteau, de sorte qu'il avoit tout l'air d'un Commissaire du Saint Office. Nous nous habillâmes aussi, Don Raphaël et moi, de façon que nous ne ressemblions point mal aux Greffiers et aux Alguazils. Nous employâmes bien du temps à nous déguiser, et il étoit plus de deux heures après midi lorsque nous sortîmes du bois pour nous rendre à Xelva. Il est vrai que rien ne nous pressoit, et que nous ne devions commencer la comédie qu'à l'entrée de la nuit. Aussi nous n'allâmes qu'au petit pas, et nous nous arrêtâmes aux portes de la ville pour y attendre la fin du jour.

CHAP. XLVI.

De quelle manière Gil Blas et ses compagnons exécutèrent le projet d'Ambroise.

Dès qu'il fut nuit, nous laissâmes nos chevaux sous la garde de Don Alphonse, qui se sut bon gré de n'avoir point d'autre rôle à faire. Don Raphaël, Ambroise, et moi, nous allâmes d'abord, non chez Samuel Simon, mais chez un cabaretier qui demeu-

roit à deux pas de sa maison. Monsieur l'Inquisiteur marchoit le premier. Il entre, et dit gravement à l'hôte : maître, je voudrois vous parler en particulier. L'hôte nous mena dans une salle, où Lamela, le voyant seul avec nous, lui dit : Je suis commissaire du Saint Office, et je viens ici pour une affaire très-importante. A ces paroles, le cabaretier pâlit, et répondit, d'une voix tremblante, qu'il ne croyoit pas avoir donné sujet à la Sainte Inquisition de se plaindre de lui.

Aussi, reprit Ambroise, d'un air doux, ne songe-t-elle point à vous faire de la peine. A Dieu ne plaise, que, trop prompte à punir, elle confonde le crime avec l'innocence ! Elle est sévère, mais toujours juste : en un mot, pour éprouver ses châtimens, il faut les avoir mérités. Ce n'est donc pas vous qui m'amenez à Xelva ; c'est un certain marchand, qu'on appelle Samuel Simon. Il nous a été fait de lui un très-mauvais rapport. Il est, dit-on, toujours Juif, et il n'a embrassé le Christianisme que par des motifs purement humains. Je vous ordonne, de la part du Saint Office, de me dire ce que vous savez de cet homme-là. Gardez-vous, comme son voisin, et peut-être son ami, de vouloir l'excuser ; car je vous le déclare, si j'aperçois dans votre témoignage le moindre ménagement, vous êtes perdu vous-même. Allons, greffier, poursuivit-il, en se tournant vers Raphaël, faites votre devoir.

Monsieur le Greffier, qui déjà tenoit à la main son papier et son écritoire, s'assit à une table, et se prépara, de l'air du monde le plus sérieux, à écrire la déposition de l'hôte, qui, de son côté, protesta qu'il ne trahiroit pas la vérité. Cela étant, lui dit le commissaire Inquisiteur, nous n'avons qu'à commencer. Répondez seulement à mes questions ; je ne vous en demande pas davantage. Voyez-vous Samuel Simon fréquenter les églises ? C'est à quoi je n'ai pas pris garde, dit le cabaretier : je ne me souviens pas de l'avoir vu a l'église. Bon ! s'écria l'inquisiteur, écrivez qu'on ne le voit jamais dans les églises. Je ne dis pas cela, monsieur le commissaire, répliqua

l'hôte; je dis seulement que je ne l'y ai point vu. Il peut être dans une église où je serai sans que je l'aperçoive.

Mon ami, reprit Lamela, vous oubliez qu'il ne faut point, dans votre interrogatoire, excuser Samuel Simon : je vous en ai dit les conséquences. Vous ne devez dire que des choses qui soient contre lui, et pas un mot en sa faveur. Sur ce pied-là, Seigneur licencié, repartit l'hôte, vous ne tirerez pas grand fruit de ma déposition. Je ne connois point le marchand dont il s'agit, je n'en puis dire ni bien ni mal; mais, si vous voulez savoir comment il vit dans son domestique, je vais appeler Gaspard, son garçon, que vous interrogerez. Ce garçon vient ici quelquefois boire avec ses amis. Quelle langue! il vous dira toute la vie de son maître, et donnera, sur ma parole, de l'occupation à votre greffier.

J'aime votre franchise, dit Ambroise, et c'est témoigner du zèle pour le Saint Office que de m'enseigner un homme instruit des mœurs de Simon. Hâtez-vous donc d'aller chercher ce Gaspard; mais faites les choses avec discrétion, afin que son maître ne se doute point de ce qui se passe. Le cabaretier amena le garçon marchand. C'étoit un jeune homme des plus babillards, et tel qu'il nous le falloit. Soyez le bien venu mon enfant, lui dit Lamela. Vous voyez en moi un Inquisiteur nommé par le Saint Office pour informer contre Samuel Simon, que l'on accuse de judaïser. Vous demeurez chez lui; par conséquent vous êtes témoin de la plupart de ses actions. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous avertir que vous êtes obligé de déclarer ce que vous savez de lui, quand je vous l'ordonnerai de la part de la Sainte Inquisition.

Seigneur licencié, répondit le garçon marchand, je suis tout prêt à vous contenter là-dessus sans que vous me l'ordonniez. Si l'on mettoit mon maître sur mon chapitre, je suis persuadé qu'il ne m'épargneroit point; ainsi je ne le ménagerai pas non plus. C'est particulièrement sur la religion, interrompit Ambroise, que je suis chargé de savoir quels sont ses

sentimens. Dites-moi, mangez-vous du porc dans votre maison? Je ne pense pas, répondit Gaspard, que nous en ayons mangé deux fois depuis un an que j'y demeure. Fort bien, reprit monsieur l'Inquisiteur; écrivez, greffier, qu'on ne mange jamais de porc chez Samuel Simon.

En récompense, continua Lamela, on y mange sans doute quelquefois de l'agneau. Oui, quelquefois, repartit le garçon : nous en avons, par exemple, mangé un aux dernières fêtes de Pâques. L'époque est heureuse, s'écria le commissaire. Ecrivez, greffier, que Samuel Simon fait la Pâque. Cela va le mieux du monde, et il me paroît que nous avons reçu de bons mémoires.

Apprenez-moi, encore mon ami, poursuivit Lamela, si vous n'avez jamais vu votre maître caresser de petits enfans. Mille fois, répondit Gaspard. Ecrivez, greffier, que Samuel Simon est violemment soupçonné d'attirer chez lui les enfans des chrétiens, pour les égorger. L'aimable prosélyte! Oh! oh! Monsieur Simon, vous aurez affaire au Saint Office, sur ma parole. Courage, zélé Gaspard, dit-il au garçon marchand, déclarez tout : achevez de faire connoître que ce faux Catholique est attaché, plus que jamais, aux coutumes et aux cérémonies des Juifs. N'est-il pas vrai que, dans la semaine, vous le voyez un jour dans une inaction totale? Non, répondit Gaspard, je n'ai point remarqué celui-là. Je m'aperçois seulement qu'il y a des jours où il s'enferme dans son cabinet, et qu'il y reste long-temps.

Eh! nous y voilà, s'écria le commissaire; il fait le sabbat, ou je ne suis pas Inquisiteur. Marquez, greffier, marquez, qu'il observe religieusement le jeûne du sabbat. Ah! l'abominable homme! Il ne reste plus qu'une chose à demander. Ne parle-t-il pas aussi de Jérusalem? Fort souvent, repartit le garçon. Il nous conte l'histoire des Juifs, et de quelle manière fut détruit le temple de Jérusalem. Justement, reprit Ambroise : ne laissez pas échapper ce trait-là, greffier. Ecrivez, en gros caractères, que Samuel Simon, ne respire que la restauration du temple, et

qu'il médite, jour et nuit, le rétablissement de la nation. Je n'en veux pas savoir davantage, et il est inutile de faire d'autres questions. Ce que vient de déposer le véridique Gaspard suffiroit pour faire brûler toute une juiverie.

Après que monsieur le commissaire du Saint Office eut interrogé de cette sorte le garçon marchand, il lui dit qu'il pouvoit se retirer ; mais il lui ordonna de la part de la Sainte Inquisition, de ne point parler à son maître de ce qui venoit de se passer. Gaspard promit d'obéir, et s'en alla. Nous ne tardâmes guère à le suivre, et nous allâmes frapper à la porte de Samuel Simon. Il vint lui-même ouvrir, et il fut bien étonné quand Lamela lui dit, d'un ton impératif : maître Samuel, je vous ordonne, de la part de la Sainte Inquisition, dont j'ai l'honneur d'être commissaire, de me donner, tout-à-l'heure, la clef de votre cabinet. Je veux voir si je ne trouverai point de quoi justifier les mémoires qui nous ont été présentés contre vous.

Le marchand, que ce discours déconcerta, fit deux pas en arrière. Bien loin de se douter de quelque supercherie de notre part, il obéit sans résistance, et avec tout le respect que peut avoir un homme qui craint l'Inquisition. Il nous ouvrit son cabinet. Retirez-vous, lui dit Ambroise, en y entrant, dans une autre chambre, et me laissez librement remplir mon emploi. Samuel ne se révolta pas plus contre cet ordre que contre le premier. Il se tint dans sa boutique, et nous entrâmes tous trois dans son cabinet, où, sans perdre de temps, nous nous mîmes à chercher ses espèces. Nous les trouvâmes sans peine ; elles étoient dans un coffre couvert, et il y en avoit beaucoup plus que nous n'en pouvions emporter. Elles consistoient en un grand nombre de sacs amoncelés, mais le tout en argent. Nous aurions mieux aimé de l'or ; cependant les choses ne pouvant être autrement, il fallut s'accommoder à la nécessité. Nous remplîmes nos poches de ducats ; nous en mîmes dans tous les endroits que nous jugeâmes propres à les receler. Enfin, nous en étions pesamment char-

gés, sans qu'il y parût, grâces à l'adresse d'Ambroise et de Don Raphaël.

Nous sortîmes du cabinet, et alors, pour une raison que le lecteur devinera fort aisément, monsieur l'Inquisiteur tira son cadenas, qu'il voulut attacher lui-même à la porte. Ensuite il y mit le scellé; puis il dit à Simon maître Samuel : je vous défends, de la part de la Sainte Inquisition, de toucher à ce cadenas, de même qu'à ce sceau que vous devez respecter, puisque c'est le propre sceau du Saint Office. Je reviendrai ici demain, à la même heure, pour le lever, et vous apporter des ordres. A ces mots, il se fit ouvrir la porte de la rue, que nous prîmes joyeusement l'un après l'autre. Dès que nous eûmes fait une cinquantaine de pas, nous commençâmes à marcher avec tant de vitesse et de légèreté, qu'à peine touchions-nous la terre, malgré le fardeau que nous portions. Nous fûmes bientôt hors de la ville, et remontâmes sur nos chevaux; nous les poussâmes vers Ségorbe, en rendant grâces au dieu Mercure d'un si heureux événement.

CHAP. XLVII.

De la résolution que Don Alphonse et Gil Blas prirent après cette aventure.

Nous allâmes toute la nuit, selon notre louable coutume; et nous nous trouvâmes, au lever de l'Aurore à deux heures de Ségorbe. L'endroit nous plut, et comme nous étions tous fatigués, nous résolumes d'y passer la journée. Nous mîmes pied à terre; nous débridâmes nos chevaux pour les laisser paître, et nous nous couchâmes sur l'herbe. Nous nous y reposâmes un peu, ensuite nous achevâmes de vider notre besace et notre outre. Après un ample déjeûner, nous comptâmes tout l'argent que nous avions pris à Samuel Simon; ce qui montoit à trois mille ducats, de sorte qu'avec cette somme, et celle que nous avions déjà, nous pouvions nous vanter de n'être point mal en fonds.

Comme il falloit aller à la provision, Ambroise et Don Raphaël, après avoir quitté leurs habits d'Inquisiteur et de greffier, dirent qu'ils vouloient se charger de ce soin-là tous deux ; que l'aventure de Xelva ne faisoit que les mettre en goût ; et qu'ils avoient envie de se rendre à Ségorbe, pour voir s'il ne se présenteroit pas quelque occasion de faire un nouveau coup. Seigneur Don Raphaël, m'écriai-je, si vous nous quittez, nous avons la mine de ne vous revoir de long-temps. Ce soupçon nous offense, répliqua le Seigneur Ambroise : ayez, je vous prie, vous et le Seigneur Don Alphonse, un peu plus de confiance en nous, et mettez-vous l'esprit en repos sur l'envie que nous avons, Don Raphaël et moi, d'aller à Ségorbe. Il est bien aisé, dit alors Don Raphaël, de leur ôter là-dessus tout sujet d'inquiétude : ils n'ont qu'à demeurer maîtres de la caisse, ils auront entre leurs mains une bonne caution de notre retour. Vous voyez, Seigneur Gil Blas, ajouta-t-il, que nous allons d'abord au fait. Vous serez tous deux nantis, et je puis vous assurer que nous partirons, Ambroise et moi, sans appréhender que vous nous souffliez ce précieux nantissement. Après une marque si certaine de notre bonne foi, ne vous fierez-vous pas entièrement à nous? Oui, Messieurs, leur dis-je, et vous pouvez présentement faire tout ce qu'il vous plaira.

Ils partirent sur le champ, chargés de l'outre et de la besace, et me laissèrent avec Don Alphonse, qui me dit après leur départ : il faut, Seigneur Gil Blas, que je vous ouvre mon cœur. Je me reproche d'avoir eu la complaisance de venir jusqu'ici avec ses deux fripons. Vous ne sauriez croire combien de fois je m'en suis repenti. Hier au soir, pendant que je gardois les chevaux, j'ai fait mille réflexions mortifiantes. J'ai pensé qu'il ne convient point à un jeune homme, qui a des principes d'honneur, de vivre avec des gens aussi vicieux que Don Raphaël et Lamela ; que si par malheur un jour, le succès de notre fourberie est tel que nous tombions entre les mains de la justice, j'aurai la honte d'être puni avec eux comme un voleur et d'éprouver un châtiment infâme.

Je vous avouerai que j'ai résolu, pour n'être plus complice des mauvaises actions qu'ils feront, de me séparer d'eux pour jamais. Je ne crois pas que vous désapprouviez mon dessein.

Non, je vous assure, lui répondis-je ; quoique vous m'ayez vu faire le personnage d'alguazil dans la comédie de Samuel Simon, ne vous imaginez pas que ces sortes de pièces soient de mon goût. Je prends le ciel à témoin qu'en jouant un si beau rôle, je me suis dit à moi-même : Ma foi, Monsieur Gil Blas, si la justice venoit a vous saisir au collet présentement, vous mériteriez bien le salaire qui vous reviendroit. Je ne me sens donc pas plus disposé que vous, Seigneur Don Alphonse, à demeurer en si mauvaise compagnie ; et si vous le trouvez bon, je vous accompagnerai. Quand ces messieurs seront de retour, nous leur demanderons à partager nos finances, et demain matin, ou dès cette nuit même, nous prendrons congé d'eux.

L'amant de la belle Séraphine approuva ce que je proposois. Gagnons, me dit-il, Valence, et nous nous embarquerons pour l'Italie, où nous pourrons nous engager au service de la république de Venise. Ne vaut-il pas mieux embrasser le parti des armes que de mener la vie lâche et coupable que nous menons? Nous serons même en état de faire une assez bonne figure avec l'argent que nous aurons. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je me serve sans remords d'un bien si mal acquis ; mais, outre que la nécessité m'y oblige, si jamais je fais la moindre fortune dans la guerre, je jure que je dédommagerai Samuel Simon. J'assurai Don Alphonse que j'étois dans les mêmes sentimens, et nous résolûmes enfin de quitter nos camarades dès le lendemain avant le jour. Nous ne fûmes point tentés de profiter de leur absence, c'est-à-dire, de déménager sur le champ avec la caisse ; la confiance, qu'ils nous avoient marquée en nous laissant maîtres des espèces, ne nous permit pas seulement d'en avoir la pensée.

Ambroise et Don Raphaël revinrent de Ségorbe sur la fin du jour. La première chose qu'ils nous dirent

fut que leur voyage avoit été très-heureux ; qu'ils venoient de jeter les fondemens d'une fourberie, qui selon toutes les apparences, nous seroit encore plus utile que celle du soir précédent. Et là-dessus Raphaël voulut nous mettre au fait ; mais Don Alphonse prit alors la parole, et leur déclara qu'il étoit dans la résolution de se séparer d'eux. Je leur appris de mon côté que j'avois le même dessein. Ils firent vainement tout leur possible pour nous engager à les accompagner dans leurs expéditions, nous prîmes congé d'eux le lendemain matin, après avoir fait un partage égal de nos espéces, et nous tirâmes vers Valence.

CHAP. XLVIII.

Après quel désagréable incident Don Alphonse se trouva au comble de sa joie, et par quelle aventure Gil Blas se vit tout-à-coup dans une heureuse situation.

Nous poussâmes gaiement jusqu'à Bunol, où par malheur il fallut nous arrêter. Don Alphonse tomba malade. Il lui prit une grosse fièvre avec des redoublemens qui me firent craindre pour sa vie ; mais j'en fus quitte pour la peur ; il se trouva hors de danger au bout de trois jours, et mes soins achevèrent de le rétablir. Il se montra très-sensible à tout ce que j'avois fait pour lui ; et comme nous nous sentions véritablement de l'inclination l'un pour l'autre, nous nous jurâmes une éternelle amitié.

Nous nous remîmes en chemin, toujours résolus, quand nous serions à Valence, de profiter de la première occasion qui s'offriroit de passer en Italie. Mais le ciel disposa de nous autrement. Nous vîmes, à la porte d'un beau château des paysans de l'un et de l'autre sèxe qui dansoient et se réjouissoient. Nous nous approchâmes pour voir la fête ; et Don Alphonse ne s'attendoit à rien moins qu'à la surprise dont il fut tout-à-coup saisi. Il aperçut le Baron de Steinbach, qui, de son côté l'ayant reconnu, vint à lui les bras ouverts, et lui dit avec transport : Ah ! Don Alphonse, c'est vous ! l'agréable rencontre !

Pendant qu'on vous cherche partout, le hasard vous présente à mes yeux.

Mon compagnon descendit de cheval aussitôt, et courut embrasser le Baron, dont la joie me parut immodérée. Venez, mon fils, lui dit ensuite ce bon vieillard, vous allez apprendre qui vous êtes. et jouir du plus heureux sort. En achevant ces paroles, il l'emmena dans le château. J'y entrai aussi avec eux, car, tandis qu'ils s'étoient embrassés, j'avois mis pied à terre, et attaché nos chevaux à un arbre. Le maître du château fut la première personne que nous rencontrâmes. C'étoit un homme d'environ cinquante ans, et de bonne mine. Seigneur, lui dit le Baron de Steinbach en lui présentant Don Alphonse, vous voyez votre fils.

A ces mots, Don César de Leyva (ainsi se nommoit le maître du château) jeta ses bras au cou de Don Alphonse, et pleurant de joie : mon cher fils, lui dit-il, reconnoissez l'auteur de vos jours. Si je vous ai laissé ignorer si long-temps votre condition, croyez que je me suis fait en cela une cruelle violence. J'en ai mille fois soupiré de douleur, mais je n'ai pu faire autrement. J'avois épousé votre mère par inclination ; elle étoit d'une naissance fort inférieure à la mienne. Je vivois sous l'autorité d'un père dur, qui me réduisoit à la nécessité de tenir secret un mariage contracté sans son aveu. Le Baron de Steinbach seul étoit dans ma confidence, et c'est de concert avec moi qu'il vous a élevé. Enfin mon père n'est plus, et je puis déclarer que vous êtes mon unique héritier. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, je vous marie avec une jeune dame dont la noblesse égale la mienne.

Seigneur, interrompit Don Alphonse, ne me faites point payer trop cher le bonheur que vous m'annoncez. Ne puis-je savoir que j'ai l'honneur d'être votre fils sans apprendre en même temps que vous voulez me rendre malheureux? Ah ! Seigneur, ne soyez pas plus cruel que votre père. S'il n'a point approuvé vos amours, du moins il ne vous a point forcé de prendre une femme. Mon fils, répliqua Don César, je ne prétends pas non plus tyranniser vos dé-

sirs. Mais ayez la complaisance de voir la dame que je vous destine ; c'est tout ce que j'exige de votre obéissance. Quoique ce soit une personne charmante et un parti fort avantageux pour vous, je promets de ne pas vous contraindre à l'épouser. Elle est dans ce château. Suivez-moi ; vous allez convenir qu'il n'y a point d'objet plus aimable. En disant cela, il conduisit Don Alphonse dans un appartement où je m'introduisis après eux avec le Baron de Steinbach.

Là étoit le Comte de Polan avec ses deux filles Séraphine et Julie, et Don Fernand de Leyva son gendre, qui étoit neveu de Don César. Il y avoit encore d'autres dames et d'autres cavaliers. Don Fernand, comme on l'a dit, avoit enlevé Julie, et c'étoit à l'occasion du mariage de ces deux amans que les paysans des environs s'étoient assemblés ce jour-là pour se réjouir. Sitôt que Don Alphonse parut, et que son père l'eut présenté à la compagnie, le Comte de Polan se leva et courut l'embrasser en disant : que mon libérateur soit le bien-venu ! Don Alphonse, poursuivit-il en lui adressant la parole, connoissez le pouvoir que la vertu a sur les âmes généreuses. Si vous avez tué mon fils, vous m'avez sauvé la vie. Je vous sacrifie mon ressentiment, et vous donne cette même Séraphine à qui vous avez sauvé l'honneur. Par-là je m'acquitte envers vous.

Le fils de Don César ne manqua pas de témoigner au Comte de Polan combien il étoit pénétré de ses bontés ; et je ne sais s'il eut plus de joie d'avoir découvert sa naissance que d'apprendre qu'il alloit devenir l'époux de Séraphine. Effectivement ce mariage se fit quelques jours après, au grand contentement des parties les plus intéressées. Comme j'étois aussi un des libérateurs du Comte de Polan, ce Seigneur, qui me reconnut, me dit qu'il se chargeoit du soin de faire ma fortune ; mais je le remerciai de sa générosité, et je ne voulus point quitter Don Alphonse, qui me fit intendant de sa maison, et m'honora de sa confiance. A peine fut-il marié qu'ayant sur le cœur le tour qui avoit été fait à Samuel Simon, il m'en-

voya porter à ce marchand tout l'argent qui lui avoit été volé. J'allai donc faire une restitution : c'étoit commencer le métier d'intendant, par où l'on devoit le finir.

CHAP. XLIX.

Des amours de Gil Blas.

J'ALLAI donc à Xelva porter au bon Samuel Simon les trois mille ducats que nous lui avions volés. J'avouerai franchement que je fus tenté sur la route de m'approprier cet argent, pour commencer mon intendance sous d'heureux auspices. Je pouvois faire ce coup impunément ; je n'avois qu'à voyager cinq ou six jours, et m'en retourner ensuite comme si je me fusse acquitté de ma commission. Je ne succombai pourtant point à la tentation ; je puis même dire que je la surmontai en garçon d'honneur ; ce qui n'étoit pas peu louable dans un jeune homme qui avoit fréquenté de grands fripons. Bien des personnes, qui ne voient que d'honnêtes gens, ne sont pas si scrupuleuses ; celles surtout, à qui l'on a confié des dépôts qu'elles peuvent retenir sans intéresser leur réputation, pourroient en dire des nouvelles.

Après avoir fait la restitution au marchand, qui ne s'y attendoit nullement, je revins au château de Leyva. Le Comte de Polan n'y étoit plus ; il avoit repris le chemin de Tolède avec Julie et Don Fernand. Je trouvai mon nouveau maître plus épris que jamais de sa Séraphine, sa Séraphine enchantée de lui, et Don César charmé de les posséder tous deux. Je m'attachai à gagner l'amitié de ce tendre père, et j'y réussis. Je devins l'intendant de la maison : je réglois tout ; je recevois l'argent des fermiers, je faisois la dépense, et j'avois sur les valets un empire despotique ; mais, contre l'ordinaire de mes pareils, je n'abusois point de mon pouvoir ; en un mot, j'étois un intendant comme on n'en voit point.

Pendant que je m'applaudissois du bonheur de ma condition, l'amour, comme s'il eût été jaloux de ce que la fortune faisoit pour moi, voulut aussi que j'eusse

quelques grâces à lui rendre ; il fit naître dans le cœur de Lorença Séphora, première femme de Séraphine, une inclination violente pour monsieur l'intendant. Dès le premier instant que nous conversâmes ensemble, elle me déclara ses sentimens en termes formels, afin que je n'en ignorasse.

Un laquais de Don César vint me dire un matin qu'il avoit fait une plaisante découverte, qu'il vouloit m'en faire part, à condition que je garderois le secret, attendu que cela regardoit la dame Lorença Séphora; dont il craignoit, disoit-il, de s'attirer le ressentiment. J'avois trop d'envie d'apprendre ce qu'il avoit à me dire pour ne pas lui promettre d'être discret. Lorença, me dit-il, fait secrètement entrer tous les soirs dans son appartement le chirurgien du village qui est un jeune homme des mieux bâtis et le drôle y demeure assez long-temps. M'imaginant qu'il y alloit de mon honneur de donner la chasse au chirurgien, je me mis en embuscade sur le soir, et je vis effectivement mon homme entrer d'un air mystérieux dans l'appartement de ma duègne. Il falloit cela pour entretenir ma fureur.

Je sortis du château, et allai me poster sur le chemin par où le galant devoit s'en retourner. Je l'attendois de pied ferme, et chaque moment irritoit l'envie que j'avois de me battre. Enfin mon ennemi parut. Je fis quelques pas pour le joindre ; mais je ne sais pas comment cela se fit, je me sentis tout-à-coup saisir, comme un héros d'Homère, d'un mouvement de crainte qui m'arrêta. Je demeurai aussi troublé que Pâris, quand il se présenta pour combattre Ménélas. Je me mis à considérer mon homme, qui me sembla fort et vigoureux ; j'eus l'assurance de m'avancer vers lui, et de mettre flamberge au vent.

Mon action le surprit. Qu'y a-t-il donc, Seigneur Gil Blas, s'écria-t-il ? Pourquoi ces démonstrations ? Vous voulez rire apparemment. Non, monsieur le barbier, lui répondis-je, non ; rien n'est plus sérieux. Je veux savoir si vous êtes aussi brave que galant. N'espérez pas que je vous laisse posséder tranquillement les bonnes grâces de la dame que vous venez

de voir au château. Par Saint-Côme, reprit le chirurgien, en faisant un éclat de rire, voici une plaisante aventure. Certes, les apparences sont bien trompeuses.

A ces mots, m'imaginant qu'il n'avoit pas plus d'envie que moi de se battre, j'en devins plus insolent. A d'autres, interrompis-je, mon ami, à d'autres. Ne pensez pas que je me paie d'une simple négative. Je vois bien, répliqua-t-il, que je serai obligé de parler pour prévenir le malheur qui arriveroit à vous et à moi. Je vais donc vous révéler un secret, quoique les hommes de notre profession ne puissent pas être trop discrets. Si la dame Lorença me fait entrer à la sourdine dans son appartement, c'est pour cacher aux domestiques la connoissance de son mal. Elle a au dos un cancer invétéré que je vais panser tous les soirs. Voilà le sujet de ces visites qui vous alarment. Ayez désormais l'esprit en repos sur elle.

Mais, poursuivit-il, si vous n'êtes pas satisfait de cet éclaircissement, et que vous vouliez que nous en venions absolument aux mains, vous n'avez qu'à parler; je ne suis pas homme à refuser de vous donner satisfaction. En disant ces paroles, il tira sa longue rapière, qui me fit frémir, et se mit en garde. C'est assez lui dis-je, en rengainant mon épée, je ne suis pas un brutal à n'écouter aucune raison; après ce que vous venez de m'apprendre, vous n'êtes plus mon ennemi. A ce discours, qui lui fit assez connoître que je n'étois pas si méchant que je l'avois paru d'abord, il remit en riant sa flamberge, me tendit les bras, et ensuite nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Depuis ce moment-là, Séphora ne s'offrit plus que désagréablement à ma pensée. J'éludai toutes les occasions qu'elle me donna de l'entretenir en particulier; ce que je fis avec tant de soin et d'affectation qu'elle s'en aperçut. Etonné d'un si grand changement, elle voulut en savoir la cause; et trouvant enfin le moyen de me parler à l'écart: Monsieur l'intendant, me dit-elle, apprenez-moi de grâce, pourquoi vous fuyez jusqu'à mes regards; je croyois faire

beaucoup d'honneur à un petit homme comme vous, en *lui* découvrant des sentimens que de nobles cavaliers feroient gloire d'exciter. Je suis bien punie de m'être indignement abaissée jusqu'à un malheureux aventurier.

Un homme sensé n'auroit fait que rire à ma place de toutes ces injures, mais la patience m'échappa. Madame, lui dis-je, ne méprisons personne. Si ces nobles cavaliers, dont vous parlez, vous avoient vu le dos, je suis sûr qu'ils borneroient là leur curiosité. Je n'eus pas plutôt lancé ce trait, que la furieuse duègne m'appliqua le plus rude soufflet qu'ait jamais donné femme outragée. Je n'en attendis pas un second, et j'évitai par une prompte fuite une grêle de coups qui seroient tombés sur moi. Je rendis grâces au ciel de me voir hors de ce mauvais pas, et je m'imaginois n'avoir plus rien à craindre, puisque la dame s'étoit vengée. Il me sembloit, que pour son honneur, elle devoit taire l'aventure ; effectivement, quinze jours s'écoulèrent sans que j'en entendisse parler.

Un matin que j'étois avec Don Alphonse, je trouvai ce jeune cavalier triste et rêveur. Je lui demandai respectueusement ce qu'il avoit. Je suis chagrin, me dit-il, de voir Séraphine foible, injuste, ingrate. J'ignore quel sujet vous avez pu donner à Lorença de vous haïr : mais je puis vous assurer que vous lui êtes devenu odieux, à un point que si vous ne sortez pas au plus vîte de ce château, sa mort, dit-elle, est certaine. Vous ne devez pas douter que Séraphine, à qui vous êtes cher, ne se soit d'abord révoltée contre une haine qu'elle ne peut servir sans injustice et sans ingratitude. Mais enfin c'est une femme. Elle aime tendrement Séphora qui l'a élevée. Pour moi, quelque amour qui m'attache à Séraphine, je n'aurai jamais la lâche complaisance d'adhérer à ses sentimens. Périssent toutes les duègnes avant que je consente à l'éloignement d'un garçon que je regarde plutôt comme un frère que comme un domestique.

Lorsque Don Alphonse eut ainsi parlé, je lui dis : Seigneur, je suis né pour être le jouet de la fortune.

J'avois compté qu'elle cesseroit de me persécuter chez vous, où tout me promettoit des jours heureux et tranquilles. Il faut pourtant me résoudre à m'en bannir. Non, non, s'écria le généreux fils de Don César. Laissez-moi faire entendre raison à Séraphine. Vous ne ferez, lui répliquai-je, Seigneur, qu'aigrir Séraphine en résistant à ses volontés. J'aime mieux me retirer que de m'exposer, par un plus long séjour ici, à mettre la division entre deux époux si parfaits. Ce seroit un malheur dont je ne me consolerois de ma vie.

Don Alphonse me défendit de prendre ce parti, et je le vis si ferme dans le dessein de me soutenir, qu'indubitablement Lorença en auroit eu le démenti si j'eusse voulu tenir bon. Je jugeai, puisque j'étois un mortel si dangereux, que je devois en conscience rétablir par ma retraite la tranquillité dans le château; ce que j'exécutai dès le lendemain avant le jour, sans dire adieu à mes deux maîtres, de peur qu'ils ne s'opposassent à mon départ par amitié pour moi. Je me contentai de laisser dans ma chambre un écrit qui contenoit un compte exact que je leur rendois de mon administration.

CHAP. L.

Ce que devint Gil Blas après sa sortie du château de Leyva, et des heureuses suites qu'eut le mauvais succès de ses amours.

J'étois monté sur un bon cheval qui m'appartenoit, et je portois dans ma valise deux cents pistoles, dont la meilleure partie me venoit des bandits tués, et des trois cents ducats volés à Samuel Simon; car, Don Alphonse, sans me faire rendre ce que j'avois touché, avoit restitué cette somme entière de ses propres deniers. Je possédois donc un fonds qui ne me permettoit pas de m'embarrasser de l'avenir. D'ailleurs Tolède m'offroit un asile agréable. Je ne doutois point que le Comte de Polan ne se fît un plaisir de bien recevoir un de ses libérateurs, et de lui donner un logement dans sa maison. Mais j'envisageois ce Seigneur comme mon pis aller, et je résolus, avant

que d'avoir recours à lui, de dépenser une partie de mon argent à voyager. Dans ce dessein je marchai de ville en ville jusqu'à celle de Grenade, sans qu'il m'arrivât aucune mauvaise aventure. Il sembloit que la fortune, satisfaite de tant de tours qu'elle m'avoit joués, voulût enfin me laisser en repos. Mais elle m'en préparoit bien d'autres, comme on le verra dans la suite.

Une des premières personnes que je rencontrai dans les rues de Grenade fut le Seigneur Don Fernand de Leyva, gendre, ainsi que Don Alphonse, du Comte de Polan. Nous fûmes également surpris l'un et l'autre de nous trouver dans cette ville. Comment donc, Gil Blas, s'écria-t-il, vous ici? qui vous y amène? Seigneur, lui dis-je, si vous êtes étonné de me voir dans ce pays-ci, vous le serez bien davantage, quand vous saurez pourquoi j'ai quitté le service du Seigneur Don César et de son fils. Alors je lui contai tout ce qui s'étoit passé entre Séphora et moi, sans rien déguiser. Il en rit de bon cœur, puis, reprenant son sérieux: Mon ami, me dit-il, je vous offre ma médiation dans cette affaire, je vais écrire à ma belle sœur.

Non, non, Seigneur, interrompis-je, ne lui écrivez point, je vous prie. Je ne suis pas sorti du château de Leyva pour y retourner. Faites, s'il vous plaît, un autre usage de la bonté que vous avez pour moi. Si quelqu'un de vos amis a besoin d'un secrétaire ou d'un intendant, je vous conjure de lui parler en ma faveur. J'ose vous assurer qu'il ne vous reprochera pas de lui avoir donné un mauvais sujet. Très-volontiers, répondit-il, je ferai ce que vous souhaitez. Je suis venu à Grenade pour voir une vieille tante malade: j'y serai encore trois semaines, après quoi je partirai pour me rendre à mon château de Lorqui, où j'ai laissé Julie. Je demeure dans cette maison, poursuivit-il, en me montrant un hôtel qui étoit à cent pas de nous. Venez me trouver dans quelques jours; je vous aurai peut-être déjà déterré un poste convenable. Effectivement, dès la première fois que nous nous revîmes, il m'annonça qu'il m'avoit trouvé une

place chez monsieur l'Archevêque de Grenade, son parent et son ami, et me dit d'aller me présenter à lui de sa part.

Je me présentai le lendemain à l'Archevêque. L'Archevêque parut, il s'avança vers moi, et me demanda d'un ton de voix plein de douceur ce que je souhaitois. Je lui dis que j'étois le jeune homme dont le Seigneur Don Fernand de Leyva lui avoit parlé. Il ne me donna pas le temps de lui en dire davantage. Ah! c'est vous, s'écria-t-il, c'est vous dont on m'a fait un si bel éloge? Je vous retiens à mon service, vous êtes une bonne acquisition pour moi. Vous n'avez qu'à demeurer ici. Ensuite il me fit entrer dans son cabinet pour m'entretenir en particulier.

Je jugeai bien qu'il avoit dessein de tâter mon esprit. Je me tins sur mes gardes, et me préparai à mesurer tous mes mots. Il m'interrogea d'abord sur les humanités. Je ne répondis pas mal à ses questions; il vit que je connoissois assez les auteurs Grecs et Latins. Votre éducation, me dit-il, avec quelque sorte de surprise, n'a point été négligée. Voyons présentement votre écriture. J'en tirai de ma poche une feuille que j'avois apportée exprès. Mon prélat n'en fut pas mal satisfait. Je suis content de votre main, s'écria-t-il et plus encore de votre esprit. Je remercierai mon neveu Don Fernand de m'avoir donné un si joli garçon; c'est un vrai présent qu'il m'a fait. Nous fûmes interrompus par l'arrivée de quelques Seigneurs Grenadins qui venoient dîner avec l'Archevêque.

Je les laissai ensemble, et me retirai parmi les officiers qui me prodiguèrent alors les honnêtetés. J'allai manger avec eux quand il en fut temps, et s'ils m'observèrent pendant le repas, je les examinai bien aussi. J'étois assis auprès d'un vieux valet-de-chambre, nommé Melchior de la Ronda. Il prenoit soin de me servir de bons morceaux. L'attention qu'il avoit pour moi m'en donna pour lui, et ma politesse le charma. Il me fit le portrait de l'Archevêque et des ecclésiastiques avec qui nous avions dîné; et ce qu'il

m'en dit, ne s'accordoit guère avec leur maintien. Je ne fus plus embarrassé de ma contenance avec ces messieurs. Dès le soir même, en soupant, je me parai, comme eux, d'un dehors sage. Cela ne coute rien. Il ne faut pas s'étonner s'il y a tant d'hypocrites.

CHAP. LII

Gil Blas devient le favori de l'Archevêque de Grenade ; l'Archevêque tombe en apoplexie. De l'embarras où se trouve Gil Blas, et de quelle façon il en sort.

J'avois été, dans l'après-dîner, chercher mes hardes et mon cheval à l'hôtellerie où j'étois logé ; après quoi j'étois revenu souper à l'archevêché, où l'on m'avoit préparé une chambre fort propre, et un lit de duvet. Le jour suivant, Monseigneur me fit appeler de bon matin. C'étoit pour me donner une homélie à transcrire ; mais il me recommanda de la copier avec toute l'exactitude possible. Je n'y manquai pas ; je n'oubliai ni accent, ni point, ni virgule. Aussi la joie qu'il en témoigna fut mêlée de surprise, lorsqu'il eut parcouru des yeux tous les feuillets de ma copie. Vous êtes trop bon copiste, me dit-il, pour n'être pas grammairien. Parlez-moi confidemment, mon ami : n'avez-vous rien trouvé en écrivant qui vous ait choqué ? Quelque négligence dans le style, ou quelque terme impropre ?

O Monseigneur. lui répondis-je d'un air modeste, je ne suis point assez éclairé pour faire des observations critiques ; et quand je le serois, je suis persuadé que les ouvrages de votre grandeur échapperoient à ma censure. Le prélat sourit de ma réponse. Il ne répliqua point, mais il laissa voir, au travers de sa piété, qu'il n'étoit point auteur impunément. J'achevai de gagner ses bonnes grâces par cette flatterie. Je lui devins plus cher de jour en jour, et j'appris enfin de Don Fernand, qui venoit le voir très-souvent, que j'en étois aimé, de manière que je pouvois compter ma fortune faite. Cela me fut confirmé,

peu de temps après, par mon maître même, et voici à quelle occasion.

Un soir il répéta devant moi, avec enthousiasme, dans son cabinet, une homélie qu'il devoit prononcer le lendemain dans la cathédrale. Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensois en général, il m'obligea de lui dire quels endroits m'avoient le plus frappé. J'eus le bonheur de lui citer ceux qu'il estimoit davantage, ses morceaux favoris. Par-là je passai dans son esprit pour un homme qui avoit une connoissance délicate des vraies beautés d'un ouvrage. Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on appelle avoir du goût et du sentiment. Sois, Gil Blas, sois désormais sans inquiétude sur ton sort; je me charge de t'en faire un des plus agréables. Je t'aime, et pour te le prouver je te fais mon confident.

Ainsi donc, mon cher Gil Blas, continua le prélat, j'exige une chose de ton zèle. Quand tu t'apercevras que ma plume sentira la vieillesse, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie point à moi là-dessus: mon amour-propre pourroit me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé. Je fais choix du tien que je connois bon; je m'en raporterai à ton jugement. Grâces au ciel, lui dis-je, Monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce temps-là. De plus, un esprit de la trempe de celui de votre grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre; ou, pour parler plus juste, vous serez toujours le même. Je vous regarde comme un autre cardinal Ximénès, dont le génie supérieur, au lieu de s'affoiblir par les années, sembloit en recevoir de nouvelles forces.

Point de flatterie, interrompit-il, mon ami. Je sais que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge on commence à sentir les infirmités, et les infirmités du corps altèrent l'esprit. Je te le répète, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affoiblit, donne m'en aussitôt avis. Ne crains pas d'être franc et sincère; je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, il y va de ton intérêt; si par malheur pour toi il me revenoit qu'on dit

dans la ville que mes discours n'ont plus leur force ordinaire, et que je devrois me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrois, avec mon amitié la fortune que je t'ai promise. Tel seroit le fruit de ta sotte discrétion.

Le patron cessa de parler en cet endroit pour entendre ma réponse, qui fut une promesse de faire ce qu'il souhaitoit. Depuis ce moment-là il n'eut plus rien de caché pour moi, je devins son favori. J'allai voir Don Fernand de Leyva pour le remercier de l'excellent poste qu'il m'avoit procuré. Mais les choses changèrent bientôt de face. Environ deux mois après dans le temps de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude alarme au palais épiscopal : l'Archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement, que quelques jours après il n'y paroissoit plus ; mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je la remarquai bien dès le premier discours qu'il composa. Je ne trouvai pas toutefois la différence qu'il y avoit de celui-là aux autres, assez sensible pour conclure que l'orateur commençoit à baisser.

J'attendis encore une homélie pour savoir à quoi m'en tenir. Oh ! pour celle-là, elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rabattoit, tantôt il s'élevoit trop haut ou descendoit trop bas. C'étoit un discours diffus, une rhétorique de régent usé. Je ne fus pas le seul qui y prit garde. La plupart des auditeurs, quand il la prononça, comme s'ils eussent aussi été gagés pour l'examiner, se disoient tout bas les uns aux autres : Voilà un sermon qui sent l'appolexie. Allons, monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que Monseigneur tombe ; vous devez l'en avertir, non-seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne fût assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là vous savez ce qu'il en arriveroit.

Je n'étois embarrassé que d'une chose ; je ne savois de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'orateur lui-même me tira de cet embarras, en

me demandant ce qu'on disoit de lui dans le monde, et si l'on étoit satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admiroit toujours ses homélies, mais qu'il me sembloit que la dernière n'avoit pas si bien que les autres affecté l'Auditoire. Comment donc, mon ami, répliqua-t-il avec étonnement, auroit-elle trouvé quelque critique? Non, Monseigneur, lui repartis-je, non. Ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres que l'on ose critiquer: Néanmoins, puisque vous m'avez recommandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paroît pas tout-à-fait de la force des précédens. Ne pensez-vous pas comme moi?

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un souris forcé: Monseigneur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût? Je ne dis pas cela, Monseigneur, interrompis-je, tout déconcerté; je la trouve excellente, quoiqu'un peu au-dessous de vos autres ouvrages. Je vous entends, répliqua-t-il. Je vous parois baisser, n'est-ce pas? Tranchez le mot. Vous croyez qu'il est temps que je songe à la retraite? Je n'aurois pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si votre grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir. A Dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous reproche votre hardiesse! Il faudroit que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment. C'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée.

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuster les choses; mais le moyen d'appaiser un auteur irrité, et de plus, un auteur accoutumé à s'entendre louer! N'en parlons plus, dit-il, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui n'a pas votre approbation. Mon esprit, grâces au ciel, n'a encore rien perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidens; j'en veux de plus ca-

pables que vous de décider. Allez, poursuivit-il, en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats, et que le ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, Monsieur Gil Blas; je vous souhaite toutes sortes de prospérités, avec un peu plus de goût. Je sortis du cabinet en maudissant le caprice, ou pour mieux dire, la foiblesse de l'Archevêque, et plus en colère contre lui, qu'affligé d'avoir perdu ses bonnes grâces.

CHAP. LII.

Gil Blas, après sa sortie de chez l'Archevêque, va voir jouer les comédiens. De l'étonnement où le jeta la vue d'une actrice, et ce qu'il en arriva.

En sortant du cabinet de l'Archevêque, j'étois si en colère que je doutai même quelque temps si j'irois toucher mes cent ducats; mais, après y avoir bien réfléchi, je ne fus pas assez sot pour n'en rien faire.

J'allai donc demander cent ducats au trésorier, sans lui dire un seul mot de ce qui venoit de se passer entre son maître et moi. Je cherchai ensuite Melchior de la Ronda pour lui dire un éternel adieu. Il m'aimoit trop pour n'être pas sensible à mon malheur. Pendant que je lui en faisois le reçit, je remarquois que la douleur s'imprimoit sur son visage. Malgré tout le respect qu'il devoit à l'Archevêque, il ne put s'empêcher de le blâmer; mais comme je jurai que le prélat me la payeroit, et que je réjouirois toute la ville à ses dépens, le sage Melchior me dit: croyez-moi, mon cher Gil Blas, dévorez plutôt votre chagrin. Les hommes du commun doivent toujours respecter les personnes de qualité, quelque sujet qu'ils aient de s'en plaindre.

Je remerciai le vieux valet-de-chambre du bon conseil qu'il me donnoit, et je lui promis d'en profiter. Après cela il me dit: Si vous allez à Madrid, voyez-y Joseph Navarro, mon neveu. Il est chef d'office chez le Seigneur Don Balthazar de Zunira, et j'ose vous dire que c'est un garçon digne de votre amitié. Il est franc, vif, officieux, prévenant; je souhaite que vous

fassiez connoissance ensemble. Je lui répondis que je ne manquerois pas d'aller le voir sitôt que je serois à Madrid, où je comptois bien de retourner. Ensuite je sortis du palais épiscopal pour n'y remettre jamais le pied. Je pris le parti de louer une chambre garnie, faisant mon plan de passer encore un mois à Grenade, et de me rendre après cela auprès du Comte de Polan.

Comme l'heure du dîner approchoit, je demandai à mon hôtesse s'il n'y avoit pas quelque auberge dans le voisinage. Elle me répondit qu'il y en avoit une excellente à deux pas de sa maison, que l'on n'y étoit bien servi, et qu'il y alloit quantité d'honnêtes gens. Je me la fis enseigner, et j'y fus bientôt. L'on m'apporta ma petite portion, qui dans un autre temps, sans doute, m'auroit fait regretter la table que je venois de perdre. Mais j'étois alors si piqué contre l'Archevêque, que la frugalité de mon auberge me paroissoit préférable à la bonne chère qu'on faisoit chez lui. Je blâmois l'abondance des mets dans les repas; et raisonnant en docteur de Valladolid: Malheur, disois-je, à ceux qui fréquentent ces tables pernicieuses où il faut sans cesse être en garde contre sa sensualité, de peur de trop charger son estomac. Pour peu que l'on mange, ne mange-t-on pas toujours assez? Je louois dans ma mauvaise humeur des aphorismes que j'avois jusqu'alors fort négligés.

Dans le temps que j'expédiois mon ordinaire, il entra deux cavaliers, fort proprement vêtus; ils commencèrent à s'entretenir des comédiens, et d'une comédie nouvelle qu'on jouoit alors. Il me prit envie d'aller la voir représenter dès ce jour-là. Je n'avois point été à la comédie depuis que j'étois à Grenade. Comme j'avois presque toujours demeuré à l'archevêché, où ce spectacle étoit frappé d'anathème, je n'avois eu garde de me donner ce plaisir-là. C'eût été un grand scandale dans le palais. Les homélies avoient fait tout mon amusement.

Je me rendis donc dans la salle des comédiens lorsqu'il en fut temps et j'y trouvai une nombreuse assemblée. On battit des mains à la vue d'une ac-

trice qui faisoit un rôle de suivante. Je m'attachai à la considérer; et il n'y a point de termes qui puissent exprimer quelle fut ma surprise quand je reconnus en elle Laure, que je croyois encore à Madrid auprès d'Arsenie. Je ne pouvois douter que ce ne fût elle. Sa taille, ses traits, le son de sa voix, tout m'assuroit que je ne me trompois pas. Cependant, comme si je me fusse défié du rapport de mes oreilles, je demandai son nom à un cavalier qui étoit à côté de moi. Hé! de quel pays venez-vous? me dit-il. Vous êtes apparemment un nouveau débarqué, puisque vous ne connoissez pas la belle Estelle.

La ressemblance étoit trop parfaite pour prendre le change. Je compris bien que Laure, en changeant d'état, avoit aussi changé de nom, et curieux de savoir ses affaires, je m'informai du même homme si cette Estelle avoit quelque amant d'importance. Il me répondit que depuis deux mois il y avoit à Grenade un grand seigneur Portugais, nommé le Marquis de Marialva, qui faisoit beaucoup de dépense pour elle. Il m'en auroit dit davantage, si je n'eusse pas craint de le fatiguer par mes questions. Tout cela ne me rebuta point. Après un léger repas, car on n'en faisoit pas d'autres dans mon auberge, je me retirai dans ma chambre très-impatient d'être au lendemain.

Je dormis peu cette nuit, et je me levai à la pointe du jour. Je sortis sur les dix heures, et me rendis chez elle, après avoir été demander sa demeure à l'hôtel des comédiens. Elle logeoit dans une grande maison où elle occupoit le premier appartement. Je dis à une femme-de-chambre, qui vint m'ouvrir la porte, qu'un jeune homme souhaitoit de parler à la dame Estelle. La femme-de-chambre rentra pour m'annoncer, et j'entendis aussitôt sa maîtresse, qui lui dit, d'un ton de voix fort élevé : Qui est ce jeune homme? que me veut-il? Qu'on le fasse entrer.

Je jugeai par-là que j'avois mal pris mon temps, que son amant Portugais étoit à sa toilette, et qu'elle ne parloit si haut que pour lui persuader qu'elle n'étoit pas fille à recevoir des messages suspects. Ce

que je pensois étoit véritable ; le Marquis de Marialva passoit avec elle toutes les matinées. Je m'attendois à un mauvais compliment, lorsque cette originale actrice, me voyant paroître, accourut à moi, les bras ouverts en s'écriant ; Ah ! mon frère, est-ce vous que je vois ? puis, se tournant vers le Portugais : Seigneur, lui dit elle, pardonnez si en votre présence je cède à la force du sang. Après trois ans d'absence, je ne puis revoir un frère, que j'aime tendrement, sans lui donner des marques de mon amitié.

Le Marquis de Marialva me demanda si j'avois quelque emploi à Grenade ou ailleurs, je lui dis la vérité. Je contai de point en point comment j'étois entré à l'archevêché, et de quelle façon j'en étois sorti ; ce qui divertit infiniment le Seigneur Portugais. En même temps on vint avertir qu'on avoit servi. Je voulus aussitôt me retirer pour aller dîner à mon auberge ; mais Laure m'arrêta. Quel est votre dessein, mon frère ? me dit-elle, Vous dînerez avec moi. Je ne souffrirai pas même que vous soyez plus long-temps dons une chambre garnie. Je prétends que vous mangiez dans ma maison, et que vous y logiez. Faites apporter vos hardes ce soir ; il y a ici un lit pour vous.

Le Seigneur Portugais prit alors la parole, et dit à Laure : non, Estelle, vous n'êtes pas logée assez commodément pour recevoir quelqu'un chez vous. Votre frère, ajouta-t-il, me paroit un joli garçon ; et l'avantage qu'il a de vous toucher de si près m'intéresse pour lui. Je veux le prendre à mon service. Ce sera celui de mes secrétaires que je chérirai le plus ; j'en ferai mon homme de confiance. Qu'il ne manque pas de venir dès ce soir coucher chez moi : j'ordonnerai qu'on lui prépare un logement. Je lui donne quatre cents ducats d'appointement.

Les remercîmens que je fis là-dessus au marquis, furent suivis de ceux de Laure. Ne parlons plus de cela, interrompit-il, c'est une affaire finie. En disant cela il sortit. Laure me fit aussitôt passer dans un cabinet, où se voyant seule avec moi : j'étoufferois, s'écria-t-elle, si je résistois plus long-temps à l'envie

que j'ai de rire. Alors elle s'abandonna comme une folle à des ris immodérés. Il me fut impossible de ne pas suivre son exemple; et quand nous nous en fûmes bien donnés, avoue, Gil Blas, me dit-elle, que nous venons de jouer une plaisante comédie. Mais je ne m'attendois pas au dénouement. J'avois dessein seulement de te ménager dans ma maison une table et un logement: et c'est pour te les offrir avec bienséance que je t'ai fait passer pour mon frère. Je suis ravie que le hasard t'ait présenté un si bon poste. Le marquis est généreux; il fera encore plus pour toi qu'il n'a promis de faire. Une autre que moi, poursuivit-elle, n'auroit peut-être pas reçu si gracieusement un homme qui quitte ses amis sans leur dire adieu.

J'allai d'abord à la chambre que j'avois louée, d'où, après avoir satisfait mon hôtesse, je me rendis, avec un homme chargé de ma valise, à un grand hôtel garni, où mon nouveau maître étoit logé. Je rencontrai à la porte son intendant, qui me demanda si je n'étois point le frère de la dame Estelle. Je répondis qu'oui. Soyez donc le bien-venu, reprit-il, Seigneur Cavalier Le Marquis de Marialva, dont j'ai l'honneur d'être intendant, m'a ordonné de bien vous recevoir. On vous a préparé une chambre; je vais, s'il vous plaît, vous y conduire pour vous en apprendre le chemin. Il me fit monter tout au haut de la maison, et entrer dans une chambre si petite, qu'un lit assez étroit, une armoire, et deux chaises, la remplissoient. C'étoit-là mon appartement. Après cet entretien assez court, je quittai l'intendant pour aller trouver Laure.

Sitôt que j'arrivai à la porte de la comédie, et que je me dis frère d'Estelle, tout me fut ouvert. A la fin de la pièce je conduisis Laure à son domicile, où j'aperçus en arrivant plusieurs cuisiniers qui préparoient un grand repas. Tu peux souper ici, me dit-elle. Je n'en ferai rien, lui répondis-je; le marquis sera peut-être bien aise d'être seul avec vous. Oh que non, reprit-elle; il va venir avec deux de ses amis et un de nos messieurs; il ne tiendra qu'à toi de faire le

sixième. Tu sais bien que chez les comédiennes les secrétaires ont le privilége de manger avec leurs maîtres. Il est vrai, lui dis-je, mais ce seroit de trop bonne heure me mettre sur le pied de ces secrétaires favoris. Il faut auparavant que je fasse quelque commission de confident pour mériter ce droit honorifique ; ainsi je ne crois pas devoir accepter votre offre. En parlant de la sorte, je sortis de chez elle, et je gagnai mon auberge, où je comptois d'aller tous les jours. On m'apporta ma pitance que je commençai à expédier avec beaucoup d'appétit. Quand j'eus fini, je me retirai à notre hôtel avec une gaieté que je ne puis exprimer.

CHAP. LIII.

De la commission que le Marquis de Marialva donna à Gil Blas, et comment il s'en acquitta.

Le marquis n'étoit pas encore revenu de chez sa comédienne, Je trouvai ses valets-de-chambre dans son appartement. Je fis connoissance avec eux ; et nous nous amusâmes à rire jusqu'à deux heures après minuit que notre maître arriva. Il fut un peu surpris de me voir, et me dit, d'un air de bonté : comment donc, Gil Blas, vous n'êtes pas encore couché ? Je répondis que j'avois voulu savoir auparavant s'il n'avoit rien à m'ordonner. J'aurai peut-être, reprit-il, une commission à vous donner demain matin ; mais il sera temps alors de vous apprendre mes volontés. Allez vous reposer, et souvenez-vous que je vous dispense de m'attendre le soir ; je n'ai besoin que de mes valets-de-chambre.

Après cet avertissement, qui, dans le fond, me faisoit plaisir, je laissai le marquis dans son appartement, et me retirai à mon galetas. Je me mis au lit, mais, ne pouvant dormir, je m'avisai de suivre le conseil que nous donne Pythagore, de rappeler le soir ce que nous avons fait dans la journée, pour nous applaudir de nos bonnes actions et nous blâmer de nos mauvaises. Je ne me sentois pas la conscience assez nette pour être content de moi. Je me reprochai

d'avoir appuyé l'imposture de Laure. Enfin, après un mûr et sévère examen, je tombai d'accord avec moi-même, que, si je n'étois pas un fripon, il ne s'en falloit guère.

De là, passant aux conséquences, je me représentai que je jouois gros jeu, en trompant un homme de condition, qui, pour mes péchés peut-être, ne tarderoit guère à découvrir la fourberie. Une si judicieuse réflexion jeta quelque terreur dans mon esprit ; mais des idées de plaisir et d'intérêt l'eurent bientôt dissipée. Je me livrai à des images toutes agréables. Je me mis à compter en moi-même la somme que feroient mes gages au bout de dix ans de service. J'ajoutois à cela les gratifications que je recevrois de mon maître ; et, les mesurant à son humeur libérale, ou plutôt à mes désirs, j'avois une intempérance d'imagination, si l'on peut parler ainsi, qui ne donnoit point de bornes à ma fortune. Tant de bien peu à-peu m'assoupit, et je m'endormis en bâtissant des châteaux en Espagne.

Je me levai le lendemain sur les huit heures pour aller recevoir les ordres de mon patron ; mais, comme j'ouvrois ma porte pour sortir, je fus étonné de le voir paroître devant moi. Il étoit tout seul. Gil Blas, me dit-il, hier au soir, en quittant votre sœur, je lui promis de passer chez elle ce matin ; mai une affaire de conséquence ne me permet pas de lui tenir parole. Allez lui témoigner de ma part que je suis bien mortifié de ce contre-temps, et assurez-la que je souperai encore aujourd'hui avec elle. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il en me mettant entre les mains une bourse, avec une petite boîte de chagrin enrichie de pierreries, portez-lui mon portrait, et gardez cette bourse où il y a cinquante pistoles que je vous donne pour marque de l'amitié que j'ai déjà pour vous. Je pris d'une main le portrait, et de l'autre la bourse que je méritois si peu.

Je courus sur le champ chez Laure, en disant, dans l'excès de la joie qui me transportoit : quel bonheur d'être frère d'une fille belle et galante ! C'est dommage qu'il n'y ait pas autant d'honneur à cela que de

profit et d'agrément. Laure ne faisoit que de se lever. Aimable Estelle, lui dis-je en entrant, mon maître n'aura pas le plaisir de vous entretenir ce matin, comme il se l'étoit proposé. Mais, pour vous en consoler, il soupera ce soir avec vous, et il vous envoie son portrait, qui me paroît encore avoir quelque chose de plus consolant. Je lui remis aussitôt la boîte, qui, par le vif éclat des brillans dont elle étoit garnie, lui réjouit infiniment la vue. Elle l'ouvrit; et l'ayant fermée, après avoir considéré la peinture par manière d'acquit, elle revint aux pierreries. Elle en vanta la beauté, et me dit, en souriant: voilà des copies que les femmes de théâtre aiment mieux que les originaux.

Je lui appris ensuite que le généreux Portugais, en me chargeant de son portrait, m'avoit gratifié d'une bourse de cinquante pistoles. Je t'en fais mon compliment, me dit-elle; ce Seigneur commence par où même il est rare que les autres finissent. C'est à vous, lui répondis-je, que je dois ce présent; le marquis ne me l'a fait qu'à cause de la fraternité. Je voudrois, répliqua-t-elle, qu'il t'en fît de semblables tous les jours. Je ne puis te dire jusqu'à quel point tu m'es cher. Le ciel nous a destinés l'un pour l'autre. Je serai ton épouse, tu seras mon mari, mais il faut nous enrichir auparavant. Je veux encore avoir trois ou quatre galanteries pour te mettre à ton aise.

Je la remerciai poliment de la peine qu'elle vouloit bien prendre pour moi, et nous nous engageâmes insensiblement dans un entretien qui dura jusqu'à midi. Alors je me retirai, pour aller rendre compte à mon maître de la manière dont on avoit reçu son présent. Lorsque j'arrivai à l'hôtel, on me dit que le marquis venoit de sortir; et il étoit décidé que je ne le reverrois plus, ainsi qu'on peut le lire dans le chapitre suivant.

CHAP. LIV.

De la nouvelle que Gil Blas apprit, et qui fut un coup de foudre pour lui.

Je me rendis à mon auberge, où, rencontrant deux hommes d'une agréable conversation, je dînai et demeurai à table avec eux jusqu'à l'heure de la comédie. Nous nous séparâmes. Ils allèrent à leurs affaires, et moi je pris le chemin du théâtre. Comme j'entrois, un comédien vint à moi, et me dit tout bas de le suivre. Il me mena dans un endroit particulier de l'hôtel, et me tint ce discours : Seigneur cavalier, je me fais un devoir de vous donner un avis très-important. Le Marquis de Marialva s'étoit senti du goût pour mon épouse ; il avoit même déjà pris jour pour venir manger de mon aloyau, lorsque l'artificieuse Estelle trouva moyen de rompre la partie, et d'attirer chez elle ce Seigneur Portugais. Ma femme a cela sur le cœur, et il n'y a rien qu'elle ne fût capable de faire pour se venger. Elle en a une belle occasion. Hier, si vous vous en souvenez, tous nos gagistes accoururent pour vous voir. Le sous-moucheur de chandelles dit à quelques personnes de la troupe qu'il vous reconnoissoit, et que vous n'étiez rien moins que le frère d'Estelle.

Ce bruit, ajouta-t-il, est venu aujourd'hui aux oreilles de mon épouse qui n'a pas manqué d'en interroger l'auteur ; et ce gagiste le lui a confirmé. Il vous a, dit-il, connu valet d'Arsenie dans le temps qu'Estelle, sous le nom de Laure, la servoit à Madrid. Mon épouse, charmée de cette découverte, en fera part au Marquis de Marialva, qui doit venir ce soir à la comédie, réglez-vous là-dessus. Si vous n'êtes pas effectivement frère d'Estelle, je vous conseille en ami, et à cause de notre ancienne connoissance, de pourvoir à votre sureté. Ma femme qui ne demande qu'une victime, m'a permis de vous avertir de prévenir par une prompte fuite quelque sinistre accident.

Je rendis grâces de cet avertissement à l'histrion, qui vit bien à mon air effrayé, que je n'étois pas homme à donner un démenti au sous-moucheur de

chandelles. Je ne me sentois nullement d'humeur à porter jusques-là l'éfronterie. Je ne fus pas même tenté d'aller dire adieu à Laure, de peur qu'elle ne voulût m'engager à payer d'audace. Je ne songeai qu'à me sauver avec mes hardes. Je disparus de l'hôtel en un clin d'œil; et je fis en moins de rien enlever et transporter ma valise chez un muletier qui devoit le jour suivant partir à trois heures du matin pour Tolède. J'aurois souhaité d'être déjà chez le Comte de Polan, dont la maison me paroissoit le seul asile qui fût sûr pour moi. Mais je n'y étois pas encore; et je ne pouvois sans inquiétude penser au temps qui me restoit à passer dans une ville où j'appréhendois qu'on ne me cherchât dès la nuit même.

Je ne laissai pas d'aller souper à mon auberge, quoique je fusse aussi troublé qu'un débiteur qui sait qu'il y a des alguazils à ses trousses. Ce que je mangeai ce soir-là ne fit pas, je crois, un excellent chyle dans mon estomac. Misérable jouet de la crainte, j'examinois toutes les personnes qui entroient dans la salle; et quand, par malheur, il y venoit des gens de mauvaise mine, je frissonnois de peur. Après avoir soupé dans de continuelles alarmes, je me levai de table, et m'en retournai chez mon muletier, où je me jetai sur de la paille fraiche jusqu'à l'heure de notre départ.

Le muletier vint de bon matin m'avertir que ses mules étoient prêtes. Je fus aussitôt sur pied, et grâces au ciel je partis radicalement guéri de Laure. A mesure que nous nous éloignions de Grenade, mon esprit reprenoit sa tranquillité. Je commençai à m'entretenir avec le muletier; je ris de quelques plaisantes histoires qu'il me raconta, et je perdis insensiblement toute ma frayeur. Je dormis d'un sommeil paisible à Ubeda, où nous allâmes coucher la première journée, et la quatrième nous arrivâmes à Tolède. Mon premier soin fut de m'informer de la demeure du Comte de Polan, et je m'y rendis, bien persuadé qu'il ne souffriroit pas que je fusse logé ailleurs que chez lui. Mais je comptois sans mon hôte. Je ne trouvai au logis que le concierge, qui me dit

que son maître étoit parti la veille pour le château de Leyva, d'où on lui avoit mandé que Séraphine étoit dangereusement malade.

Je ne m'étois point attendu à l'absence du Comte : elle diminua la joie que j'avois d'être à Tolède, et fut cause que je pris un autre dessein. Me voyant si près de Madrid je résolus d'y aller. Je fis réflexion que je pourrois me pousser à la cour, où un génie supérieur, à ce que j'avois ouï dire, n'étoit pas absolument nécessaire pour s'avancer. Dès le lendemain je me servis de la commodité d'un cheval de retour, pour me rendre à cette capitale de l'Espagne. La fortune m'y conduisoit, pour me faire jouer de plus grands rôles que ceux qu'elle m'y avoit déjà fait faire.

CHAP. LV.

Gil Blas va loger dans un hôtel garni. Il y fait connoissance avec le Capitaine Chinchilla. Quel homme c'étoit que cet officier, et quelle affaire l'avoit amené à Madrid.

D'ABORD que je fus à Madrid, j'établis mon domicile dans un hôtel garni, où, demeuroit, entre autres personnes, un vieux capitaine, qui des extrémités de la Castille-Nouvelle étoit venu solliciter à la cour une pension, qu'il croyoit n'avoir que trop méritée. Il s'appeloit Don Annibal de Chinchilla. Nous eûmes deux ou trois conversations, il m'honora de sa confiance, et je sus bientôt toutes ses affaires. Il me dit que ce qui lui tenoit le plus à cœur c'étoit d'avoir dissipé des biens considérables dans les campagnes qu'il avoit faites, de sorte qu'il lui restoit à peine de quoi payer son logement, et faire écrire ses placets. Car, enfin, Seigneur cavalier, ajouta-t-il en haussant les épaules, j'en présente tous les jours, sans qu'on y fasse la moindre attention. Vous diriez qu'il y a une gageure entre le premier ministre et moi ; et que c'est à qui de nous deux se lassera, moi d'en donner, ou lui d'en recevoir : Mais pendant ce temps-là, mon château de Chinchilla tombe en ruine, faute de réparations.

Il ne faut désespérer de rien, lui dis-je alors, vous-

êtes peut-être à la veille de voir payer avec usure vos peines et vos travaux. Je ne dois pas me flatter de cette espérance, répondit Don Annibal. Il n'y a pas trois jours que j'ai parlé à un des secrétaires du ministre; et si j'en crois ses discours, je n'ai qu'à me tenir gaillard. Seigneur gentilhomme, m'a-t-il dit tout net, ne vantez pas tant votre zèle et votre fidélité; vous n'avez fait que votre devoir en vous exposant aux périls pour votre patrie. La seule gloire qui est attachée aux belles actions les paie assez, et doit suffire principalement à un Espagnol. Il faut donc vous détromper, si vous regardez comme une dette la gratification que vous sollicitez. Si on vous l'accorde vous devrez uniquement cette grâce à la bonté du roi, qui veut bien se croire redevable à ceux de ses sujets qui ont bien servi l'état. Vous voyez par-là, poursuivit le capitaine, que j'ai bien la mine de m'en retourner comme je suis venu.

On s'intéresse pour un brave homme qu'on voit souffrir. Je l'exhortai à tenir bon; je m'offris à lui mettre au net gratuitement ses placets. J'allai même jusqu'à lui ouvrir ma bourse, et à le conjurer d'y prendre tout l'argent qu'il voudroit. Mais il n'étoit pas de ces gens qui ne se le font pas dire deux fois dans une pareille occasion. Tout au contraire, se montrant très-délicat là-dessus, il me remercia fièrement de ma bonne volonté. Ensuite il me dit, que pour n'être à charge à personne, il s'étoit accoutumé peu-à-peu à vivre avec tant de sobriété, que le moindre aliment suffisoit pour sa subsistance; ce qui n'étoit que trop véritable. Il ne vivoit que de ciboules et d'oignons. Aussi n'avoit-il que la peau et les os.

Pour n'avoir aucun témoin de ses mauvais repas, il s'enfermoit ordinairement dans sa chambre pour les faire. J'obtins pourtant de lui, à force de prières, que nous dînerions et que nous souperions ensemble; et trompant sa fierté par une ingénieuse compassion, je me fis apporter beaucoup plus de viande et de vin qu'il n'en falloit pour moi. Je l'excitai à boire et à manger. Il voulut d'abord faire des façons; mais

enfin il se rendit à mes instances. Après quoi, devenant insensiblement plus hardi, il m'aida de lui-même à rendre mon plat net et à vider ma bouteille.

Lorsqu'il eut bu quatre ou cinq coups, et réconcilié son estomac avec une bonne nourriture : En vérité, me dit-il, d'un air gai, vous êtes bien séduisant, Seigneur Gil Blas ; vous me faites faire tout ce qu'il vous plaît. Mon capitaine me parut alors si défait de sa honte, que, si je l'eusse, en ce moment-là, pressé d'accepter ma bourse, je crois qu'il ne l'auroit pas refusée. Je ne le remis point à cette épreuve ; je me contentai de l'avoir fait mon commensal, et de prendre la peine, nonseulement d'écrire ses placets, mais de les composer même avec lui. Nous avions beau l'un et l'autre épuiser notre esprit à semer des fleurs de rhétorique dans ces placets ; c'étoit, comme on dit, semer sur le sable. Annibal n'obtenoit rien, et dans sa mauvaise humeur, il maudissoit son étoile.

Pour surcroît de mortification, il arriva un jour qu'un poëte, produit par le Duc d'Albe ayant récité devant le roi un sonnet sur la naissance d'une infante, fut gratifié d'une pension de cinq cents ducats. Je crois que le capitaine en seroit devenu fou si je n'eusse pris soin de lui remettre l'esprit. Qu'avez-vous, lui dis-je, en le voyant hors de lui-même ? Il n'y a rien là-dedans qui doive vous révolter. Depuis un temps immémorial, les poëtes ne sont-ils pas en possession de rendre les princes tributaires de leurs muses ? Combien Auguste a-t-il donné de récompenses, combien a-t-il fait de pensions dont nous n'avons aucune connoissance ? Mais la postérité la plus reculée saura, comme nous, que Virgile a reçu de cet empereur près de deux cents mille écus de bienfaits.

Quelque chose que je puisse dire à Don Annibal, le fruit du sonnet lui demeura sur l'estomac ; et ne pouvant le digérer, il se résolut à tout abandonner. Il voulut néanmoins auparavant, présenter encore un placet au Duc de Lerme. Nous y rencontrâmes un jeune homme, qui, après avoir salué le capitaine, lui dit, d'un air affectueux : Mon cher et ancien maître, est-ce vous que je vois ? Quelle affaire vous amène

chez Monseigneur ? Si vous avez besoin d'une personne qui y ait du crédit, ne m'épargnez pas, je vous offre mes services.

Comment donc, Pédrille, lui répondit le capitaine, à vous entendre, il semble que vous occupiez quelque poste important dans cette maison ? Du moins, répliqua le jeune homme, y ai-je assez de pouvoir pour faire plaisir à un honnête *Hidalgo* comme vous. Cela, étant, reprit le capitaine avec un souris, j'ai recours à votre protection. Je vous l'accorde, repartit Pédrille. Vous n'avez qu'à m'apprendre de quoi il est question, et je vous promets de vous servir auprès du ministre. Nous le mîmes au fait de tout ; il demanda à Don Annibal où il demeuroit, nous assura que nous aurions de ses nouvelles le jour suivant, et il disparut, sans nous instruire de ce qu'il prétendoit faire, ni même nous dire s'il étoit domestique du Duc de Lerme.

Je fus curieux de savoir ce que c'étoit que ce Pédrille. C'est un garçon, me dit le capitaine, qui me servoit il y a quelques années, et qui, me voyant dans l'indigence, m'y laissa pour aller chercher une meilleure condition. C'est un drôle qui ne manque pas d'esprit, et qui est intrigant. Mais, malgré tout son savoir-faire, je ne compte pas beaucoup sur le zèle qu'il vient de témoigner pour moi. Peut-être, lui dis-je, ne vous sera-t-il pas inutile. S'il appartenoit, par exemple, à quelqu'un des principaux officiers du Duc, il pourroit vous rendre service. Vous n'ignorez pas que tout se fait par brigue et par cabale chez les grands, qu'ils ont des domestiques favoris qui les gouvernent, et que ceux-ci, à leur tour, sont gouvernés par leurs valets.

Le lendemain, dans la matinée, nous vîmes arriver Pédrille à notre hôtel. Messieurs, nous dit-il, sachez que je suis le laquais de confiance du Seigneur Don Rodrigue de Calderone, premier secrétaire du Duc de Lerme. Mon maître, qui est fort galant, va presque tous les soirs souper avec une jeune fille d'Albarazin des plus jolies. Comme je lui porte tous les matins un billet-doux, je viens de la voir. Je lui ai

proposé de faire passer Don Annibal pour son oncle, et d'engager par cette supposition son galant à le protéger. Elle veut bien entreprendre cette affaire. Outre le petit profit qu'elle y envisage, elle sera charmé qu'on la croie nièce d'un brave gentilhomme.

Le Seigneur de Chinchilla fit la grimace à ce discours. Il témoigna de la répugnance à souffrir qu'une aventurière le déshonorât en se disant de sa famille. Il n'en étoit pas seulement blessé par rapport à lui ; il voyoit, pour ainsi dire, là-dedans une ignominie rétroactive pour ses aïeux. Cette délicatesse parut hors de saison à Pédrille, qui en fut choqué. Vous moquez-vous, s'écria-t-il, de le prendre sur ce ton-là. Voilà comme vous êtes faits, vous autres nobles à chaumières ; vous avez une vanité ridicule. Seigneur cavalier, poursuivit-il en m'adressant la parole, n'admirez-vous pas les scrupules qu'il se fait? Certes ! c'est bien à la cour qu'il y faut regarder de si près ! Sous quelque vilaine forme que la fortune s'y présente, on ne la laisse point échapper.

J'applaudis à ce que dit Pédrille ; et nous haranguâmes si bien, tous deux, le capitaine, que nous le fîmes malgré lui devenir oncle de la fille d'Albarazin. Nous nous mîmes tous trois à faire pour le ministre un nouveau placet, qui fut revu, augmenté, et corrigé. Pédrille le porta à l'Arragonoise, qui, dès le soir même, en chargea le Seigneur Don Rodrigue, à qui elle parla de façon que ce secrétaire, la croyant véritablement nièce du capitaine, promit de s'employer pour lui. Peu de jours après, nous vîmes l'effet de cette manœuvre. Pédrille revint à notre hôtel d'un air triomphant.

Bonne nouvelle, dit-il à Chinchilla. Le roi fera une distribution de commanderies, de bénéfices, et de pensions, où vous ne serez pas oublié. Mais je suis chargé de vous demander quel présent vous prétendez faire à la dame. Pour moi, je vous déclare que je ne veux rien ; je préfère, à tout l'or du monde, le plaisir d'avoir contribué à améliorer la fortune de mon ancien maître. Il n'en est pas de même de notre nymphe d'Albarazin : elle est un peu Juive,

lorsqu'il s'agit d'obliger le prochain. Elle prendroit l'argent de son propre père; jugez si elle refusera celui d'un oncle supposé.

Elle n'a qu'à dire ce qu elle exige de moi, répondit Don Annibal. Si elle veut tous les ans le tiers de la pension que j'obtiendrai, je le lui promets. Je me fierois bien à votre parole, moi, répliqua le Mercure de Don Rodrigue; mais vous avez affaire à une petite personne naturellement fort défiante. Elle aimera beaucoup mieux que vous lui donniez, une fois pour toutes, les deux tiers d'avance en argent comptant. Eh! où veut-elle que je les prenne, interrompit brusquement le capitaine? Il faut que vous ne l'ayez pas instruite de ma situation. Pardonnez-moi, repartit Pédrille: elle sait bien que vous êtes plus gueux que Job; après ce que je lui ai dit, elle ne sauroit l'ignorer. Mais ne vous mettez pas en peine. Je connois un homme qui se plaît à prêter ses espèces à dix pour cent.

Vous lui ferez par-devant notaire, un transport avec garantie de la première année de votre pension, pour pareille somme que vous reconnoîtrez avoir reçue de lui, et que vous toucherez en effet. A l'égard de la garantie, le prêteur se contentera de votre château de Chinchilla, tel qu'il est. Le capitaine protesta qu'il accepteroit ces conditions s'il étoit asses heureux pour avoir quelque part aux grâces qui seroient distribuées le lendemain. Ce qui ne manqua pas d'arriver. Il fut gratifié d'une pension de trois cents pistoles. Aussitôt qu'il eut appris cette nouvelle, il donna toutes les suretés qu'on exigea de lui, fit ses petites affaires, et s'en retourna avec quelques pistoles de reste.

CHAP. LVI.

Gil Blas rencontre à la cour son cher ami Fabrice. Grande joie de part et d'autre. Où ils allèrent tous deux, et de la curieuse conversation qu'ils eurent ensemble.

Je m'étois fait une habitude d'aller tous les matins chez le roi, où je passois des deux ou trois heures en-

tières à voir entrer et sortir les grands. Un jour que je me promenois dans les appartemens, y faisant, comme beaucoup d'autres, une assez sotte figure j'aperçus Fabrice que j'avois laissé à Valladolid au service d'un administrateur d'hôpital. Ce qui m'étonna, c'est qu'il s'entretenoit avec le Duc de Médina Sidonia et le Marquis de Sainte-Croix. Ces deux Seigneurs, à ce qu'il me sembloit, prenoient plaisir à l'entendre. Avec cela, il étoit vêtu aussi proprement qu'un noble Cavalier. Ne me tromperois-je point, dis-je en moi même? Est-ce bien là le fils du barbier Nunez? C'est peut-être quelque personne qui lui ressemble.

Je ne demeurai pas long-temps dans le doute. Les Seigneurs s'en allèrent; j'abordai Fabrice. Il me reconnut dans le moment, me prit par la main, et me fit percer la foule avec lui pour sortir des appartemens. Mon cher Gil Blas, me dit-il, je suis ravi de te revoir. Que fais-tu à Madrid? es-tu encore en condition? as-tu quelque charge à la cour? dans quel état sont tes affaires? Rends-moi compte de tout ce qui t'est arrivé depuis ton départ précipité de Valladolid. Tu me demandes bien des choses à la fois, lui répondis-je, et nous ne sommes pas dans un lieu propre à conter des aventures. Tu as raison, reprit-il; nous serons mieux chez moi. Viens, je vais t'y mener. Ce n'est pas loin d'ici. Je suis libre, agréablement logé, parfaitement bien dans mes meubles; je vis content, et suis heureux, puisque je crois l'être.

J'acceptai le parti, et me laissai entraîner par Fabrice, qui me fit arrêter devant une maison de belle apparence, où il me dit qu'il demeuroit. Il me fit entrer, et après avoir considéré son appartement, je lui dis : Il faut que tu ne fasses pas mal tes affaires à Madrid, pour y être si bien nippé. Tu as sans doute quelque commission? Le ciel m'en préserve, répliqua-t-il! Le parti que j'ai pris est au-dessus de tous les emplois. Un homme de distinction à qui cet hôtel appartient, m'y a donné une chambre dont j'ai fait quatre pièces que j'ai meublées comme tu vois. Je ne m'occupe que de choses qui me font plai-

sir, et je ne sens pas la nécessité. Je suis devenu auteur, je me suis jeté dans le bel esprit ; j'écris en vers et en prose.

Toi favori d'Apollon, m'écriai-je en riant ! Voilà ce que je n'aurois jamais deviné ; je serois moins surpris de te voir tout autre chose. Quels charmes as-tu donc pu trouver dans la condition des poëtes ? Il me semble que ces gens-là sont méprisés dans la vie civile, et qu'ils n'ont pas un ordinaire réglé. Hé fi ! s'écria-t-il à son tour. Tu me parles de ces misérables auteurs, dont les ouvrages sont le rebut des libraires et des comédiens. Mais les bons, mon ami, sont sur un meilleur pied dans le monde ; et je puis dire, sans vanité, que je suis du nombre de ceux-ci. Je n'en doute pas, lui dis-je ; tu es un garçon plein d'esprit. Je ne suis en peine que de savoir comment la rage d'écrire a pu te prendre.

Ton étonnement est juste, reprit Nunez. J'étois si content de mon état chez le Seigneur Manuel Ordonnez, que je n'en souhaitois pas d'autre. Mais mon génie s'élevant peu-à-peu au-dessus de la servitude, je composai une comédie que je fis représenter par des comédiens qui jouoient à Valladolid. Quoiqu'elle ne valût pas grand' chose, elle eut un fort grand succès. Je jugeai par-là que le public étoit une bonne vache à lait qui se laissoit aisément traire. Cette réflexion, et la fureur de faire de nouvelles pièces, me détachèrent de l'hôpital. L'amour de la poésie m'ôta celui des richesses. Je résolus de me rendre à Madrid, comme au centre des beaux esprits, pour y former mon goût. Je demandai mon congé à l'administrateur, qui ne me le donna qu'à regret, tant il avoit d'affection pour moi. Fabrice, me dit-il, aurois-tu quelque sujet de mécontentement ? Non, lui répondis-je, vous êtes le meilleur des maîtres, et je suis pénétré de vos bontés ; mais vous savez qu'il faut suivre son étoile. Je me sens né pour éterniser mon nom par des ouvrages d'esprit. Quelle folie ! me répliqua ce bon bourgeois. Tu as déja pris racine à l'hôpital ; tu es du bois dont on fait les économes, et quelquefois même les administrateurs. Tu

Tu veux quitter le solide pour t'occuper de fadaises. Tant pis pour toi !

L'administrateur voyant qu'il combattoit inutilement mon dessein, me paya mes gages, et me fit présent d'une cinquantaine de ducats pour reconnoître mes services. De manière qu'avec cela et ce que je pouvois avoir grapillé des petites commissions dont on avoit chargé mon intégrité, je fus en état, en arrivant à Madrid, de me mettre proprement ; ce que je ne manquai pas de faire, quoique les écrivains de notre nation ne se piquent guère de propreté. Je connus bientôt les plus fameux auteurs. A présent je suis aimé de plusieurs Seigneurs, et je vis, surtout, avec le Duc de Médina Sidonia, comme Horace vivoit avec Mécénas. Voilà, poursuivit Fabrice, de quelle manière j'ai été métamorphosé en auteur. Je n'ai plus rien à te conter. C'est à toi, Gil Blas, à chanter tes exploits.

Alors je pris la parole et je lui fis le détail qu'il demandoit. Après cela, il fut question de dîner. Il tira de son armoire, des serviettes, du pain, un reste d'épaule de mouton rôti, une bouteille d'excellent vin, et nous nous mîmes à table avec toute la gaieté de deux amis qui se rencontrent après une séparation. Tu vois, me dit-il, ma vie libre et indépendante. J'irois, si je voulois, tous les jours manger chez les personnes de qualité, mais, outre que l'amour du travail me retient souvent au logis, je suis un petit Aristippe. Je m'acommode également du grand monde et de la retraite, de l'abondance et de la frugalité.

Nous trouvâmes le vin si bon, qu'il fallut tirer de l'armoire une seconde bouteille. Entre la poire et le fromage, je lui témoignai que je serois bien aise de voir quelqu'une de ses productions. Aussitôt il chercha, parmi ses papiers, un sonnet qu'il me lut d'un air emphatique. Néanmoins, malgré le charme de la lecture, je trouvai l'ouvrage si obscur, que je n'y compris rien du tout. Fabrice s'en aperçut, et ne perdit pourtant rien de sa belle humeur. Nous achevâmes de boire notre seconde bouteille ; après quoi

nous nous levâmes de table tous deux assez bien conditionnés. Nous sortîmes dans le dessein d'aller nous promener au Prado; mais en passant devant la porte d'un marchand de liqueur, il nous prit fantaisie d'entrer chez lui.

Nous y étions à peine entrés, qu'un gentilhomme du Duc de Médina Sidonia se présenta. Seigneur Don Fabricio, dit-il, en s'adressant à mon ami, je vous cherchois par-tout pour vous avertir que monsieur le duc voudroit bien vous parler. Il vous attend chez lui. Nunez, qui savoit qu'on ne peut satisfaire assez-tôt un grand Seigneur qui souhaite quelque chose, me quitta dans le moment, pour aller trouver son Mécénas, me laissant fort étonné de l'avoir entendu traiter de Don, et de le voir ainsi devenu noble, en dépit de maître Chrysostôme le barbier son père.

CHAP. LVII.

Fabrice place Gil Blas auprès du Comte Galiano, Seigneur Sicilien.

J'avois trop d'envie de revoir Fabrice, pour n'être pas chez lui le lendemain de grand matin. Je donne le bon jour, dis-je en entrant, au Seigneur Don Fabricio, la fleur de la noblesse Asturienne. A ces paroles il se mit à rire. Tu as donc remarqué, s'écria-t-il, qu'on m'a traité de Don? Oui, mon gentilhomme, lui répondis-je; et vous me permettrez de vous dire, qu'hier, en me contant votre métamorphose, vous oubliâtes le meilleur. D'accord, répliqua-t-il; mais, en vérité, si j'ai pris ce titre d'honneur, c'est moins pour contenter ma vanité que pour m'accommoder à celle des autres. Tu connois les Espagnols, ils ne font aucun cas d'un honnête homme, s'il a le malheur de manquer de bien ou de naissance.

Mais changeons de matière, ajouta-t-il. Hier au soir, au souper du Duc de Médina Sidonia, où, entre autres convives, étoit le Comte Galiano, Seigneur Sicilien, la conversation tomba sur les effets ridicules de l'amour-propre. Charmé d'avoir de quoi réjouir la compagnie là-dessus, je la régalai de l'histoire des

homélies. Tu t'imagines bien qu'on en a ri, et qu'on en a donné de toutes les façons à ton Archevêque ; ce qui n'a pas produit un mauvais effet pour toi ; car on t'a plaint ; et le Comte Galiano, après m'avoir fait plusieurs questions sur ton chapitre, m'a chargé de te mener chez lui. J'allois te chercher pour t'y conduire. Il veut apparemment te proposer d'être un de ses secrétaires. Je ne te conseille pas de rejeter ce parti. Le Comte est riche, et fait à Madrid une dépense d'ambassadeur. On dit qu'il est venu à la cour pour conférer avec le Duc de Lerme sur des biens royaux que ce ministre a dessein d'aliéner en Sicile. Enfin, le Comte Galiano, quoique Sicilien, paroît généreux, plein de droiture et de franchise. Tu ne saurois mieux faire que de t'attacher à ce Seigneur-là.

J'avois résolu, dis-je à Nunez, de battre un peu le pavé et de me donner du bon temps avant de me remettre à servir, mais tu me parles du Comte Sicilien d'une manière qui me fait changer de résolution. Je voudrois déjà être auprès de lui. Tu y seras bientôt, reprit-il, ou je suis fort trompé. Nous sortîmes en même temps tous deux pour aller chez le comte. Nous trouvâmes dans la cour je ne sais combien de pages et de laquais qui portoient une livrée aussi riche que galante, et dans l'antichambre plusieurs écuyers, gentilshommes et autres officiers. On annonça Don Fabricio, qui fut introduit un moment après dans la chambre, où je le suivis. Nous saluâmes le Comte avec toutes les démonstrations d'un profond respect ; et il nous fit de son côté une inclination de tête, accompagnée de regards si gracieux, que je me sentis d'abord gagner l'âme. Effet admirable, et pourtant ordinaire, que fait sur nous l'accueil favorable des grands ! Il faut qu'ils nous reçoivent bien mal quand ils nous déplaisent.

Mon ami, me dit-il, il ne tiendra qu'à vous d'être un de mes secrétaires. Si le parti vous convient, je vous donnerai deux cents pistoles tous les ans. Il suffit que Don Fabricio vous présente et réponde de vous. Oui, Seigneur, s'écria Nunez, je suis plus

hardi que Platon, qui n'osoit répondre d'un de ses amis qu'il envoyoit à Denis le tyran. Je ne crains pas de m'attirer des reproches. Je remerciai par une révérence le poëte des Asturies de sa hardiesse obligeante. Puis, m'adressant au patron, je l'assurai de mon zèle et de ma fidélité. Ce Seigneur ne vit pas plus tôt que sa proposition m'étoit agréable qu'il fit appeler son intendant à qui il parla tout bas; ensuite il me dit: Gil Blas, je vous apprendrai tantôt à quoi je prétends vous employer. Vous n'avez, en attendant, qu'à suivre mon homme d'affaires, il vient de recevoir des ordres qui vous regardent. J'obéis, laissant Fabrice avec le comte.

L'intendant, qui étoit un Messinois des plus fins, me conduisit à son appartement en m'accablant d'honnêtetés. Il envoya chercher le tailleur qui avoit habillé toute la maison, et lui ordonna de me faire promptement un habit de la même magnificence que ceux des principaux officiers. Pour votre logement, me dit-il, je sais une chambre qui vous conviendra. Mais, avez-vous déjeûné, poursuivit-il? Je répondis que non. Ah! pauvre garçon que vous êtes, reprit-il, que ne parlez-vous? Venez, je vais vous mener dans un endroit, où, grâces au ciel, il n'y a qu'à demander tout ce qu'on veut pour l'avoir. A ces mots il me fit descendre à l'office, où nous trouvâmes le maître-d'hôtel, qui étoit un Napolitain qui valoit bien un Messinois. On pouvoit dire de lui et de l'intendant que les deux en faisoient la paire.

Cet honnête maître-d'hôtel étoit avec cinq ou six de ses amis qui s'empiffroient de jambons, de langues de bœuf, et d'autres viandes salées, qui les obligeoient à boire coup sur coup. Nous nous joignîmes à ces bons vivans, et les aidâmes à boire les meilleurs vins de monsieur le comte. Pendant que ces choses se passoient à l'office, il s'en passoit d'autres à la cuisine. Le cuisinier régaloit aussi trois ou quatre bourgeois de sa connoissance qui n'épargnoient pas plus que nous le vin, et qui se remplissoient l'estomac de pâtés de lapins, et de perdrix: il n'y avoit pas même jusqu'aux marmitons qui ne se donnassent à cœur joie

de tout ce qu'ils pouvoient escamoter. Je me crus dans une maison abandonnée au pillage ; cependant ce n'étoit rien que cela. Je ne voyois que des bagatelles en comparaison de ce que je ne voyois pas.

CHAP. LVIII.

Des emplois que le Comte Galiano donna dans sa maison à Gil Blas.

Je sortis pour aller chercher mes hardes, et les faire apporter à ma nouvelle demeure. Quand je revins, le Comte étoit à table avec plusieurs Seigneurs et le poëte Nunez, qui, d'un air aisé, se faisoit servir, et se mêloit à la conversation. Je remarquai même qu'il ne disoit pas un mot qui ne fît plaisir à la compagnie. Vive l'esprit ! quand on en a, on fait bien tous les personnages qu'on veut. Pour moi, je dînai avec les officiers, qui furent traités, à peu de choses près, comme le patron.

Après le repas, je me retirai dans ma chambre, où je me mis à réfléchir sur ma condition. Eh bien, me dis-je, Gil Blas, te voilà donc auprès d'un Comte Sicilien dont tu ne connois pas le caractère. A juger sur les apparences, tu seras dans sa maison comme le poisson dans l'eau. Mais il ne faut juger de rien, et tu dois te défier de ton étoile, dont tu n'as que trop souvent éprouvé la malignité. Outre cela, tu ignores à quoi il te destine. Il a des secrétaires et un intendant ; quels services veut-il donc que tu lui rendes ? Apparemment qu'il a dessein de te faire porter le caducée. A la bonne heure, on ne sauroit être sur un meilleur pied chez un Seigneur pour faire son chemin en poste. En rendant de plus honnêtes services, on ne marche que pas-à-pas, et encore n'arrive-t-on pas toujours à son but.

Tandis que je faisois de si belles réflexions, un laquais vint me dire que monsieur le Comte me demandoit. Je volai aussitôt à son appartement. Approchez, Gil Blas, me dit-il, prenez un siége, et m'écoutez. Don Fabricio m'a dit qu'entre autres bonnes qualités, vous aviez celle de vous attacher à vos

maîtres, et que vous étiez un garçon plein d'intégrité. Ces deux choses m'ont déterminé à vous proposer d'être à moi. J'ai besoin d'un domestique affectionné qui épouse mes intérêts et qui mette toute son attention à conserver mon bien. Je suis riche, à la vérité, mais ma dépense va tous les ans fort au-delà de mes revenus. Et pourquoi? c'est qu'on me vole, c'est qu'on me pille. Je suis dans ma maison comme dans un bois rempli de voleurs.

Je soupçonne mon maître-d'hôtel et mon intendant de s'entendre ensemble; et si je ne me trompe point dans mes soupçons, en voilà plus qu'il n'en faut pour me ruiner de fond en comble. Vous me direz, que, si je les crois fripons, je n'ai qu'à les chasser. Mais où en prendre d'autres qui soient pétris d'un meilleur limon? Je me contenterai de les faire observer l'un et l'autre par un homme qui aura droit d'inspection sur leur conduite; et c'est vous que je choisis pour remplir cette commission. Si vous vous en acquittez bien, soyez sûr que vous ne servirez pas un ingrat. J'aurai soin de vous établir en Sicile très-avantageusement. Après m'avoir tenu ce discours, il me renvoya, et dès le soir même, devant tous les domestiques, je fus proclamé surintendant de la maison.

Le Messinois et le Napolitain n'en furent pas d'abord fort mortifiés, parce que je leur paroissois un gaillard de bonne composition. Mais ils se trouvèrent bien sots le jour suivant, lorsque je leur déclarai que j'étois un homme ennemi de toute malversation. Je demandai au maître d'hôtel un état des provisions. Je visitai la cave. Je pris aussi connoissance de tout ce qu'il y avoit dans l'office, je veux dire de l'argenterie et du linge. Je les exhortai ensuite tous deux à ménager le bien du patron, et je finis mon exhortation en leur protestant que j'avertirois ce Seigneur de toutes les mauvaises manœuvres que je verrois faire chez lui.

Je n'en demeurai pas là. Je voulus avoir un espion pour découvrir s'il y avoit de l'intelligence entre eux. Je jetai les yeux sur un marmiton, qui, s'étant laissé gagner par mes promesses, me dit que je ne pouvois

mieux m'adresser qu'à lui pour être instruit de tout ce qui se passoit au logis; que le maître-d'hôtel et l'intendant étoient d'accord ensemble, et brûloient la chandelle par les deux bouts; qu'ils détournoient tous les jours la moitié des viandes qu'on achetoit pour la maison. Si vous doutez de mon rapport, me dit-il, donnez-vous la peine de vous trouver demain matin sur les sept heures auprès du collége de Saint Thomas, vous me verrez chargé d'une hotte qui changera votre doute en certitude. Tu es, donc, lui dis-je, commissionnaire de ces galans pourvoyeurs. Je suis, répondit-il, employé par le maître d'hôtel, et un de mes camarades fait les messages de l'intendant.

J'eus la curiosité, le lendemain, de me rendre à l'heure marquée auprès du collége de Saint Thomas. Je n'attendis pas long-temps mon espion. Je le vis arriver avec une grande hotte, toute pleine de viande de boucherie, de [illegible], et de gibier. Je fis l'inventaire des pièces, et j'en dressai sur mes tablettes un petit procès-verbal que j'allai montrer à mon maître, après avoir dit au fouille-au-pot, qu'il pouvoit, comme à son ordinaire, s'acquitter de sa commission.

Le Seigneur Sicilien, qui étoit fort vif de son naturel, voulut dans son premier mouvement chasser le Napolitain et le Messinois. Après y avoir fait réflexion, il se contenta de se défaire du dernier, dont il me donna la place. Ainsi ma charge de surintendant fut supprimée peu de temps après sa création, et franchement je n'y eus point de regret.

Il s'offrit encore un autre abus à réformer. Je trouvai que le vin alloit bien vite. S'il y avoit, par exemple, douze cavaliers à la table du Seigneur, il se buvoit cinquante bouteilles de vin, quelquefois on alloit jusqu'à soixante. Cela m'étonnoit; et ne doutant pas qu'il n'y eût de la friponnerie là-dedans, je consultai là-dessus mon oracle; c'est-à-dire mon marmiton, avec qui j'avois souvent des entretiens secrets, et qui me rapportoit fidèlement tout ce qui se disoit et se faisoit dans la cuisine, où il n'étoit suspect à personne.

Il m'apprit que le dégât dont je me plaignois ve-

noit d'une nouvelle ligue faite entre le maître-d'hôtel, le cuisinier, et les laquais qui versoient à boire; que ceux-ci remportoient les bouteilles à demi-pleines, qui se partageoient ensuite entre les confédérés. Je parlai aux laquais. Je les menaçai de les mettre à la porte s'ils s'avisoient de récidiver, et il n'en fallut pas davantage pour les faire rentrer dans leur devoir. Mon maître que j'avois grand soin d'informer des moindres choses que je faisois pour son bien, me combloit de louanges et prenoit de jour en jour plus d'affection pour moi. De mon côté, pour récompenser le marmiton qui me rendoit de si bons services, je le fis aide de cuisine. Le Napolitain enrageoit de me rencontrer partout, et ce qui le mortifioit cruellement, c'étoit les contradictions qu'il avoit à essuyer de ma part toutes les fois qu'il s'agissoit de me rendre ses comptes; car je me donnois la peine d'aller dans les marchés pour savoir le prix des denrées. De sorte que je le voyois venir après cela; et comme il ne manquoit pas de vouloir ferrer la mule, je le relançois vigoureusement. Je ne sais comment il pouvoit résister à mes persécutions et ne pas quitter le service du Seigneur Sicilien. Sans doute, que, malgré tout cela, il y trouvoit encore son compte.

Fabrice, que je voyois de temps en temps, et à qui je contois toutes mes prouesses d'intendant jusqu'alors inouïes, étoit plus disposé à blâmer ma conduite qu'à l'approuver. Dieu veuille, me dit-il un jour, qu'après tout ceci ton désintéressement soit bien récompensé. Mais, entre nous, si tu n'étois pas si roide avec le maître-d'hôtel, je crois que tu n'en serois pas plus mal. Hé quoi! lui répondis-je, ce voleur met effrontément, dans un état de dépense, à dix pistoles un poisson qui ne lui en aura coûté que quatre, et tu veux que je lui passe cet article-là?

Pourquoi non? répliqua-t-il froidement; il n'a qu'à te donner la moitié du surplus, et il fera les choses dans les règles. Sur ma foi, notre ami, continua-t-il en branlant la tête, vous êtes un vrai gâte-maison; et vous avez bien la mine de servir longtemps, puisque vous n'écorchez pas l'anguille pen-

dant que vous la tenez. Je ne fis que rire des discours de Nunez; il en rit lui-même à son tour, et voulut me persuader qu'il ne me les avoit pas tenus sérieusement. Il avoit honte de m'avoir donné inutilement un mauvais conseil. Je demeurai ferme dans la résolution d'être toujours fidèle et zélé. Je ne me démentis point; et j'ose dire qu'en quatre mois, par mon épargne, je fis profit à mon maître de trois mille ducats pour le moins.

CHAP. LIX.

Comment Gil Blas tomba malade, et qu'elle fut la suite de sa maladie.

Ce qu'il y eut de malheureux pour moi, c'est que j'avois enchéri sur tous les valets pour mieux faire ma cour au Seigneur, et je m'étois donné de si grands mouvemens que j'en tombai malade. La fièvre me prit violemment, et mon mal devint tel que je perdis toute connoissance. J'ignore ce qu'on fit de moi pendant quinze jours que je fus entre la vie et la mort. Je sais seulement que ma jeunesse lutta si bien contre la fièvre, et peut-être contre les remèdes qu'on me donna, que je repris enfin mes sens. Le premier usage que j'en fis fut de m'apercevoir que j'étois dans une autre chambre que la mienne. Je voulus savoir pourquoi; je le demandai à une vieille femme qui me gardoit, mais elle me répondit qu'il ne falloit pas que je parlasse, que le médecin l'avoit expressément défendu. Quand on se porte bien, on se moque ordinairement de ces docteurs. Est-on malade? on se soumet docilement à leurs ordonnances. Je pris donc le parti de me taire, quelqu'envie que j'eusse de m'entretenir avec ma garde. Je faisois des réflexions là-dessus lorsqu'il entra deux petits maîtres fort lestes. Ces seigneurs étoient mon médecin et mon apothicaire. Le docteur s'approcha de moi, me tâta le pouls, observa mon visage; et remarquant tous les signes d'une prochaine guérison, il me dit qu'il ne falloit plus qu'une médecine pour achever son ouvrage; qu'après cela il pourroit se

vanter d'avoir fait une belle cure. Quand il eut parlé de cette sorte, il fit écrire par l'apothicaire une ordonnance qu'il lui dicta, puis il sortit, plus occupé de sa figure, que des drogues qu'il avoit ordonnées.

Après son départ, l'apothicaire, qui n'étoit pas venu chez moi pour rien, s'en fut chez lui, et peu de temps après il m'apporta la médecine que le docteur avoit ordonnée. Je pestai contre les médecins, les médecines, et même contre les universités où ces messieurs reçoivent le pouvoir de tuer les hommes impunément. L'apothicaire, qui ne se soucioit nullement de ce que je ferois de sa composition, pourvu qu'elle lui fût payée, la laissa sur la table, et se retira sans me dire une syllable. Je fis sur le champ jeter par les fenêtres cette chienne de médecine, contre laquelle je m'étois si fort prévenu, que j'aurois cru être empoisonné si je l'eusse avalée. A ce trait de désobéissance j'en ajoutai un autre : je rompis le silence, et dis, d'un ton ferme, à ma garde, que je prétendois absolument qu'elle m'apprît des nouvelles de mon maître.

La vieille hésitoit à me parler ; mais je la pressai si vivement de m'obéir, qu'elle me répondit enfin : Seigneur Cavalier, vous n'avez plus d'autre maître que vous-même. Le Comte Galiano s'en est retourné en Sicile. Je ne pouvois croire ce que j'entendois ; il n'y avoit pourtant rien de plus véritable. Ce seigneur, dès le second jour de ma maladie, craignant que je ne mourusse chez lui, avoit eu la bonté de me faire transporter, avec mes petits effets, dans une chambre garnie, où il m'avoit abandonné sans façon à la Providence et aux soins d'une garde. Sur ces entrefaites, ayant reçu un ordre de la cour qui l'obligeoit à repasser en Sicile, il étoit parti avec tant de précipitation qu'il n'avoit plus songé à moi, soit qu'il me comptât déjà parmi les morts, ou que les personnes de qualité soient sujettes à ces fautes de mémoire.

Ma garde me fit ce détail, et m'apprit que c'étoit elle qui avoit été chercher un médecin et un apothicaire afin que je ne périsse pas sans leur assistance. Je tombai dans une profonde rêverie à ces belles

nouvelles. Adieu mon établissement avantageux en Sicile ! Adieu mes plus douces espérances ! Lorsque je vis les flatteuses chimères, dont je m'étois rempli la tête, évanouies, la première chose dont je m'embarrassai l'esprit fut ma valise, que je fis apporter sur mon lit pour la visiter. Je soupirai en m'apercevant qu'elle étoit ouverte. Hélas ! ma chère valise, m'écriai-je, mon unique consolation ! vous avez été, à ce que je vois, à la merci de mains étrangères. Non, non, Seigneur Gil Blas, me dit alors la vieille, rassurez-vous ; on ne vous a rien volé. J'ai conservé votre malle comme mon honneur.

J'y trouvai toutes mes hardes, et même une grande bourse de cuir qui renfermoit mes espèces, que je comptai deux fois, ne pouvant croire la première qu'il n'y eût que cinquante pistoles de reste de deux cents soixante qu'il y avoit dedans avant ma maladie. Que signifie ceci, ma bonne mère, dis-je à ma garde ? Voilà mes finances bien diminuées. Personne pourtant n'y a touché que moi, répondit la vieille, et je les ai ménagées autant qu'il m'a été possible. Mais les maladies coûtent beaucoup ; il faut toujours avoir l'argent à la main. Voici, ajoute cette bonne ménagère, en tirant de ses poches un paquet de papiers, voici un état de dépense qui est juste comme l'or, et qui vous fera voir que je n'ai pas employé un denier mal-à-propos.

Je parcourus des yeux le mémoire qui contenoit bien quinze ou vingt pages. Miséricorde, que de volaille achetée pendant que j'avois été sans connoissance ! Il falloit qu'en bouillons seulement il y eût pour le moins douze pistoles. Les autres articles répondoient à celui-là. On ne sauroit dire combien elle avoit dépensé en bois, en chandelle, en eau, en balais, *et cætera*. Cependant, quelqu'enflé que fût son mémoire, toute la somme alloit à peine à trente pistoles. Je lui représentai cela ; mais la vieille, d'un air ingénu, commença d'attester tous les saints qu'il n'y avoit dans la bourse que quatre-vingts pistoles, lorsque le garçon d'hôtel du Comte lui avoit confié ma valise. Que dites-vous, ma bonne, interrompis-je

avec précipitation? c'est le maître-d'hôtel qui vous a remis mes hardes entre les mains? Sans doute, reprit-elle, c'est lui.

Ah! maudit Napolitan, m'écriai-je alors. Je ne suis plus en peine de savoir ce qu'est devenu l'argent qui me manque. Vous l'avez raflé pour récompenser une partie des vols que je vous ai empêché de faire. Après cette apostrophe, je rendis grâces au ciel de ce que le fripon n'avoit pas tout emporté. Quelque sujet, pourtant, que j'eusse d'accuser le maître-d'hôtel de m'avoir volé, je ne laissai pas de penser que ma garde pouvoit fort bien avoir fait le coup. Mes soupçons tomboient tantôt sur l'un, et tantôt sur l'autre; mais c'étoit toujours la même chose pour moi. Je n'en témoignai rien à la vieille; je ne la chicanai pas même sur les articles de son beau mémoire. Je n'aurois rien gagné à cela, et il faut bien que chacun fasse son métier. Je bornai mon ressentiment à la payer et à la renvoyer trois jours après.

Je m'imagine qu'en sortant de chez moi elle alla donner avis à l'apothicaire qu'elle venoit de me quitter; car, un moment après, je le vis arriver tout essoufflé. Il me présenta son mémoire, dans lequel, sous des noms qui m'étoient inconnus quoique j'eusse été médecin, il avoit écrit tous les prétendus remèdes qu'il m'avoit fournis dans le temps que j'étois sans sentiment. On pouvoit appeler ce mémoire-là de vraies parties d'apothicaire. Aussi nous eûmes une dispute lorsqu'il fut question du paiement. Je prétendois qu'il rabattît la moitié de la somme qu'il demandoit. Il jura qu'il n'en rabattroit pas même une obole. Considérant toutefois qu'il avoit affaire à un jeune homme, qui dès ce jour-là, pouvoit s'éloigner de Madrid, il aima mieux se contenter de ce que je lui offrois, c'est-à-dire, de trois fois au-delà de ce que valoient ses drogues, que de s'exposer à perdre tout.

Le médecin parut presque aussitôt que l'apothicaire m'eut quitté. J'escomptai ses visites, qui avoient été très fréquentes, et je le renvoyai content. Lorsque je me fus défait de lui, je me crus débarrassé de tous les ministres des Parques. Je me trom-

puis ; il entra un chirurgien que je n'avois vu de ma vie. Il me salua fort civilement, et me témoigna de la joie de me voir échappé du danger que j'avois couru ; ce qu'il attribuoit, disoit-il, à deux saignées abondantes qu il m'avoit faites, et aux ventouses qu'il avoit eu l'honneur de m'appliquer. Autre plume qu'on me tira de l'aile. Il me fallut aussi cracher au bassin du chirurgien. Après cela, ma bourse se trouva si débile, qu'on pouvoit dire que c'étoit un corps confisqué, tant il restoit peu d'humide radical. Je commençai à perdre courage en me voyant retombé dans une situation misérable. Je m'étois chez mes derniers maîtres trop affectionné aux commodités de la vie ; je ne pouvois plus, comme autrefois, envisager l'indigence en philosophe cynique. J'avouerai pourtant que j'avois tort de me laisser aller à la tristesse après avoir tant de fois éprouvé, que la fortune ne m'avoit pas plus tôt renversé qu'elle me relevoit ; je n'aurois dû regarder l'état fâcheux où j'étois réduit que comme une occasion prochaine de prospérité.

CHAP. LX.

Gil Blas fait une bonne connoissance, et trouve un poste qui le console de l'ingratitude du Comte de Galiano.

J'ETOIS si surpris de n'avoir point entendu parler de Nunez, pendant tout ce temps-là, que je jugeai qu'il devoit être à la campagne. Je sortis pour aller chez lui dès que je pus marcher, et j'appris en effet, qu'il étoit, depuis trois semaines, en Andalousie avec le duc de Médina Sidonia.

Un matin, à mon réveil, Melchior de la Ronda me vint dans l'esprit ; et me ressouvenant que je lui avois promis à Grenade d'aller voir son neveu, si jamais je retournois à Madrid, je m'avisai de vouloir tenir ma promesse ce jour-là même. Je m'informai de l'hôtel de Don Balthazar de Zuniga, et je m'y rendis. Je demandai le Seigneur Joseph Navarro, qui parut un moment après. Je le saluai ; et il me reçut d'un air honnête. Je n'eus pas plus tôt décliné mon nom,

que se jetant à mon cou avec transport, il me dit : mon oncle Melchior, que j'aime et que j'honore comme mon propre père, dans une lettre qu'il m'écrivit il y a plus de quatre mois, me mande, que si par hasard j'ai l'honneur de vous voir, il me conjure de vous faire le même traitement que je ferois à son fils, et d'employer, s'il le faut, pour vous, le crédit de mes amis avec le mien. Il me fait l'éloge de votre cœur et de votre esprit. Regardez-moi donc, je vous prie, comme un homme à qui mon oncle a communiqué par sa lettre tous les sentimens qu'il a pour vous. Je vous donne mon amitié ; ne me refusez pas la vôtre.

Je répondis avec la reconnoissance que je devois à la politesse de Joseph. Je n'hésitai point à lui découvrir la situation de mes affaires. Ce que je n'eus pas plus tôt fait qu'il me dit : je me charge du soin de vous placer ; et en attendant, ne manquez pas de venir manger ici tous les jours. Vous y aurez un meilleur ordinaire qu'à votre auberge. L'offre flattoit trop un convalescent mal en espèces, pour être rejetée Je l'acceptai, et me refis si bien dans cette maison, qu'au bout de quinze jours j'avois déjà une face de moine. Il me parut que le neveu de Melchior faisoit là ses orges à merveille. Et comment ne les auroit-il pas faites? il avoit trois cordes à son arc, il étoit à la fois sommélier, chef d'office, et maître d'hôtel. De plus, notre amitié à part, je crois que l'intendant du logis et lui s'accordoient fort bien ensemble.

J'étois parfaitement rétabli, lorsque mon ami Joseph, me voyant un jour arriver à l'hôtel de Zuniga pour y dîner, selon ma coutume, vint au-devant de moi, et me dit, d'un air gai : Seigneur Gil Blas, j'ai une assez bonne condition à vous proposer. Vous saurez que le Duc de Lerme, premier ministre de la couronne d'Espagne, pour se donner entièrement à l'administration des affaires de l'état, se repose sur deux personnes de l'embarras des siennes. Il a chargé du soin de recueillir ses revenus Don Diegue de Monteser, et il fait faire la dépense de sa maison

par Don Rodrigue de Calderone. Don Diegue a d'ordinaire sous lui deux intendans qui font la recette ; et comme j'ai appris ce matin qu'il en avoit chassé un, j'ai été demander sa place pour vous. Le Seigneur de Monteser, qui me connoît, et dont je puis me vanter d'être aimé, me l'a sans peine accordée, sur les bons témoignages que je lui ai rendus de vos mœurs et de votre capacité. Nous irons chez lui après dîner.

Nous n'y manquâmes pas. Je fus reçu très-gracieusement, et installé dans l'emploi de l'intendant qui avoit été congédié. Cet emploi consistoit à visiter nos fermes, et à y faire faire les réparations, à toucher l'argent des fermiers ; en un mot, je me mêlois des biens de la campagne, et tous les mois je rendois mes comptes à Don Diegue, qui les épluchoit avec beaucoup d'attention, C'étoit ce que je demandois. Quoique ma droiture eût été si mal payée chez mon dernier maître, j'avois résolu de la conserver toujours.

Un jour nous apprîmes que le feu avoit pris au château de Lerme, et que plus de la moitié étoit réduite en cendres. Je me transportai aussitôt sur les lieux pour examiner le dommage. Là, m'étant informé avec exactitude des circonstances de l'incendie, j'en composai une ample relation que Monteser fit voir au Duc de Lerme. Ce ministre, malgré le chagrin qu'il avoit d'apprendre une si mauvaise nouvelle, fut frappé de la relation, et ne put s'empêcher de demander qui en étoit l'auteur. Don Diegue ne se contenta pas de le lui dire ; il lui parla de moi si avantageusement, que son excellence s'en ressouvint six mois après, et me choisit pour succéder à son secrétaire Don Valério de Luna qui venoit de mourir.

CHAP. LXI.

Gil Blas est présenté au Duc de Lerme qui le fait travailler, et est content de son travail.

Ce fut Monteser qui m'annonça cette agréable nouvelle, et me dit : ami Gil Blas, quoique je ne vous

perde pas sans regret, je vous aime trop pour n'être pas ravi que vous succédiez à Don Valério. Vous ne manquerez pas de faire une belle fortune, pourvu que vous suiviez les deux conseils que j'ai à vous donner: le premier, c'est de paroître tellement attaché à son Excellence, qu'elle ne doute pas que vous ne lui soyez entièrement dévoué; et le second, c'est de bien faire votre cour au Seigneur Don Rodrigue de Calderone; car cette homme là manie comme une cire molle l'esprit de son maître. Si vous avez le bonheur de vous acquérir la bienveillance de ce secrétaire favori, vous irez loin en peu de temps. Nous allâmes dans le moment chez ce ministre, que nous trouvâmes dans une grande salle occupé à donner audience. Alors Don Diegue lui dit: Monseigner, voici Gil Blas de Santillane, ce jeune homme dont votre Excellence a fait choix pour remplir la place de Don Valério. A ces mots, le Duc jeta les yeux sur moi, en disant obligeamment que je l'avois déjà méritée par les services que je lui avois rendus. Il me fit ensuite entrer dans son cabinet pour m'entretenir en particulier, ou plutôt pour juger de mon esprit par ma conversation. Il voulut savoir qui j'étois, et la vie que j'avois menée jusque-là. Il exigea même de moi une narration sincère. Quel détail c'étoit me demander! De mentir devant un premier ministre d'état. il n'y avoit pas d'apparence. D'une autre part, j'avois tant de choses à dire aux dépens de ma vanité, que je ne pouvois me résoudre à une confession générale. Comment sortir de cet embarras? Je pris le parti de farder la vérité dans les endroits où elle auroit fait peur toute nue. Mais il ne laissa pas de la démêler, malgré tout mon art.

Monsieur de Santillane, me dit-il, en souriant, à la fin de mon récit, à ce que je vois, vous avez été tant soit peu sujet à caution. Monseigneur, lui répondis-je, en rougissant, votre Excellence m'a ordonné d'avoir de la sincérité; je lui ai obéi. Je t'en sais bon gré, répliqua-t-il. Va, mon enfant, tu en es quitte à bon marché: je m'étonne que le mauvais exemple ne t'ait pas entièrement perdu. Combien

y a-t-il d'honnêtes gens qui deviendroient de grands fripons si la fortune les mettoit aux mêmes épreuves. Ainsi, ne te souviens plus du passé: songe que tu es présentement au roi, et que tu seras désormais occupé pour lui. Tu n'as qu'à me suivre; je vais t'apprendre en quoi consisteront tes occupations.

Il me mena dans un petit cabinet qui joignoit le sien, et où il y avoit sur des tablettes une vingtaine de registres in-folio fort épais. C'est ici, me dit-il, que tu travailleras. Tous ces registres que tu vois composent un dictionnaire de toutes les familles nobles qui sont dans les royaumes et principautés de la monarchie d'Espagne. On y fait mention de leurs mœurs, en un mot, de toutes leurs bonnes et mauvaises qualités. Pour savoir exactement s'ils méritent des grâces ou non, j'ai par-tout des pensionnaires qui m'en instruisent par des mémoires qu'ils m'envoient; mais, comme ces mémoires sont diffus, il faut les rédiger, parce que le roi se fait quelquefois lire ces registres. C'est à ce travail, qui demande un style net et concis, que je veux t'employer dès ce moment.

En parlant ainsi, il tira, d'un grand portefeuille plein de papiers, un mémoire qu'il me mit entre les mains: puis il sortit de mon cabinet, pour m'y laisser faire mon coup d'essai en liberté. Je lus le mémoire, qui me parut trop passionné. C'étoit pourtant un moine qui l'avoit composé. Il y déchiroit impitoyablement une bonne famille Catalane, et Dieu sait s'il disoit la vérité. Je crus lire un libelle diffamatoire, et je me fis d'abord un scrupule de travailler sur cela; je craignois de me rendre complice d'une calomnie: néanmoins, tout neuf que j'étois à la cour, je passai outre aux péril et fortune de l'âme de sa révérence; et, mettant sur son compte toute l'iniquité, s'il y en avoit, je commençai à déshonorer, en belles phrases Castillanes, deux ou trois générations d'honnêtes gens peut-être.

J'avois déjà fait quatre ou cinq pages, quand le Duc, impatient de savoir comment je m'y prenois, revint, et me dit: Santillane, montre-moi ce que tu as fait

je suis curieux de le voir. En même temps, jetant la vue sur mon ouvrage, il en lut le commencement avec beaucoup d'attention. Il en parut si content que j'en fus surpris. Tout prévenu que j'étois en ta faveur, reprit-il, je t'avoue que tu as surpassé mon attente. Tu n'écris pas seulement avec toute la netteté et la précision que je désirois, je trouve encore ton style léger et enjoué. Tu justifies bien le choix que j'ai fait de ta plume, et tu me consoles de la perte de ton prédécesseur.

Il n'auroit pas borné là mon éloge, si le Comte de Lemos, son neveu, ne fût venu l'interrompre en cet endroit. Son Excellence le reçut d'une manière qui me fit connoître qu'elle l'aimoit tendrement. Ils s'enfermèrent tous deux pour s'entretenir en secret d'une affaire de famille, dont je parlerai dans la suite. Le ministre en étoit alors plus occupé que de celles du roi. Pendant qu'ils étoient ensemble, j'entendis sonner midi. Comme je savois que les secrétaires et les commis quittoient à cette heure-là leurs bureaux pour aller dîner où il leur plaisoit, je laissai mon chef-d'œuvre, et sortis pour me rendre, non chez Monteser, puisqu'il m'avoit payé mes appointemens, et que j'avois pris congé de lui, mais chez le plus fameux traiteur du quartier de la cour. Une auberge ordinaire ne me convenoit plus. *Songe que tu es présentement au roi:* ces paroles que le Duc m'avoit dites, étoient des semences d'ambition qui germoient d'instant en instant dans mon esprit.

CHAP. LXII.

Gil Blas apprend que son poste n'est pas sans désagrément. De l'inquiétude que lui cause cette nouvelle, et de la conduite qu'elle l'oblige à tenir.

J'eus grand soin, en entrant, d'apprendre au traiteur que j'étois un secrétaire du premier ministre, et en cette qualité, je ne savois que lui ordonner de m'apprêter pour mon dîner. J'avois peur de demander quelque chose qui sentît l'épargne, et je lui dis de me donner ce qu'il lui plairoit. Il me régala bien,

et l'on me servit avec des marques de considération qui me faisoient encore plus de plaisir que la bonne chère. Quand il fut question de payer, je jetai sur la table une pistole, dont j'abandonnai aux valets un quart pour le moins qu'il y avoit de reste à me rendre. Après quoi, je sortis de chez le traiteur, comme un jeune homme fort content de sa petite personne.

Il y avoit à vingt pas de là un grand hôtel garni, où logeoient d'ordinaire des Seigneurs étrangers. J'y louai un appartement de cinq ou six pièces bien meublées. Il sembloit que j'eusse déjà deux ou trois mille ducats de rente. Je donnai même le premier mois d'avance. Après cela, je retournai au travail, et je m'occupai toute l'après-dînée à continuer ce que j'avois commencé le matin. Il y avoit, dans un cabinet voisin du mien, deux autres secrétaires; mais ceux-ci ne faisoient que mettre au net ce que le Duc leur portoit lui-même à copier. Je fis connoissance avec eux dès ce soir-là même en nous retirant; et pour mieux gagner leur amitié, je les entraînai chez mon traiteur, où j'ordonnai les meilleures viandes pour la saison, avec les vins les plus délicats.

Nous nous mîmes à table, et nous commençâmes à nous entretenir avec plus de gaieté que d'esprit; car, pour rendre justice à mes convives, je m'aperçus bientôt qu'ils ne devoient pas à leur génie les places qu'ils remplissoient. Mais en récompense, ils entendoient à merveille leurs petits intérêts; et ils n'étoient pas si enivrés de l'honneur d'être chez le premier ministre qu'ils ne se plaignissent de leur condition. Il y a, disoit l'un, déjà cinq mois que nous exerçons notre emploi à nos dépens. Nous ne touchons pas une obole; et qui pis est, nos appointemens ne sont point réglés. Nous ne savons sur quel pied nous sommes. Pour moi, disoit l'autre, je voudrois avoir reçu vingt coups d'étrivières pour appointemens, et qu'on me laissât la liberté de prendre parti ailleurs; car je n'oserois me retirer de moi-même, ni demander mon congé, après les choses secrètes que j'ai écrites.

Je pourrois bien aller voir la tour de Ségovie ou le château d'Alicante.

Comment faites-vous donc pour vivre, leur dis-je? Vous avez du bien apparemment? Ils me répondirent qu'ils en avoient fort peu, mais qu'heureusement pour eux ils étoient logés chez une honnête veuve qui leur faisoit crédit, et les nourrissoit pour cent pistoles chacun par année. Tous ces discours, dont je ne perdis pas un mot, abaissèrent dans le moment mes orgueilleuses fumées. Je me représentai qu'on n'auroit pas sans doute plus d'attention pour moi que pour les autres; que, par conséquent je ne devois pas être si charmé de mon poste; qu'il étoit moins solide que je ne l'avois cru; et qu'enfin je ne pouvois assez ménager ma bourse. Ce réflexions me guérirent de la rage de dépenser. Je commençai à souhaiter la fin du repas; et lorsqu'il fallut compter, j'eus avec le traiteur une dispute pour l'écot.

Nous nous séparâmes à minuit, mes confrères et moi, parce que je ne les pressai pas de boire davantage. Ils s'en allèrent chez leur veuve, et je me retirai à mon superbe appartement, que j'enrageois alors d'avoir loué, et que je me promettois bien de quitter à la fin du mois. J'eus beau me coucher dans un bon lit, mon inquiétude en écarta le sommeil. Je passai le reste de la nuit à rêver aux moyens de ne pas travailler pour le roi généreusement et gratis. Je m'en tins là-dessus aux conseils de Monteser. Je me levai dans la résolution d'aller faire la révérence à Don Rodrigue de Calderone. J'étois dans une disposition très-propre à paroître devant un homme si fier; je sentois que j'avois besoin de lui.

Je me rendis donc chez le secrétaire. Son logement communiquoit à celui du Duc de Lerme, et l'égaloit en magnificence. On auroit eu de la peine à distinguer par les ameublemens, le maître du valet. Je me fis annoncer comme successeur de Don Valério, ce qui n'empêcha pas qu'on ne me fît attendre plus d'une heure dans l'antichambre. Monsieur le nouveau secrétaire, me disois-je pendant ce temps-là, prenez, s'il vous plaît, patience. Vous croquerez

bien le marmot avant que vous le fassiez croquer aux autres. On ouvrit pourtant la porte de la chambre. J'entrai, et m'avançai vers Rodrigue. Je le saluai en baissant la tête jusqu'à terre, et lui demandai sa protection dans des termes dont je ne puis me souvenir sans honte, tant ils étoient pleins de soumission.

Don Rodrigue s'accommoda fort de mes manières rampantes ; et il me dit, d'un air même assez honnête, qu'il ne laisseroit échapper aucune occasion de me faire plaisir. Là-dessus, le remerciant avec de grandes démonstrations de zèle, je lui vouai un éternel attachement. Ensuite, de peur de l'incommoder, je sortis, en le priant de m'excuser si je l'avois interrompu dans ses importantes occupations. Sitôt que j'eus fait une si indigne démarche, je gagnai mon bureau où j'achevai l'ouvrage qu'on m'avoit chargé de faire.

Le Duc ne manqua pas d'y venir dans la matinée. Il ne fut pas moins content de la fin de mon travail qu'il l'avoit été du commencement, et il me dit : voilà qui est bien. Ecris, toi-même, le mieux que tu pourras, cette histoire abrégée sur le registre de Catalogne. Après quoi, tu prendras dans le portefeuille un autre mémoire, que tu rédigeras de la même manière. J'eus une assez longue conversation avec son Excellence, dont l'air doux et familier me charmoit. Quelle différence il y avoit du Duc à Calderone ! c'étoient deux figures bien contrastées.

Je dînai ce jour-là dans une auberge où l'on mangeoit à juste prix, et je résolus d'y aller tous les jours *incognito*, jusqu'à ce que je visse l'effet que mes complaisances et mes souplesses produiroient. J'avois de l'argent pour trois mois tout au plus. Je me prescrivis ce temps-là pour travailler, aux dépens de qui il appartiendroit ; me proposant (les plus courtes folies étant les meilleures) d'abandonner après cela la cour et son clinquant, si je ne recevois aucun salaire. Je fis donc ainsi mon plan. Je n'épargnai rien pendant deux mois pour plaire à Calderone : mais il me tint si peu de compte de tout ce que je faisois pour y réussir, que je désespérai d'en venir à

bout. Je changeai de conduite à son égard. Je cessai de lui faire la cour, et je ne m'attachai plus qu'à mettre à profit les momens d'entretien que j'avois avec le Duc.

CHAP. LXIII.

Gil Blas gagne la faveur du Duc de Lerme, qui le rend dépositaire d'un secret important.

Quoique Monseigneur ne fît, pour ainsi dire, que paroître et disparoître à mes yeux tous les jours, je ne laissai pas insensiblement de me rendre si agréable à son Excellence, qu'elle me dit, une après-dinée: écoute, Gil Blas, j'aime le caractère de ton esprit, et j'ai de la bienveillance pour toi. Tu es un garçon zélé, fidèle, plein d'intelligence et de discrétion. Je ne crois pas mal placer ma confiance en la donnant à un pareil sujet. Pour commencer à te mettre en possession de ma confidence, je vais te découvrir un dessein que je médite. Il est nécessaire que tu en sois instruit, pour te bien acquitter des commissions dont je prétends te charger dans la suite. Il y a déjà long-temps que je vois mon autorité généralement respectée, et que je dispose à mon gré des charges, des emplois, des gouvernemens, des vice-royautés, et des bénéfices. Je règne, si j'ose dire, en Espagne. Je ne puis pousser ma fortune plus loin. Mais je voudrois la mettre à l'abri des tempêtes qui commencent à la menacer; et pour cet effet, je souhaiterois avoir pour successeur au ministère le Comte de Lemos, mon neveu.

Le ministre, en cet endroit de son discours, remarquant que j'étois extrêmement surpris de ce que j'entendois, me dit: je vois bien, Santillane, je vois ce qui t'étonne. Il te semble fort étrange que je préfère mon neveu au Duc d'Uzède, mon propre fils. Mais apprends que ce dernier a le génie trop borné pour occuper ma place, et que d'ailleurs je suis son ennemi. Il a trouvé le secret de plaire au roi, qui veut en faire son favori; et c'est ce que je ne puis souffrir. Je te montre ici le fond de mon cœur. J'ai

déjà tenté de détruire le Duc d'Uzède dans l'esprit du roi ; et comme je n'ai pu en venir à bout, j'ai dressé une autre batterie. Je veux que le Comte de Lemos de son côté, s'insinue dans les bonnes grâces du prince d'Espagne.

Etant gentilhomme de sa chambre, il a occasion de lui parler à toute heure ; et outre qu'il a de l'esprit, je sais un moyen sûr de le faire réussir dans cette entreprise. Je ferai naître entre ces cousins une division qui les obligera tous deux à rechercher mon appui ; et le besoin qu'ils auront de moi me les rendra soumis l'un et l'autre. Voilà quel est mon projet, ajouta-t-il ; ton entremise n'y sera pas inutile. C'est toi que j'enverrai secrètement au Comte de Lemos, et qui me rapportera de sa part tout ce qu'il aura à me faire savoir.

Après cette confidence, que je regardai comme de l'argent comptant, je n'eus plus d'inquiétude. Enfin, disois-je me voici sous la gouttière ; une pluie d'or va tomber sur moi. Il est impossible que le confident d'un homme appelé, par excellence, le grand tambour de la monarchie d'Espagne, ne soit pas bientôt comblé de richesses. Plein d'une si douce espérance, je voyois d'un œil indifférent ma pauvre bourse tirer à sa fin.

CHAP. LXIV.

Gil Blas est comblé de joie, d'honneur, et de misère.

On s'aperçut en peu de temps de l'affection que le ministre avoit pour moi. Il affecta d'en donner des marques publiquement, en me chargeant de son porte-feuille, qu'il avoit coutume de porter lui-même lorsqu'il alloit au conseil. Cette nouveauté, me faisant regarder comme un petit favori, excita l'envie de plusieurs personnes, et fut cause que je reçus bien de l'eau bénite de cour. Mes deux voisins, les secrétaires, ne furent pas des derniers à me complimenter sur ma prochaine grandeur, et ils m'invitèrent à souper chez leur veuve, moins par représailles que dans

la vue de m'engager à leur rendre service dans la suite. On me faisoit fête de toutes parts.

J'accompagnois Monseigneur le Duc lorsqu'il alloit chez le roi ; et il y alloit ordinairement trois fois par jour. Tandis qu'il étoit avec le roi, je me tenois dans l'antichambre, où je voyois des personnes de qualité, dévouées à la faveur, rechercher ma conversation, et s'applaudir de ce que je voulois bien me prêter à la leur. Comment aurois-je pu, après cela, ne pas me croire un homme de conséquence ? Il y a bien des gens à la cour qui ont, encore pour moins, cette opinion-là d'eux.

Un jour j'eus un plus grand sujet de vanité. Le roi, à qui le Duc avoit parlé fort avantageusement de mon style, fut curieux d'en voir un échantillon. Son Excellence me fit prendre le registre de Catalogne, me mena devant ce monarque, et me dit de lire le premier mémoire que j'avois rédigé Si la présence du Prince me troubla d'abord, celle du ministre me rassura bientôt, et je fis la lecture de mon ouvrage, que sa majesté n'entendit pas sans plaisir. Elle témoigna qu'elle étoit contente de moi, et recommanda même à son ministre d'avoir soin de ma fortune. Cela ne diminua pas l'orgueil que j'avois déjà ; et l'entretien que j'eus, peu de jours après, avec le Comte de Lemos, acheva de me remplir la tête d'ambitieuses idées.

J'allai trouver ce Seigneur, de la part de son oncle, chez le Prince d'Espagne, et je lui présentai une lettre de créance, par laquelle le Duc lui mandoit qu'il pouvoit s'ouvrir à moi comme à un homme qui avoit une entière connoissance de leur dessein, et qui étoit choisi pour être leur messager commun. Après avoir lu ce billet, le Comte me conduisit dans une chambre où nous nous enfermâmes tous deux, et là il me tint ce discours : puisque vous avez la confiance du Duc de Lerme, je ne doute pas que vous ne la méritiez, et je ne dois faire aucune difficulté de vous donner la mienne.

Vous saurez donc que les choses vont le mieux du monde. Le Prince d'Espagne me distingue de tous

les Seigneurs qui sont attachés à sa personne, et qui s'étudient à lui plaire. J'ai eu ce matin une conversation particulière avec lui, dans laquelle il m'a paru chagrin de se voir, par l'avarice du roi, hors d'état de suivre les mouvemens de son cœur généreux, et même de faire une dépense convenable à un prince. Sur cela je n'ai pas manqué de le plaindre; et profitant de ce mouvement-là, j'ai promis de lui porter demain à son lever, mille pistoles, en attendant de plus grosses sommes que je me suis fait fort de lui fournir incessamment. Il a été charmé de ma promesse; et je suis bien sûr de captiver sa bienveillance si je lui tiens parole. Allez dire toutes ces circonstances à mon oncle et revenez m'apprendre ce soir ce qu'il pense là-dessus.

Je quittai le Comte de Lemos dès qu'il m'eut parlé de cette sorte, et je rejoignis le Duc de Lerme, qui, sur mon rapport, envoya demander à Calderone mille pistoles, dont on me chargea le soir, et que j'allai remettre au Comte. Le Comte de Lemos, lorsque je me séparai de lui, me dit tout bas : Adieu, notre cher confident. Le Prince d'Espagne aime un peu les dames; il faudra que nous ayons, vous et moi, au premier jour une conférence là-dessus; je prévois que j'aurai besoin de votre ministère. Je m'en retournai en rêvant à ces mots qui n'étoient nullement ambigus, et qui me remplissoient de joie. Comment, disois-je, me voilà prêt à devenir le Mercure de l'héritier de la monarchie! Je n'examinois point si cela étoit bon ou mauvais; la qualité du galant étourdissoit ma morale. Quelle gloire pour moi d'être ministre des plaisirs d'un grand prince!

En m'acquittant de ces nobles commissions, en me mettant de jour en jour plus avant dans les bonnes grâces du premier ministre avec les plus belles espérances du monde, que j'eusse été heureux si l'ambition m'eût préservé de la faim! Il y avoit plus de deux mois que je m'étois défait de mon magnifique appartement, et que j'occupois une petite chambre garnie des plus modestes. Quoique cela me fît de la peine, comme j'en sortois de bon matin et que je

n'y rentrois que la nuit pour y coucher, je prenois patience. J'étois toute la journée chez le Duc. J'y jouois un rôle de Seigneur. Mais quand j'étois retiré dans mon taudis, le Seigneur s'évanouissoit, et il ne restoit que le pauvre Gil Blas, sans argent, et qui pis est, sans avoir de quoi en faire.

J'avois été obligé de vendre mes hardes pièce à pièce. Je n'avois plus que celles dont je ne pouvois absolument me passer. Je n'allois plus à l'auberge, faute d'avoir de quoi payer mon ordinaire. Que faisois-je donc pour subsister? Tous les matins, dans nos bureaux, on nous apportoit pour dejeûner un petit pain et un doigt de vin; c'étoit tout ce que le ministre nous faisoit donner. Je ne mangeois que cela dans la journée, et le soir le plus souvent je me couchois sans souper. Telle étoit la situation d'un homme qui brilloit à la cour, et qui devoit y faire plus de pitié que d'envie. Je ne pus néanmoins résister à ma misère, et je me déterminai enfin à la découvrir finement au Duc de Lerme si j'en trouvois l'occasion. Par bonheur elle s'offrit à l'Escurial, où le Roi et le Prince d'Espagne allèrent quelques jours après.

CHAP. LXV.

Comment Gil Blas fit connoître sa misère au Duc de Lerme, et de quelle façon en usa ce ministre envers lui.

Lorsque le roi étoit à l'Escurial, il y défrayoit tout le monde, de manière que je ne sentois point où le bât me blessoit. Je couchois dans une garde-robe auprès du Duc. Ce ministre un matin s'étant levé à son ordinaire au point du jour, me fit prendre quelques papiers avec une écritoire, et me dit de le suivre dans les jardins du palais. Nous allâmes nous asseoir sous des arbres, où je me mis par son ordre dans l'attitude d'un homme qui écrit, et lui, il tenoit à la main un papier qu'il faisoit semblant de lire. Nous paroissions de loin occupés d'affaires fort sérieuses, et toutefois nous ne nous entretenions que de bagatelles sous ces arbres. Deux pies qui vinrent s'y poser, commencèrent à caqueter d'une façon si bruyante,

qu'elles attirèrent notre attention. Voilà des oiseaux, dit le Duc, qui semblent se quereller. Je serois assez curieux de savoir le sujet de leur querelle. Monseigneur, lui dis-je, votre curiosité me fait souvenir d'une fable Indienne que j'ai lue autrefois. Le ministre me demanda quelle étoit cette fable, et je la lui racontai sur le champ en ces termes.

Il régnoit autrefois dans la Perse un bon monarque, qui, n'ayant pas assez d'étendue d'esprit pour gouverner lui-même ses états, en laissoit le soin à son Grand Visir. Ce ministre, nommé Atalmuc, avoit un génie supérieur. Il soutenoit le poids de cette vaste monarchie sans en être accablé. Il le maintenoit dans une paix profonde. Atalmuc avoit parmi ses secrétaires un jeune homme appelé Zéangir, qu'il aimoit plus que les autres. Il prenoit plaisir à son entretien, et lui découvroit jusqu'à ses plus secrètes pensées. Un jour le Visir voyant deux corbeaux qui croassoient sur un arbre, dit à son secrétaire: Je voudrois bien savoir ce que ces oiseaux se disent en leur langage.

Seigneur, lui répondit le secrétaire, vos souhaits peuvent s'accomplir. Eh, comment cela, reprit Atalmuc? C'est, repartit Zéangir, qu'un Derviche m'a enseigné la langue des oiseaux. Si vous le souhaitez, j'écouterai ceux-ci, et je vous répéterai, mot pour mot, tout ce que je leur aurai entendu dire. Le Visir y consentit. Le secrétaire s'approcha des corbeaux, et parut leur prêter une oreille attentive. Après quoi, revenant à son maître: Seigneur, lui dit-il, le croyez-vous? nous faisons le sujet de leur conversation. Cela n'est pas possible, s'écria le ministre Persan. Eh, que disent-ils de nous? Un des deux, reprit le secrétaire, a dit: le voilà lui-même, ce Grand-Visir Atalmuc. Que Zéangir est heureux de servir un maître qui a mille bontés pour lui!

Doucement, a interrompu l'autre corbeau, doucement; ne vante pas tant le bonheur de ce secrétaire. Atalmuc, il est vrai, s'entretient avec lui familièrement, l'honore de sa confiance, et je ne doute pas même qu'il n'ait dessein de lui donner un emploi

considérable, mais avant ce temps-là, Zéangir mourra de faim. Ce pauvre misérable est logé dans une petite chambre garnie, où il manque des choses les plus nécessaires. En un mot, il mène la vie la plus chétive, sans que personne s'en aperçoive à la cour. Le Grand-Visir ne s'avise pas de s'informer s'il est bien ou mal dans ses affaires ; et content d'avoir pour lui de bons sentimens, il le laisse en proie à la pauvreté.

Je cessai de parler en cet endroit pour entendre le Duc de Lerme, qui me demanda en souriant quelle impression cet apologue avoit faite sur l'esprit d'Atalmuc, et si le Grand-Visir ne s'étoit point offensé de la hardiesse de son secrétaire. Non, Monseigneur, lui répondis-je, un peu troublé de sa question, la fable dit au contraire qu'il le combla de bienfaits. Cela est heureux, reprit le Duc, d'un air sérieux, il y a des ministres qui ne trouveroient pas bon qu'on leur fît ces leçons. Mais, ajouta-t-il en rompant l'entretien et en se levant, je crois que le roi ne tardera guère à se réveiller ; mon devoir m'appelle auprès de lui. A ces mots il marcha vers le palais à grands pas sans me parler davantage, et très-mal affecté, à ce qu'il me sembloit, de ma fable Indienne.

Je le suivis jusqu'à la porte de la chambre de sa majesté ; après quoi, j'entrai dans un cabinet où nos deux secrétaires copistes travailloient ; car ils étoient aussi du voyage. Qu'avez-vous Seigneur de Santillane, dirent-ils en me voyant ? Vous êtes bien ému ! Vous seroit-il arrivé quelque désagréable accident ? J'étois trop plein du mauvais succès de mon apologue pour leur cacher ma douleur. Je leur fis le récit des choses que j'avois dites au Duc, et ils se montrèrent sensibles à la vive affliction dont je leur parus saisi.

Vous avez sujet d'être chagrin, me dit l'un des deux. Puissiez-vous être mieux traité que ne le fut un secrétaire du Cardinal Spinosa ! Ce secrétaire, las de ne rien recevoir depuis quinze mois qu'il étoit occupé par son Eminence, prit un jour la liberté de lui représenter ses besoins, et de demander quelque argent pour vivre. Il est juste, lui dit le ministre,

que vous soyez payé. Tenez, poursuivit-il en lui mettant entre les mains une ordonnance de mille ducats, allez toucher cette somme au trésor royal, mais souvenez-vous en même temps que je vous remercie de vos services. Le secrétaire se seroit consolé d'être congédié, s'il eût reçu ses mille ducats, et qu'on l'eût laissé chercher de l'emploi ailleurs; mais, en sortant de chez le Cardinal, il fut arrêté par un alguazil, et conduit à la tour de Ségovie, où il a été long-temps prisonnier.

Ce trait historique redoubla ma frayeur. Je me crus perdu ; et ne pouvant m'en consoler, je commençai à me reprocher mon impatience, comme si je n'eusse pas été assez patient. Hélas! disois-je, pourquoi faut-il que j'aie hasardé cette malheureuse fable qui a déplu au ministre ? Il étoit peut-être sur le point de me tirer de mon état misérable. Que de richesses, que d'honneurs m'échappent par mon étourderie ! Je devois bien faire réflexion qu'il y a des grands qui n'aiment pas qu'on les prévienne, et qui veulent qu'on reçoive d'eux comme des grâces, jusqu'aux moindres choses qu'ils sont obligés de donner. Il eût mieux valu continuer ma diète sans en rien témoigner au Duc, et me laisser même mourir de faim pour mettre tout le tort de son côté.

Quand j'aurois encore conservé quelque espérance, mon maître, que je vis l'après-dîner, me l'eût fait perdre entièrement. Il fut fort sérieux avec moi contre son ordinaire, et il ne me parla point du tout; ce qui me causa le reste du jour une inquiétude mortelle. Je ne passai pas la nuit plus tranquillement : le regret de voir évanouir mes agréables illusions, et la crainte d'augmenter le nombre des prisonniers d'état, ne me permirent que de soupirer et de faire des lamentations.

Le jour suivant fut le jour de crise. Le Duc me fit appeler le matin. J'entrai dans sa chambre, plus tremblant qu'un criminel qu'on va juger. Santillane, me dit-il en me montrant un papier qu'il avoit à la main, prends cette ordonnance . . . . Je frémis à ce mot d'ordonnance, et dis en moi-même : O ciel !

voici le Cardinal Spinosa; la voiture est prête pour Ségovie. La frayeur qui me saisit dans ce moment-là fut telle que j'interrompis le ministre, et me jetant à ses pieds: Monseigneur, lui dis-je tout en pleurs, je supplie très-humblement votre Excellence de me pardonner ma hardiesse; c'est la nécessité qui m'a forcé de vous apprendre ma misère.

Le Duc ne put s'empêcher de rire du désordre où il me voyoit. Console toi, Gil Blas, me répondit-il, et m'écoute. Quoiqu'en me découvrant tes besoins ce soit me reprocher de ne les avoir pas prévenus, je ne t'en sais pas mauvais gré, mon ami, Je me veux plutôt du mal à moi-même de ne pas t'avoir demandé comme tu vivois. Mais, pour commencer à réparer cette faute d'attention, je te donne une ordonnance de quinze cents ducats, qui te seront comptés à vue au trésor royal. Ce n'est pas tout, je t'en promets autant chaque année; et de plus, quand des personnes riches et généreuses te prieront de leur rendre quelque service, je ne te défends pas de me parler en leur faveur.

Dans le ravissement où me jetèrent ces paroles, je baisai les pieds du ministre qui m'ayant commandé de me relever, continua de s'entretenir familièrement avec moi.. Je voulus de mon côté rappeler ma belle humeur, mais je ne pus passer sitôt de la douleur à la joie. Je demeurai aussi troublé qu'un malheureux qui entend crier grâce au moment qu'il croit aller recevoir le coup de la mort. Mon maître attribua toute mon agitation à la seule crainte de lui avoir déplu, quoique la peur d'une prison perpétuelle n'y eût pas moins de part. Il m'avoua qu'il avoit affecté de me paroître refroidi, pour voir si je serois bien sensible à ce changement; qu'il jugeoit par-là de la vivacité de mon attachement à sa personne, et qu'il m'en aimoit davantage.

CHAP. LXVI.

Du bon usage que fit Gil Blas de ses quinze cents ducats: de la première affaire dont il se mêla, et quel profit il lui en revint.

Le roi, comme s'il eût voulu servir mon impatience, revint dès le lendemain à Madrid. Je volai d'abord au trésor royal, où je touchai sur le champ la somme contenue dans mon ordonnance. Je n'écoutai plus alors que mon ambition. Je louai pour la seconde fois mon bel appartement, qui par bonheur ne se trouva point occupé. J'envoyai chercher un fameux tailleur qui habilloit presque tous les petits-maîtres. Il prit ma mesure, et me mena chez un marchand où il leva cinq aunes de drap, qu'il falloit, disoit-il, pour me faire un habit. Cinq aunes pour un habit à l'Espagnole! juste ciel!......Mais n'épiloguons pas là-dessus; les tailleurs, qui sont en réputation, en prennent toujours plus que les autres. J'achetai ensuite du linge, dont j'avois grand besoin, des bas de soie, avec un castor brodé.

Après cela, ne pouvant honnêtement me passer de laquais, je priai mon hôte de m'en donner un de sa main. La plupart des étrangers, qui venoient loger chez lui, avoient coutume, en arrivant à Madrid, de prendre à leur service des valets Espagnols; ce qui ne manquoit pas d'attirer dans cet hôtel tous les laquais qui se trouvoient hors de condition. Le premier qui se présenta étoit un garçon d'une mine si douce et si dévote que je n'en voulus point; je crus voir Ambroise de Lamela. Je n'aime pas, dis-je à mon hôte, les valets qui ont un air si vertueux; j'y ai été attrapé.

A peine eus-je éconduit ce laquais, que j'en vis arriver un autre. Celui-ci paroissoit fort éveillé, plus hardi qu'un page de cour, et avec cela un peu fripon. Il me plut, je lui fis des questions: il y répondit avec esprit; je remarquai même qu'il étoit intrigant. Je le regardai comme un sujet qui me convenoit; je l'arrêtai. Je n'eus pas lieu de m'en repentir; je m'aperçus même bientôt que j'avois fait une admirable acquisition. Comme le Duc m'avoit permis de lui parler en faveur des personnes à qui je voudrois

rendre service, et que j'étois dans le dessein de ne pas négliger cette permission, j'avois besoin d'un drôle qui eût de l'industrie, et fût propre à m'amener des gens qui auroient des grâces à demander au premier ministre. C'étoit justement le fort de Scipion : ainsi se nommoit mon laquais.

Aussitôt que je lui appris que j'avois du crédit, et que je serois bien aise d'en profiter, il se mit en campagne, et dès le même jour, il me dit : Seigneur, j'ai fait une assez bonne découverte. Il vient d'arriver à Madrid un jeune gentilhomme Grenadin, appelé Don Roger de Rada. Il a eu une affaire d'honneur qui l'oblige à rechercher la protection du Duc de Lerme, et il est disposé à bien payer le plaisir qu'on lui fera. Je lui ai parlé. Il avoit envie de s'adresser à Don Rodrigue de Calderone, dont on lui a vanté le pouvoir; mais je l'en ai détourné, en lui faisant entendre que ce secrétaire vendroit ses bons offices au poids de l'or, au lieu que vous vous contentiez pour les vôtres, d'une honnête marque de reconnoissance; que vous feriez même les choses pour rien, si vous étiez dans une situation qui vous permît de suivre votre inclination généreuse et désintéressée. Enfin, je lui ai parlé de manière que vous verrez demain matin ce gentilhomme à votre lever.

Comment donc, lui dis-je, Monsieur Scipion, vous avez déjà fait bien de la besogne ! Je m'aperçois que vous n'êtes pas neuf en matières d'intrigue ; je m'étonne que vous n'en soyez pas plus riche. C'est ce qui ne doit pas vous surprendre, me répondit-il ; j'aime à faire circuler les espèces ; je ne thésaurise point.

Don Roger de Rada vint effectivement chez moi. Je le reçus avec une politesse mêlée de fierté. Seigneur Cavalier, lui dis-je, avant que je m'engage à vous servir, je veux savoir l'affaire qui vous amène à la cour ; car, elle pourroit être telle, que je n'oserois parler pour vous au premier ministre. Faites-m'en donc, s'il vous plaît, un rapport fidèle, et soyez persuadé que j'entrerai chaudement dans vos intérêts, si un galant homme peut les épouser. Très-volontiers,

me répondit le jeune Grenadin, je vais vous conter sincèrement mon histoire. En même temps il m'en fit un récit bien détaillé.

A peine avoit-il fini que je lui dis, d'un air important : c'est assez, Seigneur Don Roger ; je me charge de faire part de votre affaire à son Excellence, dont j'ose vous promettre la protection. Le Grenadin sur cela se répandit en remercîmens, qui n'auroient fait que m'entrer par une oreille et sortir par l'autre, s'il ne m'eût assuré que sa reconnoissance suivroit de près le service que je lui rendrois. Mais d'abord qu'il eut touché cette corde-là, je me mis en mouvement. Dès le jour même je contai cette histoire au Duc, qui, m'ayant permis de lui présenter le cavalier, lui dit : Don Roger, je suis instruit de l'affaire d'honneur qui vous a fait venir à la cour : Santillane m'en a dit toutes les circonstances. Vous avez en lui un bon ami ; ayez l'esprit tranquille.

En effet, en moins de dix jours, les lettres de grâce furent expédiées par mes soins, et je renvoyai chez lui le Seigneur Don Roger, qui, s'il n'eût pas eu un protecteur comme moi, ne se seroit pas tiré d'affaire si aisément. Je ne tirai de cela que cent pistoles. Ce n'étoit point là un grand coup de filet; mais je n'étois pas encore un Calderone pour mépriser les petits.

CHAP. LXVII.

Par quels moyens Gil Blas fit en peu de temps une fortune considérable, et des grands airs qu'il se donna.

Cette affaire me mit en goût, et dix pistoles que je donnai à Scipion, pour son droit de courtage, l'encouragèrent à faire de nouvelles recherches. J'ai déjà vanté ses talens là-dessus ; on auroit pu l'appeler à juste titre le grand Scipion. Il m'amena pour second chaland un imprimeur de livres de chevalerie, qui s'étoit enrichi en dépit du bon sens. Cet imprimeur avoit contrefait un ouvrage d'un de ses confrères, et son édition avoit été saisie. Pour trois cents ducats je lui fis avoir main levée de ses exem-

plaires. Après l'imprimeur, il me passa par les mains un négociant. Je m'intéressai pour lui, et il réussit moyennant la somme de quatre cents pistoles dont il fit présent à la protection.

Peu de temp après, je vis arriver mon valet avec un nouveau *quidam* qu'il venoit d'accrocher. Seigneur, me dit-il, souffrez que je vous présente ce fameux opérateur. Il demande un privilége pour débiter ses drogues, pendant l'espace de dix années, dans toutes les villes de la monarchie d'Espagne, à l'exclusion de tous autres. Par reconnoissance il comptera deux cents pistoles à celui qui lui remettra le dit privilége expédié. Je dis au saltimbanque, en tranchant du protecteur: allez, mon ami, je ferai votre affaire. Véritablement, peu de jours après, je le renvoyai avec des patentes qui lui permettoient de tromper le peuple exclusivement dans tous les royaumes d'Espagne.

Outre que je me sentois plus avide à mesure que je devenois plus riche, j'avois obtenu de son Excellence si facilement les grâces dont je viens de parler, que je ne balançai point à lui en demander une autre. C'étoit le gouvernement de la ville de Vera, sur la côte de Grenade, pour un chevalier de Calatrava qui m'en offroit mille pistoles. Le ministre se prit à rire en me voyant si âpre à la curée. Ami Gil Blas, me dit-il, comme vous y allez! Vous aimez furieusement à obliger votre prochain. Ecoutez, lorsqu'il ne sera question que de bagatelles, je n'y regarderai pas de si près; mais, quand vous voudrez des gouvernemens ou d'autres choses considérables, vous vous contenterez, s'il vous plaît, de la moitié du profit; vous me tiendrez compte de l'autre. Réglez-vous sur cela.

Mon maître, par ce discours, m'ôtant la crainte de l'importuner, ou plutôt m'excitant à retourner souvent à la charge, me rendit encore plus affamé de richesses que je ne l'étois auparavant. J'allois d'un côté, Scipion de l'autre. Je ne cherchois qu'à faire plaisir pour de l'argent. Mon chevalier de Calatrava eut le gouvernement de Vera pour ses mille pistoles; et

j'en fis bientôt accorder un autre pour le même prix à un chevalier de Saint Jacques. Je ne me contentai pas de faire des gouverneurs, je donnai des ordres de chevalerie, et convertis quelques bons roturiers en mauvais gentilshommes par d'excellentes lettres de noblesse.

Quand je me vis maître de trente mille ducats, et en état d'en gagner peut-être dix fois autant, je crus devoir faire une figure digne d'un confident de premier ministre. Je louai un hôtel entier, que je fis meubler proprement. J'achetai un carrosse, je pris un cocher, trois laquais; et comme il est juste d'avancer ses anciens domestiques, j'élevai Scipion au triple honneur d'être mon valet-de-chambre, mon secrétaire, et mon intendant. Mais, ce qui mit le comble à mon orgueil, c'est que le ministre trouva bon que mes gens portassent sa livrée. J'en perdis ce qui me restoit de jugement. Peu s'en fallut que je ne me crusse parent du Duc de Lerme.

A l'exemple de son Excellence, qui tenoit table ouverte, je résolus de donner à manger. Pour cet effet, je chargeai Scipion de me trouver un habile cuisinier. Je remplis ma cave de vins délicieux; et après avoir fait mes autres provisions, je commençai à recevoir compagnie. Il venoit souper chez moi tous les soirs quelques-uns des principaux commis des bureaux du ministre, qui prenoient fièrement la qualité de secrétaires d'état. Je leur faisois très-bonne chère et les renvoyois toujours bien abreuvés. De son côté, Scipion (car tel maître tel valet) avoit aussi sa table dans l'office, où il régaloit à mes dépens les personnes de sa connoissance.

Outre que j'aimois ce garçon-là, comme il contribuoit à me faire gagner du bien, il me paroissoit en droit de m'aider à le dépenser. D'ailleurs je regardois ces dissipations en jeune homme, je ne voyois pas le tort qu'elles me faisoient. Une autre raison m'empêchoit d'y prendre garde: les bénéfices et les emplois ne cessoient pas de faire venir l'eau au moulin. Je voyois mes finances augmenter de jour en jour. Je m'imaginai pour le coup avoir attaché un clou à la roue de fortune.

Il ne manquoit plus à ma vanité que de rendre Fabrice témoin de ma vie fastueuse. Je ne doutois pas qu'il ne fût de retour d'Andalousie; et, pour me donner le plaisir de le surpreudre, je lui fis tenir un billet anonyme, par lequel je lui mandois qu'un Seigneur Sicilien de ses amis l'attendoit à souper: je lui marquai le jour, l'heure, et le lieu, où il falloit qu'il se trouvât. Le rendez-vous étoit chez moi. Nunez y vint, et fut extraordinairement étonné d'apprendre que j'étois le Seigneur étranger qui l'avoit invité à souper. Oui, lui dis-je, mon ami, je suis le maître de cet hôtel. J'ai un équipage, une bonne table, et de plus un coffre-fort.

Est-il possible, s'écria-t-il avec vivacité, que je te retrouve dans l'opulence? Que je me sais bon gré de t'avoir placé auprès du Comte Galiano! Je te disois bien que c'étoit un Seigneur généreux, et qu'il ne tarderoit guère à te mettre à ton aise. Je laissai Fabrice s'applaudir tant qu'il lui plut de m'avoir mis chez le Comte Galiano, après quoi, pour modérer la joie qu'il sentoit de m'avoir procuré un si bon poste, je lui détaillai les marques de reconnoissance dont ce Seigneur avoit payé mes services. Mais m'aperçevant qu'il chantoit la palinodie, je lui dis: je pardonne au Sicilien son ingratitude. Entre nous, j'ai plutôt sujet de m'en louer que de m'en plaindre. Si le Comte n'en eût pas mal usé avec moi, je l'aurois suivi en Sicile, et je le servirois encore dans l'attente d'un établissement incertain. En un mot, je ne serois pas confident du Duc de Lerme,

Nunez fut si vivement frappé de ces derniers mots, qu'il demeura quelques instans sans pouvoir proférer une parole. Puis, rompant tout-à-coup le silence: l'ai-je bien entendu? me dit-il: Quoi! vous avez la confiance du premier ministre? Je la partage, lui répondis-je, avec Don Rodrigue de Calderone; et selon toutes les apparences, j'irai loin. En vérité, Seigneur de Santillane, répliqua-t-il, je vous admire. Vous êtes capable de remplir toute sorte d'emplois. Que de talens vous avez! Seigneur, poursuivit-il, je suis ravi de la prospérité de votre Seigneurie. Mon-

sieur Nunez, interrompis-je, trève de Seigneur et de Seigneurie. Bannissons ces termes-là, et vivons toujours ensemble familièrement. Tu as raison, reprit-il, je ne dois pas te regarder d'un autre œil qu'à l'ordinaire quoique tu sois devenu riche. Je t'avouerai ma foiblesse; en m'annonçant ton heureux sort, tu m'as ébloui; mais mon éblouissement se passe, et je ne vois plus en toi que mon ami Gil Blas.

Notre entretien fut troublé par quatre ou cinq commis qui arrivèrent. Messieurs, leur dis-je en leur montrant Nunez, vous souperez avec le Seigneur Don Fabricio qui fait des vers à ravir. Par malheur je parlois à des gens qui faisoient si peu de cas de la poésie, que le poëte en pâlit. A peine daignèrent-ils jeter les yeux sur lui. Il en fut si piqué, qu'il prit une licence poétique. Il s'échappa subtilement de la compagnie, et disparut. Nos commis ne s'aperçurent pas de sa retraite; ils se mirent à table, sans même s'informer de ce qu'il étoit devenu.

Comme j'achevois de m'habiller le lendemain matin, et me disposois à sortir, le poëte des Asturies entra dans ma chambre. Je te demande pardon, mon ami, me dit-il, si j'ai hier au soir rompu en visière à tes commis; mais, franchement, je me suis trouvé parmi eux si déplacé que je n'ai pu y tenir. Les fastidieux personnages avec leur air suffisant et empesé! Je ne comprends pas comment toi, qui as l'esprit délié, tu peux t'accommoder de convives si lourds.

CHAP. LXVIII.

Les mœurs de Gil Blas se corrompent entièrement à la cour.

LORSQUE je fus connu pour un homme chéri du Duc de Lerme, j'eus bientôt une cour. Tous les matins mon antichambre se trouvoit pleine de monde, et je donnois mes audiences à mon lever. Il venoit chez moi de deux sortes de gens; les uns pour m'engager en payant, à demander des grâces au ministre, et les autres pour m'exciter par des supplications à leur faire obtenir, *gratis*, ce qu'ils souhaitoient. Les

premiers étoient sûrs d'être écoutés et bien servis; à l'égard des seconds, je m'en débarrassois sur le champ par des défaites, ou bien je les amusois si long-temps que je leur faisois perdre patience. Avant que je fusse à la cour, j'étois compatissant et charitable de mon naturel; mais on n'a plus là de foiblesse humaine, et j'y devins plus dur qu'un caillou. Je me guéris aussi par conséquent de ma sensibilité pour mes amis; je me dépouillai de toute affection pour eux.

La manière dont j'en usai avec Joseph Navarro, dans une conjoncture que je vais rapporter, peut en faire foi. Ce Navarro, à qui j'avois tant d'obligation, et qui, pour tout dire en un mot, étoit la cause première de ma fortune, vint un jour chez moi. Après m'avoir témoigné beaucoup d'amitié, ce qu'il avoit coutume de faire quand il me voyoit, il me pria de demander pour un de ses amis, certain emploi au Duc de Lerme, en me disant que le cavalier, pour lequel il me sollicitoit, étoit un garçon fort aimable et d'un grand mérite, mais qu'il avoit besoin d'un poste pour subsister.

Je ne doute pas, ajouta Joseph, bon et obligeant comme je vous connois, que vous ne soyez ravi de faire plaisir à un honnête homme qui n'est pas riche; je suis sûr que vous me savez bon gré de vous donner une occasion d'exercer votre humeur bienfaisante. C'étoit me dire nettement qu'on attendoit de moi ce service pour rien. Quoique cela ne fût pas de mon goût, je ne laissai pas de paroître fort disposé à faire ce qu'on désiroit. Je suis charmé, répondis-je à Navarro, de pouvoir vous marquer la vive reconnoissance que j'ai de tout ce que vous avez fait pour moi. Il suffit que vous vous intéressiez pour quelqu'un; il n'en faut pas davantage pour me déterminer à le servir. Votre ami aura cet emploi que vous souhaitez qu'il ait; comptez là-dessus; ce n'est plus votre affaire, c'est la mienne.

Sur cette assurance Joseph s'en alla très-satisfait; néanmoins la personne qu'il m'avoit tant recommandée, n'eut pas le poste en question. Je le fis accor-

der à un autre homme pour mille ducats que je mis dans mon coffre-fort. Je préférai cette somme aux remercîmens que m'auroit faits mon chef-d'office, à qui je dis d'un air mortifié : Ah ! mon cher Navarro, vous vous êtes avisé trop tard de me parler. Calderone m'a prévenu ; il a fait donner l'emploi que vous savez. Je suis au désespoir de n'avoir pas une meilleure nouvelle à vous apprendre.

Joseph me crut de bonne foi, et nous nous quittâmes plus amis que jamais ; mais je crois qu'il découvrit bientôt après la vérité, car il ne revint plus chez moi. J'en fus charmé. Outre que les services importans qu'il m'avoit rendus me pesassent sur le cœur, il me sembloit que, dans la passe où j'étois à la cour, il ne me convenoit plus de fréquenter des maîtres d'hôtels.

CHAP. LXIX.

De la commission dont le Comte de Lemos chargea Gil Blas, et de l'intrigue dans laquelle ils s'engagèrent.

Il y a long-temps que je n'ai parlé du Comte de Lemos ; venons présentement à ce Seigneur. Je lui avois porté mille pistoles, comme je l'ai dit ci-devant, et je lui en portai mille autres encore par ordre du Duc, son oncle, de l'argent que j'avois à son Excellence. Le Comte voulut avoir un long entretien avec moi. Il m'apprit qu'il étoit enfin parvenu à son but, et qu'il possédoit entièrement les bonnes grâces du Prince d'Espagne, dont il étoit l'unique confident. Ensuite il me chargea d'une commission fort honorable, et à laquelle il m'avoit déjà préparé. Ami Santillane, me dit-il, c'est maintenant qu'il faut agir. N'épargnez rien pour découvrir quelque beauté qui soit digne d'amuser ce prince. Vous avez de l'esprit ; je ne vous en dis pas davantage. Allez, courez, cherchez, et quand vous aurez fait une heureuse découverte, vous viendrez m'en avertir. Je promis de ne rien négliger pour bien m'acquitter de cet emploi, qui ne doit pas être diffi-

cile à exercer, puisqu'il y a tant de gens qui s'en mêlent.

Je n'avois pas un grand usage de ces sortes de recherches; mais je ne doutois point que Scipion ne fût encore admirable pour cela. En arrivant au logis, je l'appelai, et lui dis en particulier: Mon enfant, j'ai une confidence importante à te faire. Sais-tu bien qu'au milieu des faveurs de la fortune je sens qu'il me manque quelque chose? Je devine aisément ce que c'est, interrompit-il, sans me donner le temps d'achever ce que je voulois dire; vous avez besoin d'une nymphe agréable pour vous dissiper un peu. Oui, mon ami, repris-je en souriant, c'est une maîtresse qu'il me faut, et je veux l'avoir de ta main. Mais je t'avertis que je veux une jolie personne qui n'ait pas de mauvaises mœurs.

Ce que vous souhaitez, repartit Scipion, est un peu rare; cependant j'espère que je trouverai bientôt votre fait. Véritablement trois jours après il me dit: J'ai découvert un trésor. Une jeune dame nommée Catalina, de bonne famille et d'une beauté ravissante, demeure sous la conduite de sa tante, dans une petite maison où elles vivent toutes deux fort honnêtement de leur bien qui n'est pas considérable. Elles sont servies par une soubrette que je connois, et qui vient de m'assurer que leur porte, quoique fermée à tout le monde, pourroit s'ouvrir à un galant riche et libéral, pourvu qu'il voulût bien n'entrer chez elles que la nuit, et sans faire d'éclat.

Tout prévenu que j'étois contre ces sortes de bonnes fortunes, je me prêtai à celle-là; et comme la femme-de-chambre vint, le jour suivant, dire à Scipion qu'il ne tiendroit qu'à moi d'être introduit dès ce soir-là même dans la chambre de ses maîtresses, je m'y glissai entre onze heures et minuit. La soubrette me reçut sans lumière, et me prit par la main pour me conduire dans une salle assez propre, où je trouvai les deux dames galamment habillées. Aussitôt qu'elles m'aperçurent, elles se levèrent et me saluèrent d'une manière si noble, que je crus voir deux personnes de qualité. Madame, dis-je à

la tante qu'on appeloit la Ségnora Mencia : Quelque figure que je tienne à la cour, je ne viens pas ici pour moi, je ne vaux pas l'incomparable Catalina, j'ai pour elle en main un parti plus brillant : je lui destine le prince d'Espagne. La Ségnora Mencia fut fort étonnée d'entendre ces paroles, et je m'aperçus qu'elles ne lui étoient point désagréables.

Quoiqu'elle ne demandât pas mieux que d'accepter ce que je proposois, elle feignit de ne savoir à quoi se résoudre, et Catalina, qui auroit déjà voulu tenir le prince d'Espagne, affecta une grande indifférence. Enfin nous dressâmes une capitulation qui contenoit les deux articles suivans. *Primo*, que si le Prince d'Espagne se déterminoit à faire une visite nocturne à Catalina, j'aurois soin d'en informer les dames, comme aussi de la nuit qui seroit choisie pour cet effet. *Secundo*, que le prince ne pourroit s'introduire chez les dites dames qu'en galant ordinaire, et accompagné seulement de moi et de son Mercure en chef.

Le Comte de Lemos sentit une extrême joie quand je lui annonçai que j'avois fait une découverte telle qu'il la pouvoit désirer. Je lui parlai de Catalina dans des termes qui lui donnèrent envie de la voir. Je le menai chez elle la nuit suivante, et il m'avoua que j'avois fort bien rencontré. Il dit aux dames qu'il ne doutoit nullement que le Prince ne fût fort satisfait de la maîtresse que je lui avois choisie, et qu'elle de son côté auroit sujet d'être contente d'un tel amant ; que ce jeune prince étoit généreux, plein de douceur et de bonté ; enfin il les assura que dans quelques jours il le leur ameneroit de la façon qu'elles le souhaitoient, c'est-à-dire, sans suite et sans bruit. Ce Seigneur prit là-dessus congé d'elles, et je me retirai avec lui. Nous rejoignîmes son équipage dans lequel nous étions venus tous deux, et qui nous attendoit au bout de la rue. Ensuite il me conduisit à mon hôtel, et me chargeant d'instruire le lendemain son oncle de cette aventure ébauchée, et de le prier de sa part de lui envoyer un millier de pistoles pour la mettre à fin.

Je ne manquai pas le jour suivant d'aller rendre au Duc de Lerme un compte exact de tout ce qui s'étoit passé. Je ne lui cachai qu'une chose. Je ne lui parlai point de Scipion; je me donnai pour l'auteur de la découverte de Catalina; car, on se fait honneur de tout auprès des grands. Je m'attirai par là des complimens. Ensuite le Duc me demanda si son neveu n'avoit pas besoin d'argent pour cette équipée. Pardonnez-moi, lui dis-je, il vous prie de lui envoyer mille pistoles. Hé bien, reprit le ministre, tu n'as qu'à les lui porter; dis-lui qu'il ne les ménage point, et qu'il applaudisse à toutes les dépenses que le Prince souhaitera faire.

CHAP. LXX.

De la visite secrète et des présens que le Prince d'Espagne fit à Catalina.

J'ALLAI porter à l'heure même cinq cents doubles pistoles au Comte de Lemos. Vous ne pouviez venir plus à propos, me dit ce Seigneur. J'ai parlé au Prince; il a mordu à la grappe; il brûle d'impatience de voir Catalina. Dès la nuit prochaine il veut se dérober secrètement de son palais pour se rendre chez elle, c'est une chose résolue: nos mesures sont déjà prises pour cela. Avertissez-en les dames, et leur donnez l'argent que vous m'apportez; il est bon de leur faire connoître que ce n'est point un amant ordinaire qu'elles ont à recevoir; d'ailleurs les bienfaits des princes doivent devancer leur galanteries. Comme vous l'accompagnerez avec moi, poursuivit-il, ayez soin de vous trouver ce soir à son coucher; il faudra de plus que votre carrosse, car je juge à propos de nous en servir, nous attende à minuit, aux environs du palais.

Je me rendis aussitôt chez les dames. Je ne vis point Catalina; on me dit qu'elle reposoit. Je ne parlai qu'à la Ségnora Mencia. Madame, lui dis-je, excusez-moi, de grâce, si je parois dans votre maison pendant le jour; mais je ne puis faire autrement; il faut bien que je vous avertisse que le Prince d'Es-

pagne viendra chez vous cette nuit ; et voici, ajoutai-je, en lui mettant entre les mains un sac où étoient les espèces, voici un présent qu'il envoie au temple de Cythère pour s'en rendre les divinités favorables. Je ne vous ai pas, comme vous voyez, engagée dans une mauvaise affaire. Je vous en suis redevable, répondit-elle.

Ayant ainsi préparé les voies, j'attendis l'heure du coucher du prince. Lorsqu'elle fut arrivée, je donnai mes ordres à mon cocher, et je rejoignis le Comte de Lemos. Lorsqu'il m'eut instruit de ce qu'ils avoient concerté tous deux, il me posta dans un endroit par où il m'assura qu'ils passeroient. Je les attendis longtemps ; enfin, je m'imaginois qu'on m'avoit oublié, quand il parut deux hommes qui m'abordèrent. Les ayant reconnus pour ceux que j'attendois, je les menai à mon carrosse, dans lequel ils montèrent l'un et l'autre ; pour moi, je me mis auprès du cocher pour lui servir de guide, et je le fis arrêter à cinquante pas de chez les dames. Je donnai la main au Prince d'Espagne et à son compagnon, pour les aider à descendre, et nous marchâmes vers la maison où nous voulions nous introduire. La porte s'ouvrit à notre approche, et se referma dès que nous fûmes entrés.

Le prince fut vivement frappé de la vue des dames lorsqu'elles le reçurent dans la salle, où la clarté d'un grand nombre de bougies compensoit l'obscurité qui régnoit dans la cour. Enfin, dans la douce ivresse où l'héritier de la monarchie Espagnole étoit plongé, les heures s'écoulèrent comme des momens, et il nous fallut l'arracher de cette dangereuse maison à cause du jour qui s'approchoit. Messieurs les entrepreneurs le ramenèrent promptement au palais et le remirent dans son appartement. Ils se retirèrent ensuite chez eux, aussi contens que s'ils eussent fait son mariage avec une princesse.

Je contai le lendemain matin cette aventure au Duc de Lerme ; car il vouloit tout savoir. Dans le temps que je lui en achevois le récit, le Comte de Lemos arriva, et lui dit : le Prince d'Espagne est si occupé

de Catalina, il a pris tant de goût pour elle, qu'il se propose de la voir souvent et de s'y attacher. Il voudroit lui envoyer aujourd'hui pour deux mille pistoles de pierreries, mais il n'a pas le sou. Il s'est adressé à moi. Mon cher Lemos, m'a-t-il dit, il faut que vous me trouviez tout-à-l'heure cette somme-là. Je sais bien que je vous incommode, que je vous épuise; aussi mon cœur vous en tient-il un grand compte; et si jamais je me vois en état de reconnoître d'une autre manière que par le sentiment, tout ce que vous avez fait pour moi, vous ne vous repentirez point de m'avoir obligé. Mon prince, lui ai-je répondu, en le quittant sur le champ, j'ai des amis et du crédit, je vais vous chercher ce que vous souhaitez.

Il n'es pas difficile de le satisfaire, dit alors le Duc à son neveu. Santillane va vous porter cet argent; ou bien, si vous voulez, il achetera lui-même les pierreries, car il s'y connoît parfaitement, et surtout en rubis. N'est-il pas vrai, Gil Blas, ajouta-t-il, en me regardant d'un œil malin? Ensuite il m'ordonna d'accompagner le Comte de Lemos, qui me mena chez un joaillier où nous choisîmes des pierreries que nous allâmes montrer au Prince d'Espagne; après quoi elles me furent confiées pour être remises à Catalina. J'allai ensuite prendre chez moi deux mille pistoles de l'argent du Duc pour payer le marchand.

On ne doit pas demander si la nuit suivante je fus gracieusement reçu des dames, lorsque je montrai les présens de mon ambassade, lesquels consistoient en une belle paire de boucles d'oreilles avec les pendans pour la nièce. Charmées l'une et l'autre de ces marques de la générosité du prince, elles se mirent à jaser comme deux commères, et à me remercier de leur avoir procuré une si bonne connoissance. Elles s'oublièrent dans l'excès de leur joie. Il leur échappa quelques paroles qui me firent soupçonner que je n'avois produit qu'une friponne au fils de notre grand monarque. Pour savoir précisément si j'avois fait ce beau chef-d'œuvre, je me retirai dans le dessein d'avoir un éclaircissement avec Scipion.

CHAP. LXXI.

Qui étoit Catalina. Embarras de Gil Blas, son inquiétude, et quelle précaution il fut obligé de prendre pour se mettre l'esprit en repos.

En rentrant chez moi, j'entendis un grand bruit. J'en demandai la cause. On me dit que c'étoit Scipion qui, ce soir-là, donnoit à souper à une demi-douzaine de ses amis. Ils chantoient à gorge déployée, et faisoient de longs éclats de rire. Ce repas n'étoit assurément pas le banquet des sept sages. Le maître du festin, averti de mon arrivée, dit à sa compagnie : Messieurs, ce n'est rien, c'est le patron qui revient, que cela ne vous gêne pas. Continuez de vous réjouir ; je vais lui dire deux mots, je vous rejoindrai dans le moment. A ces mots il vint me trouver.

Quel tintamarre, lui dis-je ! Quelle sorte de personnes régalez-vous donc là-bas? Sont-ce des poêtes? Non pas, s'il vous plaît, me répondit-il. Ce seroit dommage de donner votre vin à boire à ces gens-là ; j'en fais un meilleur usage. Il y a parmi mes convives un jeune homme très-riche qui veut obtenir un emploi par votre crédit et pour son argent. C'est pour lui que la fête se fait. A chaque coup qu'il boit, j'augmente de dix pistoles le bénéfice qui doit vous en revenir. Je veux le faire boire jusqu'au soir. Sur ce pied-là, repris-je, va te remettre à table, et ne ménage point le vin de ma cave.

Je ne jugeai point à propos de l'entretenir alors de Catalina ; mais le lendemain à mon lever je lui parlai de cette sorte : Ami Scipion, tu sais de quelle manière nous vivons ensemble. Je te traite plutôt en camarade qu'en domestique ; tu aurois tort par conséquent de me tromper comme un maître. N'ayons donc point de secret l'un pour l'autre. Je vais t'apprendre une chose qui te surprendra, et toi de ton côté tu me diras tout ce que tu penses des deux femmes que tu m'as fait connoître. Entre nous, je les soupçonne d'être deux matoises d'autant plus raffinées qu'elles affectent plus de simplicité. Si je leur rends justice, le Prince d'Espagne n'a pas grand sujet de se louer

de moi; car, je te l'avouerai, c'est pour lui que j'ai demandé une maîtresse : je l'ai mené chez Catalina, et il en est devenu amoureux.

Seigneur, me répondit Scipion, vous en usez trop bien avec moi pour que je manque de sincérité avec vous. J'eus hier un tête-à-tête avec la suivante de ces deux princesses; elle m'a conté leur histoire qui m'a paru divertissante : je vais vous en faire succinctement le récit. Catalina est fille d'un petit gentilhomme Aragonois. Se trouvant à quinze ans une orpheline aussi pauvre que jolie, elle épousa un vieux Commandeur qui la conduisit à Tolède, où il mourut au bout de six mois, après lui avoir servi plutôt de père que d'époux. Elle recueillit sa succession, puis elle se joignit à la Ségnora Mencia. Ces deux bonnes amies demeurèrent ensemble, et commencèrent à tenir une conduite dont la justice voulut prendre connoissance. Cela déplut aux dames, qui, de dépit, abandonnèrent brusquement Tolède, et vinrent s'établir à Madrid, où, depuis environ deux ans, elles vivent sans fréquenter aucune dame du voisinage.

Mais, poursuivit il, écoutez le meilleur : elles ont loué deux petites maisons séparées seulement par un mur ; on peut entrer de l'une dans l'autre par un escalier de communication qu'il y a dans les caves. La Ségnora Mencia demeure avec une jeune soubrette dans l'une de ces maisons, et la douairière du Commandeur occupe l'autre avec une vieille duègne qu'elle fait passer pour sa grand'mère ; de façon que notre Aragonoise est tantôt une nièce élevée par sa tante, et tantôt une pupille sous l'aile de son aïeule. Quand elle fait la nièce, elle s'appelle Catalina : et lorsqu'elle fait la petite-fille, elle se nomme Sirena.

Au nom de Sirena, j'interrompis, en pâlissant, Scipion. Que m'apprends-tu, lui dis-je? Hélas! j'ai bien peur que cette maudite Aragonoise ne soit la maîtresse de Calderone. Hé! vraiment, répondit-il, c'est elle-même. Je croyois vous réjouir en vous annonçant cette nouvelle. Tu n'y penses pas, lui répliquai-je. Elle est plus propre à me causer du chagrin que de la joie ; n'en vois-tu pas bien les consé-

quences? Non, répondit Scipion. Quel malheur peut-il en arriver? Il n'est pas sûr que Don Rodrigue découvre ce qui se passe, et si vous craignez qu'il n'en soit instruit, vous n'avez qu'à prévenir le ministre. Contez-lui la chose tout naturellement; il verra votre bonne foi; et si, après cela, Calderone veut vous rendre de mauvais offices auprès de son Excellence, elle verra bien qu'il ne cherche à vous nuire que par un esprit de vengeance.

Scipion m'ôta ma crainte par ce discours. Je suivis son conseil. J'avertis le Duc de Lerme de cette fâcheuse découverte. J'affectai même de lui en faire le détail d'un air triste, pour lui persuader que j'étois mortifié d'avoir innocemment livré au prince la maîtresse de Don Rodrigue; mais le ministre, loin de plaindre son favori, en fit des railleries. Ensuite il me dit d'aller toujours mon train, et qu'après tout il étoit glorieux pour Calderone d'aimer la même dame que le Prince d'Espagne, et de n'en être pas plus maltraité que lui. Je mis aussi au fait le Comte de Lemos, qui m'assura de sa protection si le premier secrétaire venoit à découvrir l'intrigue, et entreprenoit de me perdre dans l'esprit du Duc.

Croyant avoir, par cette manœuvre, délivré le bateau de ma fortune du péril de s'ensabler, je ne craignis plus rien. J'accompagnai encore le prince chez Catalina, autrement la belle Sirène, qui avoit l'art de trouver des défaites pour écarter de sa maison Don Rodrigue, et lui dérober le temps qu'elle étoit obligée de donner à son illustre rival.

CHAP. LXXII.

Gil Blas apprend des nouvelles de sa famille : quelle impression elles font sur lui. Il se brouille avec Fabrice.

J'étois devenu si fier et si vain, que, dans mon idée, je n'étois plus le fils de mon père et de ma mère. Hélas! pauvre duègne et pauvre écuyer, je ne m'informois pas si vous viviez heureux ou misérables dans les Asturies! je ne songeois pas seulement à vous! La cour a la vertu du fleuve Léthé pour nous faire oublier nos

parens et nos amis quand ils sont dans une mauvaise situation.

Je ne me souvenois donc plus de ma famille, lorsqu'un matin entra chez moi un homme qui me dit qu'il souhaitoit me parler un moment en particulier. Je le fis passer dans mon cabinet, où, sans lui offrir une chaise, parce qu'il me paroissoit un homme du commun, je lui demandai ce qu'il vouloit. Seigneur Gil Blas, me dit-il, quoi, vous ne me remettez point ? J'eus beau le considérer attentivement, je fus obligé de lui répondre que ses traits m'étoient tout à-fait inconnus. Je suis, reprit-il un de vos compatriotes, natif d'Oviédo même, et fils de Bertrand Muscada, l'épicier, voisin de votre oncle le chanoine. Je vous reconnois bien moi. Je suis venu à Madrid pour compter avec le correspondant de mon père. J'ai entendu parler de vous. On m'a dit que vous étiez sur un bon pied à la cour, et déjà riche comme un Juif. Je vous en fais mon compliment ; et je vais, à mon retour au pays, combler de joie votre famille en lui annonçant une si agréable nouvelle.

Je ne pouvois honnêtement me dispenser de lui demander dans quelle situation il avoit laissé mon père, ma mère, et mon oncle ; mais, je m'acquittai si froidement de ce devoir que je ne donnai pas sujet à mon épicier d'admirer la force du sang. Il parut choqué de l'indifférence que j'avois pour des personnes qui devoient m'être si chères : et comme c'étoit un garçon franc et grossier ; je vous croyois, me dit-il crûment, plus de tendresse et de sensibilité pour vos proches. De quel air glacé m'interrogez-vous sur leur compte ? Apprenez que votre père et votre mère sont toujours dans le service, et que le bon chanoine Gil Perès, accablé de vieillesse et d'infirmités, n'est pas éloigné de sa fin. Il faut avoir du naturel ; et puisque vous êtes en état de faire du bien à vos parens, je vous conseille, en ami, de leur envoyer deux cents pistoles tous les ans. Par ce secours, vous leur procurerez une vie douce et heureuse sans vous incommoder.

Au lieu d'être touché de la peinture qu'il me faisoit de ma famille, je ne sentis que la liberté qu'il prenoit de me conseiller sans que je l'en priasse. Avec plus d'adresse, peut-être, m'auroit-il persuadé ; mais il ne fit que me révolter par sa franchise. Il s'en aperçut bien au silence mécontent que je gardai ; et continuant son exhortation avec moins de charité que de malice, il m'impatienta. Oh ! c'en est trop, répondis-je avec emportement. Allez, Monsieur de Muscada, ne vous mêlez que de ce qui vous regarde. Il vous convient bien de me dicter mon devoir ! je sais mieux que vous ce que j'ai à faire dans cette occasion. En achevant ces mots, je poussai l'épicier hors de mon cabinet, et je le renvoyai à Oviédo vendre du poivre et du girofle.

Ce qu'il venoit de me dire ne laissa pas de s'offrir à mon esprit ; et me reprochant moi-même que j'étois un fils dénaturé, je m'attendris. Je rappelai les soins qu'on avoit eus de mon enfance et de mon éducation ; je me représentai ce que je devois à mes parens ; et mes réflexions furent accompagnées de quelques transports de reconnoissance, qui pourtant n'aboutissoient à rien. Mon ingratitude les étouffa bientôt, et leur fit succéder un profond oubli. Il y a bien des pères qui ont de pareils enfans.

L'avarice et l'ambition qui me possédoient changèrent entièrement mon humeur. Je perdis toute ma gaieté ; je devins distrait et rêveur ; en un mot, un sot animal. Fabrice, me voyant tout occupé du soin de sacrifier à la fortune, et fort détaché de lui, ne venoit plus chez moi que rarement. Il ne put même s'empêcher de me dire un jour : en vérité, Gil Blas, je ne te reconnois plus. Avant que tu fusses à la cour, tu avois toujours l'esprit tranquille. A présent je te vois sans cesse agité. Tu formes projets sur projets pour t'enrichir, et plus tu amasses de bien plus tu veux en amasser. Outre cela, te le dirai-je ? tu n'as plus avec moi ces épanchemens de cœur, ces manières libres, qui font le charme des liaisons. Tout au contraire, tu t'enveloppes et tu me caches le fond de ton âme. Je remarque même de la contrainte

dans les honnêtetés que tu me fais. Enfin, Gil Blas n'est plus ce même Gil Blas que j'ai connu.

Tu plaisantes, sans doute, lui répondis-je d'un air assez froid. Je n'aperçois en moi aucun changement. Ce n'est point à tes yeux, repliqua-t-il, qu'on doit s'en rapporter; ils sont trop fascinés. Crois-moi, ta métamorphose n'est que trop véritable. En bonne foi, mon amie, parle : vivons-nous ensemble comme autrefois? Quand j'allois le matin frapper à ta porte, tu venois m'ouvrir toi-même, encore tout endormi le plus souvent, et j'entrois dans ta chambre sans façon. Aujourd'hui, quelle différence! Tu as des laquais. On me fait attendre dans ton antichambre ; il faut qu'on m'annonce avant que je puisse te parler. Après cela, comment me reçois-tu? avec une politesse glacée, et en tranchant du Seigneur. On diroit que mes visites commencent à te peser. Penses-tu qu'une pareille réception soit agréable à un homme qui t'a vu son camarade? Non, Santillane, non ; elle ne me convient nullement. Adieu ; séparons-nous à l'amiable. Défaisons-nous tous deux, toi d'un censeur de tes actions, et moi d'un nouveau riche qui se méconnoît.

Je me sentis plus aigri que touché de ses reproches, et le laissai s'éloigner sans faire le moindre effort pour le retenir. Dans la situation où étoit mon esprit, l'amitié d'un poète ne me paroissoit pas une chose assez précieuse pour devoir m'affliger de sa perte. Je trouvois de quoi m'en consoler dans le commerce de quelques petits officiers du roi, auxquels un rapport d'humeur me lioit depuis peu étroitement. Ces nouvelles connoissances étoient des hommes dont la plupart venoient de je ne sais où, et qu'une heureuse étoile avoit fait parvenir à leurs postes. Ils étoient déjà tous à leur aise ; et ces misérables, n'attribuant qu'à leur mérite les bienfaits dont la bonté du roi les avoit comblés, s'oublioient de même que moi. Nous nous imaginions tous être des personnages bien respectables. O fortune! ô fortune! voilà comme tu dispenses tes faveurs le plus souvent.

CHAP. LXXIII.

Scipion veut marier Gil Blas, et lui propose la fille d'un riche et fameux orfèvre. Des démarches qui se firent en conséquence.

Un soir après avoir renvoyé la compagnie qui étoit venue souper chez moi, me voyant seul avec Scipion, je lui demandai ce qu'il avoit fait ce jour-là. Un coup de maître, me répondit-il. Je veux vous marier. Je vous ménage la fille unique d'un orfèvre de ma connoissance. La fille d'un orfèvre! m'écriai-je d'un air dédaigneux! as tu perdu l'esprit? Peux-tu me proposer une bourgeoise? Quand on a un certain mérite, et qu'on est à la cour sur un certain pied, il me semble qu'on doit avoir des vues plus élevées. Eh! monsieur, me repartit Scipion, ne le prenez point sur ce ton-là. Savez-vous bien que l'héritière dont il s'agit est un parti de cent mille ducats? N'est-ce pas là un beau morceau d'orfèvrerie? Lorsque j'entendis parler d'une si grosse somme, je devins plus traitable. Je me rends, dis-je à mon secrétaire, la dot me détermine. Quand veux-tu me la faire toucher? Doucement, monsieur, me répondit-il; un peu de patience. Il faut auparavant que je communique la chose au père, et que je la lui fasse agréer.

Bon, repris-je, en éclatant de rire, tu en es encore là? Voilà un mariage bien avancé. Beaucoup plus que vous ne pensez, répliqua-t-il. Je ne veux qu'une heure de conversation avec l'orfèvre, et je vous réponds de son consentement. Mais, avant que nous allions plus loin, composons, s'il vous plaît. Supposé que je vous fasse donner cent mille ducats, combien m'en reviendra-t-il? Vingt mille, lui repartis-je. Le ciel en soit loué, dit-il: Je bornois votre reconnoissance à dix mille; vous êtes une fois plus généreux que moi. Allons, j'entamerai dès demain cette négociation: et vous pouvez compter qu'elle réussira, ou je ne suis qu'une bête.

Effectivement, deux jours après il me dit: J'ai parlé au Seigneur Gabriel Salero (ainsi se nommoit mon orfèvre.) Je lui ai tant vanté votre crédit et

votre mérite, qu'il a prêté l'oreille à la proposition que je lui ai faite de vous accepter pour gendre. Vous aurez sa fille avec cent mille ducats, pourvu que vous lui fassiez voir clairement que vous possédez les bonnes grâces du ministre. Cela étant, dis-je alors à Scipion, je serai bientôt marié. Mais, à propos de la fille, l'as-tu vue ? est-elle belle ? Pas si belle que la dot, me répondit-il. Entre nous, cette riche héritière n'est pas une fort jolie personne. Par bonheur vous ne vous en souciez guère. Ma foi non, lui répliquai-je, mon enfant. Nous autres gens de cour, nous n'épousons que pour épouser seulement.

Ce n'est pas tout, reprit Scipion : le Seigneur Gabriel vous donne à souper ce soir. Nous sommes convenus que vous ne parlerez point de mariage. Il doit inviter plusieurs marchands de ses amis à ce repas, où vous vous trouverez comme un simple convive, et demain il viendra souper chez vous de la même manière. Vous voyez par-là que c'est un homme qui veut vous étudier avant que de passer outre. Il sera bon que vous vous observiez devant lui.

Je me fis conduire chez l'orfèvre, qui me reçut aussi familièrement que si nous nous fussions déjà vus plusieurs fois. C'étoit un bon bourgeois qui étoit, comme nous disons, poli jusqu'à être fatigant. Il me présenta la Ségnora Eugénia sa femme, et la jeune Gabriéla sa fille. Je leur fis force complimens sans contrevenir au traité. Gabriéla ne me parut pas désagréable, soit à cause qu'elle étoit extrêmement parée, soit que je ne la regardasse qu'au travers de la dot. La bonne maison que celle du Seigneur Gabriel ! Il y a, je crois, moins d'argent dans les mines du Pérou qu'il n'y en avoit dans cette maison-là. Je régalai l'orfèvre à mon tour le lendemain au soir, et je crus m'apercevoir, quand il se retira, qu'il étoit fort satisfait.

Scipion ne manqua pas d'aller le voir le jour suivant, dans la matinée, pour lui demander s'il étoit content de moi. J'en suis charmé, lui répondit le bourgeois ; ce garçon-là m'a gagné le cœur. Mais, Seigneur Scipion, ajouta-t-il, je vous conjure par

notre ancienne connoissance de me parler sincèrement. Nous avons tous notre foible, comme vous savez. Apprenez-moi celui du Seigneur Santillane. Entre nous, lui dis-je, je ne lui trouve point d'autre défaut que celui de n'en avoir aucun. Il est trop sage pour un jeune homme. Tant mieux, reprit l'orfèvre ; cela me fait plaisir. Allez, mon ami, vous pouvez l'assurer qu'il aura ma fille, et que je la lui donnerois quand il ne seroit pas chéri du ministre.

Aussitôt que mon secrétaire m'eut rapporté cet entretien, je courus chez Salero, pour le remercier de la disposition favorable où il étoit pour moi. Il avoit déjà déclaré ses volontés à sa femme et à sa fille, qui me firent connoître, par la manière dont elles me reçurent, qu'elles y étoient soumises sans répugnance. Je menai le beau-père au Duc de Lerme que j'avois prévenu la veille, et je le lui présentai. Son Excellence lui fit un accueil des plus gracieux, et lui témoigna de la joie de ce qu'il avoit choisi pour gendre un homme qu'elle affectionnoit beaucoup, et qu'elle prétendoit avancer. Elle s'étendit ensuite sur mes bonnes qualités, et dit enfin tant de bien de moi, que le bon Gabriel crut avoir rencontré dans ma Seigneurie, le meilleur parti d'Espagne pour sa fille. Il en étoit si aise, qu'il en avoit la larme à l'œil. Il me serra fortement entre ses bras lorsque nous nous séparâmes, en me disant : mon fils, j'ai tant d'impatience de vous voir l'époux de Gabriéla, que vous le serez dans huit jours tout au plus tard.

CHAP. LXXIV.

Par quel hasard Gil Blas se ressouvint de Don Alphonse de Leyva, et du service qu'il lui rendit par vanité.

Laissons là mon mariage pour un moment. L'ordre de mon histoire le demande et veut que je raconte le service que je rendis à Don Alphonse, mon ancien maître. J'avois entièrement oublié ce cavalier ; et voici à quelle occasion j'en rappelai le souvenir.

Le gouvernement de la ville de Valence vint à vaquer dans ce temps-là. En apprenant cette nou-

velle, je pensai à Don Alphonse de Leyva. Je fis réflexion que cet emploi lui conviendroit à merveille ; et moins par amitié que par ostatention, je résolus de le demander pour lui. Je me représentai, que si je l'obtenois, cela me feroit un honneur infini. Je m'adressai donc au Duc de Lerme. Je lui dis que j'avois été intendant de Don César de Leyva et de son fils, et qu'ayant tous les sujets du monde de me louer d'eux, je prenois la liberté de le supplier d'accorder à l'un ou à l'autre le gouvernement de Valence. Le ministre me répondit. Très-volontiers, Gil Blas, j'aime à te voir reconnoissant et généreux. D'ailleurs, tu me parles pour une famille que j'estime. Les Leyva sont de bons serviteurs du roi ; ils méritent bien cette place. Tu peux en disposer à ton gré ; je te la donne pour présent de noces.

Ravi d'avoir réussi dans mon dessein, j'allai sans perdre de temps chez Calderone faire dresser des lettres patentes pour Don Alphonse. Je lui appris le sujet qui m'amenoit ; et là-dessus il m'assura, dans les termes les plus obligeans, que le lendemain à pareille heure ce que je demandois seroit expédié. Il ne borna point là sa politesse, il me conduisit jusqu'à la porte de son anti-chambre où il ne conduisoit jamais que de Grands Seigneurs

Que signifient toutes ces honnêtetés, disois-je en m'en allant ? que me présagent-elles ? Calderone méditeroit-il ma perte ? ou bien auroit-il envie de gagner mon amitié ? ou, pressentant que sa faveur est sur son déclin, me ménageroit-il dans la vue de me prier d'intercéder pour lui auprès de notre patron ? Je ne savois à laquelle de ces conjectures je devois m'arrêter. Le jour suivant, lorsque je retournai chez lui, il me traita de la même façon ; il m'accabla de caresses et de civilités. Il est vrai qu'il les rabattit sur la reception qu'il fit aux autres personnes qui se présentèrent pour lui parler. Il brusqua les uns : battit froid aux autres ; il mécontenta presque tout le monde. Mais ils furent tous assez vengés par une aventure qui arriva, et que je ne dois point

passer sous silence. Ce sera un avis au lecteur pour les commis et les secrétaires qui la liront.

Un homme vêtu fort simplement, et qui ne paroissoit pas ce qu'il étoit, s'approcha de Calderone, et lui parla d'un certain mémoire qu'il disoit avoir présenté au Duc de Lerme. Don Rodrigue ne regarda pas seulement le cavalier, et lui dit d'un ton brusque : comment vous appelle-t-on, mon ami? On m'appeloit Francillo dans mon enfance, lui répondit de sang-froid le cavalier; on m'a depuis nommé Don Francillo de Zuniga, et je me nomme aujourd'hui le Comte de Pedrosa. Calderone, étonné de ces paroles, et voyant qu'il avoit affaire à un homme de la première qualité, voulut s'excuser : Seigneur, dit-il au Comte, je vous demande pardon, si, ne vous connoissant pas.....Je ne veux point de tes excuses, interrompit avec hauteur Francillo ; je les méprise autant que tes malhonnêtetés. Apprends qu'un secrétaire de ministre doit recevoir honnêtement toutes sortes de personnes. Sois, si tu veux, assez vain pour te regarder comme le substitut de ton maître, mais n'oublie pas que tu n'es que son valet.

Le superbe Don Rodrigue fut fort mortifié de cet accident. Il n'en devint toutefois pas plus raisonnable. Pour moi, je marquai cette chasse-là. Je résolus de prendre garde à qui je parlerois dans mes audiences, et de n'être insolent qu'avec des muets. Comme les patentes de Don Alphonse se trouvoient expédiées, je les emportai, et les envoyai par un courrier extraordinaire à ce jeune Seigneur, avec une lettre du Duc de Lerme, par laquelle son Excellence lui donnoit avis que le roi venoit de le nommer au gouvernement de Valence. Je ne lui mandai point la part que j'avois à cette nomination ; je ne voulus pas même lui écrire, me faisant un plaisir de la lui apprendre de bouche, et de lui causer une agréable surprise lorsqu'il viendroit à la cour prêter serment pour son emploi.

CHAP. LXXV.

Des préparatifs qui se firent pour le mariage de Gil Blas, et du grand événement qui les rendit inutiles.

Revenons à ma belle Gabrielle. Je devois donc l'épouser dans huit jours. Nous nous préparâmes de part et d'autre à cette cérémonie. Salero fit faire de riches habits pour la mariée, et j'arrêtai pour elle une femme-de-chambre, un laquais, et un vieil écuyer; tout cela choisi par Scipion, qui attendoit avec encore plus d'impatience que moi le jour qu'on devoit me compter la dot.

La veille de ce jour si désiré, je soupai chez le beau-père avec des oncles et des tantes, des cousins et des cousines. Je jouai parfaitement bien le personnage d'un gendre hypocrite. J'eus mille complaisances pour l'orfèvre et pour sa femme; je contrefis le passionné auprès de Gabrielle; je gracieusai toute la famille, dont j'écoutai sans m'impatienter les plats discours et les raisonnemens bourgeois. Aussi, pour prix de ma patience, j'eus le bonheur de plaire à tous les parens. Il n'y en eut pas un qui ne parût s'applaudir de mon alliance.

Le repas fini, la compagnie passa dans une grande salle où on la régala d'un concert de voix et d'instrumens qui ne fut pas mal executé, quoiqu'on n'eût pas choisi les meilleurs sujets de Madrid. Plusieurs airs gais, dont nos oreilles furent agréablement frappées, nous mirent de si belle humeur, que nous commençâmes à former des danses. Dieu sait de quelle façon nous nous en acquittâmes, moi surtout qui n'avois d'autres principes de cet art que deux ou trois leçons que j'avois reçues, chez la Marquise de Chavès, d'un petit maître à danser qui venoit montrer aux pages. Après nous être bien divertis, il fallut songer à se retirer chacun chez soi. Je prodiguai les révérences. Adieu, mon gendre, me dit Salero en m'embrassant, j'irai chez vous demain matin pour la dot en belles espèces d'or. Vous y serez le bien-venu, lui répondis-je, mon cher beau-père. Ensuite, donnant le bon soir à la famille, je gagnai mon équipage, qui m'attendoit à la porte, et je pris le chemin de mon hôtel.

J'étois à peine à deux cents pas de la maison du Seigneur Gabriel que quinze ou vingt hommes, les uns à pied, les autres à cheval, tous armés d'épées et de carabines, entourèrent mon carrosse et l'arrêtèrent en criant : *de par le roi*. Ils m'en firent descendre brusquement pour me jeter dans une chaise roulante, où le principal de ces cavaliers, étant monté avec moi, dit au cocher de toucher vers Ségovie. Je jugeai bien que c'étoit un honnête alguazil que j'avois à mon côté. Je voulus le questioner pour savoir le sujet de mon emprisonnement ; mais il me répondit, sur le ton de ces messieurs-là, je veux dire brutalement, qu'il n'avoit point de compte à me rendre. Je lui dis que peut-être il se méprenoit. Non, non, repartit-il, je suis sûr de mon fait. Vous êtes le Seigneur de Santillane ; c'est vous que j'ai ordre de conduire où je vous mène. N'ayant rien à répliquer à ces paroles, je pris le parti de me taire. Nous roulâmes le reste de la nuit le long du Mancénarez dans un profond silence. Nous changeâmes de chevaux à Colmenar, et nous arrivâmes sur le soir à Ségovie, où l'on m'enferma dans la tour.

CHAP. LXXVI.

Comment Gil Blas fut traité dans la tour de Ségovie, et de quelle manière il apprit la cause de son emprisonnement.

On commença par me mettre dans un cachot où l'on me laissa sur la paille comme un criminel digne du dernier supplice. Je passai la nuit, non pas à me désoler, car je ne sentois pas encore tout mon mal, mais à chercher dans mon esprit ce qui pouvoit avoir causé mon malheur. Je ne doutois pas que ce ne fût l'ouvrage de Calderone. Cependant j'avois beau le soupçonner d'avoir tout découvert, je ne concevois pas comment il avoit pu porter le Duc de Lerme à me traiter si cruellement. Tantôt je m'imaginois que c'étoit à l'insu de son Excellence que j'avois été arrêté ; et tantôt je pensois que c'étoit elle-même, qui, pour quelque raison politique, m'avoit fait emprison-

ner, ainsi que les ministres en usent quelquefois avec leurs favoris.

J'étois vivement agité de mes diverses conjectures, quand la clarté du jour, perçant au travers d'une petite fenêtre grillée, vint offrir à ma vue toute l'horreur du lieu où je me trouvois. Je m'affligeai alors sans modération, et mes yeux devinrent deux sources de larmes que le souvenir de ma prospérité rendoit intarissables. Pendant que je m'abandonnois à ma douleur, il vint dans mon cachot un guichetier qui m'apportoit un pain et une cruche d'eau pour ma journée. Il me regarda; et remarquant que j'avois le visage baigné de pleurs, tout guichetier qu'il étoit, il sentit un mouvement de pitié: Seigneur prisonnier, me dit-il, ne vous désespérez point. Il ne faut pas être si sensible aux traverses de la vie. Vous êtes jeune; après ce temps-ci vous en verrez un autre. En attendant, mangez de bonne grâce le pain du roi.

Mon consolateur sortit en achevant ces paroles, auxquelles je ne répondis que par des plaintes et des gémisssemens, et j'employai tout le jour à maudire mon étoile, sans songer à faire honneur à mes provisions, qui, dans l'état où j'étois, me sembloient moins un présent de la bonté du roi qu'un effet de sa colère, puisqu'elles servoient plutôt à prolonger qu'à soulager les peines des malheureux.

La nuit vint pendant ce temps-là, et bientôt un grand bruit de clef attira mon attention. La porte de mon cachot s'ouvrit, et un moment après, il entra un homme qui portoit une bougie. Il s'approcha de moi, et me dit: Seigneur Gil Blas, vous voyez un de vos anciens amis: Je suis Don André de Tordésilas qui demeuroit avec vous chez l'Archevêque de Grenade dans le temps que vous possédiez les bonnes grâces de ce prélat. Après bien des aventures, je suis devenu le châtelain de la tour de Ségovie. Il m'est expressément défendu de vous laisser parler à qui que ce soit; il m'est ordonné de vous faire coucher sur la paille, et de ne vous donner pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Mais j'ai trop d'humanité pour ne pas compâtir à vos maux. Loin de servir

d'instrument à la cruauté qu'on veut exercer sur vous, je prétends adoucir la rigueur de votre prison. Levez-vous et venez avec moi.

Quoique le Seigneur châtelain méritât bien quelques remercîmens, mes esprits étoient si troublés que je ne pus lui répondre un seul mot. Je ne laissai pas de le suivre. Il me conduisit à une petite chambre qui étoit tout au haut de la tour. Je ne fus pas peu surpris, en entrant dans cette chambre, de voir sur une table deux chandelles qui brûloient dans des flambeaux de cuivre, et deux couverts assez propres. Dans un moment, me dit Tordésilas, on va nous apporter à manger. Nous allons souper ici tous deux. C'est ce réduit que je vous ai destiné pour logement; vous y serez mieux que dans votre cachot. Vous aurez du linge, et les autres choses qui sont nécessaires à un homme qui aime la propreté, ne vous manqueront pas. De plus, vous serez bien couché, bien nourri, et je vous fournirai des livres tant que vous en voudrez. En un mot, vous aurez tous les agrémens qu'un prisonnier peut avoir.

A des offres si obligeantes, je me sentis un peu soulagé. Je pris courage, et rendis mille grâces à mon geolier. Je lui dis qu'il me rappeloit à la vie par son procédé généreux, et que je souhaitois me retrouver en état de lui témoigner ma reconnoissance. Hé! pourquoi ne vous y retrouveriez-vous pas, me répondit-il? Croyez-vous avoir perdu pour jamais la liberté? Vous êtes dans l'erreur, et j'ose vous assurer que vous en serez quitte pour quelques mois de prison. Que dites-vous Seigneur Don André, m'écriai-je? Il semble que vous sachiez le sujet de mon infortune.

Je vous avouerai, me repartit-il, que je ne l'ignore pas. L'alguazil qui vous a conduit ici m'a confié ce secret que je puis vous révéler. Il m'a dit que le roi, informé que vous aviez, la nuit, le Comte de Lemos et vous, mené le Prince d'Espagne chez une dame suspecte, venoit, pour vous en punir, d'exiler le Comte, et vous envoyoit, vous, à la tour de Ségovie, pour y être traité avec toute la rigueur que vous avez

éprouvée depuis que vous y êtes. Et comment, lui dis-je, cela est-il venu à la connoissance du roi ? c'est particulièrement de cette circonstance que je voudrois être instruit. Et c'est, répondit-il, ce que l'Alguazil ne m'a point appris, et ce qu'apparemment il ne sait pas lui-même.

Dans cet endroit de notre conversation, plusieurs valets qui apportoient le souper, entrèrent. Lorsque Tordésilas vit que nous avions tout ce qu'il nous falloit, il renvoya ses domestiques, ne voulant pas qu'ils entendissent notre entretien. Il ferma la porte, et nous nous assîmes tous deux à table vis-à-vis l'un de l'autre. Commençons, me dit-il, par le plus pressé. Vous devez avoir bon appétit après deux jours de diète. En parlant de cette sorte, il chargea mon assiette de viande. Il s'imaginoit servir un affamé, néanmoins je trompai son attente. Quelque besoin que j'eusse de manger, les morceaux me restoient dans la bouche, tant j'avois le cœur serré de ma condition présente. Pour écarter de mon esprit les images cruelles qui venoient sans cesse l'affliger, mon châtelain avoit beau m'exciter à boire, et vanter l'excellence de son vin ; m'eût-il donné du nectar, je l'aurois alors bu sans plaisir. Il s'en aperçut, et s'y prenant d'une autre façon, il se mit à me conter, d'un style égayé, l'histoire de son mariage. Il y réussit encore moins par-là.

Enfin, jugeant qu'il entreprenoit trop de vouloir, ce soir-là, faire quelque diversion à mes chagrins, il se leva de table après avoir achevé de souper, et me dit : Seigneur de Santillane, je vais vous laisser reposer, ou plutôt rêver en liberté à votre malheur. Mais, je vous le répète, il ne sera pas de longue durée. Le roi est bon naturellement. Quand sa colère sera passée, et qu'il se représentera la situation déplorable où il croit que vous êtes, vous lui paroîtrez puni. A ces mots le Seigneur châtelin descendit, et fit monter ses valets pour desservir. Ils emportèrent jusqu'aux flambeaux, et je me couchai à la sombre clarté d'une lampe qui étoit attachée au mur.

Je passai deux heures, pour le moins, à réfléchir sur ce que Tordésilas m'avoit appris. Je suis donc ici, disois-je, pour avoir contribué aux plaisirs de l'héritier de la couronne ! Quelle imprudence aussi d'avoir rendu de pareils services à un prince si jeune ! Car, c'est sa grande jeunesse qui fait tout mon crime : s'il étoit dans un âge plus avancé, le roi, peut-être, n'auroit fait que rire de ce qui l'a si fort irrité. Mais qui peut avoir donné un semblable avis à ce monarque, sans appréhender le ressentiment du Prince ni celui du Duc de Lerme ? Ce ministre voudra venger sans doute le Comte de Lemos son neveu. Comment le roi a-t-il découvert cela ? C'est ce que je ne comprends point.

J'en revenois toujours là. L'idée, pourtant la plus affligeante pour moi, celle qui me désespéroit, et dont mon esprit ne pouvoit se détacher, c'étoit le pillage auquel je m'imaginois bien que tous mes effets avoient été abandonnés. Mon coffre-fort, m'écriois-je ! mes chères richesses ! Qu'êtes vous devenues ? Dans quelles mains êtes-vous tombées ? Hélas ! je vous ai perdues en moins de temps encore que je ne vous avois gagnées ! Je me peignis le désordre qui devoit régner dans ma maison, et je faisois sur cela des réflexions toutes plus tristes les unes que les autres. La confusion de tant de pensées différentes me jeta dans un accablement qui me devint favorable : le sommeil, qui m'avoit fui la nuit précédente, vint répandre sur moi ses pavots. La bonté du lit, la fatigue que j'avois soufferte, ainsi que les vapeurs des viandes et du vin y contribuèrent aussi. Je m'endormis profondément.

CHAP. LXXVII.

Scipion vient trouver Gil Blas à la tour de Ségovie, et lui apprend bien des nouvelles.

Le lendemain matin, j'étois à peine habillé que Tordésilas entra dans ma chambre, suivi d'une vieille servante qui m'apportoit des chemises et des serviettes. Comme la vieille se retiroit, il me dit : Seigneur Gil Blas, voici du linge ; ne le ménagez pas ;

j'aurai soin que vous en ayez toujours de reste. Il me demanda comment j'avois passé la nuit, puis il ajouta : je viens de parler à un jeune homme qui s'est présenté à la porte de cette prison. Il m'a demandé si vous n'étiez pas prisonnier ; et sur le refus que j'ai fait de contenter sa curiosité, il m'a paru fort mortifié. Noble châtelain, m'a-t-il dit, les larmes aux yeux, ne rejetez pas la très-humble prière que je vous fais de m'apprendre si le Seigneur de Santillane est ici. Je suis son premier domestique, et vous ferez une action charitable si vous me permettez de le voir. Vous passez dans Ségovie pour un gentilhomme plein d'humanité ; j'espère que vous ne me refuserez pas la grâce d'entretenir un instant mon cher maître, qui est plus malheureux que coupable. Enfin, continua Don André, ce garçon m'a témoigné tant d'envie de vous parler, que j'ai promis de lui donner ce soir cette satisfaction

J'assurai Tordésilas qu'il ne pouvoit me faire un plus grand plaisir que de m'amener ce jeune homme, qui probablement avoit à me dire des choses qu'il m'importoit fort de savoir. J'attendis avec impatience le moment qui devoit amener mon fidèle Scipion : car je ne doutois pas que ce ne fût lui, et je ne me trompois point. On le fit entrer sur le soir dans la tour ; et sa joie, que la mienne seule pouvoit égaler, éclata par des transports extraordinaires lorsqu'il m'aperçut. De mon côté, dans le ravissement où je me sentis à sa vue, je lui tendis les bras, et il me serra sans façon entre les siens. Le maître et le secrétaire se confondirent dans cette embrassade, tant ils étoient aises de se revoir.

Quand nous nous fûmes un peu démêlés tous deux, j'interrogeai Scipion sur l'état où il avoit laissé mon hôtel. Vous n'avez plus d'hôtel, me répondit-il ; et pour vous épargner la peine de me faire question sur question, je vais vous dire en deux mots ce qui s'est passé chez vous. Vos effets ont été pillés tant par des archers que par vos propres domestiques, qui, vous regardant déjà comme un homme entièrement perdu, ont pris à compte sur leurs gages tout ce

qu'ils ont pu emporter. Par bonheur pour vous, j'ai eu l'adresse de sauver de leurs griffes deux grands sacs de doubles pistoles que j'ai tirés de votre coffre-fort, et qui sont en sûreté. Salero, que j'en ai fait dépositaire, vous les remettra quand vous serez sorti de cette tour, où je ne vous crois pas pour long-temps pensionnaire de sa majesté, puisque vous avez été arrêté sans la participation du Duc de Lerme.

Je demandai à Scipion comment il savoit que son Excellence n'avoit point de part à ma disgrâce. Oh! vraiment, me répondit-il, c'est une chose dont je suis bien instruit Un de mes amis, qui a la confiance du Duc d'Usède, m'a conté toutes les circonstances de votre emprisonnement. Calderone, m'a-t-il dit, ayant découvert, par le ministère d'un valet, que la Ségnora Sirena recevoit sous un autre nom le Prince d'Espagne pendant la nuit, et que c'étoit le Comte de Lemos qui conduisoit cette intrigue par l'entremise du Seigneur de Santillane, résolut de se venger d'eux et de sa maîtresse. Pour y réussir, il va trouver secrètement le Duc d'Uzède, et lui découvre tout. Ce Duc, ravi d'avoir en main une si belle occasion de perdre son ennemi, ne manque pas d'en profiter. Il informe le roi de ce qu'on vient de lui apprendre, et lui représente vivement les périls auxquels le prince a été exposé. Cette nouvelle excite la colère de sa majesté, qui fait enfermer sur le champ Sirena dans la maison des *Repenties*, exile le Comte de Lemos, et condamne Gil Blas à une prison perpétuelle.

Voilà, poursuivit Scipion, ce que m'a dit mon ami. Vous voyez par-là, que votre malheur est l'ouvrage du Duc d'Uzède, ou, pour mieux dire, de Calderone.

Je jugeai par ce discours que mes affaires pourroient se rétablir avec le temps; que le Duc de Lerme, piqué de l'exil de son neveu, mettroit tout en œuvre pour faire revenir ce Seigneur à la cour; et je me flattai que son Excellence ne m'oublieroit point. La belle chose que l'espérance! Elle me consola tout-à-coup de la perte de mes effets volés, et me rendit aussi gai que si j'eusse eu sujet de l'être. Loin de

regarder ma prison comme une demeure malheureuse où je finirois peut-être mes jours, elle me parut plutôt un moyen dont la fortune vouloit se servir pour m'élever à quelque grand poste. Je crois que les deux sacs de doublons, que mon secrétaire disoit avoir mis en dépôt chez l'orfèvre, contribuèrent autant que l'espérance au changement subit qui se fit en moi.

J'étois trop content du zèle et de l'intégrité de Scipion pour ne pas le lui témoigner. Je lui offris la moitié de l'argent qu'il avoit préservé du pillage : ce qu'il refusa. J'attends de vous, me dit-il, une autre marque de reconnoissance. Aussi étonné de son discours que de ses refus, je lui demandai ce que je pouvois faire pour lui. Ne nous séparons point, me répondit-il. Souffrez que j'attache ma fortune à la vôtre. Je me sens pour vous une amitié que je n'ai jamais eue pour aucun maître. Et moi, lui dis-je, mon enfant, je puis t'assurer que tu n'aimes pas un ingrat. Du premier moment que tu vins t'offrir à mon service, tu me plus. J'accepte volontiers la société que tu me proposes, et pour la commencer, je vais prier le Seigneur châtelain de t'enfermer avec moi dans cette tour.

Cela me fera plaisir, s'écria-t-il. Vous me prévenez ; j'allois vous conjurer de lui demander cette grâce. Votre compagnie m'est plus chère que la liberté. Je sortirai seulement quelquefois pour aller prendre à Madrid l'air du bureau, et voir s'il ne sera point arrivé à la cour quelque changement qui puisse vous être favorable. De sorte que vous aurez en moi tout ensemble un confident, un courrier, et un espion.

Ces avantages étoient trop considérables pour m'en priver. Je retins donc auprès de moi un homme si utile, avec la permission de l'obligeant châtelain, qui ne vouloit pas me refuser une si douce consolation.

CHAP. LXXVIII.

Du premier voyage que Scipion fit à Madrid : quels en furent le motif et le succès. Gil Blas tombe malade. Suite de sa maladie.

Si nous disons ordinairement que nous n'avons pas de plus grands ennemis que nos domestiques, nous

devons dire aussi que ce sont nos meilleurs amis quand ils sont fidèles et bien affectionnés. Après le zèle que Scipion avoit fait paroître, je ne pouvois plus voir en lui qu'un autre moi-même. Ainsi plus de subordination entre Gil Blas et son secrétaire, plus de façons entre eux. Ils chambrèrent ensemble, et n'eurent qu'un lit et qu'une table. Il y avoit dans l'entretien de Scipion beaucoup de gaieté : on auroit pu le surnommer à juste titre le garçon de bonne humeur. Outre cela, il étoit homme de tête, et je me trouvois bien de ses conseils.

Mon ami, lui dis-je un jour, il me semble que je ne ferois point mal d'écrire au Duc de Lerme ; cela ne sauroit produire un mauvais effet. Quelle est là-dessus ta pensée ? Eh ! mais, répondit-il, les grands sont si différens d'eux-mêmes d'un moment à un autre, que je ne sais pas trop bien comment votre lettre sera reçue. Cependant je suis d'avis que vous écriviez toujours à bon compte. Quoique le ministre vous aime, il ne faut pas vous reposer sur son amitié du soin de le faire souvenir de vous. Ces sortes de protecteurs oublient aisément les personnes dont ils n'entendent plus parler.

Quoique cela ne soit que trop vrai, lui répliquai-je, juge mieux de mon patron. Sa bonté m'est connue, je suis persuadé qu'il compâtit à mes peines, et qu'elles se présentent sans cesse à son esprit. Il attend, apparemment, pour me faire sortir de prison, que la colère du roi soit passée. A la bonne heure, reprit-il ; je souhaite que vous jugiez sainement de son Excellence. Implorez donc son secours par une lettre fort touchante. Je la lui porterai, et je vous promets de la lui remettre en main propre. Je demandai aussitôt du papier et de l'encre, et je composai un morceau d'éloquence que Scipion trouva pathétique.

Je me flattois que le Duc de Lerme seroit ému de compassion en lisant le triste détail que je lui faisois d'un état misérable où je n'étois point ; et dans cette confiance, je fis partir mon courrier, qui ne fut pas sitôt à Madrid qu'il alla chez le ministre. Il rencon-

tra un valet-de-chambre de mes amis, qui lui ménagea l'occasion de parler au Duc. Monseigneur, dit Scipion à son Excellence, en lui présentant le paquet dont il étoit chargé, un de vos plus fidèles serviteurs, qui est couché sur la paille dans un sombre cachot de la tour de Ségovie, vous supplie très-humblement de lire cette lettre qu'un guichetier par pitié lui a donné le moyen d'écrire.

Le ministre ouvrit la lettre, et la parcourut des yeux. Mais, quoiqu'il y vît un tableau capable d'attendrir l'âme la plus dure, bien loin d'en paroître touché: il éleva la voix, et dit d'un air furieux au courrier. Ami, dites à Santillane que je le trouve bien hardi d'oser s'adresser à moi, après l'indigne action qu'il a faite, et pour laquelle il est si justement châtié. C'est un malheureux qui ne doit plus compter sur mon appui, et que j'abandonne au ressentiment du roi.

Scipion, tout effronté qu'il étoit, fut troublé de ce discours. Il ne laissa pourtant pas de vouloir intercéder pour moi. Monseigneur, répliqua-t-il, ce pauvre prisonnier mourra de douleur quand il apprendra la réponse de votre Excellence. Le Duc ne repartit à mon intercesseur qu'en le regardant de travers et lui tournant le dos. C'est ainsi que ce ministre me traitoit, pour mieux cacher la part qu'il avoit eue à l'amoureuse intrigue du Prince d'Espagne; et c'est à quoi doivent s'attendre tous les petits agens, dont les Grands Seigneurs se servent dans leurs secrètes et périlleuses négociations.

Lorsque mon secrétaire fut de retour à Ségovie, et qu'il m'eut appris le succès de sa commission, me voilà replongé dans l'abîme affreux où je m'étois trouvé le premier jour de ma prison. Je me crus même encore plus malheureux, puisque je n'avois plus la protection du Duc de Lerme. Mon courage s'abattit; et quelque chose qu'on pût me dire pour le relever, je redevins la proie des plus vifs chagrins qui me causèrent insensiblement une maladie aigüe.

Le Seigneur châtelain qui s'intéressoit à ma conservation, s'imaginant ne pouvoir mieux faire que

d'appeler des médecins à mon secours, m'en amena deux. Seigneur Gil Blas, dit-il en me les présentant, voici deux Hippocrates qui viennent vous voir, et qui vous remettront sur pied en peu de temps. J'étois si prévenu contre tous les docteurs en médecine, que j'aurois certainement fort mal reçu ceux-là, pour peu que j'eusse été attaché à la vie ; mais je me sentois alors si las de vivre, que je sus bon gré à Tordésilas de vouloir me mettre entre leurs mains.

Seigneur Cavalier, me dit un de ces médecins, il faut avant toute chose que vous ayez de la confiance en nous. J'en ai une parfaite, lui répondis-je ; avec votre assistance je suis sûr que je serai dans peu de jours guéri de tous mes maux. Oui, Dieu aidant, reprit-il, vous le serez. Nous ferons du moins ce qu'il faudra pour cela. Effectivement ces messieurs s'y prirent à merveille, et me menèrent si bon train que je m'en allois dans l'autre monde à vue d'œil. Croyant que je touchois à ma dernière heure, je fis signe à Scipion de s'approcher de mon lit.

Mon cher ami, lui dis-je, d'une voix presque éteinte, je te laisse un des sacs qui sont chez Gabriel, et te conjure de porter l'autre dans les Asturies à mon père et à ma mère, qui doivent en avoir besoin s'ils sont encore vivans. Mais, hélas! je crains bien qu'ils n'aient pu tenir contre mon ingratitude. Le rapport, que Muscada leur aura fait sans doute de ma dureté, leur a peut-être causé la mort. Si le ciel les a conservés malgré l'indifférence dont j'ai payé leur tendresse, tu leur donneras le sac à doublons, en les priant, de ma part, de me pardonner si je n'en ai pas mieux usé avec eux : et s'ils ne respirent plus, je te charge d'employer cet argent à faire prier le ciel pour le repos de leurs âmes et de la mienne.

Je m'attendois donc à passer le pas ; néanmoins mon attente fut trompée. Mes docteurs, m'ayant abandonné et laissé le champ libre à la nature, me sauvèrent par ce moyen. La fièvre, qui selon leur pronostic devoit m'emporter, me quitta comme pour en donner le démenti. Je me rétablis peu à peu, par le plus grand bonheur du monde : une parfaite

tranquillité d'esprit devint le fruit de ma maladie. Je n'eus point alors besoin d'être consolé. Je gardai pour les richesses et pour les honneurs tout le mépris que l'opinion d'une mort prochaine m'en avoit fait concevoir ; et rendu à moi-même, je bénis mon malheur. J'en remerciai le Ciel comme d'une grâce particulière qu'il m'avoit faite, et je pris une ferme résolution de ne plus retourner à la cour quand le Duc de Lerme voudroit m'y rappeler. Je me proposai plutôt, si jamais je sortois de prison, d'acheter une chaumière, et d'y aller vivre en philosophe.

Mon confident applaudit à mon dessein, et me dit, que pour en hâter l'exécution, il prétendoit retourner à Madrid pour y solliciter mon élargissement. Il me vient une idée, ajouta-t-il. Je connois une personne qui pourra vous servir ; c'est la suivante favorite de la nourrice du Prince, une fille d'esprit. Je veux la faire agir pour vous auprès de sa maîtresse. Je vais tout tenter pour vous tirer de cette tour, qui n'est toujours qu'une prison, quelque bon traitement qu'on vous y fasse. Tu as raison, répondis-je. Va, mon ami, sans perdre de temps, commencer cette négociation. Plût au ciel que nous fussions déjà dans notre retraite !

CHAP. LXXIX.

Scipion retourne à Madrid. Gil Blas est mis en liberté. A quelles conditions. Où ils allèrent. Leur conversation.

Scipion partit donc encore pour Madrid, et moi, en attendant son retour, je m'attachai à la lecture. Je ne manquois pas de livres ; Tordésilas m'en fournissoit plus que je n'en voulois. Je passai trois semaines sans entendre parler de mon négociateur, qui revint enfin, et me dit d'un air gai : Pour le coup, Seigneur de Santillane, je vous apporte de bonnes nouvelles. Madame la nourrice s'intéresse pour vous. Sa suivante, à ma prière et pour une centaine de pistoles que j'ai consignées, a eu la bonté de l'engager à prier le Prince d'Espagne de vous faire relâcher ; et ce prince, qui, comme je vous l'ai dit souvent, ne peut

rien lui refuser, a promis de demander au roi son père votre élargissement. Je suis venu au plus vite vous en avertir, et je vais retourner sur mes pas pour mettre la dernière main à mon ouvrage. A ces mots, il me quitta pour reprendre le chemin de la cour.

Son troisième voyage ne fut pas long. Au bout de huit jours je vis revenir mon homme, qui m'apprit que le prince avoit, non sans peine, obtenu du roi ma liberté; ce qui me fut confirmé dès le même jour par le Seigneur châtelain, qui vint me dire, en m'embrassant : mon cher Gil Blas, grâces au ciel, vous êtes libre. Les portes de cette prison vous sont ouvertes; mais c'est à deux conditions qui vous feront peut-être beaucoup de peine, et que je me vois à regret obligé de vous faire savoir. Sa majesté vous défend de vous montrer à la cour, et vous ordonne de sortir des deux Castilles dans un mois. Je suis très-mortifié qu'on vous interdise la cour. Et moi j'en suis ravi, lui répondis-je. Dieu sait ce que j'en pense. Je n'attendois du roi qu'une grâce, il m'en fait deux.

Etant donc assuré que je n'étois plus prisonnier, je fis louer deux mules, sur lesquelles nous montâmes le lendemain, mon confident et moi, après que j'eus remercié mille fois Tordésilas de tous les témoignages d'amitié que j'avois reçus de lui. Nous prîmes gaiement la route de Madrid, pour aller retirer des mains du Seigneur Gabriel nos deux sacs, où il y avoit dans chacun cinq cents doublons. Chemin faisant, mon associé me dit : Si nous ne sommes pas assez riches pour acheter une terre magnifique, nous pourrons en avoir du moins une raisonnable. Quand nous n'aurions qu'une cabane, lui répondis-je, j'y serois satisfait de mon sort. Quoique je sois à peine au milieu de ma carrière, je me sens revenu du monde, et je ne prétends plus vivre que pour moi. Outre cela, je te dirai que je me suis formé des agrémens de la vie champêtre une idée qui m'enchante, et qui m'en fait jouir par avance.

A l'égard de notre nourriture, la plus simple sera la meilleure. Un morceau de pain pourra nous con-

tenter ; quand nous serons pressés de la faim, nous le mangerons avec un appétit qui nous le fera trouver excellent ; la volupté n'est point dans la bonté des alimens exquis, elle est toute en nous ; et cela est si vrai, que mes repas les plus délicieux ne sont pas ceux où je vois régner la délicatesse et l'abondance. La frugalité est une source de délices, et merveilleuse pour la santé.

Avec votre permission, Seigneur Gil Blas, interrompit mon secrétaire, je ne suis pas tout-à-fait de votre sentiment sur la prétendue frugalité dont vous voulez me faire fête. Pourquoi nous nourrir comme des Diogènes ? Quand nous ne ferons pas si mauvaise chère, nous ne nous en porterons pas plus mal. Croyez-moi, puisque nous avons, Dieu merci, de quoi rendre notre retraite agréable, n'en faisons pas le séjour de la faim et de la pauvreté. Sitôt que nous aurons une terre, il faudra la munir de bons vins, et de toutes les autres provisions convenables à des gens d'esprit qui ne quittent pas le commerce des hommes pour renoncer aux commodités de la vie, mais plutôt pour en jouir avec tranquillité.

C'est fort bien raisonné, Monsieur Scipion, interrompis-je à mon tour : mais pour revenir à notre projet, dans quel royaume d'Espagne jugez-vous à propos que nous allions établir notre résidence philosophique ? J'opine pour l'Aragon, repartit mon confident. Nous y trouverons des endroits charmans, où nous pourrons mener une vie délicieuse Hé bien ! lui dis-je, soit ; arrêtons-nous à l'Aragon ; j'y consens. Puissions-nous y déterrer un séjour qui me fournisse tous les plaisirs dont se repaît mon imagination !

CHAP. LXXX.

Ce qu'ils firent en arrivant à Madrid. Quel homme Gil Blas rencontra dans la rue ; et de quel événement cette rencontre fut suivie.

Lorsque nous fûmes arrivés à Madrid, nous allâmes descendre dans un petit hôtel garni où Scipon

avoit logé dans ses voyages ; et la première chose que nous fimes fut de nous rendre chez Salero pour retirer de ses mains nos doublons. Il nous reçut parfaitement bien, et témoigna beaucoup de joie de me voir en liberté. Je vous proteste, ajouta-t-il, que j'ai été si sensible à votre disgrâce, qu'elle m'a dégoûté de l'alliance des gens de cour. Leurs fortunes sont trop en l'air. J'ai marié ma fille Gabrielle à un riche négociant. Vous avez fort bien fait, lui répondis-je ; outre que cela est plus solide, c'est qu'un bourgeois qui devient beau-père d'un homme de qualité n'est pas toujours content de monsieur son gendre. Puis, changeant de discours, et venant au fait : Seigneur Gabriel, poursuivis-je, ayez, s'il vous plaît, la bonté de nous remettre les deux mille pistoles que..... Votre argent est tout prêt, interrompit l'orfèvre, qui, nous ayant fait passer dans son cabinet, nous montra deux sacs où ces mots étoient écrits sur des étiquettes. *Ces sacs de doublons appartiennent au Seigneur Gil Blas de Santillane.* Voilà, me dit-il, le dépôt tel qu'il m'a été confié.

Je rendis grâces à Salero du plaisir qu'il m'avoit fait ; et, fort consolé d'avoir perdu sa fille, nous emportâmes les sacs à notre hôtel, où nous nous mîmes à visiter nos doubles pistoles. Le compte s'y trouva, à cinquante près, qui avoient été employées au frais de mon élargissement. Nous ne songeâmes plus qu'à nous mettre en état de partir pour l'Aragon. Mon secrétaire se chargea du soin d'acheter une chaise roulante et deux mules. De mon côté je fis provision de linge et d'habits. Pendant que j'allois et venois dans les rues, en faisant mes emplettes, je rencontrai le Baron de Steinbach, cet officier de la garde Allemande chez lequel Don Alphonse avoit été élevé.

Je saluai ce cavalier Allemand, qui m'ayant aussi reconnu, vint à moi. Ma joie est extrême, lui dis-je, de revoir votre Seigneurie dans la meilleure santé du monde, et de trouver en même temps l'occasion d'apprendre des nouvelles des Seigneurs Don César et Don Alphonse de Leyva. Je puis vous en dire de

certaines, me répondit-il, puisqu'ils sont tous deux actuellement à Madrid, et de plus, logés dans ma maison. Il y a près de trois mois qu'ils sont venus dans cette ville, pour remercier le roi du bienfait que Don Alphonse a reçu en reconnoissance des services que ses ayeux ont rendus à l'état. Il a été fait gouverneur de la ville de Valence, sans qu'il ait demandé ce poste, ni prié personne de le soliciter pour lui. Rien n'est plus gracieux, et cela fait voir que notre monarque aime à récompenser la valeur.

Quoique je susse mieux que Steinbach ce qu'il en falloit penser, je ne fis pas semblant d'avoir la moindre connoissance de ce qu'il me contoit. Je lui témoignai une si vive impatience de saluer mes anciens maîtres, que pour la satisfaire, il me mena chez lui sur le champ. J'étois curieux d'éprouver Don Alphonse, et de juger, par la réception qu'il me feroit, s'il lui restoit encore quelque affection pour moi. Je le trouvai dans une salle avec la Baronne de Steinbach. Il s'avança vers moi avec transport, et me dit d'un air qui marquoit une véritable joie : Santillane, vous m'êtes donc enfin rendu ; j'en suis charmé. Il n'a pas tenu à moi que nous n'ayons toujours été ensemble. Je vous avois prié, s'il vous en souvient, de ne pas vous retirer du château de Leyva. Vous n'avez point eu d'égard à ma prière. Mais, depuis ce temps-là, vous auriez dû me donner de vos nouvelles, et m'épargner la peine de vous faire chercher à Grenade, où Don fernand, mon beau-frère, m'avoit mandé que vous étiez.

Après ce petit reproche, continua-t-il, apprenez-moi ce que vous faites à Madrid. Vous y avez apparemment quelque emploi. Soyez persuadé que je prends plus de part que jamais à ce qui vous regarde. Seigneur, lui répondis-je, il n'y a pas quatre mois que j'occupois à la cour un poste assez considérable. J'avois l'honneur d'être secrétaire et confident du Duc de Lerme. Seroit-il possible, s'écria Don Alphonse avec un extrême étonnement ! Quoi, vous auriez été dans la confidence de ce premier ministre ? J'ai gagné sa faveur, repris-je, et je l'ai perdue de la manière que

je vais vous le dire. Alors je lui racontai toute cette histoire, et je finis mon récit par la résolution que j'avois prise d'acheter, du peu de bien qui me restoit de ma prospérité passée, une chaumière pour y aller mener une vie retirée.

Le fils de Don César, après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention, me répliqua : Mon cher Gil Blas, vous savez que je vous ai toujours aimé. Vous ne serez plus le jouet de la fortune. Puisque vous êtes dans le dessein de vivre à la campagne, je vous donne une petite terre que nous avons auprès de Lirias, à quatre lieues de Valence. Vous la connoissez. C'est un présent que nous sommes en état de vous faire sans nous incommoder. J'ose vous répondre que mon père ne me désavouera point, et que cela fera un vrai plaisir à Séraphine.

Je me jetai aux genoux de Don Alphonse, qui me releva dans le moment, et plus charmé de son bon cœur que de son bienfait : Seigneur, lui dis-je, vos manières m'enchantent. Le don que vous me faites m'est d'autant plus agréable qu'il précède la connoissance d'un service que je vous ai rendu ; et j'aime mieux le devoir à votre générosité qu'à votre reconnoissance. Mon gouverneur fut un peu surpris de ce discours, et ne manqua pas de me demander ce que c'étoit que ce prétendu service. Je le lui appris, et lui fis un détail qui redoubla son étonnement. Il étoit bien éloigné de penser, aussi bien que le Baron de Steinbach, que le gouvernement de la ville de Valence lui eût été donné par mon crédit. Néanmoins, n'en pouvant plus douter : Gil Blas, me dit-il, puisque c'est à vous que je dois mon poste, je ne prétends point m'en tenir à la petite terre de Lirias. Je vous offre avec cela deux mille ducats de pension.

Halte-là, Seigneur Don Alphonse, interrompis-je en cet endroit. Ne réveillez pas mon avarice. Les biens ne sont propres qu'à corrompre mes mœurs : je ne l'ai que trop éprouvé. J'accepte volontiers votre terre de Lirias ; j'y vivrai commodément avec le bien que j'ai d'ailleurs. Mais cela me suffit ; et loin d'en désirer davantage, je consentirois plutôt de perdre ce

qu'il y a de superflu dans ce que je possède. Les richesses sont un fardeau dans une retraite où l'on ne cherche que la tranquillité.

Pendant que nous nous entretenions de cette sorte, Don César arriva. Il ne fit guère moins paroître de joie que son fils en me voyant ; et lorsqu'il fut informé de l'obligation que sa famille m'avoit, il me pressa d'accepter la pension ; ce que je refusai de nouveau. Enfin, le père et le fils me menèrent sur le champ chez un notaire, où ils firent dresser la donation, qu'ils signèrent tous deux avec plus de plaisir qu'ils n'auroient signé un acte à leur profit. Quand le contrat fut expédié, ils me le remirent entre les mains, en me disant, que la terre de Lirias n'étoit plus à eux, et que je pourrois en prendre possession quand il me plairoit. Ils s'en retournèrent ensuite chez le Baron de Steinbach, et moi je volai vers notre hôtel, où je ravis d'admiration mon secrétaire, lorsque je lui annonçai que nous avions une terre dans le royaume de Valence, et que je lui contai de quelle manière je venois de faire cette acquisition. Combien peut valoir ce petit domaine, me dit-il ? Cinq cents ducats de rente, lui répondis-je, et je puis t'assurer que c'est une aimable solitude. Je la connois pour y avoir été plusieurs fois en qualité d'intendant des Seigneurs de Leyva.

Ce qui m'en plaît davantage, s'écria Scipion, c'est que nous aurons là de bon gibier et d'excellent Muscat. Allons, mon patron, hâtons-nous de quitter le monde et de gagner notre hermitage. Je n'ai pas moins d'envie d'y être que toi, lui repartis-je ; mais il faut auparavant que je fasse un tour aux Asturies. Mon père et ma mère n'y sont pas dans une heureuse situation. Je prétends les aller chercher pour les conduire à Lirias, où ils passeront en repos leurs derniers jours. Le ciel ne m'a, peut-être, fait trouver cet asile que pour les y recevoir, et il me puniroit si j'y manquois. Scipion loua fort mon dessein ; il m'excita même à l'exécuter. Ne perdons point de temps, me dit-il : achetons vite des mules, et prenons le chemin d'Oviédo. Oui, mon ami, lui répondis-je,

partons le plus tôt qu'il nous sera possible. Je me fais un devoir indispensable de partager les douceurs de ma retraite avec les auteurs de ma naissance. Nous nous verrons bientôt dans notre hameau ; et je veux, en y arrivant, écrire, sur la porte de ma maison, ces deux vers Latins en lettres d'or :

Inveni portum : Spes et Fortuna, valete.
Sat me lusistis ; ludite nunc alios.

J'ai trouvé le port : Adieu, Espérance et Fortune. Vous m'avez assez joué ; allez maintenant en jouer d'autres.

CHAP. LXXXI.

Gil Blas part pour les Asturies ; il passe par Valladolid. Il va voir le Docteur Sangrado. Il rencontre le Seigneur Manuel Ordonez, administrateur de l'hôpital.

DANS le temps que je me disposois à partir de Madrid avec Scipion, pour me rendre aux Asturies, Paul V. nomma le Duc de Lerme au Cardinalat. Scipion me conseilla de me présenter devant le nouveau Cardinal. Monsieur Scipion, lui répondis-je, vous oubliez apparemment que je n'ai obtenu la liberté qu'à condition que je sortirois incessamment des deux Castilles. D'ailleurs, me croyez-vous déjà dégoûté de mon château de Lirias ? Je vous l'ai dit, et je vous le répète : Quand le Duc de Lerme me rendroit ses bonnes grâces, quand il m'offriroit la place même de Don Rodrigue de Calderone, je la refuserois. Mon parti est pris ; je veux aller à Oviédo chercher mes parens, et me retirer avec eux auprès de la ville de Valence. Pour toi, mon ami, si tu te repens d'avoir lié ton sort au mien, tu n'as qu'à parler ; je suis prêt à te donner la moitié de mes espèces ; et tu demeureras à Madrid où tu pousseras ta fortune le plus loin qu'il te sera possible.

Comment donc, reprit mon secrétaire, un peu touché de ces paroles, pouvez-vous me soupçonner d'avoir quelque répugnance à vous suivre dans votre retraite ? Ce soupçon blesse mon zèle et mon attache-

ment. Quoi! Scipion, ce fidèle serviteur, qui, pour partager vos peines, auroit volontiers passé le reste de ses jours avec vous dans la tour de Ségovie, ne vous accompagneroit qu'à regret dans un séjour qui lui promet mille délices! Non, non, je n'ai pas envie de vous détourner de votre résolution. Il faut que je vous avoue ma malice : lorsque je vous ai conseillé de vous montrer au Duc de Lerme, c'est que j'ai été bien aise de vous sonder, pour savoir s'il ne restoit point en vous quelques semences d'ambition. Eh bien, puisque vous êtes détaché des grandeurs, abandonnons promptement la cour pour aller jouir de ces plaisirs innocens et délicieux dont nous nous formons une si charmante idée.

Nous partîmes en effet, bientôt après, tous deux dans une chaise tirée par deux bonnes mules, conduites par un garçon dont je jugeai à propos d'augmenter ma suite. Dans trois jours nous gagnâmes Valladolid. A la vue de cette ville, je ne pus m'empêcher de pousser un profond soupir. Mon compagnon, qui l'entendit, m'en demanda la cause. Mon enfant, lui dis-je, c'est que j'ai long-temps exercé ici la médecine. Ma conscience m'en fait de secrets reproches dans ce moment; il me semble que tous les malades que j'ai tués sortent de leurs tombeaux pour venir me mettre en pièces. Quelle imagination! dit mon secrétaire; en vérité, Seigneur de Satillane, vous êtes trop bon. Pourquoi vous repentir d'avoir fait votre métier? Voyez les plus vieux médecins, ont-ils de pareils remords? Oh que non! Ils vont toujours leur train le plus tranquillement du monde, rejetant sur la nature les accidens funestes, et se faisant honneur des événemens heureux.

Il est vrai, repris-je, que le Docteur Sangrado, de qui je suivois fidèlement la méthode, étoit de ce caractère-là. Il avoit beau voir périr tous les jours vingt personnes entre ses mains, il étoit si persuadé de l'excellence de la saignée du bras et de la fréquente boisson, qu'il appeloit ces deux spécifiques pour toutes sortes de maladies; qu'au lieu de s'en prendre à ses remèdes, il croyoit que les malades ne mou-

roient que faute d'avoir assez bu et d'avoir été assez saignés.

Notre premier soin en arrivant dans l'hôtellerie où nous allâmes descendre, fut de nous informer de ce docteur. Nous apprîmes qu'il n'étoit pas encore mort; mais que, ne pouvant plus à son âge faire de visites ni se donner de grands mouvemens, il avoit abandonné le pavé à trois ou quatre autres docteurs qui s'étoient mis en réputation par une nouvelle pratique qui ne valoit guère mieux que la sienne. Nous résolûmes donc de nous arrêter à Valladolid le jour suivant, tant pour laisser reposer nos mules que pour voir le Seigneur Sangrado. Nous nous rendîmes chez lui sur les dix heures du matin : nous le trouvâmes assis dans un fauteuil, un livre à la main.

Il se leva sitôt qu'il nous aperçut, vint au-devant de nous d'un pas assez ferme pour un septuagénaire, et nous demanda ce que nous lui voulions. Monsieur le Docteur, lui dis-je, est-ce que vous ne me remettez point? J'ai pourtant l'honneur d'être un de vos élèves. Ne vous souvient-il plus d'un certain Gil Blas, qui étoit autrefois votre commensal et votre substitut? Quoi! c'est vous, Santillane, me répondit-il? Je ne vous aurois pas reconnu. Je suis bien aise de vous revoir. Qu'avez-vous fait depuis notre séparation? Vous avez sans doute toujours pratiqué la médecine. C'est à quoi, repris-je. j'avois assez de penchant; mais de fortes raisons m'en ont empêché. Tant pis, reprit Sangrado; avec les principes que vous aviez reçus de moi, vous seriez devenu un habile médecin.

Après une longue conversation nous le quittâmes, et comme nous nous en retournions à l'hôtellerie, il passa près de nous, dans la rue, un homme qui marchoit les yeux baissés, tenant un gros chapelet à la main. Je le considérai attentivement, et le reconnus sans peine pour le Seigneur Manuel Ordonez, ce bon administrateur d'hôpital. Je l'abordai avec de grandes démonstrations de respect, en disant : serviteur au vénérable et discret Seigneur Ordonez. A ces mots il me regarda fixement, et me répondit que

mes traits ne lui étoient point inconnus, mais qu'il ne pouvoit se rappeler où il m'avoit vu. J'allois, repris-je, chez vous dans le temps que vous aviez à votre service un de mes amis, nommé Fabrice Nunez. Ah! je m'en souviens présentement, repartit l'administrateur avec un souris malin. Hé! qu'est-il devenu ce pauvre Fabrice? Toutes les fois que je pense à lui, j'ai de l'inquiétude sur ses petites affaires.

C'est pour vous en apprendre des nouvelles, dis-je au Seigneur Manuel, que j'ai pris la liberté de vous arrêter dans la rue. Fabrice est à Madrid, où il s'occupe à faire des œuvres mêlées. Qu'appelez-vous des œuvres mêlées, me répliqua-t-il? Je veux dire, lui repartis-je, qu'il écrit en vers et en prose. En un mot, c'est un garçon qui a du génie, et qui est reçu fort agréablement dans les bonnes maisons. Mais, dit l'administrateur, comment est-il avec son boulanger? Pas si bien, lui répondis-je, qu'avec les personnes de condition; entre nous, je le crois aussi pauvre que Job. Oh! je n'en doute nullement, reprit Ordonez. Qu'il fasse sa cour aux Grands Seigneurs tant qu'il lui plaira; ses complaisances, ses flatteries, ses bassesses lui rapporteront encore moins que ses ouvrages. Je vous le prédis, vous le verrez quelque jour à l'hôpital.

Cela pourroit bien être, lui répliquai-je, la poésie en a amené là bien d'autres. Mon ami Fabrice auroit beaucoup mieux fait de demeurer attaché à votre Seigneurie, il rouleroit aujourd'hui sur l'or. Il seroit du moins fort à son aise, dit Manuel. Je l'aimois, et j'allois, en l'élevant de poste en poste, lui procurer dans la maison des pauvres un établissement solide, lorsqu'il lui prit fantaisie de donner dans le bel esprit: préférant la fumée des applaudissemens du public aux avantages réels que mon amitié lui préparoit, il me demanda son congé. Je lui remontrai vainement qu'il laissoit l'os pour courir après l'ombre; je ne pus retenir ce fou que la fureur d'écrire entraînoit. Il ne connoissoit pas son bonheur; le garçon que j'ai pris après lui, pour me servir, peut en rendre un bon témoignage, il ne s'est appliqué qu'à bien s'acquitter de ses commissions, et qu'à me plaire.

CHAP. LXXXII.

Gil Blas continue son voyage, et arrive heureusement à Oviédo. Dans quel état il retrouva ses parens. Mort de son père ; suites de cette mort.

De Valladolid, nous nous rendîmes en quatre jours à Oviédo, sans avoir fait en chemin aucune mauvaise rencontre, malgré le proverbe qui dit que les voleurs sentent de loin l'argent des voyageurs. Il y auroit eu pourtant un assez beau coup à faire, et deux habitans seulement d'un souterrain nous auroient sans peine enlevé nos doublons ; car je n'avois pas appris à la cour à devenir brave, et Bertrand, mon muletier, ne paroissoit pas d'humeur à se faire tuer pour défendre ma bourse ; il n'y avoit que Scipion qui fût courageux. Il étoit nuit quand nous arrivâmes dans la ville. Nous allâmes loger dans une hôtellerie tout auprès de chez mon oncle, le Chanoine Gil Perez. L'hôte, m'ayant reconnu après m'avoir envisagé avec attention, s'écria : Par Saint Antoine de Pade ! voici le fils du bon écuyer Blas de Santillane. Oui vraiment, dit l'hôtesse, c'est lui-même ; il n'a presque point changé : c'est ce petit éveillé de Gil Blas qui avoit plus d'esprit qu'il n'étoit gros.

Madame, lui dis-je, apprenez-moi de grâce, des nouvelles de ma famille. Mon père et ma mère ne sont pas sans doute dans une agréable situation. Cela n'est que trop véritable, répondit l'hôtesse. Le bon homme Gil Perez est devenu paralytique de la moitié du corps, et n'ira pas loin selon toutes les apparences : votre père, qui demeure depuis peu chez ce chanoine, a une fluxion de poitrine, ou, pour mieux dire, il est dans ce moment entre la vie et la mort ; et votre mère, qui ne se porte pas trop bien, est obligée de servir de garde à l'un et à l'autre.

Sur ce rapport, qui me fit sentir que j'étois fils, je me rendis chez mon oncle, suivi de mon secrétaire qui ne vouloit point m'abandonner. D'abord que je parus devant ma mère, une émotion que je lui causai lui annonça ma présence avant que ses yeux eussent démêlé mes traits. Mon fils, me dit-elle tristement,

après m'avoir embrassé, venez voir mourir votre père ; vous venez assez à temps pour être frappé de ce cruel spectacle. En achevant ces paroles, elle me mena dans une chambre où le malheureux Blas de Santillane, couché sur un lit qui marquoit bien la pauvreté d'un écuyer, touchoit à son dernier moment. Quoiqu'environné des ombres de la mort, il avoit encore quelque connoissance.

Mon cher ami, lui dit ma mère, voici Gil Blas votre fils, qui vous prie de lui pardonner les chagrins qu'il vous a causés, et qui vous demande votre bénédiction. A ce discours, mon père ouvrit des yeux qui commençoient à se fermer pour jamais ; il les attacha sur moi ; et remarquant, malgré l'accablement où il se trouvoit, que j'étois touché de sa perte, il fut attendri de ma douleur. Il voulut parler, mais il n'en eut pas la force. Je pris une de ses mains ; et tandis que je la baignois de mes larmes, sans pouvoir prononcer un mot, il expira, comme s'il n'eût attendu que mon arrivée pour rendre le dernier soupir.

Ma mère étoit trop préparée à cette mort pour s'en affliger sans modération ; j'en fus peut-être plus pénétré qu'elle, quoique mon père ne m'eût donné de sa vie la moindre marque d'amitié. Je me reprochois de ne point l'avoir secouru ; et quand je pensois que j'avois eu cette dureté, je me regardois comme un monstre d'ingratitude, ou plutôt comme un parricide. Mon oncle, que je vis ensuite, étendu sur un autre grabat et dans un état pitoyable, me fit éprouver de nouveaux remords. Fils dénaturé, me dis-je à moi-même, considère pour ton supplice la misère où sont tes parens. Si tu leur avois fait part du superflu des biens que tu possédois avant ta prison, tu leur aurois procuré des commodités que le revenu de la prébende ne peut leur fournir, et tu aurois peut-être prolongé la vie de ton père.

L'infortuné Gil Perez étoit retombé en enfance. Il n'avoit plus de mémoire, plus de jugement. Il ne me servit de rien de le presser entre mes bras, et de lui donner des témoignages de ma tendresse ; il n'y

parut pas sensible. Ma mère avoit beau lui dire que j'étois son neveu Gil Blas, il m'envisageoit d'un air imbécile sans répondre rien. Pendant ce temps-là Scipion gardoit un profond silence, partageoit mes peines, et confondoit par amitié ses soupirs avec les miens. Comme je jugeai que ma mère, après une si longue absence, voudroit m'entretenir, et que la présence d'un homme qu'elle ne connoissoit pas pourroit la gêner, je le tirai à part, et lui dis : Va, mon enfant, va te reposer à l'hôtellerie, et me laisse ici avec ma mère. Elle te croiroit peut-être de trop dans une conversation qui ne roulera que sur des affaires de famille. Mon valet Scipion se retira sur le champ de peur de nous contraindre : et j'eus effectivement avec ma mère un entretien qui dura toute la nuit. Nous nous rendîmes mutuellement un compte fidèle de ce qui nous étoit arrivé à l'un et à l'autre depuis ma sortie d'Oviédo.

Je passai légèrement sur toutes mes aventures; mais lorsque je parlai de la visite que le fils de Bertrand Muscada, épicier d'Oviédo étoit venu me faire à Madrid, je m'étendis fort sur cet article. Je vous l'avouerai, dis-je à ma mère, je reçus très-mal ce garçon, qui, pour s'en venger, vous aura fait sans doute un affreux portrait de moi. Il n'y a pas manqué, répondit-elle. Mais, comme les pères et les mères cherchent toujours à excuser leurs enfans, nous ne pûmes croire que vous eussiez un si mauvais cœur. Votre arrivée à Oviédo justifie la bonne opinion que nous avions de vous, et la douleur dont je vous vois saisi achève de faire votre apologie.

Vous jugez de moi trop favorablement, lui répliquai-je ; il y a du vrai dans le rapport du jeune Muscada. Lorsqu'il vint me voir je n'étois occupé que de ma fortune ; et l'ambition qui me dominoit, ne me permettoit guère de penser à mes parens. Il ne faut donc pas s'étonner, si, dans cette disposition, je fis un accueil peu favorable à un homme, qui, m'abordant d'un air grossier, me dit brutalement, qu'ayant appris que j'étois plus riche qu'un juif, il venoit me conseiller de vous envoyer de l'argent, attendu que

vous en aviez grand besoin ; il me reprocha même, dans des termes peu mesurés, mon indifférence pour ma famille. Je fus choqué de sa franchise, et perdant patience, je le poussai par les épaules hors de mon cabinet. Je conviens que j'eus tort dans cette rencontre ; j'aurois dû faire réflexion que ce n'étoit pas votre faute si l'épicier manquoit de politesse, et que son conseil ne laissoit pas d'être bon à suivre quoiqu'il eût été donné malhonnêtement.

C'est ce que je me représentai un moment après que j'eus chassé Muscada. La voix du sang se fit entendre ; je me rappelai tous mes devoirs envers mes parens ; mais, dans la suite, ayant été enfermé par ordre du roi dans la tour de Ségovie, j'y tombai dangereusement malade, et c'est cette heureuse maladie qui vous a rendu votre fils. Je suis entièrement détaché de la cour ; je ne respire plus que la *solitude*, et je ne suis venu aux Asturies que pour vous prier de vouloir bien partager avec moi les douceurs d'une vie retirée. Si vous ne rejetez pas ma prière, je vous conduirai à une terre que j'ai dans le royaume de Valence, et nous vivrons là très-commodément. Vous jugez bien que je me proposois d'y mener aussi mon père ; mais, puisque le ciel en a ordonné autrement, que j'aie du moins la satisfaction de posséder chez moi ma mère, et de pouvoir réparer par toutes les attentions imaginables le temps que j'ai passé sans lui être utile.

Je vous sais bon gré de vos louables intentions, me dit alors ma mère, et je m'en irois avec vous sans balancer, si je n'y trouvois des difficultés. Je n'abandonnerai pas votre oncle, mon frère, dans l'état où il est, et je suis trop accoutumée à ce pays-ci pour m'en éloigner ; cependant, comme la chose mérite d'être mûrement examinée, je veux y rêver à loisir. Ne nous occupons présentement que du soin des funérailles de votre père. Chargeons-en, lui dis-je, ce jeune homme que vous avez vu avec moi ; c'est mon secrétaire ; il a de l'esprit et du zèle, nous pouvons nous en reposer sur lui.

A peine eus-je prononcé ces paroles, que Scipion revint ; il étoit déjà jour. Il nous demanda si nous n'avions pas besoin de son ministère. Je répondis qu'il arrivoit fort à propos pour recevoir un ordre important que j'avois à lui donner. Dès qu'il sut de quoi il s'agissoit : cela suffit, me dit-il : j'ai déjà toute cette cérémonie arrangée dans ma tête : vous pouvez vous en fier à moi. Prenez garde, lui dit ma mère, de faire un enterrement qui ait un air pompeux. Il ne sauroit être trop modeste pour mon époux, que toute *la* ville a connu pour un écuyer des plus mal aisés. Madame, repartit Scipion, quand il auroit été encore plus pauvre, je n'en rabattrois pas deux maravedis. Je ne regarde là-dedans que mon maître : il a été favori du Duc de Lerme ; son père doit être enterré noblement.

J'approuvai le dessein de mon secrétaire ; je lui recommandai même de ne point épargner l'argent. Je me flattai, qu'en faisant de la dépense pour un père qui ne me laissoit aucun héritage, je ferois admirer mes manières galantes et généreuses. De son côté, ma mère, quelque contenance de modestie qu'elle affectât, n'étoit point fâchée que son mari fût inhumé avec éclat. Nous donnâmes donc carte blanche à Scipion, qui, sans perdre de temps, alla prendre toutes les mesures nécessaires pour rendre les funérailles superbes.

Il n'y réussit que trop bien. Il fit des obsèques si magnifiques, qu'il révolta contre moi la ville et les faubourgs. Tous les habitans d'Oviédo, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, furent choqués de mon ostentation. Ce ministre fait à la hâte, disoit l'un, a de l'argent pour enterrer son père, mais il n'en avoit point pour le nourrir. Il auroit mieux valu, disoit l'autre, qu'il eût fait plaisir à son père vivant que de lui faire tant d'honneur après sa mort. Enfin, les coups de langues ne me furent point épargnés, chacun lança son trait. Ils n'en demeurèrent pas là : ils nous insultèrent quand nous sortîmes de l'église ; ils nous chargèrent d'injures, nous accablèrent de huées. Il y en eut d'autres qui coururent au cabaret où étoit ma

chaise, dans le dessein de la briser; ce qu'ils auroient fait indubitablement, si l'hôte et l'hotesse n'eussent trouvé moyen d'appaiser ces esprits furieux, et de les détourner de leur résolution.

Tous ces affronts qu'on me faisoit m'inspirèrent tant d'aversion pour mes compatriotes, que je me déterminai à quitter bientôt Oviédo. Je le déclarai tout net à ma mère, qui, se sentant elle-même très-mortifiée de l'accueil dont le peuple m'avoit régalé, ne s'opposa point à un si prompt départ. Il ne fut plus question que de savoir de quelle sorte j'en userois avec elle. Ma mère, lui dis-je, puisque mon oncle a besoin de votre assistance, je ne vous presserai plus de m'accompagner; mais, comme il ne paroît pas éloigné de sa fin, promettez-moi de venir me rejoindre à ma terre aussitôt qu'il ne sera plus. Je ne saurois vous faire cette promesse, répondit ma mère; je veux passer le reste de mes jours dans les Asturies, et dans une parfaite indépendance. Ne serez-vous pas toujours, lui répliquai-je, maîtresse absolue dans mon château? Je n'en sais rien, repartit-elle: Vous n'avez qu'à vous marier; votre femme sera ma bru; je serai sa belle-mère; nous ne pourrons vivre ensemble. Vous prévoyez, lui dis-je, les malheurs de trop loin; et quand je me marierois, je vous réponds que j'obligerois bien ma femme à se soumettre aveuglément à vos volontés. C'est répondre témérairement, reprit ma mère: et je demanderois caution de la caution.

Vous parlez à merveille, madame, s'écria mon secrétaire, en se mêlant à la conversation; cependant, puisque vous voulez demeurer dans les Asturies, et mon maître dans le royaume de Valence, pour vous accorder tous deux, il faut qu'il vous fasse une pension de cent pistoles que je vous apporterai ici tous les ans. Par ce moyen, la mère et le fils vivront fort satisfaits à deux cents lieues l'un de l'autre. Les deux parties intéressées approuvèrent la convention proposée; après quoi je payai la première année d'avance, et je sortis d'Oviédo le lendemain avant le jour, de peur d'être traité par la populace comme un Saint

Etienne. Telle fut la réception que l'on me fit dans ma patrie. Belle leçon pour les hommes du commun, lesquels, après s'être enrichis hors de leurs pays, veulent y retourner pour y faire les gens d'importance !

CHAP. LXXXIII.

Gil Blas prend la route du royaume de Valence, et arrive enfin à Lirias ; comment il y fut reçu.

Après dix jours de marche nous arrivâmes à ma terre. A mesure que nous nous en approchions, je remarquois que mon secrétaire observoit avec beaucoup d'attention tous les châteaux qui s'offroient à sa vue, à droite et à gauche, dans la campagne. Nous avançâmes vers la maison, dont la porte nous fut ouverte aussitôt que Scipion eut dit que c'étoit le Seigneur Gil Blas de Santillane, qui venoit prendre possession de son château. A ce nom, si respecté des personnes qui l'entendirent prononcer, on laissa entrer ma chaise dans une grande cour, où je mis pied à terre ; puis je gagnai une salle, où je fus à peine arrivé que sept à huit domestiques parurent. Ils me dirent qu'ils venoient me présenter leurs hommages comme à leur nouveau patron : que Don César et Don Alphonse de Leyva les avoient choisis pour me servir, avec défense de recevoir de moi aucun argent, ces deux Seigneurs prétendant faire tous les frais de mon ménage.

En attendant le dîner, nous visitâmes le château ; nous parcourûmes toute la maison, depuis le haut jusqu'en bas. Il n'échappa pas, du moins à ce que nous crûmes, le moindre endroit à notre curiosité intéressée ; et j'eus partout occasion d'admirer la bonté que Don César et son fils avoient pour moi. Après avoir bien tout examiné, nous revînmes, mon secrétaire et moi, dans la salle où étoit dressée une table, sur laquelle il y avoit deux couverts. Nous nous y assîmes ; nous avions beaucoup d'appétit ; et à chaque morceau que nous mangions, mes laquais de nouvelle date nous remplissoient de grands verres qu'ils remplissoient, jusqu'aux bords, d'un vin exquis. Scipion,

n'osant devant eux faire éclater la sasisfaction intérieure qu'il ressentoit, me la témoignoit par des regards parlans, et je lui faisois connoître, par les miens, que j'étois aussi content que lui. Lorsque nous eûmes mangé comme des affamés, et bu à proportion, nous nous levâmes de table pour aller au jardin, faire voluptueusement la sieste dans quelque endroit frais et agréable. Nous nous assîmes au pied d'un ormeau, où le sommeil eut peu de peine à surprendre deux gaillards qui venoient de bien dîner.

Nous nous réveillâmes deux heures après, au bruit de plusieurs coups d'escopettes : nous nous levâmes brusquement ; et pour nous informer de ce que c'étoit, nous nous rendîmes à la maison du fermier. Nous y rencontrâmes huit ou dix villageois, tous habitans du hameau, qui tiroient et dérouilloient leurs armes-à-feu pour célébrer mon arrivée. Ils me connoissoient pour la plupart, m'ayant vu plus d'une fois dans le château exercer l'emploi d'intendant. Je leur fis l'accueil le plus gracieux qu'il me fut possible, avec gravité pourtant, ne jugeant pas devoir trop me familiariser avec eux. Je les assurai de ma protection : je leur lâchai même une vingtaine de pistoles ; et ce ne fut pas, je crois, celle de mes manières qui leur plut le moins. Après cela, je leur laissai la liberté de jeter encore de la poudre au vent, et je me retirai avec mon secrétaire dans le bois, où nous promenâmes jusqu'à la nuit sans nous lasser de voir des arbres, tant la possession d'un bien, nouvellement acquis, a d'abord de charmes pour nous.

Le cuisinier, l'aide de cuisine, et le marmiton n'étoient point oisifs pendant ce temps-là. Ils travailloient à nous préparer un repas supérieur à celui que nous avions fait ; et nous fûmes dans le dernier étonnement, lorsqu'étant entrés dans la même salle où nous avions dîné nous vîmes apporter un souper des plus splendides. Nous bûmes copieusement de plusieurs sortes de vins excellens ; et quand nous sentîmes que nous ne pouvions boire davantage sans exposer notre santé, nous songeâmes à aller nous coucher. Alors mes laquais me conduisirent au plus

bel appartement. Je les renvoyai tous ; et retenant Scipion pour m'entretenir un peu avec lui, je lui demandai ce qu'il pensoit du traitement qu'on me faisoit par ordre des Seigneurs de Leyva.

Ma foi, me répondit-il, je pense qu'on ne peut vous en faire un meilleur ; je souhaite seulement que cela soit de longue durée. Je ne le souhaite pas moi, lui répliquai-je ; il ne me convient pas de souffrir que mes bienfaiteurs fassent pour moi tant de dépense ; ce seroit abuser de leur générosité. D'ailleurs, je ne suis pas venu ici pour vivre avec tant de fracas. Avons-nous besoin d'un si grand nombre de domestiques ? Non, il ne nous faut qu'un cuisinier, un marmiton, et un laquais. Quoique mon secrétaire n'eût pas été fâché de subsister toujours aux dépens du gouverneur de Valence, il ne combattit point ma délicatesse là-dessus ; et se conformant à mes sentimens, il approuva la réforme que je voulais faire. Cela étant décidé, il sortit de mon appartement, et se retira dans le sien.

CHAP. LXXXIV.

Gil Blas part pour Valence, et va voir les Seigneurs de Leyva. De l'entretien qu'il eut avec eux.

J'ACHEVAI de me déshabiller, et je me mis au lit, où, ne me sentant aucune envie de dormir, je m'abandonnai à mes réflexions. Je me représentai l'amitié dont les Seigneurs de Leyva payoient l'attachement que j'avois pour eux ; et pénétré des nouvelles marques qu'ils m'en donnoient, je pris la résolution d'aller les trouver le lendemain, pour satisfaire l'impatience que j'avois de les en remercier. Je me faisois aussi par avance un plaisir de revoir Séraphine. L'esprit plein de toutes ces idées différentes, je m'assoupis enfin, et ne me réveillai le jour suivant qu'après le lever du soleil.

Je fus bientôt sur pied ; et tout occupé du voyage que je méditois, je m'habillai à la hâte. Comme j'achevois de m'ajuster, mon secrétaire entra dans ma chambre. Scipion, lui dis-je, tu vois un homme

qui se dispose à partir pour Valence. Je ne puis aller trop tôt saluer les Seigneurs à qui je dois ma petite fortune : chaque moment que je diffère à m'acquitter de ce devoir semble m'accuser d'ingratitude. Pour toi, mon ami, je te dispense de m'accompagner. Demeure ici pendant mon absence ; je reviendrai te joindre au bout de huit jours.

Je montai dans ma chaise, après avoir recommandé à mes gens de regarder mon secrétaire comme un autre moi-même, et de suivre ses ordres ainsi que les miens. Je me rendis à Valence en moins de quatre heures. J'allai descendre tout droit aux écuries du gouverneur ; j'y laissai mon équipage, et je me fis conduire à l'appartement de ce Seigneur, qui y étoit alors avec Don César son père. J'ouvris la porte sans façon ; j'entrai, et les abordant tous deux : les valets, leur dis-je, ne se font pas annoncer à leurs maîtres ; voici un de vos anciens serviteurs qui vient vous rendre ses respects. A ces mots, je voulus me prosterner devant eux, mais ils m'en empêchèrent, et m'embrassèrent l'un et l'autre avec tous les témoignages d'une véritable affection.

Eh bien, mon cher Santillane, me dit Don Alphonse, avez-vous été à Lirias prendre possession de votre terre ? Oui, Seigneur, lui répondis-je ; et je vous prie de trouver bon que je vous la rende. Pourquoi donc cela, répliqua-t-il ? a-t-elle quelque désagrément qui vous en dégoûte ? Non par elle-même, lui repartis-je ; au contraire, j'en suis enchanté ; tout ce qui m'en déplaît, c'est d'y voir trois fois plus de domestiques qu'il ne m'en faut, et qui ne servent là qu'à vous faire faire une dépense aussi considérable qu'inutile.

Si vous eussiez, dit Don César, accepté la pension de deux mille ducats que nous vous offrîmes à Madrid, nous nous serions contentés de vous donner le château meublé comme il est ; mais vous savez que vous la refusâtes, et nous avons cru devoir faire en récompense ce que nous avons fait. C'en est trop, lui répondis-je ; votre bonté doit s'en tenir au don de cette terre. Indépendamment de ce qu'il vous

en coûte pour entretenir tant de monde à grands frais, je vous proteste que ces gens-là me gênent et m'incommodent. En un mot, ajoutai-je, Messeigneurs, reprenez votre bien, ou daignez m'en laisser jouir à ma fantaisie. Je prononçai d'un air si vif ces dernières paroles, que le père et le fils, qui ne prétendoient nullement me contraindre, me permirent enfin d'en user comme il me plairoit dans mon château.

Je les remercicis de m'avoir accordé cette liberté, sans laquelle je ne pouvois être heureux, lorsque Don Alphonse m'interrompit, en me disant : Mon cher Gil Blas, je veux vous présenter à une dame qui sera charmée de vous voir. En parlant de la sorte, il me prit par la main et me mena dans l'appartement de Séraphine, qui poussa un cri de joie en m'apercevant. Madame, lui dit le gouverneur, je crois que l'arrivée de notre ami Santillane ne vous est pas moins agréable qu'à moi. C'est de quoi, répondit-elle, il doit être bien persuadé : le temps ne m'a point fait perdre le souvenir du service qu'il m'a rendu ; et j'ajoute, à la reconnoissance que j'en ai, celle que je dois à un homme à qui vous avez obligation. Je dis à madame la gouvernante, que je n'étois que trop payé du péril que j'avois partagé avec ses libérateurs en exposant ma vie pour elle ; et après force complimens de part et d'autre, Don Alphonse m'emmena hors de l'appartement de Séraphine.

Nous rejoignîmes Don César, que nous trouvâmes dans une salle avec plusieurs personnes qui venoient dîner chez lui. Tous ces messieurs me saluèrent fort poliment ; ils me firent d'autant plus de civilités que Don César leur dit que j'avois été un des principaux secrétaires du Duc de Lerme. Peut-être même que la plupart d'entre eux n'ignoroient pas que c'étoit par mon crédit que Don Alphonse avoit obtenu le gouvernement de Valence, car tout se sait. Quoiqu'il en soit, quand nous fûmes à table, on ne parla que du nouveau Cardinal. Les uns affectoient d'en faire de grands éloges, et les autres ne lui donnoient des louanges qu'à demi. Je jugeai bien qu'ils vouloient m'engager à les égayer à ses dépens ; mais je retins

bien ma langue, ce qui me fit passer dans l'esprit de la compagnie pour un garçon fort discret et qui savoit se taire quand il le vouloit. Les conviés, après le dîner, se retirèrent chez eux, et Don César et son fils, s'enfermèrent dans leurs appartemens. Pour moi plein d'impatience de voir une ville dont j'avois souvent entendu vanter la beauté, je sortis du palais du gouverneur dans le dessein de me promener dans les rues, et j'observai avec plaisir tout ce qui me sembloit digne d'être remarqué.

CHAP. LXXXV.

Gil Blas, en se promenant dans les rues de Valence, rencontre un religieux qu'il croit reconnoître ; quel homme c'étoit que ce religieux.

Comme je n'avois pu voir toute la ville le jour précédent je me levai et sortis le lendemain dans l'intention de m'y promener encore. J'aperçus dans la rue un Chartreux, qui, sans doute, alloit vaquer aux affaires de sa communauté. Il marchoit les yeux baissés, et il avoit l'air si dévot, qu'il s'attiroit les regards de tout le monde. Il passa fort près de moi. Je le regardai attentivement, et je crus voir en lui Don Raphaël, cet aventurier dont il a été fait mention auparavant.

Je fus si étonné, si ému, de cette rencontre, qu'au lieu d'aborder le moine, je demeurai immobile pendant quelques momens ; ce qui lui donna le temps de s'éloigner de moi. Juste ciel ! dis-je, y eut-il jamais deux visages plus ressemblans ? Que faut-il que je pense ? Dois-je croire que c'est Raphaël ? puis-je m'imaginer que ce n'est pas lui ? Je me sentis trop curieux de savoir la vérité pour en rester là. Je me fis enseigner le chemin du monastère des Chartreux, où je me rendis sur le champ, dans l'espérance d'y revoir mon homme quand il y reviendroit, et bien résolu de l'arrêter pour lui parler. Je n'eus pas besoin de l'attendre pour être au fait : en arrivant à la porte du couvent, un autre visage de ma connoissance tourna mon doute en certitude ; je

reconnus, dans le frère portier, Ambroise de Lamela, mon ancien valet.

Notre surprise fut égale, de part et d'autre, de nous retrouver dans cet endroit. N'est-ce pas une illusion, lui dis-je en le saluant? Est-ce, en effet, un de mes amis qui s'offre à ma vue? Il ne me reconnut pas d'abord, ou bien il feignit de ne pas me remettre; mais, considérant que la feinte étoit inutile, il prit l'air d'un homme qui tout-à-coup se ressouvient d'une chose oubliée. Ah! Seigneur Gil Blas, s'écria-t-il, pardon si j'ai pu vous méconnoître. Depuis que je vis dans ce lieu saint, et que je m'attache à remplir tous les devoirs prescrits par nos règles, je perds insensiblement la mémoire de ce que j'ai vu dans le monde.

J'ai, lui dis-je, une véritable joie de vous revoir, après dix ans, sous un habit si respectable. Et moi, répondit-il, j'ai honte d'en paroître revêtu devant un homme qui a été témoin de la vie coupable que j'ai menée. Cet habit me la reproche sans cesse. Hélas! ajouta-t-il, en poussant un soupir, pour être digne de le porter il faudroit que j'eusse toujours vécu dans l'innocence. A ce discours qui me charme, lui répliquai-je, mon chère frère, on voit clairement que le doigt du Seigneur vous a touché. Je vous le répète, j'en suis ravi, et je meurs d'envie d'apprendre de quelle manière miraculeuse vous êtes entré dans la bonne voie, vous et Don Raphaël, car je suis persuadé que c'est lui que je viens de rencontrer dans la ville, habillé en Chartreux. Je me suis repenti de ne pas l'avoir arrêté dans la rue pour lui parler, et je l'attends ici pour réparer ma faute quand il rentrera dans le couvent.

Vous ne vous êtes point trompé, me dit Lamela, c'est Don Raphaël lui-même que vous avez vu; et quant au détail que vous demandez, le voici. Après nous être séparés de vous, auprès de Ségorbe, nous prîmes, Don Raphaël et moi, la route de Valence, dans le dessein d'y faire quelque nouveau tour de notre métier. Le hasard voulut, un jour, que nous entrassions dans l'église des Chartreux dans le temps

que les religieux chantoient dans le chœur. Nous nous attachâmes à les considérer, et nous éprouvâmes que les méchans ne peuvent se défendre d'honorer la vertu. Nous admirâmes la ferveur avec laquelle ils prioient Dieu, leur air mortifié et détaché des plaisirs du siècle, de même que la sérénité qui régnoit sur leurs visages, et qui marquoit si bien le repos de leurs consciences.

En faisant ces observations nous tombâmes dans une rêverie qui nous devint salutaire. Nous comparâmes nos mœurs avec celles de ces bons religieux, et la différence que nous y trouvâmes nous remplit de trouble et d'inquiétude. Lamela, me dit Don Raphaël, lorsque nous fûmes hors de l'église, comment es-tu affecté de ce que nous venons de voir ? Pour moi, je ne puis te le cacher, je n'ai pas l'esprit tranquille. Des mouvemens qui me sont inconnus m'agitent ; et pour la première fois de ma vie, je me reproche mes iniquités. Je suis dans la même disposition, lui répondis-je. Les mauvaises actions que j'ai faites se soulèvent dans cet instant contre moi, et mon cœur, qui n'avoit jamais senti de remords, en est présentement déchiré.

Ah ! cher Ambroise, reprit mon camarade, nous sommes deux brebis égarées, que le père céleste, par pitié, veut ramener au bercail ! C'est lui, mon enfant, c'est lui qui nous appelle. Ne soyons pas sourds à sa voix : renonçons aux fourberies dont jusqu'ici nous nous sommes rendus coupables, quittons le libertinage où nous vivons, et commençons, dès aujourd'hui, à travailler sérieusement au grand ouvrage de notre salut. Il faut passer le reste de nos jours dans ce couvent et les consacrer à la pénitence.

J'applaudis au sentiment de Raphaël, continua le frère Amboise, et nous formâmes la généreuse résolution de nous faire Chartreux. Pour l'exécuter nous nous adressâmes au père prieur, qui ne sut pas sitôt notre dessein, que, pour éprouver notre vocation, il nous fit donner des cellules et traiter comme les religieux pendant une année entière. Nous suivîmes les règles avec tant d'exactitude et de constance qu'on

nous reçût parmi les novices. Nous étions si contens de notre état, et si pleins d'ardeur, que nous soutînmes courageusement les travaux du noviciat. Nous fîmes ensuite profession ; après quoi, Don Raphaël, ayant paru doué d'un génie propre aux affaires, fut choisi pour soulager un vieux père qui étoit alors procureur.

Don Raphaël auroit mieux employé tout son temps à la prière, mais il fut obligé de sacrifier son goût pour l'oraison au besoin qu'on avoit de lui. Il acquit une si parfaite connoissance des intérêts de la maison, qu'on le jugea capable de remplacer le vieux procureur, qui mourut trois ans après. Don Raphaël exerce donc actuellement cet emploi, et l'on peut dire qu'il s'en acquitte au grand contentement de tous nos pères, qui louent fort sa conduite dans l'administration de notre temporel. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que, malgré le soin dont il est chargé de recueillir nos revenus, il ne paroît occupé que de l'éternité. Les affaires lui laissent-elles un moment de repos, il se plonge dans de profondes méditations. En un mot, c'est un des meilleurs sujets de ce monastère.

J'interrompis, dans cet endroit, Lamela, par un transport de joie que je fis éclater à la vue de Raphaël, qui arriva. Le voici, m'écriai-je, le voici, ce saint procureur que j'attendois avec impatience. En même temps je courus au-devant de lui, et je l'embrassai. Sans témoigner le moindre étonnement de me rencontrer, il me dit d'un ton de voix plein de douceur : Dieu soit loué du plaisir que j'ai de vous revoir. En vérité, repris-je, mon cher Raphaël, je prends toute la part possible à votre bonheur. Le frère Ambroise m'a raconté l'histoire de votre conversion, et ce récit m'a charmé. Quel avantage pour vous deux, mes amis, de pouvoir vous flatter d'être de ce petit nombre d'élus qui doivent jouir d'une éternelle félicité.

Deux misérables tels que nous, repartit Don Raphaël, d'un air qui marquoit beaucoup d'humilité, ne devroient pas concevoir une pareille espérance ; mais

le repentir des pécheurs leur fait trouver grâce auprès du père des miséricordes. Et vous, Seigneur Gil Blas, ajouta-t-il, ne songez-vous pas aussi à mériter qu'il vous pardonne les offenses que vous lui avez faites? Quelles affaires vous amènent à Valence? N'y rempliriez-vous pas, par malheur, quelque emploi dangereux? Non, Dieu merci, lui répondis-je; depuis que j'ai quitté la cour je mène une vie d'honnête homme; tantôt, dans une terre que j'ai à quelques lieues de cette ville, je prends tous les plaisirs de la campagne; et tantôt je viens me réjouir avec le gouverneur de Valence, qui est mon ami, et que vous connoissez tous deux parfaitement.

Alors je leur contai l'histoire de Don Alphonse de Leyva. Ils l'écoutèrent avec attention; et quand je leur dis que j'avois porté, de la part de ce Seigneur, à Samuel Simon les trois mille ducats que nous lui avions volés, Lamela m'interrompit, et adressant la parole à Raphaël: père Hilaire, lui dit-il, à ce compte-là ce bon marchand ne doit plus se plaindre d'un vol qui lui a été restitué avec usure, et nous devons tous deux avoir la conscience bien en repos sur cet article.

Effectivement, dit le procureur, le frère Ambroise et moi, avant que d'entrer dans ce couvent, nous fîmes tenir secrètement quinze cents ducats à Samuel Simon, par un honnête ecclésiastique qui voulut bien se donner la peine d'aller à Xelva faire cette restitution. Tant pis pour Samuel, s'il a été capable de toucher cette somme après avoir été remboursé du tout par le Seigneur de Santillane. Mais, lui dis-je, vos quinze cents ducats lui ont-ils été fidèlement remis? Sans doute, s'écria Don Raphaël; je répondrois de l'intégrité de l'ecclésiastique comme de la mienne. J'en serois aussi la caution, dit Lamela; c'est un saint prêtre accoutumé à ces sortes de commissions, et qui a eu, pour des dépôts à lui confiés, deux ou trois procès qu'il a gagnés avec dépens.

Notre conversation dura quelque temps encore. Ensuite nous nous séparâmes, eux en m'exhortant à avoir toujours devant les yeux la crainte du Seigneur, et moi en me recommandant à leurs bonnes prières.

J'allai sur le champ trouver Don Alphonse. Vous ne devineriez jamais, lui dis-je avec qui je viens d'avoir un long entretien. Je quitte deux vénérables Chartreux de votre connoissance. L'un se nomme le père Hilaire, et l'autre le frère Ambroise. Vous vous trompez, me répondit Don Alphonse ; je ne connois aucun Chartreux. Pardonnez-moi, lui répliquai-je, vous avez vu à Xelva le frère Ambroise, commissaire de l'Inquisition, et le père Hilaire, greffier. O ciel ! s'écria le gouverneur avec surprise, seroit-il possible que Raphaël et Lamela fussent devenus Chartreux ! Oui, vraiment, lui répondis-je, il y a déjà quelques années qu'ils ont fait profession. Le premier est procureur de la maison et l'autre est portier.

Le fils de Don César rêva quelques momens ; puis, branlant la tête : Monsieur le commissaire de l'Inquisition et son greffier, dit-il, m'ont bien la mine de jouer ici une nouvelle comédie. Vous jugez d'eux par prévention, lui répondis-je ; pour moi, qui les ai entretenus, j'en pense plus favorablement. Il est vrai qu'on ne voit point le fond des cœurs ; mais, selon toutes les apparences, ce sont deux fripons convertis. Cela se peut, reprit Don Alphonse. Il y a bien des libertins, qui, après avoir scandalisé le monde par leurs déréglemens, s'enferment dans les cloîtres pour en faire une rigoureuse pénitence. Je souhaite que nos deux moines soient de ces libertins-là.

Hé ! pourquoi, lui dis je, n'en seroient-ils pas ? Ils ont volontairement embrassé l'état monastique, et il y a déjà long-temps qu'ils vivent en bons religieux. Vous me direz tout ce qu'il vous plaira, me repartit le gouverneur ; je n'aime pas que la caisse du couvent soit entre les mains de ce père Hilaire, dont je ne puis m'empêcher de me défier. Quand je me souviens de ce beau récit qu'il nous fit de ses aventures, je tremble pour les Chartreux. Je veux croire, avec vous, qu'il a pris le froc de très-bonne foi, mais la vue de l'or peut réveiller sa cupidité. Il ne faut pas mettre dans une cave un ivrogne qui a renoncé au vin.

La défiance de Don Alphonse fut pleinement justifiée peu de jours après. Le père procureur et le

frère portier disparurent avec la caisse. Cette nouvelle, qui se répandit aussitôt dans la ville, ne manqua pas d'égayer les railleurs, qui se réjouissent toujours du mal qui arrive aux moines rentés. Pour le gouverneur et moi, nous plaignîmes les Chartreux sans nous vanter de connoître les deux apostats.

CHAP. LXXXVI.

Gil Blas retourne à son château. De la réforme que Scipion et lui firent dans leur domestique. Des amours de Gil Blas et de la belle Antonia.

Je passai huit jours à Valence, et je fis si bien ma cour à monsieur et à madame la gouvernante qu'ils me virent à regret partir pour m'en retourner à Lirias. Ils m'obligèrent même à leur promettre de me partager entre eux et ma solitude. Il fut arrêté que je demeurerois pendant l'hiver à Valence, et pendant l'été dans mon château. Après cette convention, mes bienfaiteurs me laissèrent partir pour aller jouir de leurs bienfaits. Scipion fut ravi de me revoir, et je redoublai sa joie par la fidèle relation que je lui fis de mon voyage. Et toi, mon ami, lui dis-je ensuite, quel usage as-tu fait ici des jours de mon absence ? T'es-tu bien diverti ? Autant, répondit-il, que peut le faire un serviteur qui n'a rien de si cher que la présence de son maître.

Mon ami, lui dis-je, il s'agit à présent de réformer notre domestique.. C'est une chose dont je veux vous épargner le soin, me répondit-il. Pendant votre absence j'ai étudié vos gens, et j'ose me vanter de les connoître, Après avoir amplement délibéré sur le sujet, nous résolûmes de nous en tenir à un cuisinier, un marmiton et un laquais, et de nous défaire honnêtement de tout le reste ; ce qui fut exécuté dès le jour même, moyennant quelques pistoles, que Scipion tira de notre coffre-fort et leur donna de ma part. Quand nous eûmes fait cette réforme, nous établîmes un ordre dans le château ; nous réglâmes les fonctions de chaque domestique, et nous commençâmes à vivre à nos dépens.

Deux jours après mon retour à Lirias, Basile, le laboureur, mon fermier, vint à mon lever me demander la permission de me présenter Antonia, sa fille, qui souhaitoit, dit-il, avoir l'honneur de saluer son nouveau maître. Je lui répondis que cela me faisoit plaisir. Il sortit, et revint bientôt avec sa belle Antonia. Lorsque je la vis entrer dans ma chambre, je fus frappé de sa beauté ; je demeurai, étonné, troublé, interdit : je ne pus prononcer un seul mot. Scipion, qui s'aperçut de mon désordre, prit pour moi la parole, et fit les frais des louanges que je devois à cette aimable personne.

Mon fermier et sa fille ne furent pas plus tôt hors de mon appartement, que Scipion, se voyant seul avec moi, me dit, en souriant : autre ressource pour vous contre l'ennui. Je ne savois pas que Basile eût une fille si jolie ; je ne l'avois point encore vue, j'ai pourtant été deux fois chez lui. J'ai dessein, lui dis-je, de l'épouser par votre entremise, pourvu que son cœur ne soit pas prévenu pour un autre. Je ne m'attendois pas, reprit-il, à vous voir prendre si brusquement le parti de vous marier, et je ne condamne point votre amour ; la fille de votre fermier mérite l'honneur que vous voulez lui faire, si elle peut vous donner un cœur tout neuf et sensible à vos bontés ; c'est ce que je saurai dès aujourd'hui par la conversation que j'aurai avec son père et peut-être avec elle.

Mon confident étoit un homme exact à tenir ses promesses. Il alla voir secrètement Basile, et le soir il vint me trouver dans mon cabinet, où je l'attendois avec une impatience mêlée de crainte. Il avoit un air gai, dont je tirai un bon augure. Si j'en crois, lui dis-je, ton visage riant, tu viens m'annoncer que je serai bientôt au comble de mes désirs. Oui mon cher maître, me répondit-il, tout vous rit. J'ai entretenu Basile et sa fille ; je leur ai déclaré vos intentions. Le père est ravi que vous ayez envie d'être son gendre, et je puis vous assurer que vous êtes du goût d'Antonia : elle vous aime déja. Je n'ai pas, à la vérité, tiré cet aveu de sa bouche, mais je m'en fie à la gaieté qu'elle a fait paroître quand elle a su votre dessein.

Quoique ce zélé secrétaire m'eût dit qu'il s'étoit aperçu des dispositions favorables d'Antonia, je n'osai me fier à son rapport. Pour en être plus sûr, je résolus de parler moi même à la belle Antonia. Je me rendis chez Basile, à qui je confirmai ce que mon ambassadeur lui avoit dit. Ce bon laboureur, après m'avoir écouté, me témoigna que c'étoit avec une extrême satisfaction qu'il m'accordoit sa fille, mais, ajouta-t-il, ne croyez pas au moins que ce soit à cause de votre titre de Seigneur de village. Quand vous ne seriez encore qu'intendant de Don César et de Don Alphonse, je vous préférerois à tous les autres qui se présenteroient ; j'ai toujours eu de l'inclination pour vous ; et tout ce qui me fâche, c'est qu'Antonia n'ait pas une grosse dot à vous apporter.

Je ne lui en demande aucune, lui dis-je, sa personne est le seul bien où j'aspire. Votre serviteur très-humble, s'écria-t-il, ce n'est point là mon compte; je ne suis point un gueux pour marier ainsi ma fille. Basile est en état, Dieu merci, de la doter, et je veux qu'elle vous donne à souper si vous lui donnez à dîner. En un mot, le revenu de ce château n'est que de cinq cents ducats, je le ferai monter à mille, en faveur de ce mariage. J'en passerai par tout ce qu'il vous plaira, mon cher Basile, lui répliquai-je, nous n'aurons point ensemble de dispute d'intérêt. Nous sommes tous deux d'accord ; il ne s'agit plus que d'avoir le consentement de votre fille. Vous avez le mien, me dit-il, cela suffit. Pas tout-à-fait, lui répondis-je, si le vôtre m'est nécessaire, le sien l'est aussi.

Le sien dépend du mien, reprit-il avec chaleur. Antonia, lui repartis-je, soumise à l'autorité paternelle, est prête sans doute à vous obéir aveuglément, mais je ne sais si dans cette occasion elle le fera sans répugnance ; et pour peu qu'elle en eût, je ne me consolerois jamais d'avoir fait son malheur ; enfin ce n'est pas assez que j'obtienne de vous sa main, il faut que son cœur n'en gémisse point. Oh ! dame, dit Basile, je n'entends pas toutes ces philosophies : parlez vous-même à Antonia, et vous verrez, ou je me

trompe fort, qu'elle ne demande pas mieux que d'être votre femme. En achevant ces paroles, il appela sa fille, et me laissa un moment avec elle.

Pour profiter d'un temps si précieux, j'entrai d'abord en matière. Antonia me dit que ma recherche lui étoit trop agréable pour qu'elle pût lui faire de la peine. J'applaudis au choix de mon père, me dit-elle; je ne sais si je fais bien ou mal de vous parler ainsi; mais, si vous me déplaisiez, je serois assez franche pour vous l'avouer, pourquoi ne pourrois-je pas vous dire le contraire aussi librement? Dans cet instant, Basile, impatient de savoir ce que sa fille m'avoit répondu, et prêt à la gronder si elle eût marqué la moindre aversion pour moi, vint me rejoindre. Eh bien, me dit-il, êtes-vous content d'Antonia? J'en suis si satisfait, lui répondis-je, que je vais dès ce moment m'occuper des apprêts de mon mariage. En disant cela, je quittai le père et la fille pour aller tenir conseil là-dessus avec mon secrétaire.

CHAP. LXXXVII.

Noces de Gil Blas et de la belle Antonia; de quelle façon elles se firent; quelles personnes y assistèrent, et de quelles réjouissances elles furent suivies.

Quoique je n'eusse pas besoin de la permission des Seigneurs de Leyva pour me marier, nous jugeâmes, Scipion et moi, que je ne pouvois honnêtement me dispenser de leur communiquer le dessein que j'avois d'épouser la fille de Basile, et de leur en demander même leur agrément par politesse. Je partis aussitôt pour Valence, où l'on fut aussi surpris de me voir que d'apprendre le sujet de mon voyage. Don César et Don Alponse, qui connoissoient Antonia pour l'avoir vue plus d'une fois, me félicitèrent de l'avoir choisie pour femme. Séraphine, de son côté, après m'avoir assuré qu'elle prendroit toujours beaucoup de part à ce qui me regarderoit, me dit qu'elle avoit entendu parler d'Antonia très-avantageusement.

Don César et son fils ne se contentèrent pas d'approuver mon mariage, ils me déclarèrent qu'ils vouloient en faire tous les frais. Reprenez, me dirent-ils le chemin de Lirias, et demeurez-y tranquille jusqu'à ce que vous entendiez parler de nous. Ne faites point de préparatifs pour vos noces, c'est un soin dont nous-nous chargeons. Pour me conformer à leurs volontés, je retournai à mon château. J'avertis Basile et sa fille des intentions de nos protecteurs, et nous attendîmes de leurs nouvelles le plus patiemment qu'il nous fut possible. Nous n'en reçûmes point pendant huit jours. En récompense, le neuvième nous vîmes arriver Don César, son fils, et Séraphine suivie de ses femmes.

Madame la gouvernante fut à peine dans le château, qu'elle témoigna une extrême impatience de voir Antonia, qui de son côté ne sut pas plus tôt que Séraphine étoit arrivée, qu'elle accourut pour la saluer, ce qu'elle fit de si bonne grâce, que toute la compagnie l'admira. Eh bien, madame, dit Don César à sa belle-fille, que pensez-vous d'Antonia ? Santillane pouvoit-il faire un meilleur choix ? Non, répondit Séraphine ; ils sont tous deux dignes l'un de l'autre, je ne doute pas que leur union ne soit très-heureuse.

Le moment où je devois, par un doux hymen, être heureux étant arrivé, nous nous rendîmes à la chapelle du hameau, et la cérémonie du mariage se fit aux acclamations des habitans de Lirias et de tous les riches laboureurs des environs, que Basile avoit invités aux noces d'Antonia. Nous retournâmes ensuite au château, où par les soins de Scipion, l'ordonnateur du festin, il se trouva trois tables dressées ; l'une pour les Seigneurs, l'autre pour les personnes de leur suite, et la troisième, qui étoit la plus grande, pour tous ceux qui avoient été conviés.

Les convives commençoient à s'échauffer, l'allégresse régnoit partout, quand elle fut tout-à-coup troublée par un incident qui m'alarma. Mon secrétaire, étant dans la salle où je mangeois avec les principaux officiers d'Alphonse et les femmes de Séra-

phine, tomba subitement en foiblesse, et perdit toute connoissance. Je me levai pour aller à son secours ; et tandis que je m'occupois à lui faire reprendre ses esprits, une de ces femmes s'évanouit aussi. Toute la compagnie jugea que ce double évanouissement renfermoit quelque mystère, comme en effet il en cachoit un qui ne tarda guère à s'éclaircir ; car, bientôt après, Scipion, revenant à lui, me dit tout bas : Faut-il que le plus beau de vos jours soit le plus désagréable des miens ? On ne peut éviter son malheur, ajouta-t-il ; je viens de retrouver ma femme dans une suivante de Séraphine.

Qu'entends-je, m'écriai-je ! cela n'est pas possible. Quoi ? tu serois l'époux de cette dame [illegible] vient de se trouver mal en même temps que toi ? [illegible]i, monsieur, me répondit-il ; je suis son mari ; et [illegible]ortune, je vous jure, ne pouvoit me jouer un plus vilain tour que de la présenter à mes yeux. Je ne sais, repris-je, mon ami, quelles raisons tu as de te plaindre de ton épouse, mais, quelque sujet qu'elle t'en ait donné, de grâce, contrains-toi ; si je te suis cher, ne trouble point c[illegible] fête en laissant éclater ton ressentiment. Vous serez content de moi, repartit Scipion ; vous allez voir si je sais bien dissimuler.

En parlant de cette sorte il s'avança vers sa fem[illegible], à qui ses compagnes avoient aussi rendu l'usage de ses sens, et l'embrassant avec autant de vivacité que s'il eût été ravi de la revoir, ah ! ma chère Béatrix, lui dit-il, le ciel nous rejoint enfin après dix ans de séparation ! O moment plein de douceur pour moi ! J'ignore, lui répondit son épouse, si vous avez effectivement quelque joie de me rencontrer, mais du moins suis-je bien persuadée que je ne vous ai donné aucun juste sujet de m'abandonner. Mon secrétaire, à ce discours, dont il ne pouvoit prouver la fausseté, prit son parti de bonne grâce. Je reconnois ma faute, dit-il à sa femme, et je vous en demande pardon devant cette honorable assistance. Alors, intercédant pour lui, je priai Béatrix d'oublier le passé, l'assurant que son mari ne songeroit désormais qu'à lui donner de la satisfaction. Elle se rendit à ma prière, et

toute la compagnie applaudit à la réunion de ces deux époux. Pour mieux la célébrer, on les fit asseoir à table l'un auprès de l'autre ; chacun leur fit fête : on eût dit que le festin se faisoit plutôt à l'occasion de leur raccommodement que de mes noces.

Dès le lendemain de mon mariage, les Seigneurs de Leyva retournèrent à Valence, après m'avoir donné mille nouvelles marques d'amitié ; si bien que mon secrétaire et moi, nous demeurâmes seuls au château avec nos femmes et nos valets. Le soin que nous prîmes l'un et l'autre de plaire à ces dames ne fut pas inutile ; j'inspirai à mon épouse autant d'amour que j'en avois pour elle, et Scipion fit oublier à la sienne les chagrins qu'il lui avoit causés. Béatrix s'insinua sans peine dans les bonnes grâces de sa nouvelle maîtresse, et gagna sa confiance. Enfin nous nous accordâmes tous quatre à merveille, et nous commençâmes à jouir d'un sort fort digne d'envie. Tous nos jours couloient dans les plus doux amusemens. Antonia étoit fort sérieuse, mais nous étions très-gais, Béatrix et moi ; et quand nous ne l'aurions pas été, il suffisoit que Scipion fût avec nous pour ne point engendrer de mélancolie. C'étoit un homme incomparable pour la société, un de ces personnages comiques qui n'ont qu'à se montrer pour égayer une compagnie.

CHAP. LXXXVIII.

De la plus grande joie que Gil Blas ait jamais sentie, et du triste accident qui la troubla. Des changemens qui arrivèrent à la cour, et qui furent cause que Santillane y retourna.

J'AI déjà dit qu'Antonia et Béatrix s'accordoient ensemble parfaitement bien, l'une étant accoutumée à vivre en soubrette soumise, et l'autre s'accoutumant volontiers à faire la maîtresse. Nous étions, Scipion et moi, des maris trop galans et trop chéris de nos femmes pour n'avoir pas bientôt la satisfaction d'être pères. Béatrix accoucha la première, mit au monde une fille ; et peu de jours après, Antonia nous combla tous de joie en me donnant un fils. J'envo-

yai mon secrétaire à Valence porter cette nouvelle au gouverneur, qui vint à Lirias avec Séraphine et la Marquise de Pligo, tenir les enfans sur les fonts, se faisant un plaisir d'ajouter ce témoignage d'affection à tous ceux que j'avois déjà reçus de lui. Mon fils, qui eut pour parrain ce Seigneur, et pour marraine la Marquise, fut nommé Alphonse ; et madame la gouvernante tint avec moi la fille de Scipion, à laquelle nous donnâmes le nom de Séraphine.

La naissance de mon fils ne réjouit pas seulement les personnes du château ; les habitans de Lirias la célébrèrent aussi par des fêtes qui firent connoître que tout le hâmeau prenoit part au plaisir de son Seigneur. Mais, hélas ! nos réjouissances ne furent pas de longue durée ; ou, pour mieux dire, elles se convertirent tout-à-coup en gémissemens, en plaintes, en lamentations, par un événement que plus de vingt années n'ont pu me faire oublier, et qui sera toujours présent à ma pensée. Mon fils mourut ; et sa mère le suivit de près ; une fièvre violente l'emporta après quatorze mois de mariage. Que le lecteur conçoive, s'il est possible, la douleur dont je fus saisi ; je tombai dans un accablement stupide, je ne voulois prendre aucune nourriture, et je crois que, sans Scipion, je me serois laissé mourir de faim, ou que la tête m'auroit tourné ; mais cet adroit secrétaire sut tromper ma douleur en s'y conformant ; il trouva le secret de me faire avaler des bouillons en me les présentant d'un air si mortifié, qu'il sembloit me les donner moins pour conserver ma vie que pour nourir mon affliction.

Cet affectionné serviteur écrivit à Don Alphonse, pour l'informer du malheur qui m'étoit arrivé et de la situation pitoyable où je me trouvois. Ce Seigneur tendre et compatissant, cet ami généreux, se rendit bientôt à Lirias. Je ne puis sans m'attendrir rappeler le moment où il s'offrit à mes yeux. Mon cher Santillane, me dit-il, je ne viens point ici pour vous consoler ; je viens y pleurer avec vous Antonia, comme vous pleureriez avec moi Séraphine si la Parque me l'eût ravie. Effectivement il répandit

des larmes, et confondit ses soupirs avec les miens. Tout accablé que j'étois de ma tristesse, je ressentis vivement les bontés de Don Alphonse.

Ce gouverneur eut avec Scipion un long entretien sur ce qu'il y avoit à faire pour vaincre ma douleur. Ils jugèrent qu'il falloit pour quelque temps m'éloigner de Lirias, où tout me retraçoit sans cesse l'image d'Antonia. Sur quoi le fils de Don César me proposa de m'emmener à Valence, et mon secrétaire appuya si bien la proposition, que je l'acceptai. Je laissai Scipion et sa femme au château, dont le séjour ne servoit qu'à irriter mes ennuis, et je partis avec le gouverneur. Lorsque je fus à Valence, Don César et sa belle-fille n'épargnèrent rien pour faire diversion à mon chagrin ; mais, malgré tous leurs soins, je demeurai plongé dans une mélancolie dont ils ne purent me tirer. Il ne tenoit pas non plus à Scipion que je ne reprisse ma tranquillité : il venoit souvent de Lirias à Valence pour savoir de mes nouvelles ; il s'en retournoit d'autant plus triste ou d'autant plus gai, qu'il me voyoit plus ou moins de dispositions à me consoler.

Il entra un matin dans ma chambre : Monsieur, me dit-il, d'un air fort agité, il se répand dans la ville un bruit qui intéresse toute la monarchie : on dit que Philippe III. ne vit plus, et que le prince son fils est sur le trône. On ajoute à cela, poursuivit-il, que le Cardinal Duc de Lerme a perdu son poste, quil lui est même défendu de paroître à la cour, et que Don Gaspard de Guzman, Comte d'Olivarès, est présentement premier ministre. Je me sentis un peu ému de cette nouvelle sans savoir pourquoi. Scipion s'en aperçut, et me demanda si je ne prenois aucune part à ce grand changement. Eh ! quelle part veux-tu que j'y prenne, lui répondis-je, mon enfant ? J'ai quitté la cour ; tous les changemens qui peuvent y arriver doivent m'être indifférens.

Pour un homme de votre âge, reprit Scipion, vous êtes bien détaché du monde. A votre place, j'irois à Madrid, montrer mon visage au jeune monarque, pour voir s'il me remettroit ; c'est un plaisir que je

me donnerois. Je t'entends, lui dis-je, tu voudrois que je retournasse à la cour pour y tenter de nouveau la fortune, ou plutôt pour y redevenir un avare et un ambitieux. Pourquoi vos mœurs s'y corromproient-elles encore, me repartit Scipion ? Ayez plus de confiance que vous n'en avez en votre vertu. Je vous réponds de vous-même. Les saines réflexions que votre disgrâce vous a fait faire sur la cour, ne vous permettent point d'en redouter les dangers. Tais-toi, flatteur, interrompis-je en souriant : es-tu las de me voir mener une vie tranquille ? Je croyois que mon repos t'étoit plus cher.

Dans cet endroit de notre conversation, Don César et son fils arrivèrent. Ils me confirmèrent la nouvelle de la mort du roi, ainsi que le malheur du Duc de Lerme. Ils m'apprirent, de plus, que ce ministre ayant fait demander la permission de se retirer à Rome, n'avoit pu l'obtenir, et qu'il lui étoit ordonné de se rendre à son Marquisat de Denia. Ensuite, comme s'ils eussent été d'accord avec mon secrétaire, ils me conseillèrent d'aller à Madrid me présenter aux yeux du nouveau roi, puisque j'en étois connu, et que je lui avois même rendu des services que les grands récompensent assez volontiers. Pour moi, dit Don Alphonse, je ne doute pas qu'il ne les reconnoisse ; Philippe IV doit payer les dettes du Prince d'Espagne. J'ai le même pressentiment, dit Don César, et je regarde le voyage de Santillane à la cour comme une occasion pour lui de parvenir aux grands emplois.

En vérité, Messeigneurs, m'écriai-je, il semble, à vous entendre l'un et l'autre, que je n'ai qu'à me rendre à Madrid pour avoir la clef d'or ou quelque gouvernement ; vous êtes dans l'erreur. Je suis, au contraire, bien persuadé que le roi ne feroit aucune attention à ma figure, si je m'offrois à ses regards. J'en ferai, si vous le souhaitez, l'épreuve pour vous désabuser. Les Seigneurs de Leyva me prirent au mot, et je ne pus me défendre de leur promettre que je partirois incessamment pour Madrid. Sitôt que mon secrétaire me vit déterminé à faire ce voyage, il

en ressentit une joie immodérée ; il s'imaginoit que je ne paroîtrois pas plus tôt devant le nouveau monarque, que ce prince me démêleroit dans la foule, et m'accableroit d'honneurs et de biens.

Je me disposai donc à retourner à la cour, non dans la vue d'y sacrifier encore à la fortune, mais pour contenter Don César et son fils, qui avoient dans l'esprit que je posséderois bientôt les bonnes grâces du souverain. Il est vrai que je me sentois au fond de l'âme quelque envie d'éprouver si ce jeune prince me reconnoîtroit. Entraîné par ce mouvement curieux, sans espérance et sans dessein de tirer quelque avantage du nouveau règne, je pris le chemin de Madrid, avec Scipion, abandonnant le soin de mon château à Béatrix, qui étoit une très-bonne ménagère.

CHAP. LXXXIX.

Gil Blas se rend à Madrid ; il paroît à la cour ; le roi le reconnoît et le recommande à son premier ministre. Suite de cette recommandation.

Nous nous rendîmes à Madrid en moins de huit jours, Don Alphonse nous ayant donné deux de ses meilleurs chevaux pour faire plus de diligence. Nous allâmes descendre à un hôtel garni où j'avois déjà logé, chez Vincent Ferrero, mon ancien hôte, qui fut bien aise de me revoir. Comme c'étoit un homme qui se piquoit de savoir tout ce qui se passoit tant à la cour que dans la ville, je lui demandai ce qu'il y avoit de nouveau. Bien des choses, me répondit-il. Depuis la mort de Philippe III. les amis et les partisans du Cardinal Duc de Lerme se sont bien remués pour maintenir son Eminence dans le ministère, mais leurs efforts ont été vains : le Comte d'Olivarès l'a emporté sur eux. On prétend que l'Espagne ne perd point au change, et que ce nouveau premier ministre a le génie d'une si vaste étendue, qu'il seroit capable de gouverner le monde entier : Dieu le veuille ! Ce qu'il y a de certain, continua-t-il, c'est que le peuple a conçu la plus haute opinion de sa capacité ; nous verrons dans la suite si le Duc de Lerme est bien ou

mal remplacé. Ferrero, s'étant mis en train de parler, me fit un détail de tous les changemens qui s'étoient faits à la cour depuis que le Comte d'Olivarès tenoit le gouvernail du vaisseau de la monarchie.

Deux jours après mon arrivée à Madrid j'allai chez le roi l'après-dîner, et je me mis sur son passage comme il entroit dans son cabinet ; il ne me regarda point. Je retournai le lendemain au même endroit, et je ne fus pas plus heureux. Le surlendemain il jeta les yeux sur moi en passant, mais il ne parut pas faire la moindre attention à ma personne. Là-dessus je pris mon parti : tu vois, dis-je à Scipion qui m'accompagnoit, que le roi ne me reconnoît point, ou que, s'il me remet, il ne se soucie guère de renouveller connoissance avec moi. Je crois que nous ne ferons point mal de reprendre le chemin de Valence. N'allons pas si vite, monsieur, me répondit mon secrétaire ; vous savez mieux que moi qu'on ne réussit à la cour que par la patience. Ne vous lassez pas de vous montrer au prince ; à force de vous offrir à ses regards, vous l'obligerez à vous considérer plus attentivement, et à se rappeler les traits de son agent auprès de la belle Catalina.

Afin que Scipion n'eût rien à me reprocher, j'eus la complaisance de continuer le même manége pendant trois semaines ; et un jour, enfin, il arriva que le monarque, frappé de ma vue, me fit appeler. J'entrai dans son cabinet, non sans être troublé de me trouver tête-à-tête avec mon roi. Qui êtes-vous, me dit-il ? vos traits ne me sont pas inconnus. Où vous ai-je vu ? Sire, lui répondis-je en tremblant, j'ai eu l'honneur de conduire une nuit votre majesté avec le Comte de Lemos chez.......Ah ! je m'en souviens, interrompit le prince, vous étiez secrétaire du Duc de Lerme ; et si je ne me trompe, Santillane est votre nom. Je n'ai pas oublié que dans cette occasion vous me servites avec beaucoup de zèle, et que vous futes assez mal payé de vos peines. N'avez-vous pas été en prison pour cette aventure ? Oui, Sire, lui repartis-je, j'ai été six mois à la tour de Ségovie ; mais vous avez eu la bonté de m'en faire sortir. Cela,

reprit-il, ne m'acquitte point envers Santillane ; il ne suffit pas de l'avoir fait remettre en liberté, je dois lui tenir compte des maux qu'il a soufferts pour l'amour de moi.

Comme le prince achevoit ces paroles, le Comte d'Olivarès entra dans le cabinet. Tout fait ombrage aux favoris : il fut étonné de voir un inconnu, et le roi redoubla sa surprise en lui disant : Comte, je mets ce jeune homme entre vos mains ; occupez-le, je vous charge du soin de l'avancer. Le ministre affecta de recevoir cet ordre d'un air gracieux, en me considérant depuis les pieds jusqu'à la tête, et fort en peine de savoir qui j'étois. Allez, mon ami, ajouta le monarque en m'adressant la parole et en me faisant signe de me retirer, le Comte ne manquera pas de vous employer utilement pour mon service et pour vos intérêts.

Je sortis aussitôt du cabinet et rejoignis Scipion, qui, très-impatient d'apprendre ce que le roi m'avoit dit, étoit dans une agitation inconcevable. Il me demanda d'abord s'il falloit retourner à Valence ou demeurer à la cour. Tu vas en juger, lui répondis-je ; et en même temps je le ravis en lui racontant mot pour mot le petit entretien que je venois d'avoir avec le monarque. Mon cher maître, me dit alors Scipion dans l'excès de sa joie, prendrez-vous une autre fois de mes almanachs ? Avouez que nous n'avions pas tort, les Seigneurs de Leyva et moi, de vous exhorter à faire le voyage de Madrid. Je vous vois déjà dans un poste éminent ; vous deviendrez le Calderone du Comte d'Olivarès. C'est ce que je ne souhaite point du tout, interrompis-je ; cette place est environnée de trop de précipices pour exciter mon envie. Je voudrois un emploi où je n'eusse aucune occasion de faire des injustices ni un honteux trafic des bienfaits du prince. Après l'usage que j'ai fait de ma faveur passée, je ne puis être assez en garde contre l'avarice et contre l'ambition. Allez, monsieur, reprit mon secrétaire, le ministre vous donnera quelque bon poste que vous pourrez remplir sans cesser d'être honnête homme.

Plus pressé par Scipion que par ma curiosité je me rendis le jour suivant chez le Comte d'Olivarès avant le lever de l'aurore, ayant appris que tous les matins, soit en été soit en hiver, il écoutoit à la clarté des bougies tous ceux qui avoient à lui parler. Je me mis modestement dans un coin de la salle, et de là j'observai bien le Comte quand il parut; car j'avois fait peu d'attention à lui dans le cabinet du roi. Lorsqu'à mon tour je m'avançai pour le saluer, et me faire connoître, il me lança un regard rude et menaçant; puis, me tournant le dos sans daigner m'entendre, il rentra dans son cabinet. Je sortis de la salle fort étourdi d'un accueil si farouche, et ne sachant ce que je devois en penser.

Ayant rejoint Scipion, qui m'attendoit à la porte: Sais-tu bien, lui dis-je, la réception qu'on m'a faite? Non, me répondit-il, mais elle n'est pas difficile à deviner; le ministre, prompt à se conformer aux volontés du prince, vous aura proposé sans doute un emploi considérable. C'est ce qui te trompe, lui répliquai-je: en même temps je lui appris de quelle façon j'avois été reçu. Il m'écouta fort attentivement, et me dit: il faut que le Comte ne vous ait pas remis, ou qu'il vous ait pris pour un autre. Je vous conseille de le revoir, je ne doute pas qu'il ne vous fasse meilleure mine. Je suivis le conseil de mon secrétaire; je me montrai pour la seconde fois devant le ministre, qui, me traitant encore plus mal que la première, fronça le sourcil en m'envisageant, comme si ma vue lui eût fait de la peine; puis il détourna de moi ses regards, et se retira sans me dire mot.

Je fus piqué de ce procédé jusqu'au vif, et tenté de partir sur le champ pour retourner à Valence; mais c'est à quoi Scipion ne manqua pas de s'opposer, ne pouvant se résoudre à renoncer aux espérances qu'il avoit conçues. Ne vois-tu pas, lui dis-je, que le Comte veut m'éloigner de la cour? Le monarque lui a témoigné de la bonne volonté pour moi, cela ne suffit-il pas pour m'attirer l'aversion de son favori? Cédons, mon enfant, cédons de bonne grâce au pouvoir d'un ennemi si redoutable. Monsieur, répondit-

il, en colère contre le Comte d'Olivarès, je n'abandonnerois pas si facilement le terrain. J'irois me plaindre au roi du peu de cas que le ministre fait de sa recommandation.

Mauvais conseil, lui dis-je, mon ami ! si je faisois cette démarche imprudente, je ne tarderois guère à m'en repentir. Je ne sais même si je ne cours pas quelque péril à m'arrêter dans cette ville. Mon secrétaire à ce discours rentra en lui-même, et considérant qu'en effet nous avions à faire à un homme qui pouvoit nous faire revoir la tour de Ségovie, il partagea ma crainte. Il ne combattit plus l'envie que j'avois de quitter Madrid, dont je résolus de m'éloigner dès le lendemain.

CHAP. XC.

De ce qui empêcha Gil Blas d'exécuter la résolution où il étoit d'abandonner la cour ; et du service important que Joseph Navarro lui rendit

En m'en retournant à mon hôtel garni, je rencontrai Joseph Navarro, chef-d'office de Don Balthazar de Zuniga, et mon ancien ami. Je le saluai, et l'abordai en lui demandant s'il me reconnoissoit, et s'il seroit encore assez bon pour vouloir parler à un misérable qui avoit payé d'ingratitude son amitié. Vous avouez donc, me dit-il, que vous n'en avez pas trop bien usé avec moi. Oui lui répondis-je, et vous êtes en droit de m'accabler de reproches ; je le mérite, si toutefois je n'ai pas expié mon crime par les remords qui l'ont suivi. Puisque vous vous êtes repenti de votre faute, reprit Navarro, je ne dois plus m'en ressouvenir. De mon côté, je pressai Joseph entre mes bras, et tous deux nous reprîmes l'un pour l'autre nos premiers sentimens.

Il avoit appris mon emprisonnement et la déroute de mes affaires, mais il ignoroit tout le reste. Je l'en informai ; je lui racontai jusqu'à la conversation que j'avois eue avec le roi, et je ne lui cachai point la mauvaise réception que le ministre venoit de me faire, non plus que le dessein où j'étois de me retirer dans

ma solitude. Gardez-vous bien de vous en aller, me dit-il : puisque le monarque a témoigné de l'amitié pour vous, il faut bien que cela vous serve à quelque chose. Entre nous, le Comte d'Olivarès a l'esprit un peu singulier ; quelquefois, comme dans cette occasion, il agit d'une manière qui révolte, et lui seul a la clef de ses actions hérétoclites. Au reste, quelques raisons qu'il ait de vous avoir mal reçu, tenez ferme ; il n'empêchera pas que vous ne profitiez des bontés du prince. J'en dirai deux mots ce soir au Seigneur Don Balthazar de Zuniga, mon maître, qui est oncle du Comte d'Olivarès, et qui partage avec lui les soins du gouvernement. Navarro, m'ayant ainsi parlé, me demanda où je demeurois, et là-dessus nous nous séparâmes.

Je ne fus pas long-temps à le revoir : il vint le jour suivant me retrouver. Seigneur de Santillane, me dit-il, vous avez un protecteur ; mon maître veut vous prêter son appui : sur le bien que je lui ai dit de votre Seigneurie, il m'a promis de parler pour vous au Comte d'Olivarès son neveu, et je ne doute pas qu'il ne le prévienne en votre faveur. Mon ami Navarro, ne voulant pas me servir à demi, me présenta deux jours après à Don Balthazar, qui me dit, d'un air gracieux : Seigneur de Santillane, votre ami Joseph m'a fait votre éloge dans des termes qui m'ont mis dans vos intérêts. Vous pouvez dès demain retourner chez le Comte d'Olivarès, vous serez plus content de lui.

Je reparus donc pour la troisième fois devant le premier ministre, qui, m'ayant démêlé dans la foule jeta sur moi un regard accompagné d'un souris dont je tirai un bon augure. Je ne m'attendis plus qu'à un accueil favorable, et mon attente fut remplie. Le Comte après avoir donné audience à tout le monde, me fit passer dans son cabinet, où il me dit d'un air familier : ami Santillane, pardonne-moi l'embarras où je t'ai mis pour me divertir ; je me suis fait un plaisir de t'inquiéter pour éprouver ta prudence, et voir ce que tu ferois dans ta mauvaise humeur. Je ne doute pas que tu ne te sois imaginé que tu me déplaisois,

mais au contraire, mon enfant, je t'avouerai que ta personne me revient. Quand le roi mon maître ne m'auroit pas ordonné de prendre soin de ta fortune, je le ferois par ma propre inclination. D'ailleurs Don Balthazar de Zuniga, mon oncle, à qui je ne puis rien refuser, m'a prié de te regarder comme un homme pour lequel il s'intéresse ; il n'en faut pas davantage pour me déterminer à t'attacher à moi. Ce début fit une si vive impression sur mes sens, qu'ils en furent troublés. Je me prosternai aux pieds du ministre, qui, m'ayant dit de me relever, poursuivit de cette manière : Reviens ici après dîner, et demande mon intendant ; il t'apprendra les ordres dont je l'aurai chargé. A ces mots son Excellence sortit de son cabinet pour aller entendre la messe, ce qu'elle avoit coutume de faire tous les jours après avoir donné audience, ensuite elle se rendoit au lever du roi.

CHAP. XCI.

Gil Blas se fait aimer du Comte d'Olivarès.

Je ne manquai pas de retourner l'après-dîner chez le premier ministre, et de demander son intendant, qui s'appeloit Don Raimond Caporis. Je ne lui eus pas sitôt décliné mon nom, que me saluant avec des marques de respect : Seigneur, me dit-il, suivez-moi s'il vous plaît ; je vais vous conduire à l'appartement qui vous est destiné dans cet hôtel. Après avoir dit ces paroles, il me mena au second étage d'une aile du logis. Vous voyez, reprit-il, le logement que Monseigneur vous donne, et vous y aurez une table entretenue à ses dépens. Vous serez servi par ses propres domestiques ; il y aura toujours un carrosse à vos ordres. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il : son Excellence m'a fortement recommandé d'avoir pour vous les mêmes attentions que si vous étiez de la maison de Guzman.

Que signifie tout cela, dis-je en moi-même ? Comment dois-je prendre ces distinctions ? N'y auroit-il point de la malice là-dedans ? Et ne seroit-ce pas encore pour se divertir, que le ministre me feroit un

traitement si honorable ? Pendant que j'étois dans cette incertitude, flottant entre la crainte et l'espérance, un page vint m'avertir que le Comte me demandoit. Je me rendis dans le moment auprès de Monseigneur, qui étoit tout seul dans son cabinet. Eh bien, Santillane, me dit-il, es-tu satisfait de ton appartement et des ordres que j'ai donnés à Don Raimond ? Les bontés de votre Excellence, lui répondis-je, me paroissent excessives, et je ne m'y prête qu'en tramblant. Pourquoi donc, repliqua-t-il ? Puis-je faire trop d'honneur à un homme que le roi m'a confié, et dont il veut que je prenne soin ? Non sans doute : je ne fais que mon devoir en te traitant honorablement. Ne t'étonne donc plus de ce que je fais pour toi, et compte qu'une fortune brillante et solide ne sauroit s'échapper, si tu m'es aussi attaché que tu l'étois au Duc de Lerme.

Mais, à propos de ce Seigneur, poursuivit-il ; on dit que tu vivois familièrement avec lui. Je suis curieux de savoir comment vous fîtes tous deux connoissance, et quel emploi ce ministre te fit exercer. Ne me déguise rien ; j'exige de toi un récit sincère. Je me souvins alors de l'embarras où je m'étois trouvé avec le Duc de Lerme en pareil cas, et de quelle façon je m'en étois tiré ; ce que je pratiquai encore fort heureusement ; j'adoucis les endroits rudes, et passai légèrement sur les choses qui me faisoient peu d'honneur. Je ménageai aussi le Duc de Lerme. Pour Don Rodrigue de Calderone, je ne lui fis grâce de rien. Je détaillai tous les beaux coups que je savois qu'il avoit faits dans le trafic des commanderies, des bénéfices, et des gouvernemens.

Ce que tu m'apprends de Calderone, interrompit le ministre, est conforme à certains mémoires qui m'ont été présentés contre lui, et qui contiennent des chefs d'accusation encore plus importans. On va bientôt lui faire son procès ; et si tu souhaites qu'il succombe dans cette affaire, je crois que tes vœux seront satisfaits. Je ne désire point sa mort, lui dis-je, quoiqu'il n'ait point tenu à lui que je n'aie trouvé la mienne dans la tour de Ségovie, où il a été cause que j'ai fait un long séjour.

Comment, reprit son Excellence, c'est Don Rodrigue qui a causé ta prison ? voilà ce que j'ignorois. Don Balthazar, à qui Navarro a raconté ton histoire, m'a bien dit que le feu roi te fit emprisonner, pour te punir d'avoir mené la nuit le Prince d'Espagne dans un lieu suspect ; mais je n'en sais pas davantage, et je ne puis deviner quel rôle Calderone a joué dans cette pièce. Le rôle d'un amant qui se venge d'un outrage reçu, lui répondis-je. En même temps je lui fis un détail de l'aventure, qu'il trouva si divertissante, que, tout grave qu'il étoit, il ne put s'empêcher d'en rire, ou plutôt d'en pleurer de plaisir.

Lorsque j'eus achevé mon récit, le Comte me renvoya en me disant que le lendemain il ne manqueroit pas de m'occuper. Je courus aussitôt à l'hôtel de Zuniga pour remercier Don Balthasar de ses bons offices, et pour rendre compte à mon ami Joseph de la disposition favorable où le premier ministre étoit pour moi.

CHAP. XCII.

De l'entretien secret que Gil Blas eut avec Navarro, et de la première occupation que le Comte d'Olivarès lui donna.

D'abord que je vis Joseph, je lui dis avec agitation que j'avois bien des choses à lui apprendre. Il me mena dans un endroit particulier, où l'ayant mis au fait, je lui demandai ce qu'il pensoit de ce que je venois de lui dire. Je pense, me répondit-il, que vous êtes en train de faire une grosse fortune. Tout vous rit ; vous plaisez au ministre ; et ce qui ne doit pas être compté pour rien, c'est que je puis vous épargner la peine d'étudier vos gens, en vous faisant connoître le Comte, la Comtesse son épouse, et Dona Maria de Guzman, leur fille unique.

Le ministre a l'esprit vif, pénétrant, et propre à former de grands projets. Il se donne pour un homme universel : Il brille dans le conseil par une éloquence naturelle. Il pense singulièrement, il est capricieux et chimérique. Tel est le portrait de son esprit, et voici celui de son cœur. Il est généreux et bon

ami. On le dit vindicatif, mais quel Espagnol ne l'est pas? De plus, on l'accuse d'ingratitude pour avoir fait exiler le Duc d'Uzède, et le frère Louis Aliaga, auxquels il avoit, dit-on, de grandes obligations; c'est ce qu'il faut encore lui pardonner : l'envie d'être premier ministre dispense d'être reconnoissant.

Dona Agnès de Zuniga é Velasco, Comtesse d'Olivarès, poursuivit Joseph, est une dame à qui je ne connois que le défaut de vendre au poids de l'or les grâces qu'elle fait obtenir. Pour Dona Maria de Guzman, qui sans contredit, est aujourd'hui le premier parti d'Espagne, c'est une personne accomplie, et l'idole de son père. Réglez-vous là-dessus; faites bien votre cour à ces deux dames, et paroissez encore plus dévoué au Comte d'Olivarès que vous ne l'étiez au Duc de Lerme avant votre voyage de Ségovie : vous deviendrez un haut et puissant Seigneur.

Je vous conseille encore, ajouta-t-il, de voir de temps en temps Don Balthazar mon maître; quoique vous n'ayez plus besoin de lui pour vous avancer, ne laissez pas de le ménager. Vous êtes bien dans son esprit; conservez son estime et son amitié, il peut vous servir dans l'occasion. Comme l'oncle et le neveu, dis-je à Navarro, gouvernent ensemble l'état, n'y auroit-il pas un peu de jalousie entre ces deux collègues? Au contraire, me répondit-il, ils sont dans la plus parfaite union. Sans Don Balthazar, le Comte d'Olivarès ne seroit peut-être pas premier ministre. Le Comte a fait part de son administration à Don Balthazar son oncle, lui a laissé le soin des affaires du dehors, et s'est réservé celles du dedans; de sorte que, resserrant par-là les nœuds de l'amitié qui doit naturellement lier les personnes d'un même sang, ces deux Seigneurs, indépendans l'un de l'autre, vivent dans une intelligence qui me paroît inaltérable.

Telle fut la conversation que j'eus avec Joseph, et dont je me promis bien de profiter; après quoi j'allai remercier le Seigneur de Zuniga, de ce qu'il avoit eu la bonté de faire pour moi. Il me dit fort poliment qu'il saisiroit toujours les occasions où il s'agi-

roît de me faire plaisir, et qu'il étoit bien aise que je fusse satisfait de son neveu, auquel il m'assura qu'il parleroit encore en ma faveur, voulant du moins, disoit-il, me faire voir par là que mes intérêts lui étoient chers, et qu'au lieu d'un protecteur, j'en avois deux. C'est ainsi que Don Balthazar, par amitié pour Navarro, prenoit ma fortune à cœur.

Dès ce soir-là même j'abandonnai mon hôtel garni pour aller loger chez le premier ministre, où je soupai avec Scipion dans mon appartement. Nous y fûmes servis tous deux par des domestiques du logis. Lorsqu'après avoir desservi ils se furent retirés, mon secrétaire, cessant de se contraindre, me dit mille folies que son humeur gaie et ses espérances lui inspirèrent. Pour moi, quoique ravi de la brillante situation où je commençois à me voir, je ne me sentois encore aucune disposition à m'en laisser éblouir. Aussi, m'étant couché, je m'endormis tranquillement, sans livrer mon esprit aux idées agréables dont je pouvois l'occuper, au lieu que l'ambitieux Scipion prit peu de repos. Il passa plus de la moitié de la nuit à penser au mariage de sa fille.

J'étois à peine habillé le lendemain matin, qu'on vint me chercher de la part de Monseigneur. Je fus bientôt auprès de son Excellence, qui me dit : Oh ça, Santillane, voyons un peu ce que tu sais faire. Tu m'as dit que le Duc de Lerme te donnoit des mémoires à rédiger ; j'en ai un que je te destine pour ton coup d'essai. Je vais t'en dire la matière : il est question de composer un ouvrage qui prévienne le public en faveur de mon ministère. J'ai déjà fait courir le bruit secrètement que j'ai trouvé les affaires fort dérangées, il s'agit présentement d'exposer aux yeux de la cour et de la ville le misérable état où la monarchie est réduite. Il faut faire là-dessus un tableau qui frappe le peuple, et l'empêche de regretter mon prédécesseur. Après cela tu vanteras les mesures que j'ai prises pour rendre le règne du roi glorieux, ses états florissans, et ses sujets parfaitement heureux.

Après que Monseigneur m'eut parlé de cette sorte, il me mit entre les mains un papier qui contenoit les justes sujets qu'on avoit de se plaindre de l'administration précédente; et je me souviens qu'il y avoit dix articles, dont le moins important étoit capable d'alarmer les bons Espagnols; puis, m'ayant fait passer dans un petit cabinet voisin du sien, il m'y laissa travailler en liberté. Je commençai donc à composer mon mémoire le mieux qu'il me fut possible. J'exposai d'abord le mauvais état où se trouvoit le royaume: les finances dissipées, les revenus royaux engagés à des partisans, et la marine ruinée. Je rapportai ensuite les fautes commises par ceux qui avoient gouverné l'état sous le dernier règne et les suites fâcheuses qu'elles pouvoient avoir. Enfin, je peignis la monarchie en péril, et censurai si vivement le précédent ministère, que la perte du Duc de Lerme étoit, suivant mon mémoire, un grand bonheur pour l'Espagne. Pour dire la vérité, quoique je n'eusse aucun ressentiment contre ce Seigneur, je ne fus pas fâché de lui rendre ce bon office. Voilà l'homme.

Enfin, après une peinture effrayante des maux qui menaçoient l'Espagne, je rassurois les esprits en faisant avec art concevoir aux peuples de belles espérances pour l'avenir. Je faisois parler le Comte d'Olivarès comme un restaurateur envoyé du ciel pour le salut de la nation; je promettois monts et merveilles. En un mot, j'entrai si bien dans les vues du nouveau ministre, qu'il parut surpris de mon ouvrage lorsqu'il l'eut lu tout entier. Santillane, me dit-il, sais-tu bien que tu viens de faire un morceau digne d'un secrétaire d'état? Je ne m'étonne plus si le Duc de Lerme exerçoit ta plume. En même temps, m'ayant fait remarquer les endroits qui n'étoient pas de son goût, il les changea; et je jugeai par ses corrections, qu'il aimoit les expressions recherchées. Néanmoins, quoiqu'il voulût du précieux dans la diction, il ne laissa pas de conserver les deux tiers de mon mémoire, et pour témoigner jusqu'à quel point il en étoit satisfait, il m'envoya par Don Raimond trois cents pistoles à l'issue de mon dîner.

CHAP. XCIII.

De l'usage que fit Gil Blas de ses trois cents pistoles, et des soins dont il chargea Scipion. Succès du mémoire dont on vient de parler.

Ce bienfait du ministre fournit à Scipion un nouveau sujet de me féliciter d'être venu à la cour. Vous voyez, me dit-il, que la fortune a de grands desseins sur votre Seigneurie. Etes-vous fâché présentement d'avoir quitté votre solitude? Vive le Comte d'Olivarès! c'est bien un autre patron que son prédécesseur. Le Duc de Lerme, quoique vous lui fussiez fort attaché, vous laissa languir plusieurs mois sans vous faire présent d'une pistole; et le Comte vous a déjà fait une gratification que vous n'auriez osé espérer qu'après de longs services.

Je voudrois bien, ajouta-t-il, que les Seigneurs de Leyva fussent témoins du bonheur dont vous jouissez, ou du moins qu'ils le sussent. Il est temps de les en informer, lui répondis-je, et c'est de quoi j'allois te parler. Je ne doute pas qu'ils n'aient une extrême impatience d'apprendre de mes nouvelles, mais j'attendois pour leur en donner que je me visse dans un état fixe, et que je pusse leur mander positivement si je demeurois ou non à la cour. A présent que je suis sûr de mon fait, tu n'as qu'à partir pour Valence quand il te plaira, pour aller instruire ces Seigneurs de ma situation présente que je regarde comme leur ouvrage, puisqu'il est certain que sans eux je ne me serois jamais déterminé à faire le voyage de Madrid. Mon cher maître, s'écria Scipion, que je vais leur causer de joie en leur racontant ce qui vous est arrivé! Que ne suis-je déjà aux portes de Valence! mais j'y serai bientôt. Les deux chevaux de Don Alphonse sont tout prêts. Je vais me mettre en chemin avec un laquais de Monseigneur. Outre que je serai bien aise d'avoir un compagnon sur la route, vous savez que la livrée d'un premier ministre jette de la poudre aux yeux.

Je ne pus m'empêcher de rire de la sotte vanité de mon secrétaire; et cependant, plus vain encore que lui, je le laissai faire ce qu'il voulut. Pars, lui dis-je,

et reviens promptement ; car, j'ai une autre commission à te donner. Je veux t'envoyer aux Asturies porter de l'argent à ma mère. J'ai, par négligence, laissé passer le temps auquel j'ai promis de lui faire tenir cent pistoles, que tu t'es obligé de lui remettre toi-même en main propre. Ces sortes de paroles doivent être si sacrées pour un fils, que je me reproche mon peu d'exactitude à les garder. Monsieur, me répondit Scipion, dans six semaines je vous rendrai compte de ces deux commissions ; j'aurai parlé aux Seigneurs de Leyva, fait un tour à votre château et revu la ville d'Oviédo, dont je ne puis me rappeler le souvenir sans maudire les trois quarts et demi des habitans. Je comptai donc sur le champ à Scipion cent pistoles pour la pension de ma mère, avec cent autres pour lui, voulant qu'il fît gracieusement le long voyage qu'il alloit entreprendre.

Quelques jours après son départ, Monseigneur fit imprimer notre mémoire, qui ne fut pas plus tôt rendu public qu'il devint le sujet de toutes les conversations de Madrid. Le peuple ami de la nouveauté fut charmé de cet écrit ; l'épuisement des finances, qui étoit peint avec de vives couleurs, le révolta contre le Duc de Lerme ; et si les coups de griffe qu'y recevoit ce ministre ne furent pas applaudis de tout le monde, du moins ils trouvèrent des approbateurs. Quant aux magnifiques promesses que le Comte d'Olivarès y faisoit, et entre autres celle de fournir par une sage économie aux dépenses de l'état sans incommoder les sujets, elles éblouirent les citoyens en général, et les confirmèrent dans la grande opinion qu'ils avoient déjà de ses lumières : si bien, que toute la ville retentit de ses louanges.

Ce ministre, ravi de se voir parvenu à son but, qui n'avoit été dans cet ouvrage que de s'attirer l'affection publique, voulut la mériter véritablement par une action louable, et qui fût utile au roi. Pour cet effet, il fit rendre gorge aux particuliers qui s'étoient enrichis dans les régies royales. Quand il eut tiré de ces sangsues le sang qu'elles avoient sucé, et qu'il en eut rempli les coffres du roi, il entreprit de l'y conserver,

en faisant supprimer toutes les pensions, sans en excepter la sienne; aussi bien que les gratifications qui se faisoient des deniers du prince.

Pour réussir dans ce dessein, qu'il ne pouvoit exécuter sans changer la face du gouvernement, il me chargea de composer un nouveau mémoire dont il me dit la substance et la forme. Ensuite il me recommanda de m'élever autant qu'il me seroit possible au dessus de la simplicité ordinaire de mon style, pour donner plus de noblesse à mes phrases. Cela suffit, Monseigneur, lui dis-je; votre Excellence veut du sublime et du lumineux, elle en aura. Je m'enfermai dans le même cabinet où j'avois déjà travaillé; et là, je me mis à l'ouvrage, après avoir invoqué le génie éloquent de l'Archevêque de Grenade.

Ce mémoire, qui étoit beaucoup plus long que le premier, m'occupa près de trois jours; mais heureusement je le fis à la volonté de mon maître, qui, le trouvant écrit avec emphase et farci de métaphores, m'accabla de louanges. Je suis bien content de cela, me dit-il, en me montrant les endroits les plus enflés. Courage, mon ami, je prévois que tu me seras d'une grande utilité. Cependant, malgré les applaudissemens qu'il me prodigua, il ne laissa pas de retoucher le mémoire. Il y mit beaucoup du sien, et fit une pièce d'éloquence qui charma le roi et toute la cour. La ville y joignit son approbation, augura bien pour l'avenir, et se flatta que la monarchie reprendroit son ancien lustre sous le ministère d'un si grand personnage. Son Excellence, voyant que cet écrit lui faisoit beaucoup d'honneur, voulut, pour la part que j'y avois, que j'en recueillisse quelque fruit; elle me fit donner une pension de cinq cents écus sur la commanderie de Castille: ce qui me fut d'autant plus agréable que ce n'étoit pas un bien mal acquis, quoique je l'eusse gagné bien aisément.

CHAP. XCIV.

Par quel hasard, dans quel endroit, et dans quel état Gil Blas retrouva son ami Fabrice, et de l'entretien qu'ils eurent ensemble.

Rien ne faisoit plus de plaisir à Monseigneur, que d'apprendre ce qu'on pensoit à Madrid de la conduite

qu'il tenoit dans son ministère. Il me demandoit tous les jours ce qu'on disoit de lui dans le monde. Il avoit même des espions, qui, pour son argent, lui rendoient un compte exact de tout ce qui se passoit dans la ville. Ils lui rapportoient jusqu'aux moindres discours qu'ils avoient entendus; et comme il leur ordonnoit d'être sincères, son amour-propre en souffroit quelquefois, car le peuple a une intempérance de langue qui ne respecte rien. Quand je m'aperçus que le Comte aimoit qu'on lui fît des rapports, je me mis sur le pied d'aller l'après-dîner dans des lieux publics, et de me mêler à la conversation des honnêtes gens quand il s'y en trouvoit. Lorsqu'ils parloient du gouvernement, je les écoutois avec attention; et s'ils disoient quelque chose qui méritât d'être redit à son Excellence, je ne manquois pas de lui en faire part. Mais il faut observer que je ne lui rapportois rien qui ne fût à son avantage.

Un jour, en revenant de l'un de ces endroits, je passai devant la porte d'un hôpital. Il me prit envie d'y entrer. Je parcourus deux ou trois salles remplies de malades alités, en promenant ma vue de toutes parts. Parmi ces malheureux, que je ne regardois pas sans compassion, j'en remarquai un qui me frappa; je crus reconnoître en lui Fabrice, mon ancien camarade et mon compatriote. Pour le voir de plus près, je m'approchai de son lit, et ne pouvant douter que ce ne fût le poëte Nunez, je demeurai quelques momens à le considérer sans rien dire. De son côté, il me remit aussi, et m'envisagea de la même façon. Enfin, rompant le silence, mes yeux, lui dis-je, ne me trompent-ils point? Est-ce en effet Fabrice que je rencontre ici? C'est lui-même, répondit-il froidement, et tu ne dois pas t'en étonner. Depuis que je t'ai quitté, j'ai toujours fait le métier d'auteur: J'ai fait mon chemin; je suis à l'hôpital.

Je ne pus m'empêcher de rire de ces paroles, et encore plus de l'air sérieux dont il les avoit accompagnées. Eh! quoi, m'écriai-je, ta muse t'a conduit dans ce lieu! elle t'a joué ce vilain tour-là. Tu le vois, répondit-il, cette maison sert souvent de retraite

aux beaux esprits. Tu as bien fait de prendre une autre route que moi. Mais tu n'es plus, ce me semble, à la cour, et tes affaires ont changé de face: je me souviens même d'avoir ouï dire que tu étois en prison par ordre du roi. On t'a dit la vérité, lui répliquai-je; la situation charmante, où tu me laissas quand nous nous séparâmes, fut peu de temps après suivie d'un revers de fortune qui m'enleva mes biens et ma liberté. Cependant, mon ami, tu me revois dans un état plus brillant encore que celui où tu m'as vu

Dis-moi donc, interrompit-il en se mettant avec transport sur son séant, quel peut être ton emploi? Que fais-tu présentement? Ne serois-tu pas intendant d'un grand Seigneur ruiné, ou de quelque veuve opulente? J'ai un meilleur poste, lui repartis-je; je suis en état de te faire plaisir, ou plutôt de te mettre à ton aise pour le reste de tes jours, pourvu que tu me promettes de ne plus composer d'ouvrages d'esprit, soit en vers, soit en prose. Te sens-tu capable de me faire un si grand sacrifice? Je l'ai déjà fait au ciel, me dit-il, dans une maladie mortelle dont tu me vois échappé. Un père de Saint Dominique m'a fait abjurer la poésie, comme un amusement, qui, s'il n'est pas criminel, détourne du moins du but de la sagesse.

Je t'en félicite, lui répliquai-je, mais gare la rechute. C'est ce que je n'appréhende pas, repartit-il; j'ai pris une ferme résolution d'abandonner les muses; quand tu es entré dans cette salle, je composois des vers pour leur dire un éternel adieu. Monsieur Fabrice, lui dis-je alors en branlant la tête, je ne sais si nous devons, le père de Saint Dominique et moi, nous fier à votre abjuration; vous me paroissez furieusement épris d'elles. Non, non, me répondit-il, j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachoient à elles. J'ai plus fait: j'ai pris le public en aversion. Il ne mérite pas qu'il y ait des auteurs qui veuillent lui consacrer leurs travaux; je serois fâché de faire quelque production qui lui plût. Je te parle de sang-froid, je méprise autant les applaudissemens du public que ses

sifflets. On ne sait qui gagne ou qui perd avec lui : c'est un capricieux qui pense aujourd'hui d'une façon, et qui pensera demain d'une autre.

Quoique je jugeasse bien que le poète des Asturies ne parloit ainsi que par mauvaise humeur, je ne fis pas semblant de m'en apercevoir. Je suis ravi, lui dis-je, que tu sois radicalement guéri de la rage d'écrire. Tu peux compter que je te ferai donner incessamment un emploi, où tu pourras t'enrichir sans être obligé de faire une grande dépense de génie. Tant mieux, s'écria-t-il ; l'esprit me pue, et je le regarde à l'heure qu'il est comme le présent le plus funeste que le ciel puisse faire à l'homme. Je souhaite, repris-je, mon cher Fabrice, que tu conserves toujours les sentimens où tu es ; et en attendant que je te rende service, ajoutai-je en lui présentant une bourse où il y avoit une soixantaine de pistoles, je te prie de recevoir cette petite marque d'amitié.

O généreux ami, s'écria le fils du barbier Nunez, transporté de joie et de reconnoissance, quelles grâces n'ai-je pas à rendre au ciel de t'avoir fait entrer dans cet hôpital, d'où je vais sortir dès ce jour par ton assistance ! Mais, avant que de nous séparer, je lui enseignai ma demeure, et l'invitai à venir me voir aussitôt que sa santé seroit rétablie. Il fit paroître une extrême surprise, lorsque je lui dis que j'étois logé chez le Comte d'Olivarès. O trop heureux Gil Blas ! me dit-il, dont le sort est de plaire aux ministres, je me réjouis de ton bonheur, puisque tu en fais un si bon usage.

CHAP. XCV.

Gil Blas se rend de jour en jour plus cher à son maître. Du retour de Scipion à Madrid, et de la relation qu'il fit de son voyage à Santillane.

Le Comte d'Olivarès, que j'appellerai désormais le Comte-duc, parce qu'il plut au roi dans ce temps-là de l'honorer de ce titre, avoit un foible que je ne découvris pas infructueusement ; c'étoit de vouloir être aimé. Dès qu'il s'apercevoit que quelqu'un s'at-

tachoit à lui par inclination, il le prenoit en amitié. Je n'eus garde de négliger cette observation Je ne me contentois pas de bien faire ce qu'il me commandoit; j'exécutois ses ordres avec des démonstrations de zèle qui le ravissoient. J'étudiois son goût en toutes choses, pour m'y conformer, et je prévenois ses désirs autant qu'il m'étoit possible. Par cette conduite, qui mène presque toujours au but, je devins insensiblement le favori de mon maître, qui, me gagna l'âme par les marques d'affection qu'il me donna. Je m'insinuai si avant dans ses bonnes grâces, que je parvins à partager sa confiance avec le Seigneur Carnero, son premier secrétaire.

Carnero s'étoit servi du même moyen que moi pour plaire à son Excellence; et il y avoit si bien réussi, qu'elle lui faisoit part des mystères du cabinet. Nous étions donc, ce secrétaire et moi, les deux confidens du premier ministre et les dépositaires de ses secrets: avec cette différence qu'il ne parloit à Carnero que d'affaires d'état, et qu'il ne m'entretenoit que de ses intérêts particuliers; ce qui faisoit, pour ainsi dire, deux départemens séparés dont nous étions également satisfaits l'un et l'autre. Nous vivions ensemble sans jalousie comme sans amitié. J'avois sujet d'être content de ma place, qui, me donnant sans cesse occasion d'être avec le Comte-duc, me mettoit à portée de voir le fond de son âme, que, tout dissimulé qu'il étoit naturellement, il cessa de me cacher lorsqu'il ne douta plus de la sincérité de mon attachement pour lui.

Santillane, me dit-il un jour, tu as vu le Duc de Lerme jouir d'une autorité qui ressembloit moins à celle d'un ministre favori qu'à la puissance d'un monarque absolu: Cependant je suis encore plus heureux qu'il n'étoit au plus haut point de sa fortune. Il avoit deux ennemis redoutables dans le Duc d'Uzède, son propre fils, et dans le confesseur de Philippe III; au lieu que je ne vois personne auprès du roi qui ait assez de crédit pour me nuire, ni même que je soupçonne de mauvaise volonté pour moi.

Il est vrai, poursuivit-il, qu'à mon avénement au

ministère, j'ai eu grand soin de ne souffrir auprès du prince que des sujets à qui le sang ou l'amitié me lient. Je me suis défait, par des vice-royautés ou par des ambassades, de tous les Seigneurs, qui, par leur mérite personnel, auroient pu m'enlever quelque portion des bonnes grâces du souverain, que je veux posséder entièrement; de sorte que je puis dire qu'aucun grand ne fait ombrage à mon crédit. Tu vois, Gil Blas, ajouta-t-il, que je te découvre mon cœur. Comme j'ai lieu de penser que tu m'es tout dévoué, je t'ai choisi pour mon confident. Tu as de l'esprit; je te crois sage, prudent, discret: en un mot, tu me parois propre à te bien acquitter de vingt sortes de commissions qui demandent un garçon plein d'intelligence, et qui soit dans mes intérêts.

Je ne fus point à l'épreuve des images flatteuses que ces paroles offrirent à mon esprit. Quelques vapeurs d'avarice et d'ambition me montèrent subitement à la tête, et réveillèrent en moi des sentimens dont je croyois avoir triomphé. Je protestai au ministre que je répondrois de tout mon pouvoir à ses intentions, et je me tins prêt à exécuter sans scrupule tous les ordres dont il jugeroit à propos de me charger.

Pendant que j'étois ainsi disposé à dresser de nouveaux autels à la fortune, Scipion revint de son voyage. Je n'ai pas, me dit-il, un long récit à vous faire. J'ai charmé les Seigneurs de Leyva, en leur apprenant l'accueil que le roi vous a fait lorsqu'il vous a reconnu, et la manière dont le Comte d'Olivarès en use avec vous.

J'interrompis Scipion: Mon ami, lui dis-je, tu leur aurois fait encore plus de plaisir, si tu avois pu leur dire sur quel pied je suis aujourd'hui auprès de Monseigneur. C'est une chose prodigieuse que la rapidité des progrès que j'ai faits depuis ton départ dans le cœur de son Excellence. Dieu en soit loué, mon cher maître, me répondit-il: je pressens que nous aurons de belles destinées à remplir.

Changeons de matière, lui dis-je; parlons d'Oviédo. Tu as été aux Asturies. Dans quel état y as-tu

laissé ma mère? Ah! Monsieur, me repartit-il en prenant tout-à-coup un air triste, je n'ai que des nouvelles affligeantes à vous annoncer de ce côté-là. O ciel! m'écriai-je, ma mère est morte assurément. Il y a six mois, dit mon secrétaire, que la bonne dame a payé le tribut à la nature, aussi bien que le Seigneur Gil Perez, votre oncle.

La mort de ma mère me causa une vive affliction, quoique dans mon enfance je n'eusse point reçu d'elle ces caresses dont les enfans ont grand besoin pour devenir reconnoissans dans la suite. Je donnai aussi au bon chanoine les larmes que je lui devois, pour le soin qu'il avoit eu de mon éducation. Ma douleur à la vérité ne fut pas longue, et dégénéra bientôt en un souvenir tendre que j'ai toujours conservé de mes parens.

CHAP. XCVI.

Comment et à qui le Comte-duc maria sa fille unique; et des fruits amers que ce mariage produisit.

Peu de temps après le retour de Scipion, le Comte-duc tomba dans une rêverie où il demeura plongé pendant huit jours. Je m'imaginois qu'il méditoit quelque grand coup d'état; mais ce qui le faisoit rêver ne regardoit que sa famille. Gil Blas me dit-il un jour, tu dois t'être aperçu que j'ai l'esprit embarrassé. Oui, mon enfant, je suis occupé d'une affaire d'où dépend le repos de ma vie. Je veux bien t'en faire confidence. Dona Maria, ma fille, est nubile, et il se présente un grand nombre de Seigneurs qui se la disputent. Le fils ainé du Duc de Médina Sidonia, chef de la maison de Guzman, et Don Louis de Haro, fils aîné du Marquis de Carpio et de ma sœur aînée, sont les deux concurrens qui paroissent le plus en droit d'obtenir la préférence. Le dernier surtout a un mérite si supérieur à celui de ses rivaux, que toute la cour ne doute pas que je ne fasse choix de lui pour mon gendre.

Sans entrer dans les raisons que j'ai de lui donner l'exclusion, de même qu'au fils du Duc de Médina Sidonia, je te dirai que j'ai jeté les yeux sur Don

Ramire Nunez de Guzman, Marquis de Toral, chef de la maison des Guzmans d'Abrados. C'est à ce Seigneur, et aux enfans qu'il aura de ma fille, que je prétends laisser tous mes biens, et les annexer au titre de Comte d'Olivarès : de manière que mes pêtits-fils et leurs descendans, sortis de la branche d'Abrados et de celle d'Olivarès, passeront pour les aînés de la maison de Guzman. Eh bien, Santillane, ajouta-t-il, n'approuves-tu pas mon dessein ?

Pardonnez-moi, Monseigneur, lui répondis-je, ce projet est digne du génie qui l'a formé ; tout ce que je crains c'est que le Duc de Médina Sidonia pourra bien en murmurer. Qu'il en murmure, s'il veut, reprit le Ministre, je m'en mets fort peu en peine. Je n'aime point sa branche qui a usurpé sur celle d'Abrados le droit d'aînesse et les titres qui y sont attachés. Je serai moins sensible à ses plaintes, qu'au chagrin qu'aura la Marquise de Carpio, ma sœur, de voir échapper ma fille à son fils. Mais après tout je veux me satisfaire, et Don Ramire l'emportera sur ses rivaux ; c'est une chose décidée.

Le Comte-duc, m'ayant appris cette résolution, ne l'éxécuta pas sans donner une nouvelle marque de sa politique singulière Il présenta un mémoire au roi, pour le prier, aussi bien que la reine, de vouloir bien marier eux-mêmes sa fille, en leur exposant les qualités des Seigneurs qui la recherchoient, et s'en remettant entièrement au choix que feroient leurs Majestés : mais il ne laissoit pas, en parlant du Marquis de Toral, de faire connoître que c'étoit celui de tous qui lui étoit le plus agréable. Aussi le roi, qui avoit une complaisance aveugle pour son ministre, lui fit cette réponse : *Je crois Don Ramire Nunez digne de Dona Maria : cependant choisissez vous-même. Le parti qui vous conviendra le mieux sera celui qui me plaira davantage.* LE ROI.

Le ministre affecta de montrer cette réponse ; et feignant de la regarder comme un ordre du Prince, il se hâta de marier sa fille au Marquis de Toral : ce qui piqua vivement la Marquise de Carpio, de même que tous les Guzmans, qui s'étoient flattés de l'espé-

rance d'épouser Dona Maria. Néanmoins les uns et les autres, ne pouvant empêcher ce mariage, affectèrent de le célébrer avec les plus grandes démonstrations de joie. On eût dit que toute la famille en étoit charmée ; mais les mécontens furent bientôt vengés d'une manière très-cruelle pour le Comte-duc. Dona Maria accoucha au bout de dix mois d'une fille qui mourut en naissant, et fut elle-même peu de jours après la victime de sa couche.

Quelle perte pour un père qui n'avoit, pour ainsi dire, des yeux que pour sa fille, et qui voyoit avorter par-là le dessein d'ôter le droit d'aînesse à la branche de Médina Sidonia ! Il en fut si pénétré, qu'il s'enferma pendant quelques jours, et ne voulut voir personne que moi, qui, me conformant à sa vive douleur, parut aussi touché que lui. Il faut dire la vérité ; je me servis de cette occasion pour donner de nouvelles larmes à la mémoire d'Antonia. Le rapport que sa mort avoit avec celle de la marquise de Toral, rouvrit une plaie mal fermée, et me mit si bien en train de m'affliger, que le Ministre tout accablé qu'il étoit de sa propre douleur, fût frappé de la mienne. Il étoit étonné de me voir entrer si chaudement dans ses chagrins. Gil Blas, me dit-il un jour que je lui parus plongé dans une tristesse mortelle, c'est une assez douce consolation pour moi d'avoir un confident si sensible à mes peines. Ah ! Monseigneur, lui répondis-je en lui faisant tout l'honneur de mon affliction, il faudroit que je fusse bien ingrat et d'un naturel bien dur, si je ne les sentois pas vivement. Puis-je penser que vous pleurez une fille d'un mérite accompli, et que vous aimiez si tendrement, sans mêler mes pleurs aux vôtres ? Non, Monseigneur, je suis trop plein de vos bontés, pour ne pas partager toute ma vie vos plaisirs et vos ennuis.

CHAP. XCVII.

Gil Blas rencontre par hasard le poëte Nunez, qui lui apprend qu'il a fait une tragédie qui doit être incessamment représentée sur le théâtre du prince. Du malheureux succès de cette pièce, et du bonheur étonnant dont il fut suivi.

Le ministre commençoit à se consoler, et moi par conséquent à reprendre ma bonne humeur, lorsqu'un soir je sortis tout seul en carrosse pour aller à la promenade. Je rencontrai en chemin le poète des Asturies, que je n'avois pas revu depuis sa sortie de l'hôpital. Il étoit fort proprement vêtu. Je l'appelai, je le fis monter dans mon carrosse, et nous nous promenâmes ensemble dans le pré Saint Jérome. Monsieur Nunez, lui dis-je, il est heureux pour moi de vous avoir rencontré par hasard; sans cela je n'aurois pas le plaisir que j'ai de...... Point de reproches, Santillane, interrompit-il avec précipitation; je t'avouerai de bonne foi que je n'ai pas voulu t'aller voir: je vais t'en dire la raison. Tu m'as promis un bon poste pourvu que j'abjure la poésie, et j'en ai trouvé un très-solide à condition que je ferai des vers. J'ai accepté ce dernier, comme le plus convenable à mon humeur. Un de mes amis m'a placé auprès de Don Bertrand Gomez de Ribero, trésorier des galères du roi.

J'en suis ravi, mon cher Fabrice, lui dis-je: car ce Don Bertrand est apparemment fort riche. Comment, riche! me répondit-il; on dit qu'il ignore lui-même jusqu'à quel point il l'est. Quoiqu'il en soit, voici en quoi consiste l'emploi que j'occupe chez lui. Comme il se pique d'être galant, et qu'il veut passer pour homme d'esprit, il est en commerce de lettres avec plusieurs dames fort spirituelles, et je lui prête ma plume pour composer des billets remplis de sel et d'agrément. J'écris pour lui à l'une en vers, à l'autre en prose, et je porte quelquefois les lettres moi-même, pour faire voir la multiplicité de mes talens.

Mais tu ne m'apprends pas, lui dis-je, ce que je souhaite le plus de savoir. Es-tu bien payé de tes épigrammes épistolaires? Très-grassement, répondit-il. Les gens riches ne sont pas toujours géné-

reux; mais Don Bertrand en use avec moi fort noblement. Outre deux cents pistoles de gages fixes, je reçois de lui de temps en temps de petites gratifications: ce qui me met en état de faire le Seigneur, et de bien passer mon temps avec quelques auteurs ennemis comme moi du chagrin. Au reste, repris-je, ton trésorier a-t-il assez de goût pour sentir les beautés d'un ouvrage d'esprit, et pour en apercevoir les défauts? Oh! que non, me répondit Nunez; quoiqu'il ait un babil imposant, ce n'est point un connoisseur.

Tu peux croire poursuivit-il, que j'ai grand soin de ne jamais le contredire, quelque sujet qu'il m'en donne: car, outre les épithètes désagréables que je ne manquerois pas de m'attirer, je pourrois fort bien me faire mettre à la porte. J'approuve donc prudemment ce qu'il loue, et je désapprouve de même tout ce qu'il trouve mauvais. Par cette complaisance, qui ne me coûte guère, possédant, comme je fais, l'art de m'accommoder au caractère des personnes qui me sont utiles, j'ai gagné l'estime et l'amitié de mon patron. Il m'a engagé à composer une tragédie, dont il m'a donné l'idée. Je l'ai faite sous ses yeux; et si elle réussit, je devrai à ses bons avis une partie de ma gloire.

Je demandai à notre poète le titre de sa tragédie. C'est, répondit-il, *le Comte de Saldagne.* Cette pièce sera représentée dans trois jours sur le théâtre du prince. Je souhaite, lui répliquai-je, qu'elle ait une grande réussite, et j'ai assez bonne opinion de ton génie pour l'espérer. Je l'espère bien aussi, me dit-il; mais il n'y a point d'espérance plus trompeuse que celle-là, tant les auteurs sont incertains de l'événement d'un ouvrage dramatique.

Enfin le jour de la première représentation arriva. Je ne pus aller à la comédie, Monseigneur m'ayant chargé d'une commission qui m'en empêcha. Tout ce que je pus faire fut d'y envoyer Scipion, pour savoir du moins, dès le soir même, le succès de la pièce. Après l'avoir impatiemment attendu, je le vis revenir d'un air qui me fit concevoir un mauvais

présage. Eh bien, lui dis-je, comment *le Comte de Saldagne* a-t-il été reçu du public ? Fort brutalement, répondit-il, jamais pièce n'a été plus cruellement traitée ; je suis sorti indigné de l'insolence du parterre. Et moi je le suis, lui répliquai-je, de la fureur que Nunez a de composer des poëmes dramatiques. Ne faut-il pas qu'il ait perdu le jugement, pour préférer les huées ignominieuses des spectateurs à l'heureux sort que je puis lui faire ? C'est ainsi que par amitié je pestois contre le poète des Asturies, et que je m'affligeois du malheur de sa pièce pendant qu'il s'en applaudissoit.

En effet, je le vis deux jours après entrer chez moi, tout transporté de joie. Santillane, s'écria-t-il, je viens te faire part du ravissement où je suis. J'ai fait ma fortune, mon ami, en faisant une mauvaise pièce. Tu sais l'étrange accueil qu'on a fait au *Comte de Saldagne.* Tous les spectateurs, à l'envi, se sont déchaînés contre lui, et c'est à ce déchaînement général que je dois le bonheur de ma vie.

Je fus assez étonné d'entendre parler de cette manière le poète Nunez. Comment donc, Fabrice, lui dis-je, seroit-il possible que la chute de ta tragédie eût de quoi justifier ta joie immodérée ? Oui, sans doute, répondit-il ; je t'ai déjà dit que Don Bertrand avoit mis du sien dans ma pièce ; par conséquent il la trouvoit excellente. Il a été piqué vivement de voir les spectateurs d'un sentiment contraire au sien. Nunez, m'a-t-il dit ce matin : si ta pièce a déplu au public, en récompense elle me plaît à moi, et cela doit te suffire. Pour te consoler du mauvais goût du siècle, je te donne deux mille écus de rente à prendre sur tous mes biens : allons de ce pas chez mon notaire en passer le contrat. Nous y avons été sur le champ : le trésorier a signé l'acte de la donation, et m'a payé la première année d'avance.

Je félicitai Fabrice sur la malheureuse destinée du *Comte de Saldagne*, puisqu'elle avoit tourné au profit de l'auteur. Tu as bien raison, continua-t-il, de me faire compliment là-dessus. Que je suis heureux d'avoir été sifflé ! Si le public plus bénévole m'eût

honoré de ses applaudissemens, à quoi cela m'auroit-il mené ? A rien. Je n'aurois tiré de mon travail qu'une somme assez médiocre, au lieu que les sifflets m'ont mis tout d'un coup à mon aise pour le reste de mes jours.

CHAP. XCVIII.

Santillane fait donner un emploi à Scipion, qui part pour la Nouvelle Espagne.

Mon secrétaire ne regarda pas sans envie le bonheur inopiné du poète Nunez : il ne cessa de m'en parler pendant huit jours. J'admire, disoit-il, le caprice de la fortune, qui se plaît quelquefois à combler de biens un détestable auteur, tandis qu'elle en laisse de bons dans la misère. Je voudrois bien qu'elle s'avisât de m'enrichir aussi du soir au lendemain. Cela pourra bien arriver, lui disois-je, et plus tôt que tu ne penses. Tu es ici dans son temple : car il me semble qu'on peut appeler le temple de la fortune la maison d'un premier ministre. Sois tranquille : peut-être es-tu sur le point d'avoir quelque bonne commission. Effectivement il s'offrit peu de jours après une occasion de l'employer utilement au service du Comte-duc, et je ne la laissai point échapper.

Je m'entretenois un matin avec Don Raimond Caporis, intendant de ce premier ministre, et notre conversation rouloit sur les revenus de son Excellence. Monseigneur jouit, disoit-il, des commanderies de tous les ordres militaires, ce qui lui vaut par an quarante mille écus ; et il n'est obligé que de porter la croix d'Alcantara. De plus, ses trois charges de grand-chambellan, de grand-écuyer, et de grand-chancelier des Indes, lui rapportent deux cent mille écus ; et tout cela n'est rien encore en comparaison des sommes immenses qu'il tire des Indes : savez-vous bien de quelle manière ?

Lorsque les vaisseaux du roi partent de Séville ou de Lisbonne pour ce pays-là, il y fait embarquer du vin, de l'huile, et des grains, que lui fournit sa comté d'Olivarès ; il ne paie point de port. Avec cela il

vend dans les Indes ces marchandises quatre fois plus qu'elles ne valent en Espagne ; ensuite il en emploie l'argent à acheter des épiceries, des couleurs, et d'autres choses qu'on a presque pour rien dans le nouveau monde, et qui se vendent fort cher en Europe. Il a déjà par ce trafic gagné plusieurs millions sans faire le moindre tort au roi. Ce qui ne vous paroîtra pas étonnant, continua-t-il, c'est que les personnes employées à faire ce commerce reviennent toutes chargées de richesses Monseigneur trouvant bon qu'elles fassent leurs propres affaires avec les siennes.

Scipion, qui écoutoit notre entretien, ne put entendre parler ainsi Don Raimond sans l'interrompre. Parbleu ! Seigneur Caporis, s'écria-t-il, je serois ravi d'être une de ces personnes-là ; aussi bien il y a longtemps que je souhaite voir le Mexique. Votre curiosité sera bientôt satisfaite, lui dit l'intendant, si le Seigneur de Santillane ne s'oppose point à votre envie. Quelque délicat que je sois sur le choix des gens que j'envoie aux Indes faire ce trafic, (car c'est moi qui les choisis), je vous mettrai aveuglément sur mon registre, si votre maître le veut. Vous me ferez plaisir, dis-je à Raimond ; donnez-moi cette marque d'amitié. Scipion est un garçon que j'aime, d'ailleurs très-intelligent, et qui se gouvernera de façon qu'on n'aura pas le moindre reproche à lui faire. En un mot, j'en réponds comme de moi-même.

Cela étant, reprit Caporis, il n'a qu'à se rendre incessamment à Séville ; les vaisseaux doivent mettre à la voile dans un mois pour les Indes. Je le chargerai à son départ d'une lettre pour un homme qui lui donnera toutes les instructions nécessaires pour s'enrichir, sans porter aucun préjudice aux intérêts de son Excellence, qui doivent être sacrés pour lui.

Scipion, charmé d'avoir cet emploi, se hâta de partir pour Séville avec mille écus que je lui comptai, pour acheter dans l'Andalousie du vin et de l'huile, et le mettre en état de trafiquer pour son compte dans les Indes. Cependant, tout ravi qu'il étoit de faire un voyage dont il espéroit tirer tant de profit, il

ne put me quitter sans répandre des pleurs, et je ne vis pas de sang-froid son départ.

CHAP. XCIX.

Don Alphonse de Leyva vient à Madrid. motif de son voyage. De l'affliction qu'eut Gil Blas, et de la joie qui la suivit.

A PEINE eus-je perdu Scipion, qu'un page du ministre m'apporta un billet qui contenoit ces paroles: *Si le Seigneur de Santillane veut se donner la peine de se rendre à l'image saint Gabriel dans la rue de Tolède, il y verra un de ses meilleurs amis.*

Quel peut être cet ami qui ne se nomme point? dis-je en moi-même: Pourquoi me cache-t-il son nom? Il veut apparemment me causer le plaisir de la surprise. Je sortis sur le champ, je pris le chemin de la rue de Tolède; et en arrivant au lieu marqué, je ne fus pas peu étonné d'y trouver Don Alphonse de Leyva. Que vois-je, m'écriai-je? Vous ici, Seigneur! Oui, mon cher Gil Blas, répondit-il en me serrant étroitement dans ses bras, c'est Don Alphonse lui-même qui s'offre à votre vue. He! qui vous amène à Madrid, lui dis-je? Je vais vous surprendre, me repartit-il, et vous affliger en vous apprenant le sujet de mon voyage. On m'a ôté le gouvernement de Valence, et le premier ministre me mande à la cour pour rendre compte de ma conduite. Je demeurai un quart-d'heure dans un stupide silence; puis, reprenant la parole: De quoi, lui dis-je, vous accuse-t-on? Je n'en sais rien, répondit-il; mais j'impute ma disgrâce à la visite que j'ai faite, il y a trois semaines, au Cardinal Duc de Lerme, qui depuis un mois est relégué dans son château de Denia.

Oh! vraiment, interrompis je, vous avez raison d'attribuer votre malheur à cette visite indiscrète: n'en cherchez point la cause ailleurs; et permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas consulté votre prudence ordinaire, lorsque vous avez été voir ce ministre disgracié. La faute en est faite, me dit-il, et j'ai pris de bonne grâce mon parti: je vais me retirer avec ma famille au château de Leyva, où je pas-

serai dans un profond repos le reste de mes jours. Tout ce qui me fait de la peine, ajouta-t-il, est de paroître devant un superbe ministre qui pourra me recevoir peu gracieusement. Quelle mortification pour un Espagnol! Cependant c'est une nécessité; mais, avant que de m'y soumettre, j'ai voulu vous parler. Seigneur, lui dis-je, ne vous présentez pas devant le ministre que je n'aie su auparavant de quoi l'on vous accuse; le mal n'est peut-être pas sans remède. Quoiqu'il en soit, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je me donne pour vous tous les mouvemens qu'exigent de moi la reconnoissance et l'amitié. A ces mots, je le laissai dans son hôtellerie, en l'assurant qu'il auroit incessamment de mes nouvelles.

Comme je ne me mêlois plus d'affaires d'état depuis les mémoires dont il a été fait une si éloquente mention, j'allai trouver Carnero, pour lui demander s'il étoit vrai qu'on eût ôté à Don Alphonse de Leyva le gouvernement de la ville de Valence. Il me répondit qu'oui, mais qu'il en ignoroit la raison. Là-dessus, je pris sans balancer la résolution de m'adresser à Monseigneur même, pour apprendre de sa propre bouche les sujets qu'il pouvoit avoir de se plaindre du fils de Don César.

J'étois si pénétré de ce fâcheux événement, que je n'eus pas besoin d'affecter un air de tristesse pour paroître affligé aux yeux du Comte-duc. Qu'as-tu donc, Santillane, me dit-il aussitôt qu'il me vit? J'aperçois sur ton visage une impression de chagrin; je vois même des larmes prêtes à couler de tes yeux. Quelqu'un t'auroit-il fait quelqu'offense? Parle, tu serois bientôt vengé. Monseigneur, lui répondis-je en pleurant, quand je voudrois vous cacher ma douleur, je ne le pourrois pas, je suis au désespoir. On vient de me dire que Don Alphonse de Leyva n'est plus gouverneur de Valence; on ne pouvoit m'annoncer une nouvelle plus capable de me causer une mortelle affliction. Que dis-tu, Gil Blas, reprit le ministre étonné? quel intérêt peux-tu prendre à ce Don Alphonse et à son gouvernement? Alors je lui fis un détail des obligations que j'avois aux Seigneurs

de Leyva ; ensuite, je lui racontai de quelle façon j'avois obtenu du Duc de Lerme, pour le fils de Don César, le gouvernement dont il s'agissoit.

Quand son Excellence m'eut écouté jusqu'au bout avec une attention pleine de bonté pour moi, il me dit : Essuie tes pleurs, mon ami. Outre que j'ignorois ce que tu viens de m'apprendre, je t'avouerai que je regardois Don Alphonse comme une créature du Duc de Lerme. Je te mets à ma place : la visite qu'il a faite à son Excellence, ne te l'auroit-il pas rendu suspect ? Je veux bien croire, pourtant, qu'ayant été pourvu de son emploi par ce ministre il peut avoir fait cette démarche par un pur mouvement de reconnoissance. Je suis fâché d'avoir déplacé un homme qui te devoit son poste ; mais, si j'ai détruit ton ouvrage, je puis le réparer. Je veux même encore plus faire pour toi que le Duc de Lerme. Don Alphonse, ton ami, n'étoit que gouverneur de la ville de Valence, je le fais vice-roi du royaume d'Aragon : c'est ce que je te permets de lui faire savoir, et tu peux lui mander de venir prêter serment.

Lorsque j'eus entendu ces paroles, je passai d'une extrême douleur à un excès de joie qui me troubla l'esprit à un point, qu'il y parut au remercîment que je fis à Monseigneur ; mais le désordre de mon discours ne lui déplut point, et comme je lui appris que Don Alphonse étoit à Madrid, il me dit que je pouvois le lui présenter dès ce jour-là même. Je courus aussitôt à l'image Saint Gabriel, où je ravis le fils de Don César, en lui annonçant son nouvel emploi. Il ne pouvoit croire ce que je lui disois, tant il avoit de peine à se persuader que le premier ministre, quelqu'amitié qu'il eût pour moi, fût capable de donner des vice-royautés à ma considération. Je le menai au Comte-duc, qui le reçut très-poliment, et lui dit qu'il s'étoit si bien conduit dans son gouvernement de la ville de Valence, que le roi, le jugeant propre à remplir une plus grande place, l'avoit nommé à la vice-royauté d'Aragon. D'ailleurs, ajouta-t-il, cette dignité n'est point au-dessus de votre naissance, et la noblesse Aragonoise ne sauroit murmurer contre le choix du roi.

Son Excellence ne fit aucune mention de moi, et le public ignora la part que j'avois à cette affaire ; ce qui sauva Don Alphonse et le ministre des mauvais discours qu'on auroit pu tenir dans le monde sur un vice-roi de ma façon.

Sitôt que le fils de Don César fut sûr de son fait, il dépêcha un exprès à Valence pour en informer son père et Séraphine, qui se rendirent bientôt à Madrid. Leur premier soin fut de venir me trouver pour m'accabler de remercîmens. Quel spectacle touchant et glorieux pour moi, de voir les trois personnes du monde qui m'étoient les plus chères m'embrasser à l'envi ! Aussi sensibles à mon zèle et à mon affection qu'à l'honneur que le poste de vice-roi alloit faire à leur maison, ils ne pouvoient se lasser de me tenir des discours reconnoissans. Ils me parloient même comme s'ils eussent parlé à un homme d'une condition égale à la leur ; il sembloit qu'ils eussent oublié qu'ils avoient été mes maîtres ; ils croyoient ne pouvoir me témoigner assez d'amitié. Pour supprimer les circonstances inutiles, Don Alphonse, après avoir reçu ses patentes, remercié le roi et son ministre, et prêté le serment ordinaire, partit de Madrid, avec sa famille, pour aller établir son séjour à Saragosse. Il y fit son entrée avec toute la magnificence imaginable ; et les Aragonois firent connoître par leurs acclamations que je leur avois donné un vice-roi qui leur étoit agréable.

CHAP. C.

Gil Blas rencontre, chez le roi, Don André de Tordésillas. Quel service il lui rend.

Je nageois dans la joie d'avoir si heureusement changé en vice-roi un gouverneur déplacé ; les Seigneurs de Leyva mêmes en étoient moins ravis que moi. J'eus bientôt une autre occassion d'employer mon crédit pour un ami ; ce que je crois devoir rapporter, pour faire connoître à mes lecteurs que je n'étois plus ce même Gil Blas, qui sous le ministre précédent, vendoit les grâces de la cour.

J'étois un jour dans l'antichambre du roi, où je m'entretenois avec des Seigneurs, qui, me connoissant pour un homme chéri du premier ministre, ne dédaignoient pas ma conversation. J'aperçus, dans la foule, le châtelain Don André de Tordésillas. Je quittai volontiers ma compagnie pour aller embrasser cet ami. S'il fut étonné de me revoir là, je le fus bien davantage de l'y rencontrer. Nous fendîmes la presse, nous sortîmes du palais, et nous nous rendîmes dans un lieu commode où nous eûmes un long entretien.

Seigneur Gil Blas, me dit Don André, il me semble qu'à votre départ de Ségovie vous haïssiez la cour, et que vous étiez dans la résolution de vous en éloigner pour jamais. C'étoit en effet, mon dessein, lui répondis-je, et, tant qu'a vécu le feu roi, je n'ai pas changé de sentiment; mais, quand j'ai su que le prince son fils étoit sur le trône j'ai voulu voir si le nouveau monarque me reconnoîtroit. Il m'a reconnu, et j'ai eu le bonheur d'en être reçu favorablement; il m'a recommandé lui-même au premier ministre, qui m'a pris en amitié, et avec qui je suis beaucoup mieux que je ne l'ai jamais été avec le Duc de Lerme. Voilà, seigneur Don André, ce que j'avois à vous apprendre. Et vous, dites-moi si vous êtes toujours châtelain de la tour de Ségovie. Non vraiment, me répondit-il; le Comte-duc en a mis un autre à ma place. Il m'a cru apparemment tout dévoué à son prédécesseur. J'ai perdu mon poste, qui ne laissoit pas de m'être fort utile, et je n'ai point d'amis qui aient assez de crédit pour m'en procurer un autre.

Pardonnez-moi, Seigneur Don André, interrompis-je en souriant, vous avez en moi un ami qui peut vous être bon à quelque chose. Je vous ai déjà dit que je suis encore plus aimé du Comte-duc que je ne l'étois du Duc de Lerme, et vous osez me dire en face que vous n'avez personne qui puisse vous faire obtenir un solide emploi. Je suis plus en état que jamais de vous servir, présentement que j'ai l'oreille du premier ministre. Je m'abandonne donc à vous, répliqua Tordésillas; mais, ajouta-t-il, en souriant à son tour, ne

m'envoyez pas, de grâce, à la nouvelle Espagne ; je ne voudrois point y aller, quand on voudroit m'y faire président de l'audience même de Mexique. Je le priai de m'apprendre sa demeure ; et lorsqu'il me l'eut enseignée : sans adieu, lui dis-je, Don André ; j'espère qu'avant huit jours vous verrez que je joins le pouvoir à la bonne volonté.

Je n'en eus pas le démenti. Dès le lendemain même, le Comte-duc me fournit une occasion d'obliger ce châtelin. Santillane me dit son Excellence, la place de gouverneur de la prison de Valladolid est vacante : elle rapporte plus de trois cents pistoles par an ; il me prend envie de te la donner. Je n'en veux point, Monseigneur, lui répondis-je, valût-elle dix mille ducats de rente ; je renonce à tous les postes que je ne puis occuper sans m'éloigner de vous. Mais, reprit le Ministre, tu peux fort bien remplir celui-là sans être obligé de quitter Madrid que pour aller de temps en temps à Valladolid visiter la prison. Vous direz, lui repartis-je, tout ce qu'il vous plaira ; je ne veux de cet emploi qu'à condition qu'il me sera permis de m'en démettre en faveur d'un brave gentilhomme appelé Don André de Tordésillas, ci-devant châtelin de la tour de Ségovie : j'aimerois à lui faire ce présent, pour reconnoître les bons traitemens qu'il m'a faits pendant ma prison.

Ce discours fit rire le Ministre, qui me dit : à ce que je vois, Gil Blas, tu veux faire un gouverneur de prison royale comme tu as fait un vice-roi. Eh bien, soit mon ami, je t'accorde la place vacante pour Tordésillas ; mais dis-moi tout naturellement quel profit il doit t'en revenir : car je ne te crois pas assez sot pour vouloir employer ton crédit pour rien. Monseigneur, lui répondis-je, ne faut-il pas payer ses dettes ? Don André m'a fait sans intérêt tous les plaisirs qu'il a pu, ne dois-je pas lui rendre la pareille ? Vous êtes devenu bien désintéressé, Monsieur de Santillane, me répliqua son Excellence ; il me semble que vous l'étiez beaucoup moins sous le dernier ministère. J'en conviens, lui repartis-je : le mauvais exemple corrompit mes mœurs : comme tout se vendoit alors, je

me conformai à l'usage ; et comme aujourd'hui tout se donne, j'ai repris mon intégrité.

Je fis donc pourvoir Don André de Tordésillas du gouvernement de la prison Royale de Valladolid, et je l'envoyai bientôt dans cette ville, aussi satisfait de son nouvel établissement que je l'étois de m'être acquitté envers lui des obligations que je lui avois.

CHAP. CI.

Santillane va chez le poète Nunez. Qelles personnes il y trouva, et quels discours y furent tenus.

Il me prit envie une après-dînée, d'aller voir le poète des Asturies, me sentant fort curieux de savoir de quelle façon il étoit logé. Je me rendis à l'hôtel du Seigneur Don Bertrand Gomez del Ribero, et j'y demandai Nunez. Il ne demeure plus ici me dit un laquais qui étoit à la porte ; c'est là qu'il loge à présent, ajouta-t-il en me montrant une maison voisine, il occupe un corps de logis sur le derrière. J'y allai, et après avoir traversé une petite cour, j'entrai dans une salle, où je trouvai mon ami Fabrice encore à table, avec cinq ou six de ses confrères qu'il régaloit ce jour-là.

Ils étoient sur la fin du repas, et par conséquent en train de disputer ; mais, aussitôt qu'ils m'aperçurent, ils firent succéder un profond silence à leurs bruyans discours. Nunez se leva d'un air empressé pour me recevoir, en s'écriant : Messieurs, voilà le Seigneur de Santillane, qui veut bien m'honorer d'une de ses visites ; rendez avec moi vos hommages au favori du premier ministre. A ces paroles, tous les convives se levèrent aussi pour me saluer ; et en faveur du titre qui m'avoit été donné, ils me firent des civilités très-respectueuses. Quoique je n'eusse besoin ni de boire ni de manger, je ne pus me défendre de me mettre à table avec eux.

Comme il parut que ma présence les empêchoit de continuer à s'entretenir librement: Messieurs, leur dis-je, il me semble que j'ai interrompu votre entretien ; reprenez-le de grâce, ou je m'en vais. Ces messieurs,

dit alors fabrice, parloient de l'*Iphigénie* d'Euripide. Le bachelier Melchior de Villegas, qui est un savant du premier ordre, demandoit au Seigneur Don Jacinte de Romarate ce qui l'intéressoit dans cette tragédie. Don Jacinte répondit que c'étoit le péril où se trouvoit Iphigénie. Et moi, dit le bachelier, je prétends, et je suis prêt à le démontrer, que ce n'est point ce péril qui fait le véritable intérêt de la pièce. Qu'est-ce que c'est donc, s'écria le vieux licencié Gabriel de Léon? C'est le vent, repartit le bachelier.

Toute la compagnie fit un éclat de rire à cette réponse que je ne crus pas sérieuse ; je m'imaginai que Melchior ne l'avoit faite que pour égayer la conversation. Je ne connoissois pas ce savant : c'étoit un homme qui n'entendoit nullement raillerie. Riez tant qu'il vous plaira, reprit-il froidement ; je soutiens que c'est le vent seul qui doit intéresser, frapper, émouvoir le spectateur. Représentez-vous, poursuivit-il une nombreuse armée qui s'est assemblée pour aller faire le siége de Troye : concevez toute l'impatiance qu'ont les chefs et les soldats d'exécuter leur entreprise, pour s'en retourner promptement dans la Grèce, où ils ont laissé ce qu'ils ont de plus cher, leurs dieux domestiques, leurs femmes et leurs enfans ; cependant un maudit vent contraire les retient en Aulide, semble les clouer au port ; et, s'il ne change point, ils ne pourront aller assiéger la ville de Priam. C'est donc le vent qui fait l'intérêt de cette tragédie. Je prends parti pour les Grecs, j'épouse leur dessein ; je ne souhaite que le départ de leur flotte, et je vois d'un œil indifférent Iphigénie dans le péril, puisque sa mort est un moyen d'obtenir un vent favorable.

Sitôt que Villegas eut achevé de parler, les ris se renouvelèrent à ses dépens. Nunez eut la malice d'appuyer son sentiment, pour donner encore plus beau jeu aux railleurs, qui se mirent à faire à l'envi de mauvaises plaisanteries sur les vents. Mais le bachelier, les regardant tous d'un air flegmatique et orgueilleux, les traita d'ignorans et d'esprits vulgaires.

Je m'attendois à tous momens à voir ces Messieurs s'échauffer et en venir aux mains, fin ordinaire de leurs dissertations. Cependant je fus trompé dans mon attente ; ils se contentèrent de se dire des injures réciproquement, et se retirèrent quand ils eurent bu et mangé à discrétion.

Après leur retraite, je demandai à Fabrice pourquoi il ne demeuroit plus chez son trésorier, et s'ils s'étoient brouillés tous deux. Brouillés ! me répondit-il, le ciel m'en préserve ! je suis mieux que jamais avec le Seigneur Don Bertrand, qui m'a permis de loger en mon particulier : ainsi j'ai loué ce corps-de-logis pour y recevoir mes amis, et me réjouir avec eux en toute liberté ; ce qui m'arrive fort souvent ; car tu sais bien que je ne suis pas d'humeur à vouloir laisser de grandes richesses à mes héritiers ; et ce qu'il y a d'heureux pour moi, je suis présentement en état de faire tous les jours des parties de plaisir. J'en suis ravi, repris-je, mon cher Nunez ; et je ne puis m'empêcher de te féliciter encore sur le succès de ta dernière tragédie ; les huit cents pièces dramatiques du grand Lope, ne lui ont point rapporté le quart de ce que t'a valu ton *Comte de Saldagne*.

CHAP. CII.

Gil Blas est envoyé par le Ministre à Tolède. Du motif et du succès de son voyage.

Il y avoit déja près d'un mois que Monseigneur me disoit tous les jours : Santillane, le temps approche où je veux mettre ton adresse en œuvre, et ce temps ne venoit point. Il arriva pourtant ; et son Excellence enfin me parla dans ces termes : On dit qu'il y a, dans la troupe des comédiens de Tolede, une jeune actrice qui fait du bruit par ses talens ; on prétend qu'elle danse et chante divinement, et qu'elle enlève le spectateur par sa déclamation : on assure même qu'elle a de la beauté. Un pareil sujet mérite bien de paroître à la cour. Le roi aime la comédie, la musique et la danse ; il ne faut pas qu'il soit privé du plaisir de voir et d'entendre une person-

ne d'un mérite si rare. J'ai donc résolu de t'envoyer à Tolède, pour juger par toi-même si c'est en effet une actrice si merveilleuse : je m'en tiendrai à l'impression qu'elle aura faite sur toi ; je m'en fie à ton discernement.

Je répondis à Monseigneur que je lui rendrois bon compte de cette affaire ; et je me disposai à partir avec un seul laquais, à qui je fis quitter la livrée du ministre, pour faire les choses plus mystérieusement ; ce qui fut fort du goût de son Excellence. Je pris donc le chemin de Tolède, où étant arrivé, j'allai descendre à une hôtellerie près du château. A peine eus-je mis pied à terre, que l'hôte, me prenant sans doute pour quelque gentilhomme du pays, me dit : Seigneur cavalier, vous venez apparamment dans cette ville pour voir l'auguste cérémonie de l'*Auto da Fé* (acte de foi) qui doit se faire demain. Je lui répondis qu'oui, jugeant plus à propos de le lui laisser croire, que de lui donner occasion de me questioner sur ce qui m'amenoit à Tolède. Vous verrez, reprit-il, une des plus belles processions qui aient jamais été faites ; il y a, dit-on, plus de cent prisonniers, parmi lesquels on en compte plus de dix qui doivent être brûlés.

Véritablement, le lendemain, avant le lever du soleil, j'entendis sonner toutes les cloches de la ville ; et l'on faisoit ce carillon pour avertir le peuple qu'on alloit commencer l'*Auto da Fé*. Curieux de voir cette fête, je m'habillai à la hâte, et me rendis à l'Inquisition. Il y avoit tout auprès, et le long des rues par où la procession devoit passer, des échafauds, sur l'un desquels je me plaçai pour mon argent. J'aperçus bientôt les Dominicains qui marchoient les premiers, précédés de la bannière de l'Inquisition. Ces bons pères étoient immédiatement suivis des tristes victimes que le Saint Office vouloit immoler ce jour-là. Ces malheureux alloient l'un après l'autre, la tête et les pieds nus, ayant chacun un cierge à la main.

Comme je regardois ces infortunés avec une compassion que je me gardois bien de laisser paroître, de peur qu'on ne m'en fît un crime, je crus reconnoître

le révérend père Hilaire et son compagnon le frère Ambroise. Ils passèrent si près de moi, que, ne pouvant m'y tromper : que vois-je ? dis-je en moi-même : le ciel, las des désordres de la vie de ces deux scélérats, les a donc livrés à la justice de l'Inquisition. En parlant de cette sorte, je me sentis saisir d'effroi ; il me prit un tremblement universel, et mes esprits se troublèrent au point que je pensai m'évanouir. La liaison que j'avois eue avec ces fripons, vint dans ce moment s'offrir à ma pensée, et je m'imaginai ne pouvoir assez remercier Dieu de m'avoir préservé.

Lorsque la cérémonie fut achevée, je m'en retournai à mon hôtellerie, tout tremblant du spectacle affreux que je venois de voir ; mais les images affligeantes dont j'avois l'esprit rempli se dissipèrent insensiblement, et je ne pensai plus qu'à bien m'acquitter de la commission dont mon maître m'avoit chargé. J'attendis avec impatience l'heure de la comédie pour y aller, jugeant que c'étoit par-là que je devois commencer ; et sitôt qu'elle fut venue, je me rendis au théâtre, où je m'assis auprès d'un chevalier d'Alcantara. J'eus bientôt lié conversation avec lui. Seigneur, lui dis-je, est-il permis à un étranger d'oser vous faire une question ? Seigneur cavalier, me répondit-il fort poliment, c'est de quoi je me tiendrai fort honoré.

On m'a vanté, repris-je, les comédiens de Tolède ; auroit-on eu tort de m'en dire du bien ? Non, repartit le chevalier, leur troupe n'est pas mauvaise ; il y a parmi eux de grands sujets : vous verrez entre autres la belle Lucrèce, une actrice de quatorze ans, qui vous étonnera. Vous n'aurez pas besoin, lorsqu'elle se montrera sur la scène, que je vous la fasse remarquer ; vous la démêlerez aisément. Je demandai au chevalier si elle joueroit ce jour-là. Il me répondit qu'oui. La comédie commença. Lucrèce sortit du fond du théâtre, et son arrivée sur la scène fut annoncée par un battement de mains long et général. Eh bien ! me dit le chevalier, vous voyez comme Lucrèce est avec le public. Je n'en suis pas surpris, lui ré-

pondis-je. Qu'heureux est le mortel qui a le plaisir de se ruiner pour une si aimable fille !

Lucrèce n'a point d'amant déclaré, me dit-il, et la médisance même ne lui donne aucune intrigue secrète : cependant, ajouta-t-il, elle pourroit en avoir ; car elle est sous la conduite de sa tante Estelle, qui sans contredit est la plus adroite de toutes les comédiennes. Au nom d'Estelle, j'interrompis avec précipitation le chevalier, pour lui demander si cette Estelle étoit une actrice de la troupe de Tolède. C'en est une des meilleures, me dit-il. Il m'en dit tant de merveilles, que, sur le portrait qu'il me fit de sa personne, je ne doutai point que ce ne fût Laure, cette même Laure dont j'ai tant parlé dans mon histoire, et que j'avois laissée à Grenade.

Pour en être plus sûr, je passai derrière le théâtre après la comédie. Je demandai Estelle ; et la cherchant des yeux par-tout, je la trouvai dans les foyers, où elle s'entretenoit avec quelques Seigneurs, qui ne regardoient peut-être en elle que la tante de Lucrèce. Je m'avançai pour saluer Laure ; elle me reconnut ; et dans l'entretien que nous eûmes ensemble, elle me dit qu'elle avoit quitté les comédiens de Grenade, pour venir à Tolède, où elle étoit depuis dix ans avec sa nièce Lucrèce.

Je ne pus m'empêcher de rire, et Laure m'en demanda la cause. Ne la devinez-vous pas bien, lui dis-je ? Vous n'avez ni frère ni sœur, par conséquent vous ne pouvez être tante de Lucrèce, et il me semble que vous pourriez être toutes deux encore plus proches parentes. Je vous entends, Monsieur Gil Blas, reprit Laure en souriant : il n'y a pas moyen de vous en faire acroire. Eh bien, je te l'avoue, Lucrèce est fille du Marquis de Marialva et la mienne : il est inutile de te le céler plus long-temps.

Je rendis compte à mon tour à Laure de mes principales aventures, et de l'état présent de mes affaires. Elle écouta mon récit avec attention. Ami Santillane, me dit-elle quand je l'eus achevé, vous jouez, à ce que je vois, un assez beau rôle sur le théâtre du monde ; vous ne sauriez croire jusqu'à quel point j'en

suis ravie. Lorsque je menerai Lucrèce à Madrid pour la faire entrer dans la troupe du prince, j'ose me flatter qu'elle trouvera dans le Seigneur de Santillane, un puissant protecteur. N'en doutez nullement, lui répondis-je, vous pouvez compter sur moi: je ferai recevoir votre fille dans la troupe de prince quand il vous plaira. Je vous prends au mot, reprit Laure, et je partirois dès demain pour Madrid, si je n'étois pas liée ici par des engagemens avec ma troupe. Un ordre de la cour peut rompre vos liens, lui repartis-je, et c'est de quoi je me charge : vous le recevrez avant huit jours.

Lucrèce entra au moment que j'achevois ces paroles. Venez, ma nièce, lui dit sa mère, venez remercier monsieur de la bonne volonté qu'il a pour nous : c'est un de mes anciens amis qui a beaucoup de crédit à la cour, et qui se fait fort de nous mettre toutes deux dans la troupe du prince. Ce discours parut faire plaisir à la petite fille, qui me fit une profonde révérence, et me dit avec un souris enchanteur : Je vous rends de très-humbles grâces de votre obligeante intention ; mais, en voulant m'ôter à un public qui m'aime, êtes-vous sûr que je ne déplairai point à celui de Madrid ? Je perdrai peut-être au change. Je me souviens d'avoir ouï dire à ma tante, qu'elle a vu des acteurs briller dans une ville et révolter dans une autre : cela me fait peur : craignez de m'exposer au mépris de la cour, et vous à ses reproches.

Belle Lucrèce, lui répondis-je, c'est ce que nous ne devons appréhender ni l'un ni l'autre : je crains plutôt que vous ne causiez de la division parmi nos grands, en vous rendant maîtresse de tous les cœurs. La frayeur de ma nièce, me dit Laure, est mieux fondée que la vôtre : mais j'espère qu'elles seront vaines toutes deux. Si Lucrèce ne peut faire du bruit par ses charmes, en récompense elle n'est pas assez mauvaise actrice pour devoir être méprisée.

Nous continuâmes encore quelque temps cette conversation, et j'eus tout lieu de juger par ce que Lucrèce y mit du sien, que c'étoit une fille d'un esprit supérieur ; ensuite je pris congé de ces deux dames,

en leur protestant qu'elles auroient incessamment un ordre de la cour pour se rendre à Madrid.

CHAP. CIII.

Santillane rend compte de sa commission au ministre, qui le charge de faire venir Lucrèce à Madrid. De l'arrivée de cette comédienne, et de son début à la cour.

A mon retour à Madrid je trouvai le Comte-duc fort impatient d'apprendre le succès de mon voyage. Gil Blas, me dit-il, as-tu vu la comédienne en question? vaut-elle la peine qu'on la fasse venir à la cour? Monseigneur, lui répondis-je, la renommée qui loue ordinairement plus qu'il ne faut les belles personnes, ne dit pas assez de bien de la jeune Lucrèce; c'est un sujet admirable, tant pour sa beauté que pour ses talens.

Est-il possible, s'écria le ministre, qu'elle soit aussi aimable que tu le dis? Santillane, fais-moi une fidèle relation de ton voyage; je serai bien aise de l'entendre. Alors, prenant la parole pour contenter mon maître, je lui contai jusqu'à l'histoire de Laure inclusivement. Je lui appris que cette actrice avoit eu Lucrèce du Marquis de Marialva, Seigneur Portugais, qui, s'étant arrêté à Grenade en voyageant, étoit devenu amoureux d'elle. Enfin, quand j'eus fait à Monseigneur un détail de ce qui s'étoit passé entre ces comédiennes et moi, il me dit: Je suis ravi que Lucrèce soit fille d'un homme de qualité; cela m'interresse pour elle encore davantage: il faut l'attirer ici. Mais continue, ajouta-t-il, comme tu as commencé; ne me mêle point là-dedans: que tout roule sur Gil Blas de Santillane.

J'allai trouver Carnero, à qui je dis que son Excellence vouloit qu'il expédiât un ordre, par lequel le roi recevoit dans sa troupe Estelle et Lucrèce, actrices de la comédie de Tolède. Il dressa aussitôt l'ordre lui-même, et m'en délivra l'expédition, que j'envoyai sur le champ à Estelle par le même laquais qui m'avoit accompagné à Tolède. Huit jours après la mère et la fille arrivèrent à Madrid. Elles allèrent

loger dans un hôtel garni, à deux pas de la troupe du prince, et leur premier soin fut de m'en donner avis par un billet. Je me rendis dans le moment à cet hôtel, où, après mille offres de service de ma part, et autant de remercîmens de la leur, je les laissai se préparer à leur début, que je leur souhaitai heureux et brillant.

Elles se firent annoncer au public comme deux actrices nouvelles que la troupe du prince venoit de recevoir par ordre de la cour. Elles débutèrent par une comédie qu'elles avoient coutume de jouer à Tolède avec applaudissement.

Dans quel endroit du monde n'aime-t-on pas la nouveauté en fait de spectacles ? Il se trouva ce jour-là dans la salle des comédiens un concours extraordinaire de spectateurs. On juge bien que je ne manquai pas cette représentation. Je souffris un peu avant que la pièce commençât. Tout prévenu que j'étois en faveur des talens de la mère et de la fille, je tremblai pour elles, tant j'étois dans leurs intérêts. Mais à peine eurent-elles ouvert la bouche qu'elles m'ôtèrent toute ma crainte par les applaudissemens qui leur furent prodigués, surtout à Lucrèce.

Le Comte-duc, qui prenoit encore plus de part que je ne croyois au début de cette actrice, étoit à la comédie ce soir-là. Je le vis sortir, sur la fin de la pièce, fort satisfait, à ce qu'il me parut, de nos deux comédiennes. Curieux de savoir s'il en étoit bien affecté, je le suivis chez lui ; et m'introduisant dans son cabinet où il venoit d'entrer : Eh bien ! Monseigneur, lui dis-je, votre Excellence est-elle contente de la petite Marialva ? Mon Excellence, répondit-il en souriant, seroit bien difficile si elle refusoit de joindre son suffrage à celui du public : oui, mon enfant, je suis charmé de ta Lucrèce, et je ne doute pas que le roi ne prenne plaisir à la voir.

CHAP. CIV.

Lucrèce fait grand bruit à la cour, et joue devant le roi, qui en devient amoureux. Suites de cet amour.

Le début des deux actrices nouvelles fit bientôt du bruit à la cour ; dès le lendemain il en fut parlé au le-

ver du roi. Quelques Seigneurs vantèrent surtout la jeune Lucrèce : ils en firent un si beau portrait, que le monarque en fut frappé ; mais, dissimulant l'impression que leurs discours faisoient sur lui, il gardoit le silence, et sembloit n'y prêter aucune attention.

Cependant, d'abord qu'il se trouva seul avec le Comte-duc, il lui demanda ce que c'étoit que certaine actrice qu'on louoit tant. Le ministre lui répondit que c'étoit une jeune comédienne de Tolède, qui avoit débuté le soir précédent avec beaucoup de succès. Cette actrice, ajouta-t-il, se nomme Lucrèce, nom fort convenable aux personnes de sa profession : elle est de la connoissance de Santillane, qui m'a dit d'elle tant de bien, que j'ai jugé à propos de la recevoir dans la troupe de votre majesté. Le roi sourit en entendant prononcer mon nom, peut-être parce qu'il se ressouvint dans ce moment que c'étoit moi qui lui avois fait connoître Catalina, et qu'il eut un pressentiment que je lui rendrois le même service dans cette occasion. Comte, dit-il au ministre, je veux voir jouer demain cette Lucrèce ; je vous charge du soin de le lui faire savoir.

Le Comte-duc m'ayant rapporté cet entretien et appris l'intention du roi, m'envoya chez nos deux comédiennes, pour les en avertir. Je viens, dis-je à Laure que je rencontrai la première, vous annoncer une grande nouvelle : vous aurez demain parmi vos spectateurs le souverain de la monarchie ; c'est de quoi le ministre m'a ordonné de vous informer. Je ne doute pas que vous ne fassiez tous vos efforts, votre fille et vous, pour répondre à l'honneur que ce monarque veut vous faire : nous suivrons votre conseil, me répondit Laure, et il ne tiendra pas à nous que le prince ne soit satisfait.

Il ne sauroit manquer de l'être, lui dis-je en voyant arriver Lucrèce ; il sera d'autant plus content de votre aimable nièce, qu'il aime plus que toute autre chose la danse et le chant, talens que Lucrèce possède en perfection : et il pourroit bien même être tenté de lui jeter le mouchoir. Je ne souhaite point du tout, reprit Laure, qu'il ait cette tentation ; tout puissant

monarque qu'il est, il pourroit trouver des obstacles à l'accomplissement de ses désirs. Lucrèce, quoiqu'élevée dans les coulisses du théâtre, a de la vertu, et quelque plaisir qu'elle prenne à se voir applaudir sur la scène, elle aime encore mieux passer pour honnête fille que pour bonne actrice.

Ma tante, dit alors la petite Marialva en se mêlant à la conversation, pourquoi se faire des monstres pour les combattre ? Je ne serai jamais réduite à la peine de repousser les soupirs du roi ; la délicatesse de son goût le sauvera des reproches qu'il mériteroit s'il abaissoit jusqu'à moi ses regards. Mais charmante Lucrèce, lui dis-je, s'il arrivoit que ce prince voulût s'attacher à vous, seriez-vous assez cruelle pour le laisser languir comme un amant ordinaire ? Pourquoi non, répondit-elle ? Oui, sans doute ; et vertu à part, je sens que ma vanité seroit plus flattée d'avoir résisté à sa passion que si je m'y étois rendue. Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette sorte une élève de Laure, et je quittai ces dames, en louant la dernière d'avoir donné à l'autre une si belle éducation.

Le jour suivant, le roi, impatient de voir Lucrèce, se rendit à la comédie. On joua une pièce entremêlée de chants et de danses, et dans laquelle notre jeune actrice brilla beaucoup. Depuis le commencement jusqu'à la fin, j'eus les yeux attachés sur le monarque, et je m'appliquai à démêler dans les siens ce qu'il pensoit ; mais il mit en défaut ma pénétration par un air de gravité qu'il affecta de conserver toujours. Je ne sus que le lendemain ce que j'étois en peine de savoir. Santillane, me dit le ministre, je viens de quitter le roi, qui m'a parlé de Lucrèce avec tant de vivacité, que je ne doute pas qu'il ne soit épris de cette jeune comédienne ; et comme je lui ai dit que c'est toi qui l'as fait venir de Tolède, il m'a témoigné qu'il seroit bien aise de t'entretenir la-dessus en particulier : va de ce pas te présenter à la porte de sa chambre, où l'ordre de te faire entrer est déja donné ; cours, et reviens promptement me rendre compte de cette conversation.

Je volai d'abord chez le roi que je trouvai seul. Il se promenoit à grands pas en m'attendant, et paroissoit avoir la tête embarrassée. Il me fit plusieurs questions sur Lucrèce, dont, il m'obligea de lui conter l'histoire ; ensuite il me demanda si la petite personne n'avoit pas déjà eu quelque galanterie. J'assurai hardiment que non, malgré la témérité de ces sortes d'assurances ; ce qui me parut faire au prince un fort grand plaisir. Cela étant, reprit-il, je te choisis pour mon agent auprès de Lucrèce ; je veux que ce soit par ton entremise qu'elle apprenne sa victoire. Va la lui annocer de ma part, ajouta-t-il en me mettant entre les mains un écrin où il y avoit pour plus de cinquante mille écus de pierreries, et lui dis que je la prie d'accepter ce présent, en attendant de plus solides marques de ma passion.

Avant que de m'acquitter de cette commission, j'allai rejoindre le Comte-duc, à qui je fis un fidèle rapport de ce que le roi m'avoit dit. Je m'imaginois que ce ministre en seroit plus affligé que réjoui ; car je croyois qu'il avoit des vues sur Lucrèce ; mais je me trompois. Bien loin d'en paroître mortifié, il en eut une si grande joie, que ne pouvant la contenir, il laissa échapper quelques paroles qui ne tombèrent point à terre. *Oh ! parbleu, Philippe,* s'écria-t-il, *je vous tiens ; c'est pour le coup que les affaires vont vous faire peur !* Cette apostrophe me découvrit toute la manœuvre du Comte-duc : je vis par-là que ce Seigneur, craignant que le prince ne voulût s'occuper que des choses sérieuses, cherchoit à l'amuser par les plaisirs les plus convenables à son humeur. Santillane, me dit-il ensuite, ne perds point de temps, hâte-toi mon ami, d'aller exécuter l'ordre important qu'on t'a donné, et dont il y a bien des Seigneurs à la cour qui se feroient gloire d'être chargés. Songe, poursuivit-il, que tu n'as point ici de Comte de Lemos qui t'enlève la meilleure partie de l'honneur du service rendu ; tu l'auras tout entier ; et de plus tout le fruit.

C'est ainsi que son Excellence me dora la pilule, que j'avalai tout doucement, non sans en sentir l'amertu-

me ; car, depuis ma prison, je m'étois accoutumé à regarder les choses dans un point de vue moral, et je ne trouvois pas l'emploi de Mercure en chef aussi honorable qu'on me le disoit. Cependant, si je n'étois point assez vicieux pour m'en acquiter sans remords, je n'avois pas non plus assez de vertu pour refuser de le remplir. J'obéis donc d'autant plus volontiers au roi, que je voyois en même temps que mon obéissance seroit agréable au ministre, à qui je ne songeois qu'à plaire.

Je jugeai à propos de m'adresser d'abord à Laure, et de l'entretenir en particulier. Je lui exposai ma mission en termes mesurés, et lui présentai l'écrin à la fin de mon discours. A la vue des pierreries, la dame, ne pouvant cacher sa joie, la fit éclater en liberté. Seigneur Gil Blas, s'écria-t-elle, ce n'est pas devant le meilleur et le plus ancien de mes amis que je dois me contraindre ; j'aurois tort de me parer d'une fausse sévérité de mœurs, et de faire des grimaces avec vous. Oui, n'en doutez pas, continua-t-elle, je suis ravie que ma fille ait une conquête si précieuse ; j'en conçois tous les avantages. Mais, entre nous, je crains que Lucrèce ne le regarde d'un autre œil que moi : quoique fille de théâtre, elle a la sagesse si fort en recommandation, qu'elle a déjà rejeté les vœux de deux jeunes seigneurs aimables et riches.

Vous me direz, poursuivit-elle, que ces deux seigneurs ne sont pas des rois ; j'en conviens, et vraisemblablement l'amour d'un amant couronné doit étourdir la vertu de Lucrèce ; néanmoins je ne puis m'empêcher de vous dire que la chose est incertaine, et je vous déclare que je ne contraindrai pas ma fille. Si, bien loin de se croire honorée de la tendresse passagère du roi, elle envisage cet honneur comme une infamie, que ce grand prince ne lui sache pas mauvais gré de s'y dérober. Revenez demain, ajouta-t-elle, je vous dirai s'il faut lui rendre une réponse favorable ou ses pierreries.

Je ne doutois point du tout que Laure n'exhortât plutôt Lucrèce à s'écarter de son devoir qu'à s'y maintenir, et je comptois fort sur cette exhortation.

Néanmoins j'appris avec surprise le jour suivant que Laure avoit eu autant de peine à porter sa fille au mal, que les autres mères en ont à porter les leurs au bien : et, ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que Lucrèce, après avoir eu quelques entretiens secrets avec le monarque, eut tant de regret de s'être livrée à ses désirs, qu'elle quitta tout-à-coup le monde, et s'enferma dans le monastère de l'Incarnation, où bientôt après elle tomba malade et mourut de chagrin. Laure, de son côté, ne pouvant se consoler de la perte de sa fille, et d'avoir sa mort à se reprocher, se retira dans le couvent des *Filles pénitentes*, pour y pleurer ses péchés. Le roi fut touché de la retraite inopinée de Lucrèce ; mais ce jeune prince, n'étant pas d'humeur à s'affliger longtemps, s'en consola peu à peu. Pour le Comte-duc, quoiqu'il ne parût guère sensible à cet incident, il ne laissa pas d'en être très-mortifié ; ce que le lecteur n'aura pas de peine à croire.

CHAP. CV.

Du nouvel emploi que donna le ministre à Gil Blas.

Je sentis aussi très-vivement le malheur de Lucrèce ; et j'eus tant de remords d'y avoir contribué, que me regardant comme un infâme, malgré la qualité de l'amant dont j'avois servi les amours, je résolus d'abandonner pour jamais le caducée ; je témoignai même au ministre la répugnance que j'avois à le porter, et je le priai de m'employer à toute autre chose. Santillane, me dit-il, ta délicatesse me charme, et puisque tu es un si honnête garçon, je veux te donner une occupation plus convenable à ta sagesse. Voici ce que c'est : écoute attentivement la confidence que je vais te faire :

Quelques années avant que je fusse en faveur, continua-t-il, le hasard offrit un jour à ma vue une dame qui me parut si bien faite, et si belle, que je la fis suivre. J'appris que c'étoit une Génoise, nommée Dona Margarita Spinola, qui vivoit à Madrid du peu de fortune qu'elle avoit. On me dit que Don Fran-

cisco de Valéasar, Alcade de cour, homme riche, vieux et marié, faisoit pour elle une dépense considérable. Ce rapport, qui n'auroit dû m'inspirer que du mépris pour elle, me fit concevoir un désir violent de partager ses bonnes grâces avec Valéasar. J'eus cette fantaisie ; et pour la satisfaire, j'eus recours à une médiatrice, qui eut l'adresse de me ménager en peu de temps une secrète entrevue avec la Génoise ; et cette entrevue fut suivie de plusieurs autres ; si bien que mon rival et moi, nous étions également bien traités pour nos présens. Peut-être avoit-elle encore quelqu'autre galant aussi heureux que nous.

Quoiqu'il en soit, Margarita, en recevant tant d'hommages confus, devint insensiblement mère, et mit au monde un garçon, dont elle voulut faire honneur à chacun de ses amans en particulier ; mais aucun ne voulut le reconnoître ; de sorte que la Génoise fut obligée de le nourrir ; ce qu'elle a fait pendant dix-huit années, au bout desquelles étant morte, elle a laissé son fils sans bien, et, qui pis est, sans éducation. Voilà la confidence que j'avois à te faire, et je vais présentement t'instruire du grand dessein que j'ai formé. Je veux tirer du néant cet enfant malheureux, et, le faisant passer d'une extrémité à l'autre, l'élever aux honneurs, et le reconnoître pour mon fils.

A ce projet extravagant il me fut impossible de me taire. Comment, Seigneur, m'écriai-je, votre Excellence peut-elle avoir pris une résolution si étrange ? Pardonnez-moi ce terme : il échappe à mon zèle. Tu la trouveras raisonnable, reprit-il, avec précipitation, quand je t'aurai dit les raisons qui m'ont déterminé à la prendre. Je ne veux point que mes collatéraux soient mes héritiers. Ainsi, puisque la fortune me présente un enfant dont peut-être dans le fond je suis le véritablepère, je l'adopte ; c'est une choses résolue.

Quand je vis que le ministre avoit en tête cette adoption, je cessai de le combattre, le connoissant pour un homme capable de faire une sottise plutôt que de démordre de son sentiment. Il ne s'agit plus,

ajouta-t-il, que de donner de l'éducation à Don Henri-Philippe de Guzman (c'est le nom que je prétends qu'il porte dans le monde jusqu'à ce qu'il soit en état de posséder les dignités qui l'attendent). C'est toi, mon cher Satillane, que je choisis pour le conduire : je me repose sur ton esprit, et sur ton attachement pour moi, du soin de faire sa maison, de lui donner toutes sortes de maîtres, en un mot de le rendre un cavalier accompli.

Je voulus me défendre d'accepter cet emploi, en représentant au Comte-duc qu'il ne me convenoit guère d'élever de jeunes Seigneurs, n'ayant jamais fait ce métier, qui demandoit plus de lumières et de mérite que je n'en avois ; mais il m'interrompit sur le champ, et me ferma la bouche en me disant qu'il prétendoit absolument que je fusse le gouverneur de ce fils adopté qu'il destinoit aux premières charges de la monarchie. Je me préparai donc à remplir cette place, pour contenter Monseigneur, qui, pour prix de ma complaisance, grossit mon petit revenu d'une pension de mille écus qu'il me fit obtenir, ou plutôt qu'il me donna sur la commanderie de Mambra.

CHAP. CVI.

Le fils de la Génoise est reconnu par acte authentique, et nommé Don Henri-Philippe de Guzman. Santillane fait la maison de ce jeune Seigneur, et lui donne toutes sortes de maîtres.

Effectivement, le Comte-duc ne tarda guère à reconnoître le fils de Dona Margarita Spinola, et l'acte de reconnoissance s'en fit avec l'agrément et sous le bon plaisir du roi. Don Henri-Philippe de Guzman (c'est le nom qu'on donna à cet enfant adopté) y fut déclaré unique héritier de la Comté d'Olivarès et du Duché de San-Lucar. Le ministre, afin que personne n'en ignorât, fit savoir par Carnero cette déclaration aux ambassadeurs et aux grands d'Espagne, qui n'en furent pas peu surpris. Les rieurs de Madrid en eurent pour long-temps à s'égayer, et les poètes satiriques ne perdirent pas une si belle occasion de faire couler le fiel de leur plume.

Je demandai au Comte-duc où étoit le sujet qu'il vouloit confier à mes soins. Il est dans cette ville, me répondit-il, sous la conduite d'une tante à qui je l'ôterai d'abord que tu auras fait préparer une maison pour lui; ce qui fut bientôt exécuté. Je louai un hôtel que je fis meubler magnifiquement. J'arrêtai des pages, un portier, des estafiers, et à l'aide de Caporis, je remplis les places d'officiers. Quand j'eus tout mon monde, j'allai en avertir son Excellence, qui sur le champ envoya chercher l'équivoque et nouveau rejeton de la tige des Guzmans. Je vis un grand garçon d'une figure assez agréable.

Don Henri, lui dit Monseigneur en me montrant au doigt, ce cavalier que vous voyez est le guide que j'ai choisi pour vous conduire dans la carrière du monde; j'ai une entière confiance en lui, et je lui donne un pouvoir absolu sur vous. Oui, Santillane, ajouta t-il en m'adressant la parole, je vous l'abandonne, et je ne doute pas que vous ne m'en rendiez bon compte. A ce discours le ministre en joignit encore d'autres pour exhorter le jeune homme à se conformer à mes volontés; après quoi j'emmenai Don Henri avec moi à son hôtel.

Aussitôt que nous y fûmes arrivés je fis passer en revue devant lui tous ses domestiques, en lui disant l'emploi que chacun avoit dans sa maison. Il ne parut point étourdi du changement de sa condition; et se prêtant volontiers au respect et aux déférences attentives qu'on avoit pour lui, il sembloit avoir toujours été ce qu'il étoit devenu par hasard. Il ne manquoit pas d'esprit, mais il étoit d'une ignorance crasse; à peine savoit-il lire et écrire. Je mis auprès de lui un précepteur pour lui enseigner les élémens de la langue Latine, et j'arrêtai un maître de géographie, un maître d'histoire, avec un maître d'escrime. On juge bien que je n'eus garde d'oublier un maître à danser: je ne fus embarrassé que sur le choix; il y en avoit dans ce temps-là un grand nombre de fameux à Madrid, et je ne savois auquel donner la préférence.

Tandis que j'étois dans cet embarras, je vis entrer dans la cour de notre hôtel un homme richement vêtu. On me dit qu'il demandoit à me parler. J'allai au-devant de lui, m'imaginant que c'étoit tout-au-moins un chevalier de Saint Jacques ou d'Alcantara. Je lui demandai ce qu'il y avoit pour son service. Seigneur de Santillane, me répondit-il, après m'avoir fait plusieurs révérences qui sentoient bien son métier, comme on m'a dit que c'est votre Seigneurie qui choisit les maîtres du Seigneur Don Henri, je viens vous offrir mes services; je m'appelle Martin Ligero, et j'ai, grâces au ciel, quelque réputation.

Je n'ai pas coutume, poursuivit-il, d'aller mendier des écoliers, cela ne convient qu'à de petits maîtres à danser; j'attends ordinairement qu'on vienne me chercher; mais, montrant au Duc Médina Sidonia, à Don Louis de Haro, et à quelques autres Seigneurs de la maison de Guzman, dont je suis en quelque façon le serviteur né, je me fais un devoir de vous prévenir. Je vois, par ce discours, lui répondis-je, que vous êtes l'homme qu'il nous faut. Combien prenez-vous par mois? Quatre doubles pistoles, reprit-il; c'est le prix courant, et je ne donne que deux leçons par semaine. Quatre doublons par mois! m'écriai-je, c'est beaucoup. Comment beaucoup! répliqua-t-il d'un air étonné, vous donneriez bien une pistole par mois à un maître de philosophie.

Il n'y eut pas moyen de tenir contre une si plaisante réplique: j'en ris de bon cœur, et je demandai au Seigneur Ligero s'il croyoit véritablement qu'un homme de son métier fût préférable à un maître de philosophie. Je le crois sans doute, me dit-il; nous sommes d'une plus grande utilité que ces messieurs. Que sont les hommes avant qu'ils passent par nos mains? Des corps tout d'une pièce; mais nos leçons les développent peu-à-peu, et leur font prendre insensiblement une forme; en un mot, nous leur enseignons à se mouvoir avec grâce, nous leur donnons des attitudes avec des airs de noblesse et de gravité.

Je me rendis aux raisons de ce maître à danser, et je le retins pour montrer à Don Henri sur le pied de

quatre doubles pistoles par mois, puisque c'étoit un prix fait pour les grands maîtres de l'art.

CHAP. CVII.

Scipion revient de la Nouvelle Espagne, Gil Blas le place auprès de Don Henri. Des études de ce jeune Seigneur. Des honneurs qu'on lui fit, et à quelle dame le Comte-duc le maria. Comment Gil Blas fut fait noble malgré lui.

Je n'avois point encore fait la moitié de la maison de Don Henri lorsque Scipion revint du Mexique je lui demandai s'il étoit satisfait de son voyage. Je dois l'être, me répondit-il, puisqu'avec trois mille ducats en espèces j'ai apporté pour deux fois autant en marchandises de défaite en ce pays-ci. Je t'en félicite, repris-je, mon enfant, voilà ta fortune commencée ; il ne tiendra qu'à toi de l'achever, en retournant aux Indes l'année prochaine ; ou bien, si tu préfères à la peine d'aller si loin amasser du bien, un poste agréable à Madrid, tu n'as qu'à parler ; j'en ai un à te donner. Oh ! parbleu, reprit-il, il n'y a point à balancer ; j'aime mieux remplir un bon emploi auprès de votre Seigneurie que de m'exposer de nouveau aux périls d'une longue navigation. Expliquez-vous, mon cher maître ; quelle occupation destinez-vous à votre serviteur ?

Pour mieux le mettre au fait, je lui contai l'histoire du petit Seigneur que le Comte-duc venoit d'introduire dans la maison de Guzman. Après lui avoir fait ce détail curieux, et lui avoir appris que ce ministre m'avoit nommé gouverneur de Don Henri, je lui dis que je voulois le faire valet-de-chambre de ce fils adoptif. Scipion, qui ne demandoit pas mieux, accepta volontiers ce poste, et le remplit si bien, qu'en moins de trois ou quatre jours il s'attira la confiance et l'amitié de son nouveau maître.

Je m'étois imaginé que les pédagogues dont j'avois fait choix pour endoctriner le fils de la Génoise y perdroient leur Latin, le croyant à son âge un sujet peu disciplinable ; néanmoins il trompa mon attente. Il comprenoit et retenoit aisément tout ce qu'on lui

enseignoit; ses maîtres en étoient très-contens. J'allai avec empressement annoncer cette nouvelle au Comte-duc, qui la reçut avec une joie excessive. Santillane, s'écria-t-il avec transport, tu me ravis en m'apprenant que Don Henri a beaucoup de mémoire et de pénétration : je reconnois en lui mon sang, et ce qui achève de me persuader qu'il est mon fils, c'est que je me sens autant de tendresse pour lui que si je l'eusse eu de Madame d'Olivarès. Tu vois par-là, mon ami, que la nature se déclare. Je n'eus garde de dire à Monseigneur ce que je pensois là-dessus ; et respectant sa foiblesse, je le laissai jouir du plaisir faux ou véritable de se croire père de Don Henri.

Quoique tous les Guzmans eussent une haine mortelle pour ce jeune Seigneur de fraîche date, ils la dissimulèrent par politique ; il y en eut même qui affectèrent de rechercher son amitié ; les ambassadeurs et les Grands, qui étoient alors à Madrid, le visitèrent, et lui firent tous les honneurs qu'ils auroient rendus à un enfant légitime du Comte-duc. Ce ministre, ravi de voir encenser son idole, ne tarda guère à le parer de dignités. Il commença par demander au roi, pour Don Henri, la croix d'Alcantara, avec une commanderie de dix mille écus. Peu de temps après il le fit recevoir gentilhomme de la chambre ; ensuite, ayant pris la résolution de le marier, et voulant lui donner une dame de la plus noble maison d'Espagne, il jeta les yeux sur Dona Juanna de Vélasco, fille du Duc de Castille, et il eut assez d'autorité pour la lui faire épouser en dépit de ce Duc et de ses parens.

Quelques jours avant ce mariage, Monseigneur, m'ayant envoyé chercher, me dit, en me mettant des papiers entre les mains : Tiens, Gil Blas, voici des lettres de noblesse que j'ai fait expédier pour toi. Monseigneur, lui répondis-je, assez surpris de ces paroles, votre Excellence sait que je suis fils d'une duègne et d'un écuyer ; ce seroit, ce me semble, profaner la noblesse que de m'y agréger ; et c'est, de toutes les grâces que sa majesté peut me faire, celle

que je mérite et que je désire le moins. Ta naissance, reprit le ministre, est un obstacle facile à lever. Tu as été occupé des affaires de l'état sous le ministère du Duc de Lerme et sous le mien ; d'ailleurs, ajouta-t-il avec un souris, n'as-tu pas rendu au monarque des services qui méritent une récompense ? En un mot, Santillane, tu n'es pas indigne de l'honneur que j'ai voulu te faire : de plus, le rang que tu tiens auprès de mon fils demande que tu sois noble ; c'est à cause de cela que je t'ai donné des lettres de noblesse. Je me rends, Monseigneur, lui répliquai-je, puisque votre Excellence le veut absolument. En achevant ces mots, je sortis avec mes patentes que je serrai dans ma poche.

Je suis donc présentement gentilhomme, dis-je en moi-même lorsque je fus dans la rue ; me voilà noble sans que j'en aie l'obligation à mes parens ; je pourrai, quand il me plaira, me faire appeler Don Gil Blas ; et si quelqu'un de ma connoissance s'avise de me rire au nez en me nommant ainsi, je lui ferai signifier mes lettres. Mais, lisons-les, continuai-je en les tirant de ma poche ; voyons un peu de quelle façon on y décrasse le vilain. Je lus donc mes patentes qui portoient en substance : Que le roi, pour reconnoître le zèle que j'avois fait paroître en plus d'une occasion pour son service et pour le bien de l'état, avoit jugé à propos de me gratifier de lettres de noblesse. J'ose dire à ma louange qu'elles ne m'inspirèrent aucun orgueil. Ayant toujours devant les yeux la bassesse de mon origine, cet honneur m'humilioit au lieu de me donner de la vanité ; aussi je me promis bien de renfermer mes patentes dans un tiroir sans jamais me vanter d'en être pourvu.

CHAP. CVIII.

Gil Blas rencontre encore Fabrice par hasard. De la dernière conversation qu'ils eurent ensemble, et de l'avis important que Nunez donna à Santillane.

Le poète des Asturies, comme on a dû le remarquer, me négligeoit assez volontiers. De mon côté,

mes occupations ne me permettoient guère d'aller le voir. Je ne l'avois point revu depuis le jour de la dissertation sur *l'Iphigénie* d'Euripide, lorsque le hasard me le fit encore rencontrer près de la porte du soleil. Il sortoit d'une imprimerie. Je l'abordai en lui disant : Ho ! ho ! Monsieur Nunez, vous venez de chez un imprimeur : cela semble menacer le public d'un nouvel ouvrage de votre composition.

C'est à quoi il doit en effet s'attendre, me répondit-il : j'ai sous la presse actuellement une brochure qui doit faire du bruit dans la république des lettres. Je ne doute pas du mérite de ta production, lui répliquai-je ; mais je m'étonne que tu t'amuses à composer des brochures ; il me semble que ce sont des colifichets qui ne font pas grand honneur à l'esprit. Je le sais bien, repartit Fabrice, et je n'ignore pas qu'il n'y a que les gens qui lisent tout qui s'amusent à lire des brochures : cependant en voilà une qui m'échappe, et je t'avouerai que c'est un enfant de la nécessité. La faim, comme tu sais, chasse le loup hors du bois.

Comment ! m'écriai-je, est-ce l'auteur du *Comte de Saldagne* qui me tient ce discours ? Un homme qui a deux mille écus de rente peut-il parler ainsi ? Doucement, mon ami, interrompit Nunez ! je ne suis plus ce poète fortuné qui jouissoit d'une pension bien payée. Le désordre s'est mis subitement dans les affaires du trésorier Don Bertrand : il a manié, dissipé les deniers du roi ; tous ses biens sont saisis, et ma pension est allée avec eux. Cela est triste, lui dis-je ; mais ne te reste-t-il pas encore quelqu'espérance de ce côté-là ? Pas la moindre, me répondit-il ; le Seigneur Gomez del Ribero, aussi gueux que son bel esprit, est abimé : il ne reviendra, dit-on, jamais sur l'eau.

Sur ce pied-là, lui répliquai-je, mon enfant, il faut que je te cherche quelque poste qui te console de la perte de ta pension. Je te dispense de ce soin-là, me dit-il ; quand tu m'offrirois dans les bureaux du ministère un emploi de trois mille écus d'appointemens, je le refuserois : des occupations de commis ne con-

viennent pas au génie d'un nourrisson des Muses; il me faut des amusemens littéraires. Que te dirai-je enfin? Je suis né pour vivre et mourir en poète, et je veux, coûte qui coûte, remplir ma destinée.

Au reste, continua-t-il, ne t'imagine pas que nous soyons fort malheureux; outre que nous vivons dans une parfaite indépendance; nous sommes des gens sans souci. On croit que nous faisons souvent de bien chétifs repas, et l'on est là-dessus dans l'erreur. Il n'y a pas un de mes confrères, sans en excepter les faiseurs d'almanachs, qui ne soit commensal dans quelques bonnes maisons; pour moi, j'en ai deux où l'on me reçoit avec plaisir. J'ai deux couverts assurés; l'un chez un gros directeur des fermes, à qui j'ai dédié un roman, et l'autre chez un riche bourgeois de Madrid, qui a la rage d'avoir toujours à sa table des beaux-esprits: heureusement il n'est pas fort délicat sur le choix, et la ville lui en fournit autant qu'il en veut.

Je cesse donc de te plaindre, dis-je au poète des Asturies, puisque tu es content de ta condition. Quoiqu'il en soit, je te proteste de nouveau que tu as toujours dans Gil Blas un ami à l'épreuve de ta négligence à le cultiver; si tu as besoin de ma bourse, viens hardiment à moi: qu'une mauvaise honte ne te prive point d'un secours infaillible, et ne me ravisse point le plaisir de t'obliger.

A ce sentiment généreux, s'écria Nunez, je te reconnois, Santillane, et je te rends mille grâces de la disposition favorable où je te vois pour moi; il faut, par reconnoissance, que je te donne un avis salutaire. Pendant que le Comte-duc peut tout encore, et que tu possèdes ses bonnes grâces, profite du temps: hâte-toi de t'enrichir; car ce ministre, à ce qu'on m'a dit, branle dans le manche.

Je demandai à Fabrice s'il savoit cela de bonne part, et il me répondit: Je tiens cette nouvelle d'un vieux Chevalier de Calatrava, qui a un talent tout particulier pour découvrir les choses les plus secrètes: on écoute cet homme comme un oracle, et voici ce que je lui ai entendu dire hier: Le Comte-duc,

disoit-il, a un grand nombre d'ennemis qui se réunissent tous pour le perdre ; il compte trop sur l'ascendant qu'il a sur l'esprit du roi ; ce monarque, à ce qu'on prétend, commence à prêter l'oreille aux plaintes qui déjà vont jusqu'à lui. Je remerciai Nunez de son avertissement ; mais j'y fis peu d'attention, et je m'en retournai au logis, persuadé que l'autorité de mon maître étoit inébranlable, le regardant comme un de ces vieux chênes qui ont pris racine dans une forêt, et que les orages ne sauroient abattre.

CHAP. CIX.

Comment Gil Blas apprit que l'avis de Fabrice n'étoit point faux. Du voyage que le Roi fit a Saragosse.

Cependant ce que le poète des Asturies m'avoit dit n'étoit pas sans fondement. Il y avoit au palais une confédération furtive contre le Comte-duc, de laquelle on prétendoit que la reine étoit le chef ; et toutefois il ne transpiroit rien dans le public des mesures que les confédérés prenoient pour déplacer ce ministre. Il sécoula même depuis ce temps-là plus d'une année, sans que je m'aperçusse que sa faveur eût reçu la moindre atteinte.

Mais la révolte des Catalans soutenus par la France, et les mauvais succès de la guerre contre ces rebelles excitèrent les murmures du peuple, qui se plaignit du gouvernement. Ces plaintes donnèrent lieu à la tenue d'un conseil en présence du roi, qui voulut que le Marquis de Grana, ambassadeur de l'empereur à la cour d'Espagne, s'y trouvât. Il y fut mis en délibération s'il étoit à propos que le roi demeurât en Castille, ou qu'il passât en Aragon pour se faire voir à ses troupes. Le Comte-duc, qui avoit envie que ce prince ne partît point pour l'armée, parla le premier : il représenta qu'il étoit plus convenable à la majesté royale de ne pas sortir du centre de ses états, et il appuya son sentiment de toutes les raisons que son éloquence put lui fournir.

Il n'eut pas plus tôt achevé son discours, que son avis fut généralement suivi de toutes les personnes

du conseil à la réserve du Marquis de Grana, qui n'écoutant que son zèle pour la maison d'Autriche, et se laissant aller à la franchise de sa nation, combattit le sentiment du premier ministre, et soutint l'avis contraire avec tant de force, que le roi, frappé de la solidité de ses raisonnemens embrassa son opinion, quoiqu'elle fût opposée à toutes les voix du conseil, et il marqua le jour de son départ pour l'armée.

C'étoit pour la première fois de sa vie que ce monarque avoit osé penser autrement que son favori, qui, regardant cette nouveauté comme un sanglant affront, en fut très-mortifié. Dans le temps que ce ministre alloit se retirer dans son cabinet pour y ronger en liberté son frein, il m'aperçut, m'appela, et, m'ayant fait entrer avec lui, il me raconta d'un air agité ce qui s'étoit passé au conseil ; ensuite, comme un homme qui ne pouvoit revenir de sa surprise : Oui, Santillane, continua-t-il, le roi, qui, depuis plus de vingt ans ne parle que par ma bouche et ne voit que par mes yeux, a préféré l'avis de Grana au mien ; et de quelle manière encore ? En comblant d'éloges cet ambassadeur, et surtout en louant son zèle pour la maison d'Autriche, comme si cet Allemand en avoit plus que moi.

Il est aisé de juger par-là, poursuivit le ministre, qu'il y a un parti formé contre moi, et que la reine est à la tête. Hé ! Monseigneur, lui dis-je, de quoi vous inquiétez-vous ? La reine, depuis plus de douze ans, n'est-elle pas accoutumée à vous voir maître des affaires, et n'avez-vous pas mis le roi dans l'habitude de ne pas la consulter ? A l'égard du marquis de Grana, le monarque peut s'être rangé de son sentiment par l'envie qu'il a de voir son armée et de faire une campagne. Tu n'y es pas, interrompit le Comte-duc ; dis plutôt que le roi, étant parmi ses troupes, sera toujours environné des Grands qui l'auront suivi, et qu'il s'en trouvera plus d'un assez mécontent de moi pour oser lui tenir des discours injurieux à mon ministère. Mais ils se trompent, ajouta-t-il ; je saurai bien, pendant le voyage, rendre ce prince inaccessible à tous les Grands ; ce qu'il fit en effet d'une manière qui mérite bien d'être détaillée.

Le jour du départ du roi étant venu, ce monarque, après avoir chargé la reine du gouvernement en son absence, se mit en chemin pour Saragosse ; mais, avant que d'y arriver, il passa par Aranjuez, dont il trouva le séjour si délicieux, qu'il s'y arrêta près de trois semaines. D'Aranjuez, le ministre le fit aller à Cuença, où il l'amusa encore plus long-temps par les divertissemens qu'il lui donna. Ensuite les plaisirs de la chasse occupèrent ce prince à Molina d'Aragon, après quoi il fut conduit à Saragosse. Son armée n'étoit pas loin de là, et se préparoit à s'y rendre ; mais le Comte-duc lui en ôta l'envie, en lui faisant accroire qu'il se mettroit en danger d'être pris par les François qui étoient maîtres de la pleine de Monçon ; de sorte que le roi, épouvanté d'un péril qu'il n'avoit nullement à craindre, prit le parti de demeurer enfermé chez lui comme dans une prison.

Le ministre, profitant de sa terreur, et sous prétexte de veiller à sa sûreté, le garda, pour ainsi dire, à vue, si bien, que les Grands, qui avoient fait une excessive dépense pour se mettre en état de suivre leur souverain, n'eurent pas même la satisfaction d'obtenir de lui une audience particulière. Philippe enfin, s'ennuyant d'être mal logé à Saragosse, d'y passer encore plus mal son temps, ou, si vous voulez, d'être prisonnier, s'en retourna bientôt à Madrid. Ce monarque finit ainsi sa campagne, laissant au Marquis de los Velez, général de ses troupes, le soin de soutenir l'honneur des armes d'Espagne.

CHAP. CX.

De la révolution du Portugal, et de la disgrâce du Comte-duc.

Peu de jours après le retour du roi, il se répandit à Madrid une fâmeuse nouvelle : on apprit que les Portugais, regardant la révolte des Catalans comme une belle occasion que la fortune leur offroit de secouer le joug Espagnol, avoient pris les armes, et choisi pour leur roi le Duc de Bragance ; qu'ils étoient dans

la résolution de le maintenir sur le trône, et qu'ils comptoient bien de ne pas en avoir le démenti, l'Espagne ayant alors sur les bras des ennemis en Allemagne, en Italie, en Flandre, et en Catalogne. Ils ne pouvoient effectivement trouver une conjoncture plus favorable pour s'affranchir d'une domination qu'ils détestoient.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que le Comte-duc, dans le temps que la cour et la ville paroissoient consternées de cette nouvelle, voulut en plaisanter avec le roi aux dépens du Duc de Bragance; mais Philippe, bien loin de se prêter à ses mauvaises plaisanteries, prit un air sérieux qui le déconcerta et lui fit pressentir sa disgrâce. Ce ministre ne douta plus de sa chute, quand il apprit que la reine s'étoit ouvertement déclarée contre lui, et qu'elle l'accusoit hautement d'avoir par sa mauvaise administration, causé la révolte du Portugal. La plupart des grands, et surtout ceux qui avoient été à Saragosse, ne s'aperçurent pas plus tôt qu'il se formoit un orage sur la tête du Comte-duc, qu'ils se joignirent à la reine; et ce qui porta le dernier coup à sa faveur, c'est que la Duchesse douairière de Mantoue, ci-devant Gouvernante de Portugal, revint de Lisbonne à Madrid, et fit voir clairement au roi que la révolution de ce royaume n'étoit arrivée que par la faute de son premier ministre.

Les discours de cette princesse firent toute l'impression qu'ils pouvoient faire sur l'esprit du monarque, qui revenant enfin de son entêtement pour son favori, se dépouilla de toute l'affection qu'il avoit pour lui. Lorsque ce ministre fut informé que le roi écoutoit ses ennemis, il lui écrivit un billet pour lui demander la permission de se démettre de son emploi, et de s'éloigner de la cour, puisqu'on lui faisoit l'injustice de lui imputer tous les malheurs arrivés à la monarchie pendant le cours de son ministère. Il croyoit que cette lettre feroit un grand effet, et que le prince conservoit encore pour lui assez d'amitié pour ne pas vouloir consentir à son éloignement, mais toute la réponse que lui fit sa majesté fut, qu'elle

lui accordoit la permission qu'il demandoit, et qu'il pouvoit se retirer où bon lui sembleroit.

Ces paroles écrites de la main du roi, furent un coup de tonnerre pour Monseigneur, qui ne s'y étoit nullement attendu. Néanmoins, quoiqu'il en fût étourdi, il affecta un air de constance, et me demanda ce que je ferois à sa place. Je prendrois, lui dis-je, aisément mon parti ; j'abandonnerois la cour, et j'irois à quelqu'une de mes terres passer tranquillement le reste de mes jours. Tu penses sainement, répliqua mon maître, et je prétends bien aller finir ma carrière à Loeches, après que j'aurai seulement une fois entretenu le monarque : je suis bien aise de lui remontrer que j'ai fait humainement tout ce que j'ai pu pour bien soutenir le pesant fardeau dont j'étois chargé, et qu'il n'a pas dépendu de moi de prévenir les tristes événemens dont on me fait un crime, n'étant point en cela plus coupable qu'un habile pilote, qui, malgré tout ce qu'il peut faire, voit son vaisseau emporté par les vents et par les flots. Ce ministre se flattoit encore qu'en parlant au prince il pourroit rajuster les choses et regagner le terrain qu'il avoit perdu : mais il ne put en avoir audience, et de plus, on envoya lui demander la clef dont il se servoit pour entrer, quand il lui plaisoit, dans l'appartement de sa majesté.

Jugeant alors qu'il n'y avoit plus d'espérance pour lui, il se détermina tout de bon à la retraite. Il visita ses papiers, dont il brûla prudemment une grande quantité ; ensuite il nomma les officiers de sa maison et les valets dont il vouloit être suivi, donna des ordres pour son départ, et en fixa le jour au lendemain. Comme il craignoit d'être insulté par la populace en sortant du palais, il s'échappa de grand matin par la porte de la cuisine, montant dans un méchant carrosse avec son confesseur et moi, et prit impunément la route de Loeches, village dont il étoit Seigneur, et où la Comtesse son épouse a fait bâtir un magnifique couvent de religieuses de l'ordre de Saint Dominique. Nous nous y rendîmes en moins de quatre heures, et toutes les personnes de sa suite y arrivèrent peu de temps après nous.

CHAP. CXI.

De l'inquiétude et des soins qui troublèrent d'abord le repos du Comte-duc. et de l'heureuse tranquillité qui leur succéda. Des occupations de ce ministre dans sa retraite.

Madame d'Olivarès laissa partir son mari pour Loeches, et demeura quelques jours après lui à la cour, dans le dessein d'essayer, si, par ses prières et par ses larmes, elle ne pourroit pas le faire rappeler; mais elle eut beau se prosterner devant leurs majestés, le roi n'eut aucun égard à ses remontrances, quoique préparées avec art; et la reine, qui la haïssoit mortellement, vit avec plaisir couler ses pleurs. L'épouse du ministre ne se rebuta point; elle s'humilia jusqu'à implorer les bons offices des dames de la reine; mais le fruit qu'elle recueillit de ses bassesses fut de s'apercevoir qu'elles excitoient le mépris plutôt que la pitié. Désolée d'avoir fait en vain tant de démarches humiliantes, elle alla rejoindre son époux pour s'affliger avec lui de la perte d'une place, qui, sous un règne tel que celui de Philippe Quatre, étoit peut-être la première de la Monarchie.

Le rapport que cette dame fit de l'état où elle avoit laissé Madrid redoubla le chagrin du Comte-duc. Vos ennemis, lui dit-elle en pleurant, le Duc de Médina Céli, et les autres Grands qui vous haïssent, ne cessent de louer le roi de vous avoir ôté du ministère: et le peuple célèbre votre disgrâce avec une joie insolente, comme si la fin des malheurs de l'état étoit attachée à celle de votre administration. Madame, lui dit mon maître, suivez mon exemple, dévorez vos chagrins; il faut céder à l'orage qu'on ne peut détourner. J'avois cru, il est vrai, que je pourrois perpétuer ma faveur jusqu'à la fin de ma vie: illusion ordinaire des ministres et des favoris, qui oublient que leur sort dépend de leur souverain. Le Duc de Lerme n'y a-t-il pas été trompé aussi bien que moi, quoiqu'il s'imaginât que la pourpre, dont il étoit revêtu, fût un sûr garant de l'éternelle durée de son autorité.

C'est de cette façon que le Comte-duc exhortoit son épouse à s'armer de patience, pendant qu'il étoit lui-même dans une agitation qui se renouveloit tous

les jours par les dépêches qu'il recevoit de Don Henri, lequel, étant demeuré à la cour pour observer ce qui s'y passeroit, avoit soin de l'en informer exactement. C'étoit Scipion qui apportoit les lettres de ce jeune Seigneur, auprès de qui il étoit encore, et avec qui je ne demeurois plus depuis son mariage avec Dona Juanna. Les dépêches de ce fils adopté étoient toujours remplies de fâcheuses nouvelles, et malheureusement on n'en attendoit pas d'autres de lui. Tantôt il mandoit que les Grands ne se contentoient pas de se réjouir publiquement de la retraite du Comte-duc, qu'ils s'étoient tous réunis pour faire chasser ses créatures des charges et des emplois qu'elles possédoient, et les faire remplacer par ses ennemis.

Une autrefois, il écrivoit que Don Louis de Haro commençoit d'entrer en faveur, et que, suivant toutes les apparences, il alloit devenir premier ministre. De toutes les choses chagrinantes que mon maître apprit, celle qui parut l'affliger davantage fut le changement qui se fit dans la vice-royauté de Naples, que la cour, pour le mortifier seulement, ôta au Duc de Médina de las Terrès, qu'il aimoit, pour la donner à l'Amirante de Castille, qu'il avoit toujours haï.

On peut dire, que, pendant trois mois, Monseigneur ne sentit, dans la solitude, que trouble et que chagrin; mais son confesseur, qui étoit un religieux de l'ordre de Saint Dominique, eut le pouvoir de le consoler. A force de lui représenter qu'il ne devoit plus penser qu'à son salut, il eut le bonheur de détacher son esprit de la cour. Son Excellence ne voulut plus savoir de nouvelles de Madrid, et n'eut plus d'autre soin que de se disposer à bien mourir. Madame d'Olivarès, de son côté, faisant un assez bon usage de sa retraite, trouva dans le couvent dont elle étoit fondatrice, une consolation préparée par la Providence; il y eut, parmi les religieuses, de saintes filles dont les discours pleins d'onctions tournèrent insensiblement en douceur l'amertume de sa vie.

A mesure que mon maître détournoit sa pensée des affaires du monde, il devenoit plus tranquille. Voici de quelle manière il régloit sa journée: il pas-

soit presque toute la matinée à entendre des messes dans l'église des religieuses, ensuite il revenoit dîner; après quoi il s'amusoit, pendant deux heures à jouer à toutes sortes de jeux avec moi et quelques-uns de ses plus affectionnés domestiques; puis il se retiroit ordinairement tout seul dans son cabinet, où il demeuroit jusqu'au coucher du soleil; alors il faisoit le tour de son jardin, ou bien il alloit en carrosse se promener aux environs de son château, accompagné tantôt de son confesseur et tantôt de moi.

Un jour que j'étois seul avec lui, et que j'admirois la sérénité qui brilloit sur son visage, je pris la liberté de lui dire: Monseigneur, permettez-moi de laisser éclater ma joie; à l'air de satisfaction que je vous vois, je juge que votre Excellence commence à s'accoutumer à la retraite. J'y suis déjà tout accoutumé, me répondit-il; et quoique je sois depuis long-temps dans l'habitude de m'occuper d'affaires, je peux te protester, mon enfant, que je prends de jour en jour plus de goût à la vie douce et paisible que je mène ici.

CHAP. CXII.

Le Comte-duc devient tout-à-coup triste et rêveur. Du sujet étonnant de sa tristesse, et de la suite fâcheuse qu'elle eut

Monseigneur, pour varier ses occupations s'amusoit aussi quelquefois à cultiver son jardin. Un jour que je le regardois travailler, il me dit en plaisantant; tu vois, Santillane, un ministre, banni de la cour, devenir jardinier à Loeches. Monseigneur, lui répondis-je sur le même ton, je m'imagine voir Denys de Syracuse maître d'école à Corinthe. Mon maître sourit de ma réponse, et ne me sut pas mauvais gré de la comparaison.

Nous étions tous ravis au château de voir le patron, supérieur à sa disgrâce, trouver des charmes dans une vie si différente de celle qu'il avoit toujours menée, lorsque nous nous apperçûmes avec douleur qu'il changeoit à vue d'œil. Il devint sombre rêveur, et tomba dans une mélancolie profonde Il cessa de jouer avec nous, et ne parut plus sensible à tout ce

que nous pouvions inventer pour le divertir. Il s'enfermoit après son dîner dans son cabinet, où il demeuroit tout seul jusqu'au soir. Nous nous imaginions que sa tristesse étoit causée par des retours de sa grandeur passée ; et, dans cette opinion, nous lâchions après lui le père Dominicain, dont pourtant l'éloquence ne pouvoit triompher de la mélancolie de Monseigneur, laquelle, au lieu de diminuer, sembloit aller en augmentant.

Il me vint dans l'esprit que la tristesse de ce ministre pouvoit avoir une cause particulière qu'il ne vouloit pas dire ; ce qui me fit former le dessein de lui arracher son secret. Pour y parvenir, j'épiai le moment de lui parler sans témoin ; et, l'ayant trouvé : Monseigneur, lui dis-je d'un air mêlé de respect et d'affection, est-il permis à Gil Blas d'oser faire une question à son maître ? Tu peux parler, me répondit-il ; je te le permets. Qu'est devenu, repris-je, cet air content qui paroissoit sur le visage de votre Excellence ? N'auriez-vous plus l'ascendant que vous aviez pris sur la fortune ? Votre faveur perdue exciteroit-elle en vous de nouveaux regrets ? Seriez-vous replongé dans cet abîme d'ennuis d'où votre vertu vous avoit tiré ?

Non, grâces au ciel, repartit le ministre, ma mémoire n'est plus occupée du personnage que j'ai fait à la cour, et j'ai pour jamais oublié les honneurs qu'on m'y a rendus. Hé ! pourquoi donc, lui répliquai-je, si vous avez la force de n'en plus rappeler le souvenir, avez-vous la foiblesse de vous abandonner à une mélancolie qui nous alarme tous ? Qu'avez-vous, mon cher maître ? poursuivis-je en me jetant à ses genoux, vous avez sans doute un secret chagrin qui vous dévore : pouvez-vous en faire un mystère à Santillane, dont vous connoissez la discrétion, le zèle et la fidélité ? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance ?

Tu la possèdes toujours, me dit Monseigneur ; mais je t'avouerai que j'ai de la répugnance à te révéler ce qui fait le sujet de la tristesse où tu me vois enseveli ; cependant je ne puis tenir contre les instances d'un serviteur et d'un ami tel que toi. Apprends

donc ce qui fait ma peine ; ce n'est qu'au seul Santillane que je puis me résoudre à faire une pareille confidence. Oui, continua-t-il, je suis la proie d'une noire mélancolie qui consume peu-à-peu mes jours : je vois presque à tout moment un spectre qui se présente devant moi sous une forme effroyable. J'ai beau me dire à moi-même que ce n'est qu'un phantôme qui n'a rien de réel ; ses apparitions continuelles me blessent la vue et m'inquiètent. Si j'ai la tête assez forte pour être persuadé qu'en voyant ce spectre je ne vois rien, je suis assez foible pour m'affliger de cette vision. Voilà ce que tu m'as forcé de te dire, ajouta-t-il : juge à présent si j'ai tort de vouloir cacher à tout le monde la cause de ma mélancolie.

J'appris avec autant de douleur que d'étonnement une chose si extraordinaire, et qui supposoit un dérangement dans la machine. Monseigneur, dis-je au ministre, cela ne viendroit-il point du peu de nourriture que vous prenez ? Car, votre sobriété est excessive. C'est ce que j'ai pensé d'abord, répondit-il, et, pour éprouver si c'étoit à la diète que je devois m'en prendre, je mange depuis quelques jours plus qu'à l'ordinaire ; et tout cela est inutile, le phantôme ne disparoît point. Ils disparoîtra, repris-je pour le consoler, et, si votre Excellence vouloit un peu se dissiper en jouant encore avec ses fidèles serviteurs, je crois qu'elle ne tarderoit guère à se voir délivrée de ses noires vapeurs.

Peu de temps après cet entretien Monseigneur tomba malade, et, sentant que l'affaire deviendroit sérieuse, il envoya chercher deux notaires à Madrid, pour leur faire faire son testament. Il fit venir aussi trois fameux médecins qui avoient la réputation de guérir quelquefois leurs malades. Aussitôt que le bruit de l'arrivée de ces derniers se répandit dans le château, on n'y entendit que des plaintes et des gémissemens ; on y regarda la mort du maître comme prochaine, tant on y étoit prévenu contre ces messieurs. Ils avoient amené avec eux un apothicaire et un chirurgien, ordinaires exécuteurs de leurs ordonnances,

Ils laissèrent d'abord les notaires faire leur métier, après quoi ils se disposèrent à faire le leur. Comme ils étoient dans les principes du Docteur Sangrado, dès la première consultation ils ordonnèrent saignées sur saignées, en sorte qu'au bout de six jours ils réduisirent le Comte-duc à l'extrémité, et le septième ils le délivrèrent de sa vision.

Après la mort de ce ministre, il régna dans ce château de Loeches une vive et sincère douleur. Tous ses domestiques le pleurèrent amèrement. Bien loin de se consoler de sa perte par la certitude d'être compris dans son testament, il n'y en avoit pas un qui n'eût volontiers renoncé à son legs pour le rappeler à la vie. Pour moi, qu'il avoit le plus chéri, et qui m'étois attaché à lui par pure inclination pour sa personne, j'en fus encore plus touché que les autres. Je doute qu'Antonia m'ait coûté plus de larmes que le Comte-duc.

CHAP. CXIII.

De ce qui se passa au château de Loeches après la mort du Comte-duc, et du parti que prit Santillane.

Le ministre, ainsi qu'il l'avoit ordonné, fut inhumé sans pompe et sans éclat dans le monastère des religieuses, au bruit de nos lamentations. Après les funérailles, Madame d'Olivarès nous fit lire le testament, dont tous les domestiques eurent sujets d'être satisfaits. Chacun avoit un legs proportionné à la place qu'il occupoit, et le moindre legs étoit de deux mille écus : le mien étoit le plus considerable de tous ; Monseigneur me laissoit dix mille pistoles pour marquer l'affection singulière qu'il avoit eue pour moi. Il n'oublia pas les hôpitaux, et il fonda des services annuels dans plusieurs couvens.

Madame d'Olivarès renvoya tous les domestiques à Madrid toucher leurs legs chez l'intendant Don Raimond Caporis, qui avoit ordre de les leur délivrer ; mais je ne pus pas partir avec eux : une grosse fièvre, fruit de mon affliction, me retint au château sept à huit jours. Pendant ce temps-là, le père Saint Dominique ne m'abandonna point. Ce bon religieux

m'avoit pris en amitié ; et, s'intéressant à mon salut, il me demanda, quand il me vit convalescent, ce que je voulois devenir.

Je n'en sais rien, lui répondis-je, mon révérend père ; je ne suis point encore d'accord avec moi-même là-dessus : il y a des momens où je suis tenté de m'enfermer dans une cellule pour y faire pénitence. Momens précieux ! s'écria le dominicain ; Seigneur de Santillane, vous feriez bien d'en profiter. Je vous conseille en ami, sans que vous cessiez pour cela d'être séculier, de vous retirer dans notre couvent de Madrid, par exemple ; de vous en rendre bienfaiteur par une donation de tous vos biens, et d'y mourir sous l'habit de Saint Dominique. Il y a bien des personnes qui expient une vie mondaine par une pareille fin.

Dans la disposion où étoit mon esprit, le conseil du religieux ne me révolta point, et je répondis à sa révérence que je ferois sur cela mes réflexions. Mais, ayant consulté là-dessus Scipion, que je vis un moment après le moine, il s'éleva contre cette pensée, qui lui parut une idée de malade. Fi donc, Seigneur de Santillane, me dit-il, une semblable retraite peut-elle vous flatter ? Votre château de Lirias ne vous en offre-t-il pas une plus agréable ? Si vous en étiez autrefois charmé, vous en goûterez encore mieux les douceurs présentement que vous êtes dans un âge plus propre à vous laisser toucher des beautés de la nature.

Scipion n'eut pas de peine à me faire changer de sentiment. Mon ami, lui dis-je, tu l'emportes sur le père de Saint Dominique. Je vois en effet que je ferai mieux de retourner à mon château, je m'arrête à ce parti. Nous regagnerons Lirias aussitôt que je serai en état d'en reprendre le chemin : ce qui arriva bientôt ; car n'ayant plus de fièvre, je me sentis en peu de temps assez fort pour exécuter cette résolution. Nous nous rendîmes à Madrid, Scipion et moi. La vue de cette ville ne me fit plus autant de plaisir qu'elle m'en avoit fait auparavant. Comme je savois que presque tous les habitans avoient en hor-

reur la mémoire d'un ministre dont je conservois le plus tendre souvenir je ne pouvois la regarder de bon œil : aussi je n'y demeurai que cinq à six jours, que Scipion employa aux préparatifs de notre départ pour Lirias. Pendant qu'il songeoit à notre équipage, j'allai trouver Caporis, qui me donna mon legs en doublons. Je vis aussi les receveurs des commanderies sur lesquelles j'avois des pensions ; je pris des arrangemens avec eux pour le paiement : en un mot je mis ordre à toutes mes affaires.

La veille de notre départ, je demandai à Scipion s'il avoit pris congé de Don Henri. Oui, me répondit-il, nous nous sommes séparés ce matin tous deux à l'amiable ; il m'a pourtant témoigné qu'il étoit fâché que je le quittasse ; mais, s'il étoit content de moi, je ne l'étois guère de lui. Ce n'est point assez que le valet plaise au maître, il faut en même temps que le maître plaise au valet ; autrement ils sont l'un et l'autre fort mal ensemble. D'ailleurs, ajouta-t-il, Don Henri ne fait plus à la cour qu'une pitoyable figure ; il y est tombé dans le dernier mépris : on le montre au doigt dans les rues, et on ne l'appelle plus que le fils de la Génoise. Jugez s'il est gracieux pour un garçon d'honneur de servir un homme déshonoré.

Nous partîmes enfin de Madrid un beau jour au lever de l'aurore, et nous prîmes la route de Cuença. Voici dans quel ordre et dans quel équipage : nous étions, mon confident et moi, dans une chaise tirée par deux mules conduites par un postillon ; trois mulets, chargés de nos hardes et de notre argent et menés par deux palefreniers, nous suivoient immédiatement ; et deux grands laquais, choisis par Scipion, venoient ensuite montés sur deux mules et armés jusqu'aux dents : les palefreniers de leur côté portoient des sabres, et le postillon avoit deux bons pistolets à l'arçon de sa selle. Comme nous étions sept hommes, dont il y en avoit six fort résolus, je me mis gaiement en chemin, sans appréhender pour mon legs. Dans les villages par où nous passions, nos mulets faisoient orgueilleusement entendre leurs sonnettes ; les paysans accouroient à leurs portes pour voir défiler notre

équipage, qui leur paroissoit tout-au-moins celui d'un Grand qui alloit prendre possession d'une vice-royauté.

CHAP. CXIV.

Du retour de Gil Blas dans son château. De la joie qu'il eut de trouver Séraphine, sa filleule, nubile; et de quelle dame il devint amoureux.

J'EMPLOYAI quinze jours à me rendre à Lirias, rien ne m'obligeant d'y aller à grandes journées; tout ce que je souhaitois, c'étoit d'y arriver heureusement, et mon souhait fut exaucé. La vue de mon château m'inspira d'abord quelques pensées tristes, en me rappelant le souvenir d'Antonia: mais je sus bientôt m'en distraire, ne voulant m'occuper que de ce qui pouvoit me faire plaisir, outre que vingt-deux ans, qui s'étoient écoulés depuis sa mort, en avoient fort affoibli le sentiment.

Sitôt que je fus entré dans le château, Béatrix et sa fille vinrent me saluer d'un air empressé; ensuite le père, la mère et la fille s'embrassèrent avec des transports de joie qui me charmèrent. Ensuite je dis, en regardant avec attention ma filleule: Est-il possible que ce soit là cette Séraphine que je laissai au berceau quand je partis de Lirias? je suis ravi de la revoir si grande et si jolie; il faut que nous songions à l'établir. Comment donc, mon cher parrain, s'écria ma filleule, en rougissant un peu de mes dernières paroles, il n'y a qu'un instant que vous me voyez, et vous songez déjà à vous défaire de moi! Non, ma fille, lui répliquai-je, nous ne prétendons point vous perdre en vous mariant; nous voulons un mari qui vous possède sans qu'il vous enlève à vos parens, et qui vive, pour ainsi dire, avec nous.

Il s'en présente un de cette espèce, dit alors Béatrix. Un gentilhomme de ce pays-ci a vu Séraphine un jour à l'église de ce hameau, et en est devenu amoureux. Il est venu me voir, m'a déclaré sa passion, et demandé mon aveu. Quand vous l'auriez, lui ai-je dit, vous n'en seriez pas plus avancé; Séraphine dépend de son père et de son parrain, qui seuls

peuvent disposer d'elle : tout ce que je puis pour vous, c'est de leur écrire pour les informer de votre recherche, qui fait honneur à ma fille. Effectivement, messieurs, poursuivit-elle, c'est ce que j'allois incessamment vous mander; mais vous voilà revenus, vous ferez ce que vous jugerez à propos.

Au reste, dit Scipion, de quel caractère est ce gentilhomme ? Ne ressemble-t-il pas à la plupart de ses pareils ? n'est-il pas fier de sa noblesse et insolent avec les roturiers ? Oh ! pour cela, non, répondit Béatrix ; c'est un garçon d'une douceur, d'une politesse achevées, de bonne mine d'ailleurs, et qui n'a pas encore trente ans accomplis. Vous nous faites, dis-je à Béatrix, un assez beau portrait de ce cavalier ; comment s'appelle-t-il ? Don Juan de Tutella, repartit la femme de Scipion : il n'y a pas long-temps qu'il a recueilli la succession de son père, et il vit dans son château, éloigné d'ici d'une lieue, avec une sœur cadette qu'il a sous sa conduite.

J'ai autrefois, lui repartis-je, entendu parler de la famille de ce gentilhomme ; c'est une des plus nobles du royaume de Valence. J'estime moins la noblesse, s'écria Scipion, que les qualités du cœur et de l'esprit ; et ce Don Juan nous conviendra si c'est un honnête homme. Il en a la réputation, dit Séraphine en se mêlant à l'entretien ; les habitans de Lirias, qui le connoissent, en disent tout le bien du monde. A ces paroles de ma filleule, je regardai avec un souris son père, qui les ayant saisies aussi bien que moi, jugea que le galant ne déplaisoit point à sa fille.

Ce cavalier apprit bientôt notre arrivée à Lirias, puisque, deux jours après, nous le vîmes paroître au château. Il nous aborda de bonne grâce ; et bien loin de démentir par sa présence ce que Béatrix nous avoit dit de lui, il nous fit concevoir une haute opinion de son mérite. Il nous dit qu'en qualité de voisin il venoit nous féliciter sur notre heureux retour. Nous le reçumes le plus gracieusement qu'il nous fut possible : mais cette visite ne fut que de pure civilité ; elle se passa toute en complimens de part et d'autre ; et Don Juan, sans nous dire un mot de son amour pour Séraphine, se retira en nous priant seulement

de lui permettre de revenir nous voir, et de profiter d'un voisinage qu'il prévoyoit lui devoir être d'un grand agrément. Lorsqu'il nous eut quittés, Béatrix nous demanda ce que nous pensions de ce gentilhomme. Nous lui répondîmes qu'il nous avoit prévenus en sa faveur, et qu'il nous sembloit que la fortune ne pouvoit offrir à Séraphine un meilleur parti.

Dès le jour suivant, je sortis après-dîner avec Scipion pour aller rendre la visite que nous devions à Don Juan. Nous prîmes la route de son château, conduits par un guide, qui nous dit, après trois quarts d'heure de chemin: Voici le château du Seigneur Don Juan de Jutella. Nous eûmes beau regarder de tous nos yeux dans la campagne, nous fûmes longtemps sans l'apercevoir; nous ne le découvrîmes qu'en y arrivant, attendu qu'il étoit situé au pied d'une montagne, au milieu d'un bois, dont les arbres élevés le déroboient à notre vue. Il avoit un air antique et délabré, qui prouvoit moins l'opulence de son maître que sa noblesse. Néanmoins, quand nous fûmes entrés, nous y trouvâmes la caducité du bâtiment compensée par la propreté des meubles.

Don Juan nous reçut dans une salle bien ornée, où il nous présenta une dame qu'il appela devant nous sa sœur Dorothée, et qui pouvoit avoir dix-neuf ou vingt ans. S'offrant à ma vue avec tous ses charmes, elle fit sur moi la même impression qu'Antonia; c'est-à-dire, que je fus troublé; mais je cachai si bien mon trouble que Scipion même ne le remarqua pas Notre conversation roula, comme celle du jour précédent, sur le plaisir mutuel que nous nous faisions de nous voir quelquefois, et de vivre ensemble en bons voisins. Il ne nous parla point encore de Séraphine, et nous ne lui dîmes rien qui pût l'engager à nous déclarer son amour; nous étions bien aises de le voir venir là-dessus.

Pendant notre entretien, je jetois souvent la vue sur Dorothée, quoique j'affectasse de l'envisager le moins qu'il m'étoit possible; et toutes les fois que mes regards rencontroient les siens, c'étoient autant de traits qu'elle me lançoit. Enfin je ne sortis point du châ-

teau de Jutella comme j'y étois entré ; et m'en retournant à Lirias, l'esprit rempli de Dorothée, je ne voyois qu'elle, je ne parlois que d'elle. Comment donc, mon maître, me dit Scipion, en me considérant d'un air étonné, vous êtes bien occupé de la sœur de Don Juan. Oui, mon ami, lui répondis-je, et j'en rougis de honte. O ciel ! moi qui, depuis la mort d'Antonia, ai regardé mille jolies personnes avec indifférence, faut-il que j'en rencontre une qui m'enflamme à mon âge, sans que je puisse m'en défendre. ?

Eh bien, monsieur, reprit Scipion, vous devez vous applaudir de l'aventure au lieu de vous en plaindre ; vous êtes encore dans un âge où il n'y a point de ridicule à sentir l'amour, et le temps n'a point assez flétri votre front pour vous ôter l'espérance de plaire. Croyez-moi, quand vous reverrez Don Juan, demandez-lui hardiment sa sœur : il ne peut la refuser à un homme comme vous ; et d'ailleurs, s'il faut absolument être gentilhomme pour épouser Dorothée, ne l'êtes-vous pas ? Vous avez des lettres de noblesse, cela suffit pour votre postérité. Lorsque le temps aura mis sur ces lettres le voile épais dont il couvre l'origine de toutes les maisons, après quatre ou cinq générations, la race de Santillane sera une des plus illustres.

CHAP. CXV.

Du double mariage qui fut fait à Lirias, et qui finit enfin l'histoire de Gil Blas de Santillane.

Scipion m'encouragea par ce discours à me déclarer amant de Dorothée, sans songer qu'il m'exposoit à essuyer un refus. Je ne m'y déterminai néanmoins qu'en tremblant. Quoique je ne parusse pas avoir mon âge, et que je pusse me donner dix bonnes années de moins que je n'en avois, je ne laissois pas de me croire bien fondé à douter que je plusse à une jeune beauté. Je pris pourtant la résolution d'en risquer la demande sitôt que je verrois son frère, qui, de son côté, n'étant pas sûr d'obtenir ma filleule, n'étoit pas sans inquiétude.

Il revint à mon château le lendemain matin dans le

temps que j'achevois de m'habiller Seigneur de Santillane, me dit-il, je viens aujourd'hui à Lirias pour vous parler d'une affaire sérieuse. Je le fis passer dans mon cabinet, où, d'abord entrant en matière : Je crois, continua-t-il, que vous n'ignorez pas le sujet qui m'amène : j'aime Séraphine; vous pouvez tout sur son père; je vous prie de me le rendre favorable; faites-moi obtenir l'objet de mon amour : que je vous doive le bonheur de ma vie ! Seigneur Don Juan, lui répondis-je, comme vous allez d'abord au fait, vous ne trouverez pas mauvais que je suive votre exemple, et qu'après vous avoir promis mes bons offices, auprès du père de ma filleule, je vous demande les vôtres auprès de votre sœur.

A ces derniers mots Don Juan laissa éclater une agréable surprise, dont je tirai un augure favorable. Seroit-il possible, s'écria-t-il ensuite, que Dorothée eût fait hier la conquête de votre cœur ? Elle m'a charmé, lui dis-je, et je me croirai le plus heureux de tous les hommes si ma recherche vous plaît à l'un et à l'autre. C'est de quoi vous devez être assuré, me répliqua-t-il; tout nobles que nous sommes. nous ne dédaignerons pas votre alliance. Je suis bien aise, lui repartis-je, que vous ne fassiez pas difficulté de recevoir pour beau-frère un roturier, je vous en estime davantage, vous montrez en cela votre bon esprit : mais, quand vous seriez assez vain pour ne vouloir accorder la main de votre sœur qu'à un noble, sachez que j'ai de quoi contenter votre vanité. J'ai travaillé vingt ans dans les bureaux du ministère ? et le roi, pour récompenser les services que j'ai rendus à l'état, m'a accordé des lettres de noblesse que je vais vous faire voir. En achevant ces paroles, je tirai mes patentes d'un tiroir où je les tenois cachées, et je les présentai au gentilhomme, qui les lut d'un bout à l'autre attentivement avec une extrême satisfaction. Voilà qui est bon, reprit-il en me les rendant ; Dorothée est à vous. Et vous, m'écriai-je, comptez sur Séraphine.

Ces deux mariages furent donc ainsi résolus entre nous. Il ne fut plus question que de savoir si les futures y consentiroient de bonne grâce ; Don juan et

moi, également délicats, nous ne prétendions point les obtenir malgré elles. Ce gentilhomme retourna donc au château de Jutella pour me proposer à sa sœur; et moi j'assemblai Scipion, Béatrix, et ma filleule, pour leur faire part de l'entretien que je venois d'avoir avec ce cavalier. Béatrix fut d'avis qu'on l'acceptât pour époux sans hésiter, et Séraphine fit connoître par son silence qu'elle étoit du sentiment de sa mère. Pour le père, il ne fut pas à la vérité d'une autre opinion, mais il témoigna quelqu'inquiétude sur la dot qu'il faudroit, disoit-il, donner à un gentilhomme dont le château avoit un si pressant besoin de réparations. Je fermai la bouche à Scipion, en lui disant que cela me regardoit, et que je ferois présent à ma filleule de quatre mille pistoles pour payer sa dot.

Je revis Don Juan dès le soir même. Vos affaires, lui dis-je, vont à merveille; je souhaite que les miennes ne soient pas dans un plus mauvais état. Elles vont aussi le mieux du monde, me répondit-il; je n'ai pas été à la peine d'employer l'autorité pour obtenir le consentement de Dorothée : votre personne lui revient, et vos manières lui plaisent. Vous appréhendiez de n'être pas de son goût, et elle craint avec plus de raison que n'ayant à vous offrir que son cœur et sa maison....... Que voudrois-je de plus? interrompis-je, tout transporté de joie! Puisque la charmante Dorothée n'a point de répugnance à lier son sort au mien, je n'en demande pas davantage : je suis assez riche pour l'épouser sans dot, et sa seule possession comblera tous mes vœux.

Don Juan et moi, fort satisfaits d'avoir heureusement amené les choses jusques-là, nous résolûmes, pour hâter nos noces, d'en supprimer les cérémonies superflues. J'abouchai ce gentilhomme avec les parens de Séraphine : et après qu'ils furent convenus des conditions du mariage, il prit congé de nous, en nous promettant de revenir le lendemain avec Dorothée. L'envie que j'avois de paroître agréable à cette dame me fit employer trois bonnes heures, pour le moins à m'ajuster, et à m'adoniser; encore ne pus-je parvenir à me rendre content de ma personne,

Pour un adolescent, qui se prépare à voir sa maîtresse, ce n'est qu'un plaisir, mais pour un homme qui commence à vieillir, c'est une occupation. Cependant, je fus plus heureux que je ne le méritois : je revis la sœur de Don Juan, et j'en fus regardé d'un œil si favorable que je m'imaginai valoir encore quelque chose. Je fus charmé du caractère de son esprit, et je jugeai, qu'avec de bonnes façons et beaucoup de complaisance je deviendrois un époux chéri. Plein d'une si douce espérance, j'envoyai chercher deux notaires à Valence, qui firent le contrat de mariage ; puis nous eûmes recours au curé de Paterna, qui vint à Lirias, et nous maria, Don Juan et moi, à nos maîtresses.

Je fis donc allumer pour la seconde fois le flambeau de l'hyménée, et je n'eus pas sujet de m'en repentir. Dorothée, en femme vertueuse, se fit un plaisir de son devoir ; et sensible au soin que je prenois d'aller au-devant de ses désirs, elle s'attacha bientôt à moi comme si j'eusse été jeune. D'une autre part, Don Juan et ma filleule s'enflammèrent d'une ardeur mutuelle, et ce qu'il y a de singulier, les deux belles-sœurs conçurent l'une pour l'autre la plus vive et la plus sincère amitié. De mon côté, je trouvai dans mon beau-frère tant de bonnes qualités que je me sentis naître pour lui une véritable affection, qu'il ne paya point d'ingratitude.

Enfin, l'union qui régnoit entre nous tous étoit telle, que le soir, lorsqu'il falloit nous quitter pour nous rassembler le lendemain, cette séparation ne se faisoit jamais sans peine ; ce qui fut cause que des deux familles nous résolûmes de n'en faire qu'une qui demeureroit tantôt au château de Lirias et tantôt à celui de Jutella, auquel pour cet effet on fit de grandes réparations des pistoles de son Excellence.

Il y a déjà trois ans, ami lecteur, que je mène une vie délicieuse avec des personnes si chères. Pour comble de satisfaction, le ciel a daigné m'accorder deux enfans, dont l'éducation va devenir l'amusement de mes vieux jours, et dont je crois pieusement être le père.

